MASTER
NEGATIVE
92-80737-2

MICROFILMED 1992

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States -- Title 17, United States Code -- concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material...

Columbia University Library reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:
SEIGNOBOS, CHARLES

TITLE:
SCENES ET EPISODES DE L'HISTOIRE D'ALLEMAGNE . . .

PLACE:
PARIS

DATE:
1898

Master Negative #

92-80737-2

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

943
Se42
Q

Seignobos, Charles, 1854-1942.
Scènes et épisodes de l'histoire d'Allemagne, illustrés de 40 compositions inédites par G. Rochegrosse & A. Mucha. Paris, Colin, 1898.
viii, 328 p. plates. 33½ cm.

112282

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35 REDUCTION RATIO: 15½ x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 9/15/92 INITIALS MGY
FILMED BY RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

AIIM

Association for Information and Image Management
1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202

Centimeter

Inches

MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

Columbia University
in the City of New York

LIBRARY

CHARLES SEIGNOBOS

Scènes & Épisodes

de

l'Histoire d'Allemagne

ARMAND COLIN & Cie, ÉDITEURS

10009
30.

SCÈNES ET ÉPISODES

DE

L'HISTOIRE D'ALLEMAGNE

Il a été tiré de cet ouvrage 10 exemplaires sur papier impérial du Japon
numérotés de 1 à 10
et 10 exemplaires sur Chine numérotés de 11 à 20

CHARLES SEIGNOBOS

SCÈNES ET ÉPISODES

DE

L'HISTOIRE D'ALLEMAGNE

ILLUSTRÉS DE 40 COMPOSITIONS INÉDITES

PAR

G. ROCHEGROSSE & A. MUCHA

PARIS
ARMAND COLIN ET Cie, ÉDITEURS
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

MDCCCXCVIII
Tous droits réservés.

16-10009

943
Se 42
Q

E2B-Feb. 7, 1916
A.P. " 9 "

LISTE DES GRAVURES

M. G. ROCHEGROSSE

Bataille entre l'armée d'Otton et le peuple romain.
Siège de Prague.
Albert Durer à la cour de Maximilien.
Les paysans révoltés à Weinsberg.
Fuite de Charles-Quint à Innsbruck.
Mort de Gustave-Adolphe.
Massacre des plénipotentiaires français à Rastadt.

M. A. MUCHA

Victoire d'Arminius sur les Romains.
Victoire de Julien sur les Alamans.
Saint Gall exorcise une possédée.
Charlemagne soumet les Saxons.
Arnulf au synode de Tribur.
Mort de saint Adalbert.
Henri IV à Canossa.
Bataille dans l'église de Saint-Pierre.
L'empereur Lothaire et le pape Innocent.
Saint Bernard et Conrad III.
Frédéric Barberousse détruit Milan.

Mort de Frédéric Barberousse.
Frédéric II à Jérusalem.
Sainte Élisabeth recevant la discipline.
Suicide de Pierre des Vignes.
Combat des chanteurs à la Wartbourg.
Rodolphe de Habsbourg et Ottokar.
Charles IV fonde l'Université de Prague.
Supplice de Jean Hus.
Aventure de chasse de Maximilien.
Luther à la diète de Worms.
Jean de Leyde décapite une de ses femmes.
Rodolphe II et son astrologue.
Défénestration de Prague.
Sac de Magdebourg.
Meurtre de Wallenstein.
Vienne assiégée par les Turcs.
Le Grand Électeur reçoit les émigrés français.
Frédéric-Guillaume Ier dans son collège de Tabac.
Exécution de Katte.
Marie-Thérèse à Presbourg.
André Hofer marchant au supplice.
Gœthe et Schiller.

TABLE DES MATIÈRES

Victoire d'Arminius sur les Romains 1
Victoire de Julien sur les Alamans 9
Saint Gall exorcise une possédée 17
Charlemagne soumet les Saxons 25
Arnulf au synode de Tribur 33
Bataille entre l'armée d'Otton et le peuple romain sur le pont du Tibre 39
Mort de saint Adalbert 47
Henri IV à Canossa 55
Bataille dans l'église de Saint-Pierre 65
L'empereur Lothaire et le pape Innocent 73
Saint Bernard et Conrad III 79
Frédéric Barberousse détruit Milan 87
Mort de Frédéric Barberousse 95
Frédéric II à Jérusalem 103
Sainte Élisabeth recevant la discipline 111
Suicide de Pierre de la Vigne 119
Combat des chanteurs à la Wartbourg 125
Rodolphe de Habsbourg et Ottokar 129
Charles IV fonde l'Université de Prague 137
Supplice de Jean Hus 141
Siège de Prague 149
Aventure de chasse de Maximilien 157
Albert Durer à la cour de Maximilien 163

Luther à la diète de Worms 167
Les paysans révoltés à Weinsberg 179
Jean de Leyde décapite une de ses femmes 187
Fuite de Charles-Quint à Innsbruck 197
Rodolphe II et son astrologue 209
La Défénestration de Prague 219
Siège de Magdebourg 227
Mort de Gustave-Adolphe 235
Meurtre de Wallenstein 243
L'armée turque devant Vienne 255
Les Émigrés protestants à la cour du Grand Électeur 271
Collège de Tabac 279
Exécution de Katte 283
Marie-Thérèse à Presbourg 289
Massacre des plénipotentiaires français à Rastadt 295
André Hofer et l'insurrection du Tyrol 305
Gœthe et Schiller 315

SCÈNES ET ÉPISODES

DE

L'HISTOIRE D'ALLEMAGNE

VICTOIRE D'ARMINIUS
SUR LES ROMAINS

Dans les premières années de notre ère, les Romains purent croire la Germanie soumise. Quand Tibère vint prendre le commandement de l'armée du Rhin, tous les peuples lui envoyèrent des ambassadeurs et demandèrent à être admis dans l'alliance de Rome. Tibère encouragea ces dispositions; il attira les chefs des Germains auprès de lui et les gagna par des présents; on envoya leurs fils à Rome pour les instruire et on les admit aux grades et aux honneurs. Dans chaque peuple se forma un parti dévoué aux Romains.

Les Germains commencèrent à faire le commerce avec les envahisseurs, et les Romains, qui, au temps de César, ne passaient pas le Rhin sans avoir fait leur testament, se mirent à dire qu'on pouvait vivre en Germanie et que le ciel même et le sol y étaient devenus moins rudes.

En l'an 7 après Jésus-Christ, Varus fut nommé gouverneur de Germanie. Varus était un des favoris d'Auguste, dont il avait épousé la nièce. Gouverneur en Syrie, il s'y était conduit comme se conduisaient ordinairement les administrateurs romains dans les provinces orientales : il s'était enrichi par

ses exactions et avait terrorisé les habitants par sa dureté; un jour, pour punir quelques désordres, il avait fait crucifier 2 000 prisonniers le long des chemins.

Jusqu'à l'arrivée de Varus, les Germains avaient conservé toutes leurs coutumes. Ils n'avaient pas de justice civile; chacun vengeait son offense personnelle. Les Romains ne leur imposaient pas d'autre charge que le service militaire.

Varus crut pouvoir gouverner la Germanie comme la Syrie. Il établit des impôts payables en argent et ordonna que la justice fût rendue comme à Rome, au nom des mêmes lois, avec le même appareil compliqué et les mêmes formules obscures. Il fit faire des enquêtes, interrogea des témoins, s'entoura d'hommes de loi qui plaidaient longuement en latin, et de licteurs qui, pour exécuter ses sentences, frappaient les accusés de verges ou de la hache. Les Germains se mirent à haïr cette justice rendue suivant des formes étrangères et dans une langue qu'ils ne comprenaient pas.

L'armée romaine était alors dans son campement d'été, au confluent du Wéser et de la Verra, au milieu des Chérusques, l'un des plus grands peuples de Germanie.

Les Chérusques semblaient complètement soumis; leurs deux principaux chefs, Segimer et Ségeste, étaient de fidèles amis de Rome; Inguiomer, le frère de Segimer, ainsi que ses deux fils, Arminius et Flavius, étaient officiers dans l'armée romaine; le fils de Ségeste, Segimund, était prêtre de l'autel d'Auguste à Cologne.

Arminius avait alors 26 ans. Il avait été élevé à Rome, et, pour ses brillants services dans les légions, avait obtenu le droit de cité et le titre de chevalier. Varus avait une confiance absolue dans son dévouement et dans son habileté militaire et lui demandait fréquemment conseil. Mais le dévouement d'Arminius n'était pas sincère; dans le fond, il détestait les Romains et rêvait de les chasser de son pays.

Quand il vit que l'administration de Varus mécontentait les nobles Chérusques, il eut avec eux des entrevues secrètes dans lesquelles il les excita à la révolte. Une conjuration se forma; les chefs des peuples voisins y entrèrent; Arminius fut choisi comme chef.

Les conjurés savaient qu'il était impossible de vaincre 40 000 Romains dans leur camp; il fallait les diviser, les faire sortir de leurs retranchements et les surprendre. Sur l'ordre d'Arminius, il y eut dans divers cantons des soulèvements partiels; les chefs de ces cantons vinrent dire à Varus que des

incursions de brigands les inquiétaient et demandèrent des garnisons romaines pour leur sûreté. Varus, conseillé par Arminius, accorda tout ce qu'on demanda. Une moitié de son armée fut bientôt disséminée le long du Wéser.

Quand il n'eut plus avec lui que trois légions, il apprit qu'un peuple éloigné se révoltait. Arminius lui persuada de s'y porter lui-même avec toutes ses forces. Varus annonça son départ.

Ségeste, un des chefs des Chérusques, avait refusé d'entrer dans la conspiration, par amitié pour Rome ou par haine contre Arminius qui lui avait enlevé sa fille, la belle Thusnelda. Il dévoila à Varus les projets des conjurés. « Fais arrêter tous les chefs, lui dit-il, et moi avec eux; nous absents, le peuple n'osera rien entreprendre. Plus tard, tu feras une enquête et tu sépareras les innocents des coupables. » Varus ne voulut rien croire et se mit en marche.

Les légions s'avancèrent avec une longue suite de bagages, sans ordre et sans précaution, comme pour une promenade en pays romain, jusqu'au massif montagneux de l'Osning qui borde à l'est la plaine de l'Ems. Ce sont des collines parallèles, séparées par des vallées étroites et souvent inondées, qui ne communiquent entre elles que par un petit nombre de défilés. Ces hauteurs étaient alors couvertes jusqu'à leur pied de forêts presque impénétrables, dont l'une est appelée la Forêt de Teutberg. A l'Est et à l'Ouest s'étendaient de vastes marais.

Quand les Romains furent engagés dans ce pays dangereux, ils se virent attaqués de tous les côtés en même temps par les Germains qui arrivaient sur eux après avoir exterminé les garnisons dispersées dans le pays. Arminius avec quelques-uns de ses compagnons était resté auprès de Varus pour mieux le tromper; un soir, après avoir dîné avec Varus dans sa tente, il disparut et alla se mettre à la tête des révoltés. Bientôt après on apprit que, sur l'ordre d'Arminius, les Barbares avaient massacré les légionnaires de l'arrière-garde.

Tout le jour, les Romains marchèrent sous une grêle de pierres et de traits, impuissants à se défendre contre les ennemis postés sur les rochers ou abrités par les bois. Le soir, ils purent camper dans une position assez sûre; mais le manque de vivres les empêcha de s'y arrêter pour soutenir un siège.

Le lendemain, ils partirent après avoir brûlé leurs bagages; jusqu'au soir, les Germains les massacrèrent à travers les forêts où ils étaient obligés de s'ouvrir un chemin à la hache. Ce qui restait des trois légions coucha dans un camp qui eût suffi pour une légion.

Le troisième jour, ils sortirent des montagnes et entrèrent dans une

plaine marécageuse; on était en automne, une pluie torrentielle et un vent violent les empêchaient de voir où ils allaient. Les Germains les poussèrent dans un marais où ils n'eurent plus qu'à les tuer avec leurs longues piques.

Le lieutenant de Varus, Memonius Vala, s'enfuit à la tête de la cavalerie et tomba sur une bande de Germains qui le massacrèrent avec sa troupe; Varus, blessé, ne voulut pas survivre à son désastre, et se perça de son épée; un des préfets du camp, Ceconius, se tua, après avoir proposé de se rendre.

Les trois légions furent anéanties, et avec elles, trois corps de cavalerie et six cohortes d'auxiliaires. Les légions détruites étaient la 17e, la 18e et la 19e. Ces numéros furent désormais proscrits; jamais plus aucune légion ne les porta jusqu'à la fin de l'histoire de Rome.

Les Germains n'épargnèrent que quelques soldats et les vendirent comme esclaves; quelques-uns ne furent délivrés que quarante ans plus tard. Les officiers qui furent pris vivants furent sacrifiés aux dieux sur le champ de bataille. Tous les hommes de loi furent égorgés; on raconta même que les Barbares avaient coupé la langue d'un avocat, lui avaient cousu la bouche et lui disaient en ricanant : « Siffle donc à présent, vipère! »

Deux des aigles tombèrent aux mains des barbares; l'officier qui portait l'autre put, avant de mourir, l'arracher de sa pique et l'enfoncer dans le marais. Six ans après, Germanicus la retrouva; la deuxième fut reconquise en l'an 16, la troisième seulement sous le règne de Claude.

Les Romains avaient pu enterrer le corps de Varus; mais les Germains le déterrèrent et Arminius lui coupa la tête, qu'il envoya à Marbod pour lui annoncer sa victoire et l'inviter à se joindre à lui. Marbod était le chef des Marcomans qui habitaient précédemment la région du Mein; on l'avait élevé à Rome comme Arminius; mais, de retour en Germanie, il avait emmené son peuple dans le pays que protègent les monts de Bohême. Il voulait y créer un royaume indépendant; il avait une capitale, une citadelle et une armée de 70 000 hommes organisée à la romaine.

Quand la nouvelle du désastre de Varus arriva à Rome, elle y jeta la consternation. Auguste ne put cacher son désespoir; il déchira son vêtement et se mit à pleurer; pendant un mois il garda le deuil et souvent dans la nuit on l'entendait crier : « Varus, Varus, rends-moi mes légions! ». Il ordonna des prières publiques et promit à Jupiter des cérémonies extraordinaires s'il venait au secours de la République.

Comme on croyait Rome menacée, on se hâta de prendre des mesures de

sûreté; Tibère fut rappelé d'Illyrie, où il était allé réprimer une révolte, la garde de la ville fut doublée, les Gaulois et les Germains qui se trouvaient à Rome ou dans les environs furent déportés dans les îles de la Méditerranée. On croyait que tout le monde barbare allait marcher sur l'Italie.

Bientôt on apprit que la Germanie ne s'était pas soulevée toute entière; les tribus de l'ouest, les Bataves, les Frisons et les Chauques étaient restés fidèles. Marbod refusait de faire cause commune avec Arminius; il envoya même la tête de Varus à Auguste, qui la fit inhumer dans le tombeau de sa propre famille. Les pays où l'on craignait des soulèvements, la Pannonie, la Dalmatie et la Gaule, ne remuèrent pas. L'Italie n'était donc pas menacée, la terreur se calma.

Mais, pour venger l'honneur de Rome, il fallait des légions nouvelles. On eut beaucoup de peine à les former; il fallut rappeler les vétérans, enrôler les affranchis, menacer les citoyens de confisquer leurs biens s'ils ne s'enrôlaient pas. On put ainsi lever huit légions qu'on envoya sur le Rhin, sous le commandement de Tibère auquel on adjoignit Germanicus.

Bientôt après, Auguste mourut. Tibère lui succéda et Germanicus resta seul chef de l'armée de Germanie. Ses soldats voulant profiter du changement de règne, se révoltèrent pour obtenir une réduction de la durée du service et une augmentation de solde. Sa femme et son fils durent quitter le camp romain et demander asile aux Trévires. Aussitôt la discipline rétablie, et bien qu'on fût à l'entrée de l'hiver, il passa le Rhin et tomba sur les Marses; de tous les alliés des Chérusques, c'étaient les seuls qu'il pût atteindre à ce moment. Il les surprit au milieu de leurs fêtes religieuses, en massacra un grand nombre et rasa le bois sacré qui servait de temple à leur déesse Tofana.

Comme il revenait de cette expédition, il apprit que Ségeste, assiégé par Arminius, implorait le secours des Romains. Au printemps suivant, il alla le délivrer. Thusnelda, femme d'Arminius et fille de Ségeste, était alors chez son père; Germanicus la fit prisonnière et l'envoya en Italie.

Arminius furieux, appela les Chérusques à la vengeance; une nouvelle ligue se forma que Germanicus se hâta d'attaquer. Il envoya quatre légions, sous les ordres de Cæcina par la vallée de la Lippe; lui-même avec quatre autres légions, descendit le Rhin et remonta l'Ems; sa cavalerie traversa le pays des Frisons. Les trois corps se rejoignirent sur la rive droite de l'Ems et pénétrèrent dans la forêt de Teutberg. Germanicus visita le marais où Varus avait péri six ans auparavant; il fit enterrer les débris humains dont le sol

était couvert et éleva un tombeau sur lequel il offrit un sacrifice expiatoire.

A quelque distance de la forêt de Teutberg, Arminius l'atteignit; après une bataille indécise, Germanicus donna à son armée le signal de la retraite. On était à la fin de septembre et les Romains ne pouvaient hiverner dans cette région. Germanicus s'embarqua sur l'Ems avec ses quatre légions; Cæcina ramena les autres par la voie de terre.

Cæcina devait se hâter, le pays qu'il traversait, difficile en tout temps était surtout dangereux en automne. C'était une immense plaine basse couverte de marais et de tourbières; les rivières, sans pente, y étaient fréquemment débordées et le sol n'était nulle part assez ferme pour qu'une armée pût s'y engager sans danger.

Du Wéser au Rhin, les Romains n'avaient pas d'autre chemin; ailleurs ils auraient trouvé d'épaisses forêts où les embuscades les auraient décimés. Pour franchir cette plaine marécageuse ils avaient fait une route qu'ils appelaient les Longs-Ponts. C'était une chaussée longue de 150 kilomètres et large de trois mètres, bordée de fossés profonds et couverte de madriers posés en travers. En été, c'était un chemin assez sûr, mais après les pluies d'automne, la chaussée était souvent submergée. D'ailleurs les Germains l'avaient détruite en plusieurs points, et la marche des Romains était ralentie par les réparations qu'ils étaient obligés d'y faire.

Arminius les avait devancés; son armée était cachée sur une colline boisée qui bordait le marais. Il y eut un premier combat où les Romains eurent le dessous; la nuit les dégagea. Le lendemain Cæcina essaya de sauver ses bagages; mais les soldats qui devaient entourer la chaussée s'effrayèrent de combattre dans un marais où leurs armes les gênaient et où ils ne pouvaient se défendre; ils s'enfuirent et allèrent se reformer ailleurs. Les barbares prirent les bagages; leur avidité sauva les Romains, qui purent, sur le soir, arriver à un terrain solide où ils campèrent. Ils n'avaient plus que leurs armes; leurs outils, leurs tentes et leurs vivres étaient perdus. Ils passèrent une nuit d'angoisse, obsédés par le souvenir de Varus, qui avait péri dans une situation pareille à la leur, et entourés de près par les Germains qui les injuriaient. Un cheval échappé ayant renversé quelques hommes, ils crurent leur camp envahi et se précipitèrent, pour fuir, à la porte la plus éloignée des ennemis. Cæcina se coucha en travers de la porte; les soldats n'osèrent fouler aux pieds leur général et se calmèrent; Cæcina les rassembla et leur montra que la fuite, c'était pour tous la mort assurée dans le marais ou sous les coups des Barbares,

que la seule chance de salut, c'était de sortir et de vaincre ensemble. Puis il distribua ses chevaux et ceux de ses officiers aux meilleurs soldats, qui seraient chargés le lendemain d'ouvrir un passage pour l'infanterie.

Pendant ce temps, les Germains détournaient les ruisseaux pour noyer le camp des Romains et leurs chefs tenaient conseil. Arminius était d'avis de ne pas attaquer; les Romains n'ayant pas de vivres seraient bien obligés de sortir, et il serait facile de les massacrer dans le marais. Son oncle Inguiomer préférait l'attaque immédiate; ce serait plus vite fini et les Germains feraient plus de prisonniers et plus de butin. L'avis d'Inguiomer prévalut; ce fut le salut des Romains.

Dès le matin les Barbares entourèrent le camp, comblèrent les fossés et essayèrent d'arracher les palissades. Brusquement les Romains sortirent; sur ce terrain solide ils retrouvaient leur supériorité. Les Germains furent taillés en pièces; Arminius et Inguiomer s'enfuirent, blessés tous deux. Cæcina arriva au Rhin : on ne l'attendait plus, et on avait été sur le point de couper le pont pour empêcher les Germains d'envahir la Gaule.

L'année suivante, Germanicus fit construire mille bateaux sur la Meuse et sur le Rhin; il y embarqua huit légions, descendit le Rhin, atteignit la mer par le canal de Drusus, longea la côte, puis remonta l'Ems jusqu'à Amisia. De là, il amena son armée sur la rive gauche du Wéser. Arminius avec les Germains occupaient déjà la rive droite; son frère Flavius était dans l'armée romaine; d'une rive à l'autre les deux frères purent s'injurier.

Les cavaliers Bataves de Germanicus mirent leurs chevaux à la nage et passèrent le fleuve, leur chef Cariovald en tête; mais les Romains n'ayant pas osé les suivre, ils se virent seuls aux prises avec les Chérusques, qui les massacrèrent jusqu'au dernier.

Trois jours après, quand les ponts furent achevés, l'armée romaine passa et vint se ranger dans une plaine que les Germains appelaient Idistavisus, c'est-à-dire « prairie des fées ».

Germanicus avait plus de cent mille hommes. A l'avant-garde il mit les Gaulois et les auxiliaires Germains; en deuxième ligne, les archers à pied et quatre légions; au centre, deux cohortes et la cavalerie d'élite qu'il commandait lui-même; enfin, quatre autres légions, les archers à cheval et le reste des cohortes auxiliaires.

Arminius avait disposé dans la plaine la plus grande partie de son armée; lui-même s'était placé un peu en arrière, à mi-côte des collines qui limitent à

l'est la plaine d'Idistavisus; dans les bois qui couvraient les hauteurs il avait caché ses meilleurs soldats sur lesquels il comptait pour décider la bataille. Dans la plaine, ses troupes de première ligne devaient faiblir pour attirer les Romains jusqu'aux escarpements boisés; alors, à un signal convenu, ses troupes de réserve se démasqueraient. Mais elles n'attendirent pas le signal; elles sortirent des bois et coururent sur les Romains aussitôt qu'elles les aperçurent. La cavalerie Romaine les tourna et les poussa sur les archers, qui les rejetèrent dans le Weser. L'infanterie germaine, n'étant plus soutenue, fut enfoncée; Arminius put à deux reprises rétablir ses lignes et regagner du terrain. Enfin la cavalerie des Germains termina le combat; Arminius, blessé, se barbouilla de sang et s'enfuit à travers les guerriers Germains de l'armée romaine qui favorisèrent sa fuite. Inguiomer aussi put s'enfuir. Jusqu'à la nuit les Romains massacrèrent dans les bois et sur le fleuve. Ils trouvèrent sur le champ de bataille une grande quantité de cordes que les Germains, sûrs de vaincre, avaient apportées pour lier leurs prisonniers. Au bord du Wéser, Germanicus éleva un trophée sur lequel il écrivit les noms de tous les peuples qu'il avait vaincus dans cette journée.

Mais quand il voulut s'avancer vers l'Elbe, il y trouva Arminius avec une nouvelle armée; il y eut encore une sanglante bataille qui demeura indécise. L'hiver approchait, Germanicus se hâta de ramener ses troupes au bord de l'Ems où ses bateaux l'attendaient.

Germanicus projetait une grande campagne qui devait soumettre définitivement les Germains. Mais à Rome, on ne voulait plus entendre parler de cette guerre ruineuse qui ne finissait pas, et Tibère comptait plus sur les divisions des Germains que sur les armées romaines pour faire triompher l'empire. Germanicus fut rappelé; on lui accorda le triomphe pour ses victoires sur les peuples entre le Rhin et l'Elbe.

Le triomphe de Germanicus fut célébré en grande pompe le 26 mai de l'an 17 après Jésus-Christ : on portait devant lui les dépouilles des vaincus, puis des tableaux et des bas-reliefs représentant les batailles qu'il avait gagnées.

Ensuite venaient les chefs et les prêtres des Germains; au milieu d'eux était Thusnelda, la femme d'Arminius, tenant par la main son fils Thumelicus, âgé de trois ans. Ségeste avait obtenu de ne pas défiler avec les prisonniers et s'était mêlé aux spectateurs. Germanicus fermait le cortège, monté sur un char magnifique, au milieu de ses cinq enfants.

Peu de temps après, Arminius fut assassiné par un guerrier de son peuple.

Victoire d'Arminius sur les Romains. — *Composition et dessin de Mucha.*

VICTOIRE DE JULIEN

SUR LES ALAMANS

Vers le milieu du IVe siècle les Alamans et les Franks menaçaient d'envahir la Gaule; ils occupaient déjà la rive gauche du Rhin depuis le lac de Constance jusqu'à la mer. Les Alamans s'étaient établis dans la plaine d'Alsace et de là ils sortaient en bandes pour aller ravager le territoire des provinces gauloises.

L'empereur Constance comprit qu'il fallait un général en chef pour diriger la guerre contre les Barbares. Mais il n'osait se fier à personne; plusieurs généraux s'étaient déjà révoltés. Sa mère, l'impératrice Eusébia, lui conseilla de choisir Julien, son neveu. « Mieux vaut, lui dit-elle, un parent qu'un étranger. »

Julien n'avait que vingt ans; il achevait son éducation à Athènes. Cet étudiant sans expérience politique ne parut pas à Constance un rival dangereux; il l'appela auprès de lui à Milan.

Les courtisans s'égayèrent quand ils virent arriver un petit homme gauche, sauvage, avec une barbe en pointe et un petit manteau grec. On lui rasa la barbe, on le revêtit d'un grand manteau de général et on lui mit sur la poitrine une plaque qui portait l'image de l'empereur. Constance lui donna le titre de *César* et le commandement de la Préfecture des Gaules. « Ce n'est pas un souverain que j'envoie aux Gaulois, disait-il, mais un mannequin à l'effigie impériale. » On était en octobre 355.

Julien traversa les Alpes et vint passer l'hiver à Vienne au bord du Rhône. Il avait à faire son apprentissage de soldat. Pendant quatre mois, il apprit la stratégie dans les livres grecs qu'il avait apportés et s'exerça au

maniement des armes. Il riait lui-même de sa gaucherie. « J'ai l'air d'un bœuf qui porte un harnais, » disait-il quand il lui fallait régler son pas sur celui de ses troupes. Ses officiers l'aimaient pour la modestie avec laquelle il leur demandait conseil, et ses soldats pour la peine qu'il se donnait afin d'apprendre son métier.

Pendant l'hiver une bande d'Alamans s'était avancée jusqu'à Autun; la ville, défendue par une troupe de vétérans, avait repoussé l'attaque, mais les Barbares occupaient tout l'Est de la Gaule. Au printemps, Julien vint féliciter les vétérans d'Autun de leur belle résistance. Puis il s'engagea dans les forêts du Jura avec une faible escorte, vint rejoindre son armée qui l'attendait à Reims et se dirigea vers le Rhin. Pendant cette marche, il tomba dans une embuscade; des Barbares, dissimulés dans des accidents de terrain, l'attaquèrent en queue, au milieu d'un épais bouillard. Les auxiliaires arrivèrent assez tôt pour le dégager et sa troupe n'eut pas beaucoup à souffrir, mais la leçon lui servit; dans la suite il entoura ses marches de toutes sortes de précautions.

Après quelques batailles qui refoulèrent les Barbares jusqu'au Rhin, il revint passer l'hiver à Sens avec une petite division et dispersa le reste de ses troupes en différents endroits pour la durée de l'hiver; le pays de Gaule était trop appauvri pour nourrir une armée concentrée sur un seul point. Les Alamans, informés de sa situation, vinrent l'attaquer au milieu de l'hiver et l'assiégèrent dans la ville forte de Sens; après un siège d'un mois, ils durent se retirer.

L'année suivante, les Alamans descendirent par la vallée de la Saône et saccagèrent Lyon. Julien alla avec son armée les attendre au pied des Vosges et les tailla en pièces à leur retour.

Après un hiver passé à Bâle ,où les démonstrations hostiles des Alamans le tinrent continuellement sur le qui-vive, Julien rentra en campagne et se rendit à Reims. Là, il concentra toutes ses troupes et marcha sur le Rhin. En même temps, une division romaine de 25000 hommes partait de Bâle, sous le commandement de Barbation; les deux armées devaient marcher au-devant l'une de l'autre de façon à prendre les Barbares comme entre des tenailles.

L'approche de ces deux armées jeta l'épouvante parmi les Barbares établis sur la rive gauche du Rhin ; en hâte ils firent de grands abatis d'arbres pour obstruer les défilés, puis se réfugièrent dans les îles du fleuve. Barbation refusa de prêter aux soldats de Julien les bateaux qu'il avait amenés de Bâle : mais les vélites auxiliaires de Julien mirent à l'eau leurs boucliers et s'en servirent comme d'esquifs; à leur approche, les Barbares s'enfuirent sur la rive droite.

Julien s'empressa de reconstruire le fort de Saverne qui commandait le principal défilé des Vosges; mais pour pouvoir laisser des vivres à la garnison qu'il y mit, il dut attendre que la récolte fût faite. Le convoi qu'il attendait était tombé aux mains de Barbation qui s'était approprié ce qui lui convenait et avait brûlé le reste. Grâce à ce retard, le plan des Romains échoua; Barbation fut battu et repoussé jusqu'à Bâle; il se hâta d'aller dénoncer à Rome les projets ambitieux qu'il attribuait à Julien.

Sa défaite enorgueillit les Alamans, qui revinrent se concentrer autour de Strasbourg; un déserteur leur avait dit que Julien n'avait avec lui que 13000 hommes; ils attendirent un peu, pensant qu'il se replierait dans la crainte d'un désastre complet. Voyant qu'il ne bougeait pas de Saverne, ils lui envoyèrent une ambassade: les envoyés lui dirent que ce pays d'Alsace appartenait désormais par droit de conquête au peuple des Alamans et qu'on le sommait de se retirer en Gaule. Julien reçut les ambassadeurs avec une politesse ironique, mais ne les laissa pas repartir.

Quand le fort fut achevé et la garnison installée avec des vivres pour un an, Julien marcha sur Strasbourg. La défaite de Barbation le laissait avec une poignée d'hommes au milieu de populations irritées et en face d'une armée de Barbares rendus plus audacieux par leurs récentes victoires. Il prit, pour cette marche, des précautions infinies. Les cavaliers allaient au pas, toujours entourés de l'infanterie qui s'avançait en colonnes profondes.

Vers midi, comme l'armée avait fait 21 milles romains, on s'arrêta. Julien savait que l'ennemi était tout près, et ne voulait pas livrer bataille avec des troupes fatiguées par une longue marche. Il proposa à ses soldats de camper où ils étaient et d'attendre le lendemain. Tous crièrent qu'avec lui ils étaient sûrs de vaincre et qu'il fallait aborder les Barbares immédiatement.

Les Romains se remirent en marche, résolus à en venir aux mains le jour même; comme ils approchaient du Rhin, ils virent, au sommet d'une colline couverte de blés déjà mûrs, quatre cavaliers barbares qui surveillaient leurs mouvements. Ces cavaliers partirent à toute bride pour signaler l'ennemi;

mais l'un d'eux, ayant perdu son cheval, fut fait prisonnier et révéla que tous les Alamans étaient maintenant sur la rive gauche du fleuve, leur passage avait duré trois jours et trois nuits. Un peu après, l'avant-garde des Romains les aperçut.

Julien fit faire halte et rangea sa troupe; il mit presque toute son infanterie en première ligne, de façon à présenter un front de bataille continu et posta toute sa cavalerie à l'aile droite.

Les Barbares s'arrêtèrent. Leur armée était forte de 35 000 hommes, les uns mercenaires, les autres fournis par des chefs voisins en vertu de traités d'alliance défensive; ils avaient cinq rois avec eux. Leur aile gauche était commandée par Chnodomer, qu'on reconnaissait à sa pique gigantesque et au bandeau rouge qu'il avait autour de la tête; c'est lui qui, récemment, avait vaincu Barbation, et sa victoire avait augmenté son autorité sur les chefs confédérés. A droite commandait son neveu Sérapion, très jeune encore et très brave; son véritable nom était Agénarich, mais, tout enfant, les Romains l'avaient emmené commé otage en Gaule, là il était entré dans une confrérie religieuse fondée par des Grecs et dont les initiés prenaient des noms nouveaux.

Les Romains remarquèrent d'abord un progrès que les Barbares avaient fait dans la disposition de leur cavalerie : entre les rangs des cavaliers couraient des fantassins très légèrement armés. Les rènes et le bouclier ne laissant au cavalier qu'une main pour lancer le javelot, le meilleur soldat était impuissant contre l'ennemi complètement abrité sous son armure de fer, au lieu qu'un fantassin pouvait se glisser sous le cheval, l'éventrer et égorger le cavalier.

Les armées se rapprochèrent; Sévère, qui commandait l'aile gauche des Romains, aperçut devant lui des tranchées pleines de gens armés; il s'arrêta pour se donner le temps de reconnaître le terrain. Julien vit cette hésitation et voulut s'en rendre compte; avec son escorte de 200 cavaliers il parcourut au galop tout le front de l'infanterie. Comme il n'avait pas adressé d'allocution à son armée, pour ne pas exciter la jalousie de l'empereur, il s'arrêta quelquefois et, s'abritant comme il pouvait contre les traits qui volaient déjà, il jeta aux soldats quelques phrases familières sur son ton habituel de cordialité et de bonne humeur. « Enfin voilà une vraie bataille, répétait-il; j'espère que vous êtes contents. » En même temps il les prévint que ceux qui lâcheraient pied ne seraient pas secourus et leur recommanda de ne pas se

débander après la victoire et de ne pas s'acharner à la poursuite des fuyards.

Les Romains reprirent leur marche en avant. Tout à coup ils entendirent des murmures, puis d'effroyables vociférations; c'étaient les Barbares qui insultaient leurs chefs et les sommaient de descendre de cheval. Ils exigeaient que le danger fût le même pour tous et la fuite également impossible. Chnodomer descendit, les autres l'imitèrent.

Aussitôt les Alamans lancèrent leurs traits; quand ils n'en eurent plus, ils s'élancèrent en rugissant. L'infanterie romaine serra les rangs et opposa un mur de boucliers; l'aile gauche, victorieuse et chassant devant elle des multitudes d'ennemis, vint la soutenir. Mais brusquement l'aile droite fut prise de panique; les cavaliers lâchèrent pied et se replièrent en désordre sur les légions. Julien accourut, les tribuns, le reconnaissant au guidon de pourpre de son escorte, n'osèrent plus fuir et rallièrent leur troupe. Julien leur dit simplement qu'on ne gagne jamais rien à fuir; son air tranquille les rassura; ils revinrent au combat.

Les cavaliers alamans, n'ayant plus rien devant eux, se jetèrent sur l'infanterie romaine en poussant leur cri de guerre: c'était d'abord un murmure à peine distinct qui s'enflait et devenait un mugissement pareil à celui de la mer sur les écueils. Leur charge furieuse parvint à rompre les légions.

Alors Julien fit donner les Bataves et la troupe d'élite qu'il avait mise en réserve pour les situations désespérées. Il put ainsi rétablir sa ligne de combat, mais non reprendre l'offensive. Plusieurs fois les Barbares reprirent leur élan et revinrent à la charge; serrés derrière leurs boucliers, les Romains entendaient leur respiration haletante, paraient leurs coups furieux et ne pouvaient riposter.

Tout à coup arriva la réserve des Barbares, grossie de multitudes qui n'avaient pas encore pris part au combat; elle chargea en colonnes serrées, les rois en tête, et balaya tout jusqu'à la légion de la troisième ligne qui formait la réserve prétorienne. Là elle rencontra des rangs épais et des files serrées qui l'arrêtèrent. Les Barbares en firent le siège; enivrés de leur succès, prodigues de leur vie, ils frappaient à grands coups sans penser à se couvrir. Les Romains leur opposaient la ligne continue de leurs boucliers et de temps à autre se penchaient de côté pour les frapper au flanc. Brusquement les Barbares désespérèrent d'enfoncer ce carré de fer et se mirent à fuir; ils tombèrent par tas sur les cadavres et dans les mares de sang où les Romains

les massacrèrent. Ceux qui atteignirent le Rhin se jetèrent à la nage; Julien accourut et défendit à ses soldats d'entrer dans l'eau.

Chnodomer échappa au massacre et se dirigea vers son ancien campement, où il avait fait réunir des bateaux. Mais, son cheval s'étant embourbé dans un marais, il dut l'abandonner et gagner à pied un bois où il espérait se cacher. L'éclat de ses armes le fit reconnaître; Julien envoya une cohorte pour cerner le bois, avec défense d'y pénétrer, parce qu'il craignait une embuscade. Chnodomer sortit et se rendit; il était seul, mais les 200 cavaliers de son escorte vinrent un peu après le rejoindre et se livrer avec lui. Il se jeta aux pieds de Julien et demanda la vie sauve; Julien l'envoya à Rome, où l'empereur lui assigna pour demeure le Quartier des Étrangers, sur le mont Palatin.

Les Barbares avaient perdu 6000 hommes sans compter les noyés; les Romains 243 hommes et 4 officiers. Julien fit enterrer tous les morts indistinctement et renvoya les ambassadeurs qui lui avaient apporté à Saverne l'ordre de rentrer en Gaule. Ses soldats le proclamèrent *Auguste*; il refusa ce titre et les réprimanda.

Laissant ses prisonniers et son butin sous la garde des habitants de Metz, il descendit le Rhin jusqu'à Mayence, où il voulait construire un pont pour pénétrer en Germanie. Ses soldats s'y refusaient; il fallut la séduction de sa parole pour les y décider. Les Romains s'avancèrent jusqu'au Taunus, mais n'osèrent s'engager dans la région des forêts. D'ailleurs l'hiver commençait, le sol était déjà couvert de neige. Julien fit construire un fort au confluent de la Nidda et du Mein pour rendre visible le rétablissement du pouvoir de Rome dans ce pays, accorda la trêve que les Barbares lui demandaient, et repassa le Rhin, ramenant avec lui 20000 prisonniers romains qu'il avait délivrés de captivité.

Pendant ce temps, une bande de Franks s'était emparée de deux forts sur la Meuse. Julien vint en faire le siège pendant les mois de décembre et de janvier. Les nuits étaient sans lune et la rivière gelée; toute la nuit, les Romains cassaient la glace pour empêcher les assiégés de s'évader. Enfin les forts se rendirent et Julien vint achever l'hiver à Paris pour préparer sa prochaine campagne.

Il voulait devancer la saison et surprendre les Barbares. Ordinairement les Gaulois n'entraient en campagne qu'au mois de juillet; il fallait attendre que la moisson fût faite et les convois de vivres arrivés d'Aquitaine. Julien

partit au milieu du printemps; ses soldats emportaient pour vingt jours de biscuit. Il soumit les Franks Saliens qui avaient récemment quitté la Batavie et leur abandonna le pays entre les embouchures de la Meuse et de l'Escaut; il obligea un autre peuple frank, les Chamaves, à retourner au delà du Rhin. Il avait compté sur les moissons du pays qu'il traversait pour nourrir ses troupes quand leurs provisions seraient épuisées; mais le blé des Chamaves n'étant pas mûr, les Romains se virent menacés de mourir de faim et furent sur le point de se révolter. « Il a bien fallu apprendre à nous passer d'or, disaient-ils, puisqu'on ne veut plus nous en donner, mais nous ne pouvons pas nous passer de pain. » En effet, depuis que Julien les commandait, ils n'avaient jamais reçu de solde; l'empereur n'envoyait rien et Julien ne voulait pas rançonner les habitants de la Gaule.

Il se hâta de passer le Rhin; un des ennemis les plus acharnés de Rome vint demander la paix et l'obtint à condition de fournir des vivres. Les Romains s'engagaient à ne rien prendre au delà des quantités convenues; le Germain, de son côté, devait, à toute réquisition, montrer les reçus qu'on lui donnerait pour chaque livraison. Puis l'armée romaine, guidée par un prisonnier, pénétra à travers d'immenses abatis d'arbres jusqu'à la résidence du roi Horter; il fit sa soumission, rendit ses prisonniers et promit de fournir des matériaux et des voitures pour reconstruire les villes que les Barbares avaient détruites. Julien revint passer l'hiver à Paris.

L'année suivante il fit venir de Bretagne des approvisionnements considérables, et construisit, pour les recevoir, des magasins fortifiés dans sept villes des bords du Rhin. Les rois alamans, fidèles à leurs traités, fournirent des chariots et du bois; leurs soldats travaillèrent comme manœuvres.

Julien ne voulait pas passer le Rhin à Mayence; le roi Suomer, allié de Rome depuis un an, avait son territoire de l'autre côté et Julien entendait le respecter. Mais plus haut et plus bas, la rive étant couverte de Barbares, il était impossible de jeter un pont de bateaux. Une nuit, Julien fit allumer de grands feux en amont pour détourner l'attention des ennemis, puis 300 hommes se mirent dans des barques avec des outils et se laissèrent, sans ramer, descendre au courant du fleuve. Le roi Suomer, quoique allié de Rome, ne s'était pas brouillé avec les rois barbares; cette nuit-là, ils avaient dîné chez lui. Ils rentraient dans leur camp un peu après minuit et longeaient le fleuve quand les Romains abordèrent sans bruit. Les rois prirent peur et

s'enfuirent à toutes brides; leurs soldats les suivirent et les Romains occupèrent sans combat la rive droite du Rhin.

Ils poussèrent jusqu'à la limite du pays des Burgondes. Un roi des environs de Bâle, Vadomer, vint demander la paix pour lui et pour plusieurs rois voisins. Julien, pensant qu'ils ne se sentiraient pas assez liés s'ils ne juraient pas les traités en personne, exigea qu'ils vinssent eux-mêmes dans son camp.

Deux ans après, Julien était proclamé empereur par ses soldats, et quittait la Gaule pour n'y plus revenir. Constance excita les Alamans à se jeter sur le pays dégarni de ses défenseurs. Il envoya une lettre secrète à Vadomer, mais la réponse du roi barbare fut interceptée. Julien le fit arrêter et le relégua en Espagne.

Ainsi furent arrêtées, du moins pour un demi-siècle, les invasions des Barbares Alamans en Gaule.

Victoire de Julien sur les Alamans. — *Composition et dessin de Mucha.*

SAINT GALL

EXORCISE UNE POSSÉDÉE

Saint Gall fut un des douze moines irlandais qui, sous la direction de saint Colomban, quittèrent l'abbaye de Bangor. Cette abbaye, fondée en 559 par saint Comgall dans la province d'Ulster, au nord de l'Irlande, était rapidement devenue très prospère; vingt ans après sa fondation, elle comptait trois mille moines. Saint Colomban et ses compagnons partaient par esprit de mortification; ils renonçaient à leur patrie qu'ils aimaient tendrement pour aller vivre au milieu des étrangers, imitant comme ils disaient l'exemple d'Abraham.

Débarqués en Gaule, ils s'affligèrent d'y voir la discipline ecclésiastique affaiblie par la négligence des évêques et les vertus chrétiennes oubliées au milieu des guerres continuelles. Après plusieurs années de vie errante, ils arrivèrent à la cour de Gontran, roi de Bourgogne, qui les reçut bien, et, pour les retenir dans son royaume, leur donna le château fort d'Annegray construit jadis par les Romains et depuis longtemps inoccupé. Le nombre de leurs disciples devint bientôt considérable, ils obtinrent alors le château de Luxeuil, dans la région des Vosges, où s'élevaient encore de grandes constructions bâties au temps des Romains à cause des eaux thermales. Dans les forêts voisines, on voyait encore les idoles que les Gaulois avaient adorées.

Gontran étant mort sans enfants, son neveu Thierry lui succéda. Il fut d'abord très bienveillant pour les moines; mais sa grand'mère Brunehault ne pouvait supporter les remontrances que Colomban faisait au roi sur ses mauvaises mœurs. Colomban écrivit même à Thierry pour le menacer de l'ex-

communier, interdit à Brunehault d'entrer dans le couvent, et comme le roi le menaçait de ne plus accorder de faveurs aux moines, il répondit : « Détruis notre monastère si tu veux, mais si tu le fais, ton royaume sera détruit avec toute ta race ». Le roi lui dit : « Tu espères que je te procurerai la couronne du martyre; mais je ne suis pas si fou. Je me contenterai de te renvoyer au pays d'où tu viens ». Il fit expulser de Luxeuil tous les moines étrangers et laissa les autres.

Colomban avec Gall et les autres Irlandais, accompagnés par des soldats, furent conduits jusqu'à Nevers et embarqués sur la Loire. A Tours, on permit à Colomban d'aller prier sur le tombeau de saint Martin; l'évêque l'invita à dîner et lui demanda pourquoi il quittait son couvent : « C'est ce chien de Thierry qui me chasse, répondit-il, mais vous pouvez lui dire que dans trois ans sa race sera extirpée par Dieu ». Comme on voulait le calmer, il ajouta : « Je ne puis pas taire ce que Dieu m'ordonne de dire ». A Nantes, on les fit monter sur un navire qui retournait en Irlande.

Mais ce navire ayant été rejeté à la côte, le capitaine laissa les passagers aller où ils voulurent. Les moines se dirigèrent vers la cour de Clotaire II, roi de Neustrie, qui leur fit bon accueil et leur accorda une escorte pour se rendre auprès de Théodebert, roi d'Austrasie, ils voulaient traverser les États de ce prince pour se rendre en Italie. Mais sur la prière de Théodebert, ils consentirent à rester dans la région du Rhin pour convertir les populations encore païennes. Par le Rhin et la Limmat, ils arrivèrent au village de Tuggen au bord du lac de Zurich.

Le pays leur plut, mais non les habitants qui, presque tous adoraient les idoles. Gall brûla leurs temples et renversa les chaudières où ils faisaient leur bière; les païens, furieux, voulurent le tuer. Colomban les maudit et partit avec ses compagnons.

Depuis les invasions des Alamans, ce pays était presque désert; les buissons couvraient les ruines des villes et des fermes; les habitants, très peu nombreux, étaient presque tous idolâtres.

Les moines se réfugièrent à Arbon, chez un des rares chrétiens restés dans cette région. C'était un prêtre nommé Wilimar; il les garda sept jours et leur indiqua, au bord du lac de Constance, une ville romaine abandonnée. Colomban et Gall partirent en bateau et arrivèrent à Brégenz; ils y trouvèrent un ancien sanctuaire chrétien où les païens avaient élevé trois idoles dorées. Gall parlait bien la langue des barbares; il se mit à

prêcher et les habitants, curieux de voir des étrangers, accoururent en foule. Quand il eut fini, il brisa les idoles à coups de pierre et en jeta les débris dans le lac; ensuite il purifia le sanctuaire, le bénit, et le rendit à sainte Aurélie son ancienne patronne. Les moines s'installèrent dans les maisons vides et se mirent à travailler comme des abeilles. Chacun faisait ce qu'il savait faire; Gall était habile pêcheur.

Un jour qu'il pêchait dans le lac, le démon de la montagne cria au démon du lac : « Lève-toi et chasse cet étranger, il a brûlé mon temple et brisé mes images! Unissons-nous contre lui! » Gall pria et sa prière mit les deux démons en fuite.

Mais les païens, irrités de l'incendie de leurs temples, persécutaient les moines; ils leur volaient leurs vaches et les accusaient auprès du duc Cunzon de troubler le pays. « Nous avons trouvé une coquille d'or, dit Colomban, mais elle est pleine de vipères. » Il résolut de partir pour l'Italie : Gall ne voulut pas le suivre, et dit qu'il était malade; Colomban ne le crut pas : « Reste donc ici puisque tu es las de la vie que je te fais mener; mais je te défends de dire la messe tant que je vivrai. »

Gall resté seul fut soigné par un diacre de Wilimar, nommé Hitibold; quand il fut guéri il lui demanda s'il connaissait une solitude où il pût placer son oratoire. « Je connais bien, répondit le diacre, un endroit très sauvage, mais il est plein de bêtes féroces. » — « Si Dieu est avec nous, dit Gall. que nous font les bêtes? » Ils se mirent en route et Gall déclara qu'il ne mangerait pas jusqu'à ce que Jésus-Christ lui eût indiqué l'endroit où il devait s'arrêter. Quand ils arrivèrent au ruisseau de Steinach, ils reconnurent à la grande quantité de poissons qu'ils y virent, que l'endroit n'avait pas d'habitants. Le diacre fit du feu et prépara le souper. Gall continuait à marcher en priant; son pied s'étant embarrassé dans un buisson, il tomba. « Laisse-moi, dit-il à Hitibold qui voulait le relever, c'est ici l'endroit qui m'est destiné. » Il se leva, fit une croix avec une branche de cornouiller et y pendit une boîte pleine de reliques. Puis ils prièrent, mangèrent et s'endormirent.

Dans la nuit Gall se leva en silence et retourna prier. Un ours, descendu de la montagne, vint manger les restes de leur repas. Gall lui dit : « Bête! mets un morceau de bois au feu ». L'ours apporta une énorme bûche et le saint lui donna un morceau de pain pour sa peine. Il ajouta : « Quitte cette vallée et n'y reviens pas; va-t'en sur les montagnes qui ne

sont à personne, mais garde-toi de faire du mal aux troupeaux ou aux hommes. » Son compagnon, qui ne dormait pas, avait tout entendu; il vint se jeter aux pieds de Gall en lui disant : « Je vois bien que Dieu est avec toi puisque les bêtes sauvages t'obéissent ». Gall lui défendit de raconter ce qu'il avait vu.

Le lendemain le diacre alla à la pêche. Comme il lançait son filet, le démon lui apparut sous la forme de deux femmes nues; elles étaient debout sur l'autre rive, et comme prêtes à se baigner. Quand elles virent Hitibold, elles lui jetèrent des pierres en criant : « C'est toi qui as amené ici cet homme odieux qui ne veut pas nous laisser en repos! » Le diacre alla conter à Gall ce qu'il avait vu; tous deux se mirent à prier et demandèrent à Jésus-Christ d'éloigner les démons. Quand ils revinrent au ruisseau, ils virent les démons qui s'en allaient. Gall leur cria : « Fantômes, je vous ordonne de quitter ce lieu et de n'y jamais revenir ». Mais pendant qu'ils continuaient leur pêche, ils entendirent des cris sur la montagne; c'était comme des voix de femmes qui pleurent sur des morts. « Où aller? disaient-elles, cet étranger ne nous laisse plus d'asile, ni chez les hommes, ni dans les solitudes. » Et dans la suite, Hitibold étant à la chasse entendit encore trois fois les démons demander si Gall était encore dans le pays ou s'il était parti.

Quelque temps après, ils allèrent à Arbon, auprès de Wilimar. Celui-ci venait de recevoir une lettre lui ordonnant de se rendre avec Gall dans la ville d'Uberlingen, auprès du duc Cunzon dont la fille unique, Fridiburga, était gravement malade. Un mauvais esprit disait-on, était entré en elle et lui faisait endurer des souffrances incroyables.

Elle ne voulait pas manger et fréquemment se roulait par terre en écumant; il fallait alors quatre hommes pour la maintenir. Le duc Cunzon avait fait prévenir le roi d'Austrasie Théodoric, car le fils du roi Sigebert était fiancé à Fridiburga, et le roi venait d'envoyer deux évêques pour la guérir. De son côté, Cunzon, connaissant la réputation de sainteté de Gall, avait écrit à Wilimar de l'amener auprès de sa fille.

Mais Gall refusa. « Laisse-moi retourner à ma cellule, dit-il à son ami, qu'y a-t-il de commun entre moi et les grands de la terre? » Comme Wilimar insistait, il s'enferma et recommanda à ses frères, si on les pressait de questions, de dire qu'une lettre de Colomban l'avait appelé en Italie. Puis il traversa la montagne et arriva au village de Grabs, près de la forêt

de Sennwald, sur le bord du Rhin. Il y trouva un diacre très pieux, nommé Jean, qui le prit pour un pèlerin venu de loin et le reçut très bien. Wilimar alla dire au duc que Gall s'était enfui. « Trouve-le, lui dit le duc, et décide-le à venir; si, par son ministère, Dieu guérit ma fille, je l'enrichirai et je lui donnerai l'évêché de Constance. » L'évêque de cette ville était mort quelques jours auparavant.

Pendant que Wilimar retournait auprès de Gall pour tenter un dernier effort, les évêques envoyés par le roi arrivèrent chez Cunzon. Ils allèrent voir Fridiburga et lui offrirent de riches présents; mais la jeune fille, échappant aux mains qui la tenaient, saisit une épée et voulut les en frapper. Le démon qui était en elle dit aux évêques : « Jamais vous n'aurez le pouvoir de me chasser d'ici. Il n'y a qu'un homme qui le puisse; c'est Gall. Il m'a déjà chassé de Tuggen et de Brégenz; le duc l'a expulsé; et c'est pour me venger que je me suis emparé de cette fille ». Un des évêques, entendant le mot *Gall*, crut qu'elle voulait parler d'un *coq*, et lui donna un soufflet en disant « Tais-toi, Satan »! Alors le démon redoubla d'injures. Au bout de trois jours, les évêques repartirent pour raconter au roi ce qu'ils avaient vu.

Wilimar s'était mis à la recherche de Gall; il le trouva dans une grotte, en oraisons : « Ne crains pas, lui dit-il, de venir auprès du duc; il a juré qu'il ne te ferait aucun mal. Il te demande seulement de poser ta main sur la tête de sa fille, en priant. » Là-dessus arriva le diacre Jean avec du pain, du vin, de l'huile, du beurre et des poissons. Ils rendirent grâces au Seigneur et se mirent à manger. Gall promit de partir; mais il voulut d'abord rentrer à Arbon pour voir ses frères. Il y trouva un envoyé du duc qui le suppliait de se hâter; depuis trois jours la jeune fille n'avait rien voulu manger. Il monta en bateau avec Wilimar et le diacre Jean qui ne voulut pas le quitter; le soir même, il arriva chez Cunzon.

Le lendemain, il entra avec le duc dans la chambre de Fridiburga. Elle était dans les bras de sa mère, les yeux fermés, pareille à une morte; une vapeur sulfureuse sortait de sa bouche; autour d'elle, les gens de la maison attendaient ce qui allait arriver.

Le saint se mit en prières; puis, tout en pleurant, il dit : « Seigneur Jésus-Christ, qui avez daigné naître d'une vierge, qui avez commandé aux vents et à la mer, qui avez mis Satan en fuite, ordonnez à l'esprit immonde de quitter cette jeune fille ». Il se releva et prit dans sa main celle de la

princesse, mais le mauvais esprit lui donna de violentes convulsions. Alors il lui imposa les mains et dit « Esprit immonde! au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, je t'ordonne de quitter cette créature de Dieu. » Elle ouvrit les yeux et le reconnut. L'esprit mauvais dit alors par sa bouche : « C'est toi, Gallus, qui m'as déjà chassé deux fois; je suis entré dans cette fille parce que son père t'a chassé avec tes frères. Si tu me renvoies d'ici, où irai-je? » Gall répondit : « Tu retourneras dans l'abîme où Dieu t'a précipité ». Alors, à la vue de tous, un épouvantable oiseau noir s'envola de la bouche de Fridiburga; sur-le-champ elle fut guérie et le saint la rendit à sa mère.

Le duc se réjouit de la guérison avec sa famille. Il donna à Gall les cadeaux apportés par les évêques et lui promit l'évêché de Constance. « Aussi longtemps que vivra mon maître Colomban, répondit le saint, je n'ai pas le droit de célébrer la messe. Laisse-moi lui envoyer quelques-uns de nos frères pour lui demander l'absolution. Si je l'obtiens, j'accepterai ce que tu m'offres. » Le duc y consentit; mais en attendant, il envoya au centenier d'Arbon l'ordre de se mettre, avec les paysans, à la disposition des moines pour les travaux du monastère. De retour à Arbon, Gall distribua aux pauvres les cadeaux que lui avait faits le duc.

Quand le roi d'Austrasie Sigebert apprit la guérison de Fridiburga sa fiancée, il ordonna au duc de la lui amener pour célébrer ses noces. Le duc la conduisit en grande pompe jusqu'au Rhin; de là, ses officiers l'accompagnèrent à la cour. Le roi l'interrogea sur sa guérison : elle répondit qu'il y avait dans une solitude un Irlandais qui faisait des miracles au nom de Dieu. « Comme j'étais à l'extrémité, dit-elle, il est venu sur la prière de mon père; il m'a imposé les mains, il a fait sur moi le signe de la croix et a ordonné au démon de s'en aller et le démon est sorti de ma bouche sous forme d'un corbeau hideux. Ensuite, j'ai reçu le corps du Seigneur. » Elle se jeta aux pieds du roi et lui demanda de protéger l'ermite qui l'avait guérie. Sigebert envoya à Gall deux livres d'or et deux livres d'argent et fit ordonner à Cunzon de lui fournir les matériaux pour la construction de son couvent.

Le lendemain, le roi fit préparer un repas de noces auquel il invita toute sa cour. Mais quand il fit appeler Fridiburga et la prévint de se tenir prête, elle se mit à genoux et lui dit : « Seigneur, je suis encore faible et languissante; je vous supplie de me laisser sept jours pour reprendre des forces »; puis elle se retira dans sa chambre. Pendant le repas, beaucoup s'étonnaient de ne pas voir la fiancée auprès du roi.

Pendant une semaine, elle ne dit à personne ce qu'elle avait résolu. Le septième jour, de très bonne heure, elle entra dans l'église de Saint-Étienne par la porte de derrière, quitta ses vêtements royaux et mit une robe de religieuse. Puis elle vint s'appuyer à l'angle de l'autel et dit : « Saint Étienne, vous qui avez versé votre sang pour Jésus-Christ, intercédez pour moi auprès de lui, afin que le roi consente à mon vœu et que ce voile ne soit pas arraché de ma tête ».

Le roi, averti, réunit les princes et les prêtres et leur demanda conseil. Cyprien, évêque d'Arles, lui dit : « C'est pendant qu'elle était au pouvoir du démon que cette fille a fait vœu de sainteté; prenez garde, si vous l'en détournez, qu'elle ne retombe dans de pires souffrances dont vous seriez responsable. » Le roi alors entra dans l'église, se fit apporter les ornements que sa fiancée avait quittés et lui dit doucement : « Viens auprès de moi ». Mais, pensant qu'il voulait la faire entraîner hors de l'église, elle embrassa plus étroitement l'autel. Le roi dit plus haut : « Viens auprès de moi, n'aie pas peur; je te laisserai faire comme tu voudras ». Elle appuya sa tête sur l'autel en disant : « Je suis la servante du Seigneur; que sa volonté s'accomplisse ».

Alors Sigebert ordonna aux prêtres de l'amener devant lui et de la revêtir de la robe royale, du voile et de la couronne de mariée, puis il dit : « Avec ces ornements dont on t'avait parée pour moi, je te donne pour épouse à Jésus-Christ ». Il prit sa main, la mit sur l'autel et sortit en pleurant. Plus tard, il la fit venir dans son palais, lui donna de riches présents, et la mit à la tête d'un couvent fondé à Metz sous le patronage de saint Pierre.

Un peu après, le duc convoqua à Constance les prêtres, les diacres, les moines et les laïques de la région pour élire un évêque. Quand tout le monde fut réuni, le duc invoqua le Saint-Esprit et lui demanda d'inspirer le choix de l'Assemblée. Aussitôt il n'y eut qu'une voix dans le clergé et dans le peuple pour déclarer que Gall devait être élu, parce que personne n'était plus savant, plus sage, plus juste, plus doux, plus continent et plus patient que lui. « Tu entends ce qu'ils disent? » lui dit le duc. « Oui, répondit Gall, mais un de nos canons défend de nommer les évêques d'origine étrangère. C'est mon diacre Jean qu'il faut élire; il est de ce pays et rempli de bonnes qualités. » Le duc demanda à Jean s'il se sentait capable d'administrer une Église. Gall se hâta de répondre à la place de Jean et fit un grand éloge de

la maturité de son esprit. Jean s'enfuit en pleurant dans l'église de Saint-Étienne; la foule alla le chercher et le ramena de force. Il fut élu et consacré par les évêques, puis monta sur une tribune et prêcha. Gall resta encore sept jours avec lui, puis, lui ayant demandé sa bénédiction, il retourna dans sa cellule où il continua à vivre avec douze moines.

Un dimanche matin, il dit à Marginald, son nouveau diacre : « Lève-toi vite et prépare-moi l'autel; je dirai la messe aujourd'hui. Cette nuit, j'ai eu une révélation : mon maître Colomban est mort, il m'est apparu et m'a demandé de célébrer une messe pour le repos de son âme ». Après la messe, Gall dit à Marginald : « Va en Italie, à l'abbaye de Bobbio; informe-toi exactement de ce qui est arrivé à Colomban; fais-bien attention au jour et à l'heure. Va et reviens vite. — Mais, dit Marginald, je ne sais pas le chemin. — Va donc, Dieu te conduira. » A Bobbio, le diacre apprit que Colomban était mort à l'heure même où Gall avait eu sa vision et les moines lui remirent un bâton que Colomban leur avait dit d'envoyer à Gall en signe de pardon.

Après la mort d'Eustasius, abbé de Luxeuil, les frères nommèrent Gall pour le remplacer et lui envoyèrent une députation. Il répondit qu'il était résolu à finir ses jours dans la solitude et refusa. Au bout de deux jours, les frères de Luxeuil le quittèrent, contristés de n'avoir pu le décider à devenir leur supérieur, mais heureux d'avoir vu un homme qui était si visiblement sous la protection de Dieu.

Ses mérites éclataient de plus en plus et on venait le voir de très loin. Son ancien ami, le prêtre Wilimar, vint le prier de passer quelques jours à Arbon. Gall refusa, disant qu'il ne quitterait plus sa cellule : « Je vais croire que tu es fâché contre moi, lui dit Wilimar, si tu refuses de venir prêcher l'Évangile à mon troupeau. » Gall se rendit à cette raison et partit pour Arbon. Il dut prêcher trois jours de suite devant un peuple nombreux. Quand il voulut s'en retourner, la fièvre le prit; il mourut à Arbon le 16 octobre 640, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

Saint Gall exorcise une possédée. — *Composition et dessin de Mucha.*

CHARLEMAGNE

SOUMET LES SAXONS

Les Saxons étaient des peuples germaniques qui occupaient toute la Basse-Allemagne entre l'Elbe, la Baltique et le Rhin. Ils formaient trois confédérations; à l'ouest, sur la rive gauche du Weser étaient les Westphaliens, au nord les Angriens; à l'est, entre le Weser et l'Elbe, les Ostphaliens.

Leurs coutumes étaient restées celles des anciens Germains. Ils étaient divisés en cantons et chaque canton avait son chef; en temps de guerre seulement, ils choisissaient un chef commun. Tous les ans, des députés élus au nombre de douze par canton se réunissaient dans un lieu qu'ils appelaient Marklo, sur le bord du Weser. Il y avait chez eux des nobles et des hommes libres, Mais point de caste sacerdotale; c'étaient les nobles qui dirigeaient la religion.

Ils avaient également gardé leurs vieilles croyances religieuses. Ils adoraient Thor, Wodan et la déesse Freya. Ils sacrifiaient à leurs dieux des chevaux et des hommes et tiraient leurs augures des entrailles des victimes, du vol des oiseaux et des hennissements des chevaux sacrés qu'ils nourrissaient dans les bois.

Wodan était leur principal dieu. Ils représentaient son palais, le Walhalla, comme un séjour de délices où les guerriers qui étaient morts en combattant allaient vivre dans des fêtes continuelles. Se revêtant chaque matin, de leur armure, combattant, puis allant s'asseoir à des festins où ils mangeaient des sangliers en buvant de la bière. Au contraire, ceux qui étaient morts de vieillesse ou de maladie allaient dans un séjour sombre et glacé, le Niflheim, traîner une existence de misère et d'ennui.

Au milieu de la forêt de Teutbourg s'élevait l'idole nationale des Saxons,

Irmensul (la colonne d'Irmin), qui représentait peut-être Hermann, le vainqueur de Varus. Tous les ans, au mois d'octobre, les chefs des cantons s'y réunissaient pour offrir à l'idole des sacrifices humains.

Pendant longtemps, venus d'Angleterre, les missionnaires chrétiens n'obtinrent aucun succès en Saxe. Deux prêtres, Ewald le Blanc et Ewald le Noir furent tués et jetés dans le Rhin.

Les Saxons n'étaient séparés des Franks que par des plaines ouvertes et des hauteurs boisées qui ne formaient pas une frontière difficile à franchir. Pendant les guerres qui occupèrent les Franks au sud de la Loire, les Saxons envahirent la partie du territoire franc qui touchait à leur pays et s'installèrent dans la région du Rhin, en ce moment presque dépeuplée. Partout où ils arrivaient, ils chassaient les chrétiens ou les ramenaient au culte des idoles.

Les prêtres chrétiens donnèrent l'alarme. L'un d'eux, saint Libuin, se rendit à l'assemblée des Saxons et leur annonça que le plus grand roi de l'Occident viendrait les exterminer s'ils ne consentaient pas à adorer le vrai Dieu. On voulait le mettre à mort; un vieillard le sauva en disant qu'il était sans doute l'envoyé d'une divinité étrangère. Mais, pour prouver qu'ils ne craignaient pas le roi dont on les avait menacés, les Saxons brûlèrent l'église de Deventer-sur-l'Issel et massacrèrent les chrétiens qui s'y trouvaient.

Charlemagne résolut de les soumettre. « Ayant pris conseil des serviteurs de Dieu et rassemblé une grande armée, il partit pour la Saxe, accompagné de tous les prêtres, abbés, docteurs et propagateurs de la foi qui pouvaient imposer à ce peuple le doux et léger joug du Christ. »

L'armée des Franks pénétra sans peine jusqu'au centre de la Saxe, ravageant tout sur son passage. Dans la vallée de la haute Lippe, tout près de l'endroit où avaient péri les légions de Varus, les Saxons avaient élevé le château fort d'Ehresbourg qui était comme leur capitale et leur sanctuaire; sur la montagne voisine se trouvait Irmensul. Charlemagne s'empara d'Ehresbourg; son armée travailla trois jours à détruire l'idole et à raser la forêt sacrée. Plus tard on raconta que le ciel avait montré par un miracle combien ces destructions lui étaient agréables. L'été était très sec, les sources n'avaient plus d'eau et les Franks souffraient de la soif. « Mais un certain jour, et probablement par un effet de la bonté divine, pendant que vers midi, tous se reposaient, un énorme volume d'eau remplit tout à coup le lit d'un torrent auprès du mont auquel le camp était adossé, et toute l'armée put se désaltérer. »

Charlemagne s'avança jusqu'au Weser; les Saxons lui envoyèrent des députés qui promirent de recevoir dans leur pays les prêtres chrétiens et de livrer des otages. Charlemagne leur accorda la paix à des conditions très modérées; il ne les chassa même pas des pays qu'ils avaient envahis.

Deux ans après, Charlemagne étant occupé en Italie, la guerre recommença. Les Saxons rasèrent leur forteresse d'Ehresbourg qu'ils regardaient comme profanée depuis qu'elle était tombée aux mains des ennemis, ravagèrent la Hesse et la Frise et saccagèrent Burabourg où saint Boniface avait fondé un évêché. Ils voulurent aussi détruire la basilique de Fritzlar; « mais, tandis qu'ils s'efforçaient d'accomplir ce dessein, ils furent saisis d'une frayeur subite envoyée par Dieu et s'enfuirent en désordre, avec une honteuse terreur ». Ils avaient cru voir deux divinités ennemies, deux anges, s'élancer sur eux.

Au printemps de l'année suivante, Charlemagne passa le Rhin, s'empara de Sighbourg, fit relever Ehresbourg où il mit une garnison, força le passage du Weser, puis, laissant une partie de son armée au bord de ce fleuve, s'avança jusqu'aux extrémités orientales de la Saxe. Tous les peuples qu'il traversa firent leur soumission et lui donnèrent des otages. Jusque là il n'avait pas encore été question de religion; Charlemagne se contentait de soumettre les Saxons, sans essayer de les convertir. Mais l'année suivante, pendant que Charlemagne était en Italie, les Saxons recommencèrent la guerre et prirent Ehresbourg. Charlemagne revint plus vite qu'on ne l'attendait. Les Saxons effrayés se soumirent et offrirent de recevoir le baptême pour prouver la sincérité de leur soumission.

Le christianisme commença à faire quelques progrès; un disciple de saint Boniface, le moine Sturm, avait fondé, dans la grande forêt de Bochonia, le monastère de Fulda; Charlemagne, après chaque campagne, y envoyait les jeunes Saxons qu'il s'était fait donner comme otages. Des prêtres franks ou anglo-saxons les convertissaient et les instruisaient, puis on leur rendait la liberté; ils retournaient alors dans leur pays pour y prêcher à leur tour la religion chrétienne.

En 777, Charlemagne vint tenir son champ de mai à Paderborn, au centre même de la Saxe. L'assemblée fut nombreuse et très solennelle; les Saxons y assistèrent avec les Franks; Charlemagne était accompagné d'Ibn-ben-Arabi qui était venu lui offrir l'hommage et lui demander son aide contre l'émir de Cordoue.

Beaucoup de Saxons demandèrent à se faire chrétiens. On les baptisa en les trempant dans de grandes cuves disposées au bord de la Lippe. La formule du baptême n'était pas la même pour eux que pour les autres païens; après avoir renoncé au diable, aux idoles et aux œuvres du diable, ils devaient renier expressément leurs trois grands dieux : Thor, Wodan et Saxnot. Un évêque prononçait alors les paroles de l'exorcisme : « Esprit impur, sors de cette créature de Dieu »; il leur demandait s'ils croyaient au Père Tout-Puissant, au Fils et au Saint-Esprit; puis on les plongeait trois fois dans l'eau, en invoquant à chaque fois le nom d'une des personnes de la Sainte Trinité. Après le baptême on leur donnait une robe blanche.

Mais les Saxons ne s'étaient pas tous soumis; le chef des Westphaliens, Witikind, n'avait pas paru à Paderborn; il s'était réfugié auprès de son beau-frère Sighfrid, le principal chef des Danois.

Bientôt on apprit que Charlemagne était parti pour faire la guerre en Espagne. A cette nouvelle, Witikind revint en Saxe avec des bandes nouvelles de guerriers et annonça qu'il allait attaquer les Franks dans leur pays. Les jeunes gens des trois nations accoururent auprès de lui; il les entraîna vers le Rhin, ravageant tout sur son passage, brûlant les églises et les monastères et forçant les nouveaux convertis à redevenir païens. Mais le Rhin était bien gardé; il ne put le franchir. Un corps de Franks Austrasiens arrivait pour le repousser, Witikind se rejeta sur la Hesse; les moines du monastère de Fulda s'enfuirent avec la châsse qui contenait le corps de leur patron, saint Boniface; les Saxons, trouvant le monastère abandonné, ne se donnèrent pas la peine de le détruire. Comme ils traversaient à gué la rivière d'Aderne près de Battenfeld, la cavalerie des Franks les mit en déroute.

L'année suivante, Charlemagne arriva, battit les Saxons à Bocholz, dans les marais qui bordent l'Aa, et s'avança jusqu'à l'Elbe; Witikind s'enfuit chez les Danois.

Alors Charlemagne crut les Saxons définitivement vaincus. Il construisit en Saxe des camps retranchés, y laissa de fortes garnisons, et divisa le pays en comtés à la tête desquels il mit des nobles Saxons. Il créa aussi des évêchés et chargea le missionnaire anglais Willehad d'évangéliser la région comprise entre l'Ems et l'Elbe.

Trois ans après, Charlemagne envoya deux de ses lieutenants, le comte Geilo et le palatin Worad contre un peuple slave, les Sorabes, qui souvent franchissaient l'Elbe et venaient ravager le pays des Saxons. Witikind profita

de cette guerre, il reparut dans sa patrie et la Saxe se souleva, les prêtres s'enfuirent, toutes les églises furent brûlées. Les lieutenants de Charlemagne suivis de près par Witikind se replièrent en deça du Weser. Charlemagne envoya son parent Botheric à leur secours. Les deux armées franques étaient sur le point de se rejoindre dans les montagnes de Sonnthal, lorsque Geilo et Worad aperçurent les Saxons qui longeaient une vallée. Sans attendre Botheric avec qui ils ne voulaient pas partager l'honneur de la victoire, ils se précipitèrent sur les Saxons et se firent écraser. Ce fut un véritable désastre; l'armée des Franks fut presque détruite. Aussitôt Witikind se retira en Danemark.

Charlemagne accourut avec une nouvelle armée, convoqua à Werden les chefs des Saxons et menaça d'exterminer toute la nation. Les Saxons épouvantés lui livrèrent quatre mille cinq cents guerriers; Charlemagne leur fit couper la tête à tous le même jour.

A la nouvelle de ce massacre, la Saxe se souleva, tout entière cette fois. Witikind reparut, accompagné de bandes danoises, entra en Frise, emmena avec lui les Frisons, il s'avança jusqu'à Utrecht, brûlant les églises et massacrant les prêtres. Puis il revint concentrer ses troupes sur les bords de la Lippe pour arrêter Charlemagne. Il y eut une sanglante bataille dont le résultat resta indécis. Charlemagne campa à Paderborn pour attendre des renforts. Il fut vainqueur dans une seconde bataille et ravagea tout le pays jusqu'à l'Elbe; mais cette fois pas un Saxon ne vint demander grâce.

Cette guerre était interminable. Pendant l'été les Franks massacraient les Saxons et détruisaient leurs villages, puis ils retournaient passer l'hiver dans la région du Rhin; après leur départ les Danois arrivaient, rassemblaient les bandes éparses des Saxons et les excitaient à la vengeance.

Charlemagne résolut d'en finir. Après la campagne de 784, il vint s'installer pour l'hiver à Ehresbourg avec sa femme et ses enfants. Sur l'emplacement d'Irmensul, l'idole qu'il avait détruite douze ans auparavant, il fit construire une basilique. Son armée, divisée en plusieurs corps, battit le pays sans relâche, pendant tout l'hiver. Les Saxons désespérés renoncèrent à la lutte, et Witikind n'eut plus avec lui que les cantons qui touchaient au Danemark. Charlemagne lui promit la vie sauve s'il se rendait et se faisait chrétien. Witikind accepta; il vint se faire baptiser dans un des palais de Charlemagne, à Attigny-sur-l'Aisne; Charlemagne fut son parrain.

Une légende raconte que quelque temps après sa conversion, Witikind revint à la cour, déguisé en mendiant, pour voir les cérémonies de la Semaine sainte. Reconnu et interrogé, il dit qu'il avait voulu compléter son instruction religieuse et raconta ses impressions. « Ce qui m'a le plus étonné, dit-il, a été de voir que tous ceux qui s'approchaient d'une certaine table, recevaient dans la bouche, des mains du prêtre, un bel enfant qui souriait aux uns et ne s'approchait des autres qu'avec répugnance. » — « Cet enfant est Notre Seigneur Jésus-Christ, répondit Charlemagne, et vous êtes bien heureux de l'avoir vu; ni mes prêtres ni moi n'avons encore mérité ce bonheur. »

Charlemagne envoya à Rome l'abbé de Luxeuil pour annoncer au pape le baptême de Witikind et le consulter sur la pénitence à imposer aux Saxons qui, après avoir reçu le baptême, avaient apostasié et étaient retournés au culte de leurs dieux. Le pape ordonna trois jours de processions par toute la chrétienté pour célébrer la conversion des Saxons; sur la question de la pénitence, il répondit qu'elle devait être différente suivant que l'apostasie avait été volontaire ou forcée, et que le mieux serait de s'en remettre au jugement des évêques.

Les Saxons furent soumis à des lois terribles; il leur fut interdit de se réunir en assemblée; les prêtres devaient les surveiller et les dénoncer. Ils furent astreints, sous peine de mort, à toutes les pratiques de la religion chrétienne :

« Peine de mort pour celui qui entrera de force dans une église, y commettra un vol ou tentera d'y mettre le feu; pour celui qui tuera un évêque, un prêtre ou un diacre; pour celui qui rompra le jeûne du carême en mangeant de la viande, s'il n'a pas une permission d'un prêtre.

« Peine de mort pour celui qui, trompé par le diable, aura brûlé une sorcière et l'aura mangée ou fait manger par un autre; pour celui qui sacrifiera un homme au diable; pour celui qui brûlera le corps des morts, comme font les païens.

« Peine de mort pour celui qui refusera le baptême et persistera dans la haine du Christ; pour celui qui complotera avec les païens contre les chrétiens.

« Le témoignage d'un prêtre pourra sauver de la mort celui qui, ayant commis ces crimes, à l'insu de tous, sera venu en faire confession et pénitence.

« Chaque paroisse donnera à son église une maison, des terres et un couple de serfs. L'église recevra la dîme des biens des habitants et des revenus du fisc.

« Les enfants seront baptisés dans l'année de leur naissance. Il n'y aura point de plaids le dimanche; ce jour là, tout le monde doit aller écouter la parole de Dieu. »

Willehad revenu d'un voyage à Rome, avait réuni les prêtres chassés de Saxe puis s'était allé mettre à la disposition de Charlemagne. Il retourna au milieu des Saxons et cette fois avec la dignité d'évêque. Il s'établit à Brème, il y fit construire une belle cathédrale où il fut enseveli.

On rédigea la formule d'adjuration que les nouveaux convertis devaient prononcer avant de recevoir le baptême. Voici le dialogue qui s'engageait entre le prêtre et le néophyte.

— Renonces-tu au diable? — Je renonce au diable.

— Et à tout service du diable? — Je renonce à tout service du diable.

— Et à toutes les œuvres du diable? — Je renonce à toutes les œuvres du diable et à toutes ses paroles et à Thonar, Wodan et Saxnot et à tous les maudits qui sont ses compagnons.

— Crois-tu à Dieu le père tout puissant? — Je crois à Dieu le père tout puissant.

— Crois-tu à Christ fils de Dieu? — Je crois à Christ fils de Dieu.

— Crois-tu au Saint-Esprit? — Je crois au Saint-Esprit.

Plusieurs fois, les cantons du Nord se soulevèrent encore, détruisirent les églises et chassèrent les prêtres. Cinq nobles chrétiens furent massacrés par le peuple. On disait que les Saxons se révoltaient à cause de la dîme, et Alcuin pria Charlemagne d'adoucir le régime qui pesait sur la Saxe... Mais Charlemagne préféra employer la force. Il recommença la guerre, déporta dix mille familles saxones en Gaule et en Italie, et appela à leur place des slaves Obotrites au milieu desquels il plaça des colonies militaires de Franks. Alors la guerre fut terminée complètement; elle avait duré trente ans.

Les Danois restaient païens. Les successeurs de Charlemagne s'efforcèrent de les convertir. Louis le Pieux faisait baptiser ceux qui venaient à sa cour et leur donnait de beaux vêtements blancs. Un jour, il en vint un si grand nombre qu'il n'y eut pas assez de vêtements; on leur donna des bandes de lin et des chemises en forme de sac. Un vieux Danois regarda d'abord avec stupéfaction la chemise qu'on venait de lui donner, puis il se mit en colère et

dit à l'Empereur : « Je suis déjà venu me faire baptiser vingt fois; chaque fois, on m'a donné des habits très convenables; mais voici qu'aujourd'hui, après m'avoir enlevé les vêtements qui m'appartiennent, on me donne un sac dont un gardeur de porcs ne voudrait pas. Si je n'avais pas honte de m'en aller tout nu, je te laisserais ta chemise et ton Jésus-Christ. »

CHARLEMAGNE SOUMET LES SAXONS. — *Composition et dessin de Mucha.*

ARNULF AU SYNODE DE TRIBUR

Charles le Gros était devenu, par la mort de ses frères et de ses cousins, roi de Germanie, de France et d'Italie, et le pape lui avait donné la couronne impériale. Mais il avait l'esprit et le corps malades; il était lâche et ne trouvait plaisir à rien si ce n'est à manger. Pour l'intéresser à la guerre et ranimer son courage, un moine lui racontait les prouesses de ses aïeux; il lui disait que Pépin coupa la tête à un lion d'un seul coup, que Charlemagne tua en Saxe tout ce qui était plus haut que son épée, que Louis le Débonnaire étonnait les Normands par sa force et s'amusait à tordre leurs épées dans ses mains. Il lui répétait l'histoire de ce soldat de Charlemagne, appelé Cishel, qui valait à lui seul une armée et portait neuf Bohémiens embrochés à sa lance comme des oiseaux. Rien n'y faisait; l'empereur n'aimait pas la guerre; deux fois il donna de l'argent aux Normands qui ravageaient son royaume, pour acheter leur retraite.

Son ineptie et sa lâcheté révoltèrent les seigneurs allemands; il crut les apaiser en leur sacrifiant son premier ministre, l'évêque Luitward. Luitward se réfugia auprès d'Arnulf, duc de Carinthie, neveu de l'empereur, et l'excita à se révolter.

A la diète de Tribur, en 887, Arnulf arriva avec une armée; presque tous les grands se joignirent à lui. L'empereur fut abandonné même de ses domestiques et se trouva sans ressources; l'évêque Luitpert, par charité, lui donna à boire et à manger. Charles n'essaya pas de résister, il accepta sa déposition et envoya à Arnulf les reliques et la croix qu'il possédait en qualité d'empereur, en le suppliant de lui laisser de quoi vivre. On lui donna un petit domaine en Souabe, il y vécut quelques mois dans l'indigence

et mourut en 888 à l'abbaye de Reichenau, dans une île du lac de Constance, étranglé peut-être par ses domestiques.

Après la mort de Charles le Gros, Arnulf fut couronné roi à Francfort-sur-le-Mein.

Quelques années après, le pape Formose lui offrit la couronne impériale, usurpée, disait-il, par un Italien de Spolète et qui ne convenait qu'à un Franc.

Il y avait alors deux rois en Italie : Guido, duc de Spolète, et Bérenger, duc de Frioul, tous deux de la famille de Charlemagne. Bérenger était l'allié d'Arnulf; les Italiens regardaient Guido comme leur roi national.

Dans Rome, il y avait deux partis; le pape et ses amis étaient favorables à Bérenger; le diacre Sergius, ancien concurrent de Formose à la papauté et son ennemi déclaré, était le chef des partisans de Guido. Bérenger fut vaincu et le pape dut donner à Guido la couronne impériale; mais en même temps il supplia Arnulf de venir à Rome.

Arnulf, à la tête d'une armée de Souabes, traversa le col du Brenner en mars 894, fut reçu à Vérone par Bérenger et vint assiéger Bergame, que défendaient le comte Ambrosius et l'évêque Adalbert. La ville, prise d'assaut, fut saccagée, les hommes massacrés et les prêtres emmenés à la chaîne. Ambrosius fut pendu et l'évêque emmené prisonnier en Allemagne.

Les habitants de Pavie, effrayés, ouvrirent leurs portes, sans résistance; les grands prêtèrent serment de fidélité à Arnulf. Mais à Plaisance, une maladie se répandit dans l'armée; Arnulf dut rebrousser chemin et rentrer en Allemagne par le val d'Aoste. Auprès d'Ivrée, un comte italien lui barra le passage; les Allemands durent s'engager dans des chemins difficiles où ils perdirent beaucoup d'hommes et tous leurs chevaux.

Quelques années auparavant, Arnulf avait demandé aux grands de Lorraine de reconnaître comme roi son fils naturel Swentibold. Les grands avaient refusé. Arnulf n'avait pas, après son élection, reçu la consécration de l'Église. Il résolut de gagner les évêques pour utiliser, en faveur de son fils, leur influence sur les seigneurs lorrains.

Au mois de mai 895, il fit tenir, dans son palais de Tribur, près de Mayence, un concile général des pays qui lui étaient soumis. Vingt-deux évêques et un grand nombre d'abbés y assistèrent. Le concile fut présidé par Hatton, archevêque de Mayence. Le roi et tous les grands du royaume étaient venus à Tribur.

Après un jeûne de trois jours, pendant lesquels on fit des prières et des processions, Arnulf rentra dans son palais, puis, assis sur un trône et revêtu des ornements royaux, tint conseil avec les seigneurs.

Les évêques, assemblés dans l'église de Tribur, envoyèrent au roi des députés pour lui demander s'il voulait employer sa puissance à protéger l'Église et à augmenter son autorité. Arnulf répondit que les évêques le trouveraient toujours prêt à combattre ceux qui leur résisteraient, et qu'ils pouvaient, en toute confiance, s'acquitter de leur ministère.

En recevant cette réponse, les évêques se levèrent de leur siège et crièrent : « Longue vie au roi Arnulf! Seigneur, exaucez-nous! » Puis ils saluèrent les envoyés du roi et les chargèrent de lui témoigner leur reconnaissance et leur dévouement.

On sonna les cloches, et le roi fut admis dans le concile. Quand il entra, les évêques chantèrent le *Te Deum*.

Le concile fit un règlement en cinquante-huit articles qu'Arnulf approuva. Ce règlement augmentait considérablement l'autorité du clergé.

Il fut interdit de tenir « ni plaids, ni assemblées civiles, les dimanches, « les jours de fête ou de jeûne, et pendant le carême.

« Si un évêque et un comte se trouvent avoir convoqué leur assemblée « pour le même jour, le peuple et le comte même devront se rendre à celle de « l'évêque. Cependant, dans l'intérêt de la paix, celui des deux qui aura, le « premier, fixé le jour de son assemblée, la tiendra.

« Les comtes devront saisir ceux qui seront excommuniés par les évêques « et qui ne voudront pas faire la pénitence que l'Église leur aura imposée. « Les comtes devront les présenter au roi, et, s'ils résistent pour ne point « venir en la cour du roi, ceux qui les tueront ne seront condamnés à aucune « amende, ni à aucune pénitence. Les parents de ceux qu'on aura tués de la « sorte seront même contraints de jurer qu'ils ne vengeront pas leur mort. »

Dans le procès-verbal du concile, les évêques déclarèrent qu'Arnulf avait été élu roi, non par les hommes, mais par Dieu même. L'année suivante, les seigneurs de Lorraine reconnurent sans difficulté son fils Swentibold comme roi.

Quelque temps après, le pape Formose l'appela de nouveau en Italie. Guido était mort : son fils Lambert lui avait succédé et avait recommencé la guerre contre Bérenger.

Arnulf franchit de nouveau les Alpes; quand il eut passé le Pô, il divisa

son armée en deux corps qui marchèrent sur Rome, l'un par la Toscane, l'autre par la Sabine. Lambert n'essaya pas de résister et s'enferma dans un château des Apennins. En route, les Allemands perdirent tous leurs chevaux par une épidémie; ils mirent leurs provisions sur des bœufs et arrivèrent ainsi devant Rome. Ils croyaient pouvoir y entrer sans lutte, car le pape avait promis à Arnulf de lui ouvrir les portes.

Mais à l'approche des Allemands, les Romains s'étaient soulevés contre Formose. Ageltrude, veuve de Guido et mère de Lambert, avait pris le commandement de la ville; deux barons, Constantin et Étienne, la secondaient. Le pape avait été jeté en prison; les portes étaient fermées, la cité Léonine était barricadée et pleine de soldats.

Les Allemands arrivèrent par la rive droite du Tibre et campèrent devant la porte Saint-Pancrace. Arnulf somma les Romains de se rendre; les Romains lui firent une réponse méprisante. Les Allemands alors se préparèrent pour l'assaut, qui, suivant une légende, fut provoqué par une circonstance accidentelle : en poursuivant un lièvre, les assiégeants arrivèrent auprès de la porte Saint-Pancrace et l'attaquèrent immédiatement à coups de hache et de bélier. D'autres en même temps entassaient les selles de leurs chevaux et s'en faisaient des échelles pour escalader les murailles.

La ville fut prise; les Allemands vinrent camper dans la cité Léonine. Ageltrude s'enfuit à Spolète. Arnulf fit sortir le pape Formose du château Saint-Ange où Ageltrude l'avait fait enfermer; quelques barons romains furent décapités.

Le lendemain Arnulf fit son entrée solennelle dans Rome. Suivant la coutume des empereurs, il partit avec son armée, de la Prairie de Néron. Une partie des nobles, les prêtres et les corporations vinrent au-devant de lui jusqu'au Tibre et se mirent à sa suite.

Le pape Formose l'attendait sur les degrés de l'église Saint-Pierre; il l'embrassa, le prit par la main et le fit entrer dans la basilique.

Après la messe, Arnulf s'approcha de l'autel, entouré de son archichancelier Wiching, de l'archevêque de Cologne Hermann, et de Hatto, archevêque de Mayence. Le pape le sacra empereur et lui mit sur la tête une couronne d'or.

Puis, Arnulf se rendit à l'église Saint-Paul, où il reçut le serment des Romains ainsi conçu :

« Je jure par tous les mystères de Dieu que, sauf mon honneur et ma

loi, ainsi que la fidélité due au seigneur pape Formose, je serai fidèle tous les jours de ma vie à l'empereur Arnulf, que jamais je ne m'associerai contre lui avec qui que ce soit, que je ne donnerai aucune aide à Lambert ni à sa mère Ageltrude, pour en obtenir des charges et acquérir des honneurs et que je ne livrerai cette ville ni à lui, ni à elle, ni à leurs vassaux, en quelque manière et pour quelque raison que ce soit. »

Arnulf ne resta que quinze jours à Rome. Il nomma un Allemand prévôt de la ville et lui laissa des troupes. En partant, il emmena prisonniers les barons Étienne et Constantin qui avaient excité le soulèvement des Romains.

De Rome il se dirigea sur Spolète, où Ageltrude s'était réfugiée. A peine arrivé dans la ville, il tomba gravement malade, empoisonné par une boisson qu'Ageltrude lui envoya, dirent les Allemands, ou, selon les Italiens, des suites de ses débauches.

Il se hâta de lever le siège et regagna les Alpes. Dans le nord de l'Italie, il avait à présent tout le monde contre lui. Bérenger, comprenant qu'il voulait, non le débarrasser de son rival, mais conquérir l'Italie, s'était allié avec Lambert. A Pavie, les habitants attaquèrent les Allemands et en massacrèrent un grand nombre; le duc allemand à qui Arnulf avait donné Milan, fut mis à mort. Bérenger, qui s'était enfermé dans Vérone, en sortit aussitôt après le passage des Allemands et redevint maître de presque toute la Lombardie.

Arnulf arriva en Allemagne avec quelques soldats épuisés; il mourut à Ratisbonne peu de temps après son retour.

A peu près à la même époque, le pape Formose mourut. Son amitié pour Arnulf l'avait rendu odieux aux Italiens, qui le regardaient comme un traître.

Son successeur, Boniface VI, mourut dix jours après sa consécration.

Étienne VI, qui fut élu ensuite, reconnut d'abord Arnulf, puis, s'étant déclaré pour Lambert, il cita devant un concile le pape Formose, mort depuis huit mois.

Au mois de février 897 on tira de son tombeau le cadavre de Formose, on le porta dans la salle du concile, on le revêtit d'ornements pontificaux et on l'assit sur un trône. Un cardinal, parlant au nom d'Étienne, lut un acte d'accusation; un autre cardinal, avocat de Formose, balbutia en tremblant quelques mots de défense. Le cadavre fut condamné, excommunié

et maudit; on lui arracha ses ornements, on lui coupa les trois doigts de la main droite qui servent à donner la bénédiction. Puis il fut poussé hors de la salle, traîné dans les rues et enfin jeté dans le Tibre. Quelques jours après, des pêcheurs le tirèrent de l'eau et le reportèrent dans son tombeau.

Les ordinations faites par Formose furent déclarées nulles; ceux qui avaient reçu les ordres de sa main durent être examinés de nouveau.

Quelques mois après le pape Étienne VI fut déposé, jeté dans une prison, puis étranglé.

Arnulf au synode de Tribur. — *Composition et dessin de Mucha.*

BATAILLE ENTRE L'ARMÉE D'OTTON ET LE PEUPLE ROMAIN

SUR LE PONT DU TIBRE

Hugues, duc de Provence, devenu roi de Lombardie, s'était débarrassé de tous ceux qui lui portaient ombrage; il n'y avait plus, dans l'Italie du nord, qu'un seul prince en état de lui résister; c'était le marquis d'Ivrée, Bérenger II.

Bérenger, prévenu d'un attentat que Hugues préparait contre lui, franchit le Saint-Bernard au milieu de l'hiver et vint implorer le secours du roi de Germanie; Otton lui permit de rassembler les Italiens ennemis de Hugues qui s'étaient réfugiés au delà des Alpes. Quand Bérenger reparut en Italie à la tête d'une armée, Hugues se vit abandonné de presque tout le monde et n'osa pas combattre.

Mais les seigneurs italiens aimaient mieux avoir deux maîtres qu'un seul; ils tenaient à ce qu'aucun des deux ne fût complètement écrasé. Dans une assemblée qu'ils tinrent à Milan, ils reconnurent pour roi Lothaire, fils de Hugues, et donnèrent à Bérenger l'administration du royaume.

Bientôt Lothaire mourut; Bérenger voulut marier son fils Adalbert avec Adélaïde, veuve de Lothaire, Adélaïde s'y refusa. Bérenger, pour l'y contraindre, la dépouilla de tout ce qu'elle possédait et l'enferma dans un château au bord du lac de Garde. Avec l'aide de son chapelain, Adélaïde s'évada et se réfugia chez un pêcheur. L'évêque de Reggio s'intéressant à elle, lui donna asile au château de Canossa qui appartenait à un de ses vassaux; de là elle appela à son secours le roi de Germanie.

Otton passa les Alpes, descendit la vallée de l'Adige et entra dans Pavie, où il épousa Adélaïde. Obligé de retourner en Allemagne, il laissa en Italie son gendre Conrad qui, ne pouvant vaincre Bérenger, lui persuada de

demander la paix à Otton. Bérenger vint à Magdebourg; il dut s'agenouiller devant Adélaïde, lui demander pardon en présence de tous les princes allemands, et prêter à Otton l'hommage de vassalité pour le royaume d'Italie qui lui fut laissé, moins la marche de Vérone qui fut donnée au frère d'Otton, Henri, duc de Bavière.

Les années suivantes, Otton fut retenu en Allemagne par des guerres civiles; Bérenger en profita pour reprendre ce qu'on lui avait enlevé et redevint maître de l'ancien royaume de Lombardie.

Rome était alors gouvernée par Albéric, qui portait les titres de patrice et de sénateur. Son fils Octavien lui succéda, et se fit nommer pape après la mort d'Agapet II. Octavien avait alors dix-sept ans, et n'était pas entré dans les ordres; il vivait en prince laïque, aimant les batailles, la chasse et le plaisir. Il quitta son nom d'Octavien et se fit appeler Jean XII en mémoire de son oncle, Jean XI. C'est le premier pape qui ait changé son nom à son avènement au pontificat.

Albéric avait vécu en paix avec Bérenger. Mais Jean XII, qui possédait comme patrice une partie de l'ancien état de l'Église, revendiqua, comme pape, le reste et voulut s'emparer des provinces que Bérenger possédait ou convoitait. Bérenger résista et s'apprêta à marcher sur Rome; le pape menaça de l'excommunier et appela à son secours le roi d'Allemagne.

En 960, Otton était à la diète de Ratisbonne quand les légats du pape, le diacre Jean et le protonotaire Azzo, vinrent le trouver. Au printemps suivant, il obtint de ses vassaux la promesse de le suivre en Italie. Pour assurer sa succession à son fils Otton, âgé de sept ans, il le fit couronner solennellement à Aix-la-Chapelle par trois archevêques, dont l'un était son fils, l'autre son frère. Au mois d'août, il partit d'Augsbourg; il y avait dans son armée treize archevêques, évêques ou abbés; sa femme Adélaïde l'accompagnait.

A son approche, Bérenger, abandonné de ses vassaux, se retira dans un château avec sa femme et son fils. Otton entra dans Pavie.

Avant de se remettre en marche, il prêta devant les envoyés du pape le serment suivant : « Si j'entre à Rome avec l'aide de Dieu, je jure « d'élever l'Église de tout mon pouvoir, et toi, Jean XII, son chef. Jamais, « par ma volonté ou à ma connaissance, il ne sera porté atteinte à ta vie, à « tes membres ou à ta dignité; je ne tiendrai aucune assemblée ou ne prendrai « aucune décision concernant ta personne ou les Romains sans ton agré-

« ment. Ce qui viendrait en mon pouvoir du territoire de saint Pierre, je « te le restituerai. A quelque personne que je remette le royaume d'Italie, « je lui ferai jurer de défendre, de tout son pouvoir, la terre de saint « Pierre. »

Otton entra dans Rome, acclamé par le clergé et par une partie du peuple; mais il savait que les nobles romains ne le voyaient pas avec plaisir. Dans l'église de Saint-Pierre, quand le pape le fit descendre dans la crypte avec ses princes et ses évêques, il dit à son porte-glaive, Ansfried, comte de Louvain : « Pendant que je vais prier à genoux, tiens bien ton épée « au-dessus de ma tête. Je sais que mes ancêtres ont souvent éprouvé la « mauvaise foi des Romains. Quand nous serons de retour à Monte-Mario, « tu auras tout le temps de prier. »

Le lendemain, jour de la Chandeleur, Otton retourna en grande pompe à Saint-Pierre, vêtu de la tunique et du manteau romains. Les évêques allemands l'accompagnaient; le clergé romain l'attendait dans l'église. Il renouvela sa promesse de protéger l'Église et de respecter la personne du pape. Jean XII lui prêta serment de fidélité sur le corps de saint Pierre, lui donna l'onction et la couronne d'or, puis le proclama Empereur et Auguste. On dit qu'après la cérémonie des évêques allemands et italiens signèrent au nom du pape et de l'empereur un traité écrit en lettres d'or, par lequel Otton confirmait la donation que Pépin avait faite à l'Église, et réglait que dorénavant l'élection du pape se ferait en présence de commissaires allemands.

Le pape reconnut bientôt qu'Otton songeait bien plus à conquérir l'Italie qu'à agrandir l'État de l'Église; poussé par les nobles romains, il encouragea Bérenger et son fils Adalbert à recommencer la lutte.

Otton assiégeait alors Bérenger réfugié dans son château de Saint-Léon; prévenu par ses partisans des intrigues du pape, il envoya à Rome pour en savoir la cause.

Ses envoyés interrogèrent des prêtres romains qui leur répondirent : « Le pape Jean hait l'empereur qui l'a délivré d'Adalbert, par la même « raison que le diable hait Dieu. L'empereur ne cherche que le bien de « l'Église et la gloire de Dieu; le pape Jean fait tout le contraire. Témoin « la veuve de Rainier, son vassal, à qui il a donné les croix et les calices « d'or de l'église de Saint-Pierre, et le gouvernement de plusieurs villes. « Les églises tombent en ruines, il pleut sur les autels, et ceux qui viennent

« y prier ne sont pas en sûreté de leur vie. Voilà pourquoi Adalbert « convient mieux à ce pape que l'empereur. »

Otton, recevant cette réponse, dit aux messagers : « Ce pape est un enfant; il pourra se corriger par les exemples et les avis de gens de bien ». Quelque temps après deux légats vinrent de la part du pape lui reprocher de manquer à sa promesse en se faisant prêter serment dans les lieux dont il se rendait maître au lieu de les rendre au domaine de Saint-Pierre et d'avoir accueilli deux prélats révoltés, le cardinal Jean et l'évêque Léon. Ces deux prélats étaient en effet dans le camp des Allemands.

L'empereur fit dire au pape : « J'ai promis de restituer à l'Église les terres de Saint-Pierre dont je me rendrai maître; c'est pour tenir ma promesse que je veux chasser Adalbert de cette forteresse. Quant à l'évêque Léon et au cardinal Jean, j'ai appris qu'on les a arrêtés à Capoue comme ils partaient pour Constantinople, où le pape les envoyait pour conspirer contre moi. Avec eux était un Bulgare nommé Salec qui allait, sur l'ordre du pape, soulever les Hongrois. Je ne l'aurais pas cru si je n'avais vu le sceau du pape sur les lettres qu'on a confisquées. » En même temps il envoya deux chevaliers pour offrir au pape un combat singulier et prouver qu'il n'avait pas manqué à sa parole.

Jean XII reçut très mal les envoyés de l'empereur et ouvrit à Adalbert les portes de Rome. Aussitôt Otton marcha sur Rome avec son armée. Il y avait deux partis dans la ville : les impériaux étaient retranchés dans la cité de Saint-Jean; les partisans du pape occupaient la cité Léonine; ils étaient commandés par Adalbert et par le pape, qui se montrait en casque et en armure. Jean XII voulait défendre Rome; il marcha au-devant d'Otton jusqu'au Tibre; mais tout à coup sa confiance tomba, il abandonna ses troupes, rentra dans Rome précipitamment, enleva les trésors des églises et s'enfuit dans les montagnes de Campanie, où il se cacha.

Après la fuite du pape, ses partisans mirent bas les armes, demandèrent la paix et donnèrent des otages; les Impériaux ouvrirent les portes et Otton entra dans Rome pour la deuxième fois.

Il rassembla le clergé, les nobles, les chefs du peuple, et exigea d'eux le serment de ne jamais nommer un pape sans son assentiment. Il enlevait ainsi aux Romains un droit qu'ils regardaient comme le dernier reste de leur liberté et que tous les empereurs avaient respecté.

Quelques cardinaux avaient accompagné le pape dans sa fuite; les

autres énumeraient à Otton les crimes de Jean XII et le suppliaient de sauver l'Église en la délivrant de son chef. L'empereur convoqua une assemblée générale dans l'église Saint-Pierre. Là, devant les nobles romains assemblés, Otton exprima le regret que le pape fût absent et demanda pourquoi il n'était pas venu. Puis il donna la parole à ceux qui voudraient formuler des accusations contre le pape. Un cardinal déclara avoir vu Jean célébrer la messe sans communier, un autre l'accusa d'avoir donné les ordres à un diacre dans une écurie, d'autres d'avoir consacré évêque un enfant de dix ans. On l'accusa aussi d'avoir fait mutiler un cardinal, d'avoir ordonné des incendies; d'avoir porté la cuirasse, le casque et le glaive contrairement aux canons, d'avoir bu à la santé du diable, d'avoir invoqué en jouant aux dés Jupiter, Vénus et les autres démons. — L'empereur fit dire par son interprête qu'on ne devait alléguer que des faits prouvés. Les assistants s'écrièrent : « Que nous soyons excommuniés si Jean n'a pas commis tous les crimes qu'on vient de dire. Il n'y a pas plus de cinq jours qu'il portait encore le casque et la cuirasse, le Tibre seul l'a empêché de le prendre dans ce costume. » L'empereur répondit : « Il y a autant de mémoires de ce fait qu'il y a de guerriers dans notre armée ». Puis les prélats adressèrent au pape la lettre suivante pour l'inviter à venir se justifier.

« Au souverain pontife et pape universel, le seigneur Jean, Otton « par la clémence de Dieu, empereur Auguste, et les archevêques de la « Ligurie, de la Toscane, de la Saxe et de la Franconie, au nom du Seigneur, « salut.

« Arrivés à Rome pour le service de Dieu, quand nous avons interrogé vos fils les Romains, les évêques, les cardinaux, les prêtres, les « diacres, et tout le peuple, sur la cause de votre absence, et sur le « motif qui vous empêchait de nous voir, nous, défenseurs de l'Église, et « votre défenseur, ils nous ont raconté de telles choses de vous, des choses « si honteuses que des histrions même en rougiraient s'ils les entendaient « dire d'eux. Pour que tout ne demeure pas caché à Votre Grandeur, nous « en rapporterons brièvement quelques-unes seulement; un jour ne suffirait pas pour les exprimer toutes en détail.

« Sachez donc que vous êtes accusé, non par quelques-uns, mais par « tous, par des gens de l'ordre ecclésiastique aussi bien que par des séculiers, de vous être rendu coupable d'homicide, de parjure et de sacrilège.

« Ils ajoutent, ce qui est horrible à entendre, qu'à table vous avez bu à la

« santé du diable; qu'au jeu vous avez imploré l'assistance de Jupiter, de « Vénus, et des autres démons.

« Nous supplions donc avec ferveur Votre Paternité de venir et de « ne pas tarder à se purger de ces accusations. Et si vous craignez la « violence d'une multitude téméraire, nous nous engageons par serment « à empêcher que rien ne se fasse contre la règle des saints canons. « Du 8 des ides de novembre 963. »

Le pape ne vint pas et ne répondit pas à l'empereur; mais il écrivit aux évêques :

« Jean, évêque et pape universel, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les évêques.

« J'ai entendu dire que vous voulez élire un autre pape. Si vous le faites, je vous excommunierai par le Dieu Tout-Puissant et vous ne pourrez plus dire la messe, ni conférer les ordres. »

Le pape ne savait pas bien le latin; dans la dernière phrase, il avait mis une négation de trop, et la phrase voulait dire : « Vous ne pourrez plus ne pas dire la messe. »

Les évêques répondirent : « Nous vous avons écrit pour vous avertir que de graves accusations pèsent sur vous, et vous inviter à venir vous défendre; votre réponse prouve que vous ne comprenez rien à votre situation et qu'il n'y a en vous que sottise et vanité. Pour vous dispenser d'assister au synode, il vous aurait fallu une excuse valable, une maladie ou quelque empêchement sérieux. Un passage de votre lettre montre bien que vous n'êtes qu'un enfant ignorant; vous nous excommuniez « pour nous obliger à dire la messe ». C'est bien le sens de votre dernière phrase, car nous avons toujours entendu dire que deux négations valent une affirmation; à moins pourtant que, de votre autorité, vous n'ayez changé les règles de la grammaire. Mais laissons cela, et répondons, non à vos paroles, mais à votre intention. Si vous comparaissez devant le synode et si vous prouvez votre innocence, nous reconnaîtrons votre autorité; mais si, ne venant pas, vous ne nous envoyez pas une bonne excuse, sachez que nous nous moquons de votre excommunication et que nous vous la retournons. »

Les deux cardinaux chargés de porter cette lettre au pape ne le trouvèrent pas; on leur dit qu'il était parti pour la chasse. L'Empereur réunit de nouveau les prélats.

Le concile déclara Jean XII traître, parjure et blasphémateur. L'empe-

reur prononça sa déposition et invita les cardinaux à nommer un autre pape.

Ils élurent un noble romain, protonotaire de l'Église. C'était un laïque, d'une vie très honorable; le cardinal d'Ostie lui conféra le même jour tous les ordres; il fut fait, coup sur coup, lecteur, acolyte, sous-diacre, diacre, prêtre, et enfin consacré pape sous le nom de Léon VIII, le 6 décembre 963.

Les Romains se lassèrent vite de la domination des Allemands; moins d'un mois après la déposition de Jean XII, le peuple de Rome se souleva. Les ennemis de Jean disaient, pour exciter les Romains, qu'il leur avait promis de leur distribuer l'argent des églises s'ils tuaient Otton et Léon. Les insurgés barricadèrent le pont du Tibre avec des charrettes et vinrent attaquer le Vatican.

Mais les cavaliers allemands fondirent sur les assaillants « comme des éperviers sur des colombes » et les rejetèrent sur le pont du Tibre. Le massacre dura tout le jour; sur le soir l'empereur l'arrêta. Il prit cent otages; les Romains jurèrent de lui être fidèles ainsi qu'au pape Léon.

Huit jours après il quitta Rome; avant de partir, il mit les otages en liberté, sur la demande de Léon. A peine était-il sorti de Rome que Jean XII y rentra avec une armée d'amis et de vassaux. Léon VIII, abandonné de tout le monde, s'enfuit auprès de l'empereur; Otton venait de congédier son armée et ne pouvait retourner à Rome avant d'en avoir formé une nouvelle.

Le 26 février, un concile se réunit dans l'église de Saint-Pierre. Jean XII annonça qu'il remontait sur le siège apostolique après deux mois d'exil. Il maudit le concile qui l'avait déposé, excommunia Léon VIII, suspendit plusieurs évêques, chassa du clergé le cardinal d'Ostie qui avait donné les ordres à Léon, et fit fouetter l'évêque de Spire.

Les légats qu'il avait envoyés en Allemagne pour appeler Otton furent punis eux aussi; le protonotaire Azzo eut la main coupée; le cardinal Jean eut le nez, la langue et deux doigts coupés.

Pendant ce temps Otton était à Camerino où il célébrait la Pâque avec le pape Léon. Aussitôt qu'il eut une armée, il marcha sur Rome.

En chemin, il apprit la mort de Jean XII. Une nuit, hors de Rome, il avait reçu sur la tête un coup de bâton; huit jours après, le 14 mai 964, il était mort.

Sans consulter l'empereur, les Romains avaient nommé un nouveau

pape; c'était un moine qu'on appelait le Grammairien. Il avait assisté au concile qui avait déposé Jean XII et à celui qui avait excommunié Léon. Malgré la défense d'Otton, il se fit sacrer sous le nom de Benoît V.

Otton, furieux, marcha sur Rome, dévastant tout sur son passage. La ville fut bloquée; toutes communications furent coupées avec le dehors. Arrivé sous les murs de Rome, Otton demanda qu'on lui livrât Benoît.

Les Romains refusèrent; le pape, en habits sacerdotaux, montait sur les murailles et les excitait à la résistance. Mais bientôt ils souffrirent de la famine; quelques assauts abattirent leur enthousiasme. Ils ouvrirent leurs portes le 23 juin, livrèrent Benoît V et jurèrent obéissance à l'empereur, sur la tombe de saint Pierre. Contre leur attente, Otton leur pardonna.

Sur le conseil de l'empereur, Léon VIII convoqua aussitôt un concile à Saint-Jean de Latran. Benoît V fut amené devant le concile en habits pontificaux. Un archidiacre lui demanda pourquoi il avait pris les insignes de la papauté alors que Léon VIII, le pape pour lequel il avait voté lui-même, était encore vivant. Puis on lui reprocha d'avoir violé le serment des Romains de ne jamais élire un pape sans la permission de l'empereur.

« Si j'ai péché, ayez pitié de moi », répondit Benoît : il étendit ses mains en pleurant, et s'agenouilla devant l'empereur pour lui demander pardon. Otton eut pitié de lui et pria les cardinaux de lui pardonner.

Quand Benoît se releva, Léon lui arracha la férule et la brisa; puis il le dépouilla de ses vêtements sacerdotaux et lui interdit toutes fonctions ecclésiastiques. Sur la demande de l'empereur, il lui laissa pourtant le titre de diacre, mais avec défense d'habiter Rome.

Bataille entre l'armée d'Otton et le peuple romain sur le pont du Tibre. — *Composition et dessin de G. Rochegrosse.*

MORT DE SAINT ADALBERT

Saint Adalbert naquit à Prague en 956. A sa naissance, on le nomma Voytoch. Son père, le prince Slavonik, possédait de vastes domaines en Bohême; sa mère était parente de l'empereur Otton. Voici comment sa vie a été racontée par un moine d'un couvent de Rome où il passa plusieurs années.

Dans son enfance, Voytoch était très beau; ses parents, fiers de sa beauté, ne voulaient pas qu'il se fît prêtre. Dieu les punit : l'enfant tomba gravement malade, son ventre enfla et devint plus gros que son corps. Sa mère le porta dans une église et fit vœu de le consacrer à Dieu s'il guérissait. Aussitôt Dieu s'apaisa et l'enfant guérit. On le mit dans une école chrétienne où il apprit à chanter des psaumes. Plus tard, on le conduisit à l'école latine que l'évêque Adalbert avait fondée à Magdebourg. Dans cette école, les enfants ne devaient parler que latin, on les fouettait quand ils employaient un mot de la langue vulgaire. Il y resta neuf ans; la sévérité des maîtres brisa sa nature; l'évêque le prit en amitié et lui donna son nom le jour où il le confirma. Dès lors, Voytoch s'appela Adalbert. A l'école, sa piété édifia tout le monde. Il dédaignait les jeux puérils; pendant ses congés il faisait des pèlerinages aux tombeaux des martyrs; la nuit, il visitait secrètement les malades; après l'étude, il se reposait dans la divine gaieté des psaumes. Sa pureté et sa naïveté étaient très grandes : « Heureux, disait-on, s'il tient tout ce qu'il promet ». Ceux qui connaissaient ses parents ajoutaient : « Ce n'est pas étonnant; il a la justice de son père et la vertu de sa mère ».

Quand l'évêque de Magdebourg mourut, Adalbert retourna dans son pays et servit l'Église sous les ordres de l'évêque de Prague. Cet évêque

était un allemand nommé Thietmar; il vivait dans le luxe et les plaisirs, et négligeait son troupeau. Il eut une fin épouvantable : « Malheur à moi! s'écria-t-il en mourant, les chrétiens qui m'ont été confiés n'ont pour loi que leurs désirs et ne suivent que les conseils de Satan. Malheur à moi qui ne les ai pas enseignés! » Adalbert fut effrayé de cette mort; le soir, il se revêtit d'un cilice, couvrit sa tête de cendres et visita toutes les églises en distribuant ce qu'il avait aux pauvres. Beaucoup lui prédirent qu'il serait évêque.

Les princes et le peuple s'assemblèrent pour choisir un évêque; Adalbert fut élu. La veille de l'élection, un démon furieux avait fait un grand vacarme dans l'église épiscopale. Aux prêtres accourus pour le chasser, il avait répondu : « Je ne vous crains pas; je ne crains que celui qui sera élu évêque demain ». On reconnut ensuite qu'il voulait parler d'Adalbert.

Le nouvel évêque reçut à Vérone l'investiture de l'empereur, fut sacré, par l'archevêque de Mayence, métropolitain de la Bohême, et revint à Prague. Il y entra humblement, pieds nus, monté sur un cheval bridé avec des cordes. Tout de suite il régla l'emploi des revenus du diocèse; il en fit quatre parts : la première pour les ornements de l'église, la deuxième pour les chanoines, la troisième pour les pauvres, la quatrième, très petite, pour lui-même. Son frère Gaudentius vivait avec lui et partageait sa chambre; tous deux dormaient sur la terre nue avec une pierre pour oreiller. Jamais Adalbert ne se coucha rassasié de nourriture ou ne se leva rassasié de sommeil. Dans le jour, il visitait les malades et aidait les pauvres dans leur travail. Un homme vint, un soir, se plaindre que des voleurs lui avaient pris tout ce qu'il avait; Adalbert se demandait ce qu'il pouvait bien lui donner; il n'avait qu'un oreiller de soie; il le lui donna. Son serviteur voulait rechercher les voleurs; Adalbert s'y opposa. « Laissez-les, dit-il, ce sont sans doute des malheureux que la misère a poussés. »

Malgré son zèle et ses vertus, l'évêque ne put réussir à réformer les mœurs des Bohémiens. Presque tous les prêtres se mariaient et les laïques avaient plusieurs femmes. Des marchands juifs vendaient comme esclaves des chrétiens que l'évêque n'avait pas le moyen de délivrer. Une nuit, Jésus-Christ lui apparut et lui dit : « Voici que je suis encore vendu aux Juifs, et cependant, tu dors ». Adalbert ne comprit pas; mais un moine lui expliqua que, lorsqu'on vend des chrétiens, c'est Jésus-Christ qui est vendu, puisque les chrétiens sont ses membres et son corps.

Les Bohémiens, d'ailleurs, ne le respectaient pas, parce qu'il vivait comme un moine. Il résolut de les quitter et d'aller demander conseil au Pape. Pendant qu'il préparait son départ, le moine Straquaz vint à Rome. C'était un fils de Boleslas le Cruel et un frère de Boleslas le Pieux qui régnait alors en Bohême; son père, pour expier un assassinat, l'avait donné à saint Emmeran de Ratisbonne qui l'avait fait entrer dans son couvent. Après plusieurs années d'absence, il revenait à Prague pour voir son frère. Adalbert alla le voir et lui dit qu'il renonçait à gouverner les chrétiens de Prague. Il ajouta : « Puisque vous êtes le frère du duc, ils vous obéiront peut-être mieux qu'à moi; par votre science et votre sainteté, vous êtes digne d'être évêque; prenez ma place ». Et il lui mit dans les bras son bâton pastoral. Straquaz, irrité, jeta le bâton à terre, en disant : « Je ne veux pas être évêque, je suis moine et mort au monde. — Eh! bien, repartit Adalbert, ce que vous ne voulez pas faire en ce moment, vous le ferez plus tard et ce sera pour votre perte. »

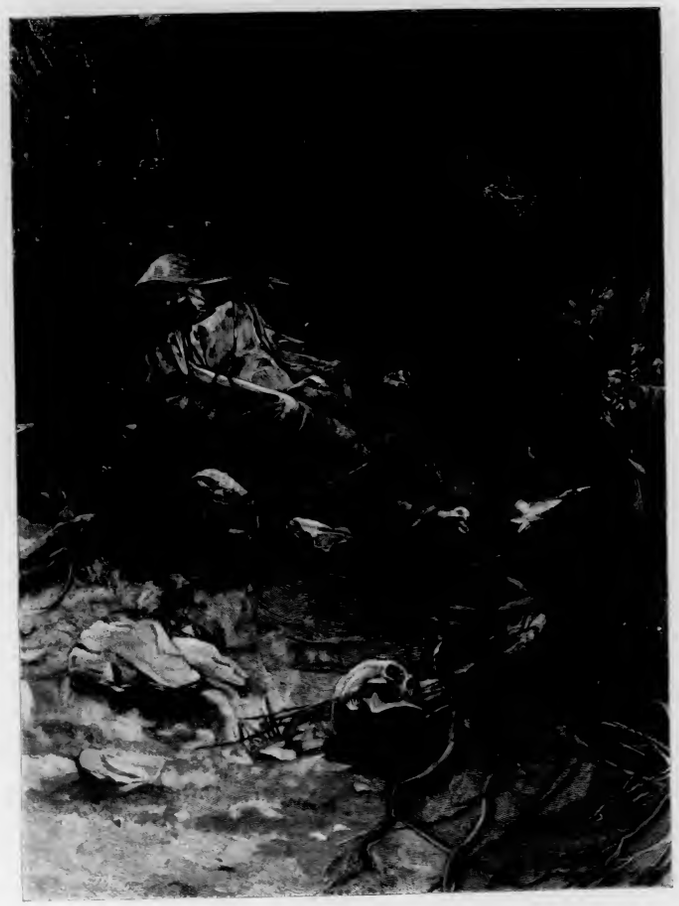
Adalbert partit pour Rome et se jeta aux pieds du Pape : « Saint Père, lui dit-il, le troupeau que vous m'avez confié ne veut pas m'entendre; chez eux la force tient lieu de justice et le plaisir est la seule loi. — Puisqu'ils ne veulent pas t'entendre, dit le Pape, quitte-les; il ne faut pas que tu te perdes toi-même, retire-toi auprès de ceux qui vivent dans l'étude et la contemplation. » Mais Adalbert voulait aller à Jérusalem; l'impératrice Stéfanie, mère d'Otton, le fit venir et lui donna pour son voyage tant d'argent que Gaudentius pouvait à peine le porter. Adalbert distribua tout aux pauvres, changea d'habit, renvoya ses gens en Bohême et partit pour Jérusalem avec son frère et un âne. Arrivé au monastère du mont Cassin, il s'arrêta et, quoique inconnu, fut bien accueilli. Comme il allait partir, l'abbé le retint : « Tu as bien fait, lui dit-il, de te soustraire aux inquiétudes du siècle, mais il n'est pas bon de changer de place chaque jour; la vie vagabonde ne vaut rien, tu ferais mieux de te fixer. » Adalbert suivit ce conseil et pensa arrêter là sa vie errante.

Mais Dieu jugea que le temps de son repos n'était pas venu. Il ne put vivre longtemps au monastère. « Puisque tu es évêque, lui dirent un jour les moines, tu pourras consacrer nos églises. » Adalbert se fâcha : « J'ai cessé d'être évêque, leur dit-il, j'ai quitté mon troupeau, ce n'est pas pour venir consacrer vos églises. » Sur-le-champ il sortit du monastère. Deux jours après, il arrivait au couvent de Saint-Michel, dans la campagne de

Capoue, où vivait alors saint Nil. Il se mit à genoux en pleurant et lui demanda de rester auprès de lui. Saint Nil vit tout de suite quel homme était Adalbert; jusqu'à sa mort il a déclaré n'avoir jamais vu un esprit aussi ardent pour le Christ. « Je t'accueillerais bien volontiers, mon cher enfant, lui dit-il, mais cela me nuirait et ne te servirait pas. Comme tu vois par mon costume et par ma barbe, je ne suis pas de ce pays, je suis Grec. Le champ que j'occupe avec mes frères, n'est pas à moi; il est aux moines du mont Cassin avec qui tu es brouillé. Si tu restes avec moi, ils me reprendront tout; je serai sans abri et toi aussi. Retourne à Rome sous la protection de ton bon ange; va voir de ma part mon ami l'abbé Léon et remets-lui cette lettre, il te fera entrer dans son couvent ou te recommandera à quelque autre abbé. »

Arrivé à Rome, Adalbert alla trouver l'abbé Léon au couvent de Saint-Alexis et Saint-Boniface, sur le mont Aventin, et lui présenta la lettre de Nil. L'abbé, pour l'éprouver, feignit d'être de mauvaise humeur; il l'interrogea durement et fouilla tous les recoins de son cœur sans parvenir à l'impatienter ni à le rebuter; puis, admirant sa constance, il promit de l'admettre au couvent. Le vendredi saint, Adalbert prit la robe de moine. Gaudentius se fit moine en même temps : il était son frère par l'esprit aussi bien que par le sang.

Adalbert fut le plus humble et le plus soumis des moines. Toutes les tentations le trouvèrent invincible; ses méditations étaient des examens de conscience dans lesquels il brisait son cœur pour en sonder tous les replis. Quand la lutte fut finie, quand toutes ses passions furent terrassées, il s'épanouit en vertus nouvelles; il fut au milieu de ses frères comme une lumière et une flamme. L'abbé lui avait donné les plus humbles fonctions; c'est lui qui allait chercher l'eau pour la cuisine et qui servait à table. Au début, le diable lui tendit des pièges. Quand il portait des pots d'eau ou de vin, le diable les faisait tomber; les pots se cassaient, le saint rougissait et se mettait à genoux pour demander pardon. Cela arriva souvent. Enfin, Dieu abaissa un regard sur lui et le consola de sa confusion. Un jour qu'il apportait un pot de vin sur la table des frères, il butta et tomba; le pot qu'il tenait lui échappa des mains et tomba bruyamment sur les dalles. Les moines accoururent et virent que, par la volonté de Dieu, le vase n'était pas cassé et que pas une goutte de vin n'était répandue. Quelque temps après, une femme noble vint au couvent; on l'invita à l'agape; elle refusa et dut avouer que, depuis sept ans, elle n'avait pas mangé. Adalbert l'examina et



Mort de Saint Adalbert. — *Composition et dessin de Mucha.*

reconnut que cette abstinence était une maladie; il fit le signe de la croix sur un morceau de pain et dit : « Au nom de Jésus-Christ, mange ce pain ». La femme mangea et s'en retourna joyeuse. Depuis ce jour elle mangea comme tout le monde et raconta le miracle que Dieu avait fait pour elle. Adalbert guérit beaucoup d'autres femmes qui souffraient de fièvres atroces, rien qu'en leur imposant les mains.

Mais l'archevêque de Mayence, voyant les chrétiens de Prague sans évêque, envoya à Rome pour inviter Adalbert à revenir; les moines s'y opposèrent. Le pape réunit un synode où les envoyés exposèrent leurs raisons. Le pape leur dit : « Je vous le rends, bien que vous soyez des enfants indignes d'un tel père. Mais j'y mets une condition : il restera avec vous, si vous vivez en bons chrétiens, sinon il reviendra au milieu de nous. » Adalbert retourna à Prague; son troupeau le reçut avec joie et promit de mieux vivre.

Bientôt il commença à travailler à la conversion des Hongrois; il leur envoya des missionnaires et alla lui-même chez eux. Leur duc était Geza, dont il baptisa le fils Étienne qui devint célèbre par sa sainteté. Les Bohémiens ne tinrent pas leurs promesses et le cœur de l'évêque s'attrista de nouveau. Une affaire tragique qui se passa sous ses yeux acheva de le désespérer. La femme d'un noble était accusée d'infidélité, et les parents de son mari, selon la coutume du pays, voulaient la décapiter. Elle s'enfuit dans une église; l'évêque la fit entrer au couvent de Saint-Georges et s'efforça de se faire tuer à sa place; il espérait ainsi la sauver et gagner par là la couronne du martyr. Dans la nuit, une bande de furieux envahit la maison de l'évêque, croyant que la femme y était cachée. L'évêque était en prières; en entendant le bruit, il dit adieu à son frère et lui demanda de prier pour lui; puis il vint aux forcenés et leur dit : « C'est moi que vous cherchez? Me voici ». Un homme lui répondit : « Tu cherches le martyre, mais ta Sainteté se trompe si elle espère nous faire commettre un crime. Allons, rends-nous cette femme, ou nous nous vengerons sur les femmes et les enfants de tes frères ». Adalbert fut inébranlable. Mais un traître révéla que la femme était au couvent de Saint-Georges et fit découvrir le gardien à qui l'évêque en avait confié la clef. En le menaçant de le tuer, les furieux l'obligèrent à leur donner cette clef; la malheureuse fut arrachée de l'autel qu'elle embrassait. Son mari refusa de la tuer de sa main et ce fut un esclave qui la décapita.

En voyant cette scène le bon pasteur se mit à pleurer parce que, dans son troupeau, il ne voyait aucun espoir de salut. Il retourna à Rome, auprès des moines, qui se réjouirent de le revoir. L'abbé lui donna la plus haute autorité après la sienne; Adalbert resta pourtant humble et doux. Les moines disaient qu'il ne lui manquait que le martyre pour être un vrai saint.

Quelque temps après son retour à Rome, le roi Otton y vint pour l'élection d'un nouveau pape. Otton aimait beaucoup Adalbert et s'entretenait souvent avec lui. Mais l'archevêque de Mayence, qui accompagnait le roi, recommença ses anciennes réclamations auprès du pape : Il invoquait les canons, montrait que toutes les églises doivent être mariées, que, seule, celle de Prague était veuve et qu'il fallait lui rendre son époux (son évêque). Le pape promit, mais ne pressa pas Adalbert de partir. Rentré chez lui, l'archevêque écrivit des lettres pressantes. Adalbert se décida enfin à quitter le couvent; il partit avec une profonde affliction, sentant bien que personne ne pouvait détourner son troupeau de la mauvaise voie. Mais il se consolait en pensant qu'il pourrait faire des missions parmi les peuples voisins de son diocèse qui n'avaient pas encore reçu le baptême.

A Mayence, il retrouva le roi Otton qui y résidait depuis son retour d'Italie. Il vécut plusieurs jours dans l'intimité du roi, couchant dans les mêmes chambres, lui enseignant l'amour de Dieu, le mépris des grandeurs terrestres, la charité et l'humilité. En même temps, il se faisait le serviteur de tous les domestiques d'Otton; toutes les nuits il se levait pour nettoyer toutes les chaussures, depuis celles du roi jusqu'à celles du portier. On ignora cette sainte supercherie, jusqu'à ce qu'un domestique la révélât.

Adalbert quitta quelque temps Otton et fit un voyage en France; il visita le tombeau de saint Denis à Paris, celui de saint Martin à Tours, et celui de saint Benoît à Fleury.

Quand il revint à la cour, il confia ses projets au roi, lui demanda conseil et prit congé de lui en l'embrassant, puis il retourna à Prague.

Quelque temps auparavant, les habitants de Prague avaient, en haine de son nom, massacré presque tous ses parents et incendié leurs maisons. A quelque distance de la ville, il s'arrêta et fit demander si on voulait le recevoir.

Il n'eut pour réponse que des paroles de haine : « Nous sommes des pécheurs, lui firent dire les Bohémiens, des gens à tête dure ; lui, il est un saint, un ami de Dieu, un vrai Juif. Des impies comme nous ne sont pas dignes

d'avoir un tel évêque. Nous savons d'ailleurs quels mensonges il cache sous ses dehors de piété; ce n'est pas pour notre salut qu'il vient, mais pour se venger de ce que nous avons fait à ses parents. Nous ne le voulons pas au milieu de nous. »

En entendant ce message, l'évêque partit d'un tel éclat de rire qu'il oublia presque sa gravité habituelle : « C'est bien, dit-il, vous avez rompu mes liens, vous avez fait tomber de ma tête le joug et les courroies de mes devoirs d'évêque. A présent, Jésus, je suis tout à toi. » Il se détourna de Prague et se dirigea vers le pays des Prussiens, encore idolâtres, pour les convertir.

Il s'embarqua dans un bateau que le duc lui donna avec trente soldats d'escorte et arriva à Dantzig. Là il baptisa un grand nombre de personnes, célébra la messe, donna la communion et garda ce qui restait de la sainte Eucharistie pour servir de viatique.

Le lendemain, il prit congé des nouveaux convertis et s'embarqua sur la mer ; après deux jours de navigation, il aborda, renvoya son escorte et demeura avec deux moines, dont l'un, nommé Benoît, était prêtre; l'autre était son jeune frère Gaudentius.

Ils entrèrent dans une petite île, à l'embouchure d'une rivière et commencèrent à prêcher. Les maîtres du lieu survinrent et les chassèrent à coups de poing. L'un d'eux s'approcha d'Adalbert qui chantait des psaumes, et lui donna entre les épaules un grand coup d'aviron. L'évêque laissa échapper son livre et tomba. « Je vous rends grâces, Seigneur, murmura-t-il; j'aurai du moins reçu un coup pour Celui qui a été crucifié pour moi. »

Il passa de l'autre côté de la rivière et s'arrêta le samedi dans un village. Les habitants s'attroupèrent en criant. On l'interrogea : « Je suis Slave d'origine, dit-il, moine de profession, autrefois évêque, aujourd'hui votre apôtre. Je suis venu pour vous sauver, pour vous faire abandonner vos idoles et vous faire connaître le seul Dieu. » Les païens lui crièrent des injures; ils frappaient la terre avec des bâtons, puis les levaient sur sa tête. Enfin ils lui dirent : « Va-t'en de ce pays, si tu tiens à ta vie; si tu es encore ici demain, tu seras tué. » Le soir même, il monta dans une barque et partit.

Arrivés dans un autre village, il dit à ses compagnons : « Notre habit choque ces païens, habillons-nous comme eux, laissons croître nos cheveux et notre barbe. Travaillons de nos mains et vivons avec les gens du pays. » Le lendemain ils partirent en chantant des psaumes; après avoir traversé des

bois, ils arrivèrent à une plaine exposée au soleil. Ils dirent la messe, mangèrent, puis se remirent en route. Enfin ils s'arrêtèrent pour dormir.

Des païens survinrent, se jetèrent sur eux et les lièrent. Pendant qu'Adalbert exhortait ses amis à souffrir courageusement pour Jésus-Christ, un prêtre païen, nommé Sicco, lui lança de toute sa force un dard qui lui entra dans la poitrine; d'autres le frappèrent encore. Il tomba et se mit à prier à haute voix. Quand il fut mort, les païens lui coupèrent la tête et la plantèrent sur un pieu; ils jetèrent son corps dans un lac.

Le duc Boleslas racheta la tête et le corps d'Adalbert et les mit dans un tombeau à Gnesen. Ce tombeau fut bientôt célèbre. L'empereur Otton vint y prier et Gnesen, où reposaient les restes de Saint Adalbert devint le siège d'un archevêque dont le pouvoir s'étendait sur toute la Pologne.

HENRI IV A CANOSSA

Le moine Hildebrand, élu pape par le peuple de Rome, en 1079, s'était fait sacrer sous le nom de Grégoire VII. Il voulait réformer l'Église, empêcher les prêtres de se marier, et les princes laïques de donner l'investiture des fonctions ecclésiastiques; la plus grande partie des chrétiens le soutenait, il avait contre lui le clergé de Lombardie, presque tous les évêques allemands et surtout Henri IV roi d'Allemagne. Le pape et le roi entrèrent bientôt en lutte et en moins de trois ans arrivèrent à une rupture ouverte. Ce fut Henri qui prit l'offensive en essayant de faire déposer le pape.

Le 24 janvier 1076, un concile d'évêques allemands se réunit à Worms. Un cardinal italien, Hugues Le Blanc, y fut admis et lut un réquisitoire violent contre le pape. Ensuite le concile rendit la sentence suivante :

« Hildebrand, qui se donne le nom de Grégoire, est le premier qui sans « notre aveu, contre la volonté de l'empereur, contre la coutume des ancê- « tres, contre les lois, par sa seule ambition, a envahi la papauté. Il veut « faire tout ce qui lui plaît, à tort ou à droit, bien ou mal. Moine apostat, il « dégrade la sainte théologie par de nouvelles doctrines, accommode les « livres saints à ses intérêts personnels, divise le collège pontifical, mêle le « sacré et le profane, ouvre les oreilles au démon et à la calomnie, étant lui- « même témoin, accusateur, juge et partie. Il sépare les maris des femmes, et « soulève le peuple contre les évêques. Il ne reconnaît comme légitimement « consacrés que ceux qui ont mendié près de lui la prêtrise; il trompe le « vulgaire par une religion menteuse fabriquée dans un petit sénat de « femmes; il ruine la papauté et attaque en même temps le Saint-Siège et « l'Empire. Il est criminel de lèse-majesté divine et humaine, voulant ôter « la vie et la dignité à notre empereur sacré et très clément.

« A ces causes, l'empereur, les évêques, le sénat et le peuple chrétien le « déclarent déposé et ne veulent plus laisser les brebis du Christ à la garde « de ce loup dévorant. »

Henri envoya le comte Eberhard pour signifier au pape sa déposition. Eberhard traversa la Lombardie et publia la sentence du concile ; les évêques et les prêtres lombards, presque tous excommuniés, l'accueillirent avec joie. A Pavie, un concile, auquel il assista, jura sur les évangiles de ne plus reconnaître Grégoire pour pape. Eberhard n'osa pas entrer dans Rome ; il chargea un clerc de l'église de Parme, nommé Roland, d'y aller à sa place.

A Rome, on connaissait déjà le résultat du concile de Worms. Un concile était assemblé ; cent dix évêques y assistaient. Dès la première séance on leur avait apporté un œuf extraordinaire trouvé, disait-on, près de l'église de Saint-Pierre, sur lequel on voyait un bouclier, une épée et un serpent noir qui tortillait sa queue et ne pouvait lever la tête ; les évêques se passaient de main en main ce signe miraculeux et cherchaient à l'interpréter.

Quand le clerc Roland fut introduit, il présenta ses lettres et dit au pape : « Le roi, mon seigneur, et tous les évêques allemands ordonnent que tu quittes à l'instant l'Église romaine et le siège du bienheureux Pierre ». Puis, s'adressant aux évêques romains : « Et vous, mes frères, vous êtes avertis de venir à la Pentecôte, en la présence du roi, pour recevoir un pape, puisqu'il est reconnu que celui-ci n'est pas un pape, mais un loup dévorant ».

Les évêques se lèvent en criant ; l'évêque de Porto s'écrie : « Qu'on saisisse cet impie » ; des soldats mettent la main sur Roland. Le pape ordonne qu'on respecte sa vie pour lui laisser le temps de faire pénitence ; puis il recommande le calme et explique les symboles représentés sur l'œuf miraculeux : « Frappons, dit-il, du glaive de la parole, ce serpent qui porte le bouclier et l'épée contre l'Église romaine. » Les évêques l'acclamèrent et lui demandèrent d'excommunier le roi d'Allemagne.

Dans la séance du lendemain, le pape fit lire les lettres apportées par Roland. Dans l'une, les évêques du concile de Worms disaient au pape : « Comme ton avènement a été consacré par tant de parjures, et que l'Église de Dieu est mise en péril par tes nouveautés, comme ta vie privée est déshonorée par tant d'infamies, nous abjurons l'obéissance que nous t'avions promise, et puisque, comme tu l'as dit, aucun de nous n'est évêque pour toi, de même tu n'es pape pour aucun de nous ».

La lettre du roi au pape était ainsi conçue : « Henri, roi, non par

usurpation, mais par l'ordre de Dieu, à Hildebrand, faux moine et non pape :

« Lorsque j'attendais de toi ce qu'on reçoit d'un père et que je t'obéissais en tout, tu as agi contre moi comme le plus grand ennemi de ma vie et de mon royaume. Tu m'as ravi la dignité héréditaire qui m'était due à Rome, et tu as essayé de m'enlever le royaume d'Italie. Tu as porté la main sur de vénérables évêques, à cause de leur attachement pour moi, et tu les as abreuvés d'injustices et d'affronts. Comme je me taisais, tu as pris ma patience pour de la lâcheté, tu as osé te révolter contre ton chef en écrivant (je répète tes paroles) que tu mourrais ou que tu m'arracherais le royaume et la vie.

« Pour punir ton insolence, j'ai tenu une assemblée des grands de mon royaume ; devant eux ont été révélées des choses tenues cachées jusque-là par crainte et par respect, et ils ont déclaré que tu ne peux rester plus longtemps sur le siège apostolique. J'adhère à leur sentence ; je te dis, et les évêques te disent avec moi : Quitte le siège que tu as usurpé ; qu'un autre monte sur le trône de saint Pierre, non pour couvrir la violence du manteau de la religion, mais pour enseigner la doctrine du bienheureux Pierre. Moi, Henri, roi par la faveur de Dieu, et tous nos évêques, nous te disons : Descends, descends ! »

La lecture de ces lettres indigna le concile ; tous les prélats, debout, criaient qu'il fallait excommunier sur-le-champ le roi et les évêques allemands. Grégoire se leva, se recueillit un instant et prononça l'anathème qu'il fit précéder d'une prière. « Saint Pierre, prince des Apôtres, écoutez votre serviteur que vous avez jusqu'à ce jour défendu contre les coups des méchants qui le haïssent parce qu'il vous est fidèle. Vous m'êtes témoin que l'Église romaine m'a obligé, malgré moi, à la gouverner, et que j'aurais mieux aimer mourir en exil que d'usurper votre place par des moyens humains. Mais, m'y trouvant par votre grâce et sans l'avoir mérité, je crois que votre intention est que le peuple chrétien m'obéisse, suivant le pouvoir que Dieu m'a donné à votre place de lier et de délier sur la terre.

« C'est en cette confiance que, pour l'honneur et la défense de l'Église, au nom du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, je défends au roi Henri, fils de l'empereur Henri, qui par son orgueil inouï, s'est élevé contre votre Église, de gouverner le royaume teutonique et l'Italie. Je relève tous les chrétiens du serment qu'ils lui ont fait ou lui feront, je défends que personne lui obéisse ; car celui qui veut diminuer l'honneur de votre Église, doit perdre lui-même la dignité qu'il possède. Et, parce qu'il a désobéi

comme chrétien et n'est pas revenu au Seigneur qu'il avait quitté, en communiquant avec des excommuniés et en méprisant les avis que je lui donnais pour son salut, vous le savez, et se séparant de votre Église qu'il a voulu diviser, je le lie, en votre nom, et sur la foi de votre pouvoir, du lien de l'anathème, afin que les nations sachent et éprouvent la vérité de ces paroles : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, le fils du Dieu vivant a bâti son Église, et « les portes de l'Enfer ne prévaudront pas contre elle. »

La nouvelle de l'excommunication du roi impressionna vivement les Allemands; des légendes sorties des couvents se répandirent dans le peuple. On racontait qu'au moment où le pape avait prononcé l'anathème, la chaire dans laquelle il était, quoique neuve et faite d'un bois solide, avait éclaté en mille morceaux. Henri perdit ses amis les plus dévoués; le duc Gottfried fut assassiné à Anvers; l'évêque d'Utrecht mourut subitement, et le diable, disait-on, emporta son âme.

Les évêques et les abbés restés fidèles au pape excitèrent les seigneurs rebelles; les Saxons, ennemis de Henri, se soulevèrent. Pour les soumettre, le roi vit qu'il ne pouvait plus compter sur personne; ceux mêmes qui lui devaient tout, se tournèrent contre lui. En Saxe, le peuple même, indifférent d'habitude aux querelles des seigneurs, se révolta contre l'autorité royale. Le roi, voyant qu'il ne pouvait combattre, essaya de négocier; les chefs saxons s'y refusèrent, l'appelèrent ex-roi et annoncèrent qu'ils allaient élire un nouveau souverain. Les ducs de Bavière, de Souabe et de Carinthie se joignirent à eux pour convoquer une assemblée des grands.

L'assemblée se tint à Tribur; les légats du pape y assistaient. On reprocha au roi ses mauvaises mœurs, sa haine des nobles, son peu de zèle contre les païens, sa désobéissance à l'Église. La réunion dura sept jours. Le roi était au château d'Oppenheim en face de Tribur, sur l'autre rive du Rhin. Il lui était impossible de se rendre à l'assemblée, l'archevêque de Mayence avait fait enlever toutes les barques. Mais il savait qu'on projetait de le déposer : il envoyait des messages, suppliait qu'on lui laissât le titre et les insignes de roi et promettait de laisser aux princes le gouvernement du royaume. Les princes répondaient qu'ils ne croyaient plus à sa parole et que d'ailleurs il leur était impossible de négocier avec un excommunié. Pourtant la difficulté de lui choisir un successeur les empêcha de le déposer sur-le-champ. Ils lui accordèrent un délai aux conditions suivantes : « Le roi écrira au pape et aux princes allemands des lettres dans lesquelles il avouera ses

torts et promettra satisfaction; de plus il invitera le pape à venir à Augsbourg le 2 février de l'année suivante pour le juger, et il se soumettra à son jugement; jusque-là, il devra se séparer de ses amis, disperser son armée et se retirer à Spire pour y vivre en simple particulier. Si un an après son excommunication, c'est-à-dire le 22 février 1077, il n'a pas obtenu l'absolution, il cessera d'être roi. »

Henri accepta ces conditions et se retira à Spire; seulement, au lieu de prier le pape de venir à Augsbourg il lui annonça qu'il irait le voir à Rome. En même temps il demanda à l'abbé Hugues de Cluny, son parrain, et à la comtesse Mathilde, sa cousine, d'intercéder pour lui auprès du pape. Mathilde, héritière du duché de Toscane, était passionnément dévouée aux intérêts du Saint-Siège; elle était brouillée avec son mari, Gottfried de Lorraine, partisan de Henri.

Le roi tenait beaucoup à ne pas être jugé par le pape en Allemagne, devant ses vassaux, car il courait grand risque d'être déposé; il résolut de prendre les devants en allant à Rome pour obliger le pape à l'absoudre.

Il ne lui était pas facile d'arriver en Italie; en Tyrol, en Carniole, en Carinthie, ses ennemis faisaient garder tous les passages des Alpes; mais le Valais, la plaine d'Aoste et le duché de Turin appartenaient à sa belle-mère, Adélaïde de Suze; par là il pouvait essayer de traverser les Alpes.

Il partit secrètement de Spire avec quelques domestiques; un seul seigneur consentit à l'accompagner. D'autres excommuniés qui partaient pour se faire absoudre, ne voulant pas, en lui montrant quelque attachement, indisposer le pape contre eux, refusèrent de faire route avec lui.

Il entra d'abord en Bourgogne et s'arrêta quelques jours à Besançon auprès d'un oncle de sa femme, avec qui il célébra la fête de Noël; puis traversant le Jura il arriva à Vevey, où il rencontra la duchesse Adélaïde.

Adélaïde, sa belle-mère, était aussi belle-mère de Rodolphe, son rival; elle était, de plus, très pieuse et très dévouée au Saint-Siège; Grégoire VII l'appelait « la fille de Saint-Pierre » et Pierre Damien la comparait à la prophétesse Déborah. Aussi était-elle mal disposée pour son gendre excommunié; elle l'autorisa pourtant à traverser ses domaines, mais en exigeant qu'il lui cédât cinq évêchés en Italie. Henri refusa; mais ses prières et les larmes de sa femme attendrirent Adélaïde qui finit par se contenter du Bugey, province de Bourgogne voisine de la Savoie. A ce prix elle lui donna le libre passage, des provisions et des guides et consentit même à l'accompagner.

Ils partirent de Vevey le 1er janvier 1077 pour franchir le col du Saint-Bernard. L'hiver de cette année fut compté comme le plus long et le plus froid du siècle; le Rhin resta gelé pendant six mois, en Allemagne toutes les vignes gelèrent. Jusqu'au Rhône toutes les vallées des Alpes étaient encombrées de neige.

Pour ouvrir un chemin, les voyageurs durent se faire précéder par des gens du pays qui faisaient battre la neige par des bœufs. Avec beaucoup de peine ils atteignirent, au sommet du col, le couvent et l'hospice que saint Bernard de Menton avait fait construire un siècle auparavant. Il n'y avait personne au couvent; les moines étaient partis, pensant que cet hiver-là aucun voyageur n'oserait tenter le passage. Le roi et sa suite y trouvèrent du moins un abri pour la nuit.

La descente fut encore plus difficile que n'avait été la montée; les chevaux ne pouvaient marcher sur la glace qui couvrait les pentes abruptes du revers italien; il fallut les lier sur des planches et les faire glisser. Les hommes rampaient sur leurs mains, tombaient et roulaient, souvent au péril de leur vie. Quand on arriva à des pentes moins rudes, les guides fabriquèrent en hâte des traîneaux avec des peaux de bœuf, y mirent la comtesse Adélaïde, l'impératrice et son fils, et les traînèrent en se retenant eux-mêmes avec des crampons de fer. On atteignit ainsi le val d'Aoste.

Dans les villes de Lombardie on apprit avec joie l'arrivée de l'empereur; le pape Grégoire y avait beaucoup moins de prestige qu'en Allemagne; beaucoup d'évêques et de prêtres, n'acceptant pas la discipline imposée au clergé par Grégoire, l'appelaient usurpateur et anti-pape; excommuniés, ils ne s'étaient pas soumis; ils comptaient sur l'empereur pour les délivrer et les venger. En le voyant arriver, ils crurent qu'il venait pour déposer Grégoire. Henri ne voulant point leur avouer qu'il avait perdu son autorité en Allemagne, n'osa pas leur faire connaître son intention de se soumettre.

Grégoire savait, par des lettres qu'il avait reçues d'Allemagne, qu'on l'attendait à Augsbourg au mois de février. Autant Henri tenait à ce qu'il n'y allât pas, autant il tenait, lui, à y aller.

Dans les derniers jours de décembre 1076, il quitta Rome avec quelques cardinaux et un cortège de chevaliers conduits par la comtesse Mathilde. Il arriva à Mantoue, où il comptait trouver l'escorte promise par Rodolphe. Il n'y trouva personne. A la nouvelle du départ de Henri, les seigneurs allemands s'étaient imaginé qu'il allait revenir les attaquer à la

tête d'une armée d'Italiens et n'avaient plus pensé qu'à ce danger. Ils avaient redoublé de vigilance pour garder les passages et renforcé les garnisons de leurs forteresses, mais personne n'avait osé entrer en Italie. A Mantoue, Grégoire ne trouva pas d'escorte, et Mathilde ne pouvait l'accompagner, il dut renoncer à aller plus loin.

Mais il espérait encore l'arrivée des Allemands; pour les attendre, il se retira dans la forteresse de Canossa, propriété de Mathilde à quelque distance de Reggio, au centre des Apennins. Au bout de quelques jours, il reçut une lettre de Rodolphe lui annonçant qu'il était impossible d'aller au-devant de lui. Il eût voulu rentrer à Rome, mais sachant que Henri était en Lombardie, et ne connaissant ni ses forces ni ses intentions, il ne voulut pas s'exposer à tomber entre ses mains et se résigna à demeurer à Canossa. C'était un asile sûr; le château bâti sur un rocher escarpé était entouré d'une triple enceinte et la garnison était d'une fidélité éprouvée.

Bientôt les excommuniés commencèrent à arriver. L'évêque de Verdun et celui de Bamberg avaient été arrêtés en route et jetés en prison; mais l'archevêque de Brême, les évêques de Zeitz, de Lausanne, de Strasbourg et d'Osnabrück et plusieurs laïques avaient pu atteindre Canossa. Pieds nus, vêtus d'une chemise de laine, ils s'agenouillaient à la porte et imploraient leur pardon.

Quand Grégoire les laissa entrer, il leur dit : « La miséricorde ne sera pas refusée à ceux qui pleurent leurs péchés; mais une longue désobéissance, comme une vieille rouille, ne peut être purifiée que par le feu d'un long repentir. Si vous vous repentez véritablement, supportez bien le fer chaud qui sera mis sur les plaies de vos âmes ». Puis il fit enfermer les évêques dans des cachots séparés où ils n'eurent à manger et à boire que du pain et de l'eau; il infligea aux laïques des punitions corporelles et un long jeûne. Enfin il les fit comparaître devant lui, leur fit promettre de n'accorder aucune obéissance à l'empereur jusqu'à ce qu'il fût réconcilié avec l'Église et les releva de l'excommunication.

Cependant Henri approchait de Canossa, toujours résolu à se soumettre, malgré les excitations du clergé et du peuple de Lombardie. A quelque distance du château, il s'arrêta et fit demander une entrevue à Mathilde. La comtesse vint le trouver avec Adélaïde, Hugues de Cluny et plusieurs Italiens en qui le pape avait confiance. Henri les supplia de ne pas croire ses accusateurs et d'obtenir pour lui la levée de l'anathème qui allait lui

faire perdre le trône. « Plus tard, ajouta-t-il, je répondrai à toutes ces accusations et je garderai ou perdrai la couronne, d'après la sentence du pape. » Mathilde promit d'intercéder pour lui.

Quand la comtesse parla pour l'empereur, Grégoire lui répondit : « Eh bien, si son repentir est sincère, qu'il me remette la couronne et les autres insignes de la royauté, et qu'il se déclare indigne du trône ». Ceux qui l'entouraient trouvèrent ces conditions trop dures et travaillèrent à le fléchir. Enfin il consentit à éprouver le repentir de l'empereur.

Henri, sans attendre la réponse, s'était avancé jusqu'à la porte du château, pieds nus et vêtu de deuil. On le laissa pénétrer dans la seconde enceinte; il y resta tout le jour, agenouillé dans la neige et jeûnant jusqu'au soir. Les deux jours suivants il revint à la même place, dans la même attitude. Le troisième jour, désespéré, il résolut de s'en retourner; mais auparavant, il supplia encore une fois l'abbé Hugues d'être son garant auprès du pape. L'abbé refusa; alors Henri s'agenouilla devant Mathilde et lui dit : « Si tu ne viens à mon secours, je ne briserai jamais plus de boucliers, car le pape m'a frappé et mon bras est mort. Ma cousine, fais que le pape me pardonne. »

Mathilde retourna auprès du pape et le supplia de pardonner. Le pape refusa d'abord, puis voyant que les Italiens de son entourage, apitoyés eux-mêmes sur l'empereur, n'approuvaient pas « cette cruauté et cet orgueil tyrannique si éloignés de la vraie prudence de la sévérité apostolique », il céda et promit de lui donner l'absolution s'il s'engageait à se présenter devant l'assemblée des princes au jour fixé par le pape, pour y être déclaré innocent ou coupable; il devait, de plus, promettre de protéger le pape dans ses membres, dans son honneur, et faciliter son voyage en Allemagne, enfin s'engager à ne plus porter de marque de la dignité royale et à s'abstenir de tout acte de gouvernement jusqu'à ce que l'assemblée eût prononcé son jugement. S'il manquait à une seule de ces conditions, il retomberait sous l'anathème.

Henri accepta ces conditions. Un traité de paix fut conclu et juré par six cardinaux représentant le pape, un archevêque, deux évêques, l'abbé de Cluny et un seigneur laïque représentant le roi.

Le lendemain 28 janvier, l'empereur fut admis en présence du pape; il entra, les pieds nus, et s'étendit la face contre terre, les bras en croix, en criant : « Pardonne-moi, bienheureux père ». Le pape ne put retenir ses larmes.

On accomplit ensuite le cérémonial de l'absolution; le pape, revêtu de ses ornements, et coiffé de la mitre, vint s'asseoir devant la porte de l'église de Canossa. L'empereur, nu jusqu'à la ceinture, s'avança, suivi des autres excommuniés; devant le pape, il s'agenouilla en disant : « Très Saint Père, je supplie votre sainteté de me délier devant Dieu des liens de l'anathème et de me rendre la grâce de la communion chrétienne ». Puis il jura d'être dorénavant soumis à l'Église.

Le pape prit une baguette et se mit à réciter les psaumes de la pénitence; à chaque verset il s'arrêtait et frappait un coup de baguette sur les épaules de Henri. Quand il eut achevé les psaumes, il ôta sa mitre et dit : « Seigneur, ayez pitié de nous! Dieu de miséricorde et de pardon, écoutez-nous! Que votre pitié absolve ce malheureux chargé des chaînes de l'excommunication. » Puis il se leva, tendit les bras à l'empereur en lui disant : « Par l'autorité du Dieu tout-puissant et des bienheureux apôtres Pierre et Paul, je te délie des liens de l'anathème. » Enfin il lui prit la main, le fit entrer dans l'église et lui dit : « Je te ramène dans le sein de la sainte Église et dans la communion de toute la chrétienté d'où la sentence d'excommunication t'avait banni, et je te réintègre dans la participation des sacrements ». Il lui donna alors le baiser de paix et monta à l'autel pour célébrer la messe.

Au moment de la communion, il appela l'empereur auprès de l'autel, lui présenta l'hostie et lui dit : « J'ai depuis longtemps reçu de toi et de tes partisans des lettres où tu m'accusais d'avoir usurpé par simonie la chaire apostolique, et d'avoir, avant et pendant mon épiscopat, commis des crimes qui m'auraient rendu indigne du sacerdoce. Je pourrais réfuter cette calomnie par les affirmations de ceux qui connaissent ma vie entière; mais je ne veux pas m'appuyer sur le témoignage des hommes plutôt que sur celui de Dieu. Pour ôter à tout le monde tout prétexte de scandale, voici le corps du Seigneur que je vais prendre; qu'il devienne pour moi l'épreuve de mon innocence; que Dieu fasse éclater mon innocence, si je suis innocent, et me frappe de mort, si je suis coupable. »

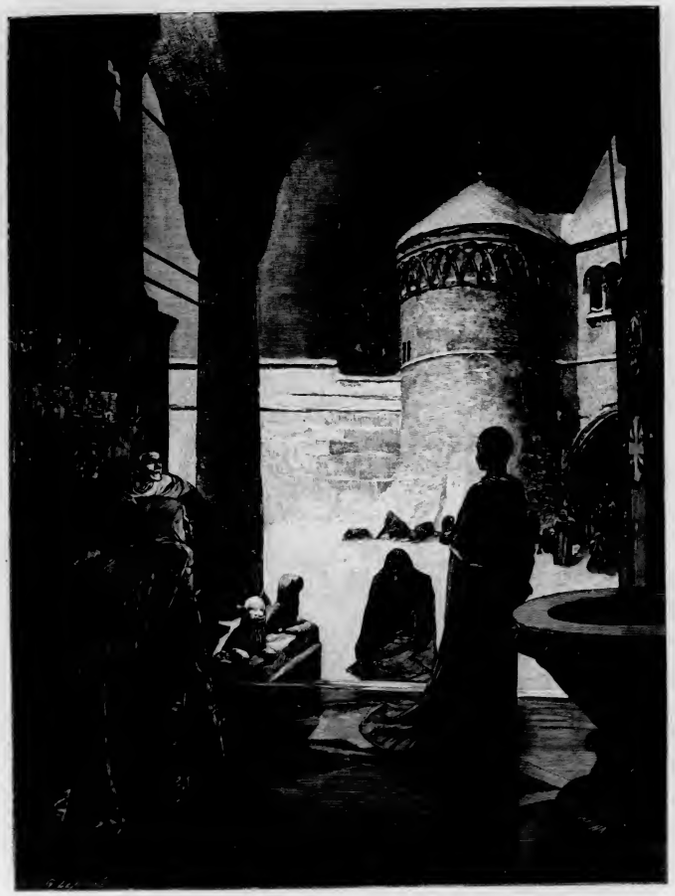
Alors il rompit l'hostie, en consomma une moitié, puis, se tournant vers l'empereur :

« Fais à présent, dit-il, ce que tu m'as vu faire. Les grands de ton « royaume t'accusent de crimes horribles et demandent que tu sois chassé « du trône et exclu de la communion des chrétiens. Si tu es sûr de ton inno-

« cence, épargne-toi les lenteurs d'un procès douteux ; prends cette partie du « corps de Notre Seigneur Jésus-Christ, afin que ton innocence ayant Dieu « pour témoin, la bouche soit fermée désormais à tes ennemis, et que je « puisse moi-même devenir l'avocat de ta cause et le défenseur de ton « innocence. »

En disant ces mots il présenta l'hostie à l'empereur. Henri hésita et demanda à délibérer en secret avec ses conseillers. Quand il revint auprès du pape, il refusa l'hostie parce que, dit-il, ses accusateurs étant absents, ne seraient pas convaincus par cette épreuve. Il demanda que le jugement de sa cause fût renvoyé à l'assemblée des grands. Le pape n'insista pas et acheva la messe.

Après la messe, ils mangèrent ensemble et se firent leurs adieux, Henri reçut la bénédiction du pape et partit. Des envoyés saxons qui étaient auprès de Grégoire, se plaignirent de cette réconciliation qui rendait à l'empereur une puissance dont il se servirait sans doute contre la Saxe. « Soyez tranquilles, leur dit Grégoire, je vous le renvoie plus accusable qu'il n'était. » Il écrivit aux seigneurs allemands que l'empereur s'étant humilié devant lui, il avait consenti à lever l'anathème, mais que bientôt il irait en Allemagne pour le juger — la lutte semblait terminée. Mais elle recommença bientôt et dura jusqu'à la mort du pape.



Henri IV a Canossa. — *Composition et dessin de Mucha.*

BATAILLE

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-PIERRE

En 1109, le roi Henri V prévint le pape Pascal II qu'il irait à Rome pour se faire couronner empereur. Le pape répondit qu'il serait bien reçu s'il se conduisait en bon fils de l'Église et se soumettait à toutes ses lois.

Or, il y avait des lois de l'Église auxquelles Henri n'entendait pas se soumettre; c'étaient les décrets interdisant aux laïques de donner l'investiture des dignités ecclésiastiques. Pascal II avait renouvelé plusieurs fois ces décrets, et Henri V n'avait pas cessé de les enfreindre; il venait encore de nommer plusieurs évêques sans même prendre l'avis de l'assemblée ecclésiastique.

Après avoir parcouru l'Allemagne pour voir s'il pouvait compter sur le concours de ses vassaux, il tint à Ratisbonne une assemblée des princes où il annonça son intention d'aller « recueillir dans la ville de Rome la bénédiction de l'empire des mains du pontife et assurer aux joyeuses provinces de l'Italie le bénéfice des anciennes lois et de l'antique justice sous la fraternelle paix et dans l'heureuse société de l'empire germanique ».

Le roi fit partir en avant des députés chargés de se mettre d'accord avec le pape sur la question des investitures et de régler les conditions de son couronnement. Puis il traversa le Saint-Gothard avec une armée de chevaliers; presque tous les princes et les évêques de l'empire l'accompagnaient et avec eux, des hommes de loi pour expliquer et soutenir ses droits.

Cette puissante armée inspira le respect aux Italiens du Nord; toutes les villes Lombardes, sauf Milan, envoyèrent au roi des ambassades et des présents; tous les vassaux de l'empire vinrent se joindre à son armée. La foule était si grande que la nuit le camp éclairé par des torches ressemblait

à une mer de flammes. Les passions religieuses étaient apaisées, et la princesse Mathilde, elle-même, si zélée autrefois pour la défense du Saint-Siège, ne demandait qu'à rester neutre.

Pendant que le roi traversait l'Italie, ses envoyés conféraient à Rome avec les cardinaux. La discussion dura longtemps; la question des investitures n'était pas facile à régler. Les évêques et les abbés étaient des dignitaires ecclésiastiques et le pape ne pouvait les laisser nommer par le pouvoir laïque; mais ils possédaient d'immenses domaines que le roi ne pouvait laisser en dehors de son autorité. Pour trancher la difficulté, le pape proposa d'enlever aux évêques et aux abbés ces domaines qui les faisaient vassaux de l'empire; ainsi réduits à leurs fonctions ecclésiastiques, le roi n'aurait plus aucune prétention sur eux et le pape seul aurait le droit de les nommer. Les envoyés du roi acceptèrent cet arrangement, et il fut convenu que Henri serait couronné empereur aussitôt qu'il y aurait solennellement consenti. On prépara deux chartes, celle que le pape devait signer ordonnait aux ecclésiastiques de renoncer à tous les domaines qu'ils tenaient de la couronne; dans l'autre, le roi renonçait à toutes les investitures, et promettait que « ni par son fait, ni par son conseil, il ne serait attenté au domaine du pape, ni à sa vie, ni à ses membres, ni à sa liberté ».

Le roi était à Sutri quand ses envoyés lui firent connaître le projet d'accord; il l'approuva, mais en déclarant que les princes et les évêques de l'empire seraient consultés et que les chartes ne seraient échangées qu'après leur approbation. Puis il réunit les ducs et les comtes de Bavière et de Saxe, son neveu Frédéric de Souabe, son chancelier Albert, l'évêque de Spire et jura, avec eux, que la personne du pape serait respectée si le pape tenait sa promesse de le couronner. Après quoi, l'armée marcha sur Rome.

Henri avait écrit aux Romains pour leur annoncer son voyage. A quelque distance de la ville, il rencontra une députation qui lui demanda le serment de respecter les lois de Rome. Le roi jura, mais en allemand; les députés, ne le comprenant pas, se retirèrent inquiets; quelques-uns rentrèrent dans la ville en criant à la trahison. Ensuite vinrent les légats du pape; on échangea des otages et le roi jura encore une fois de respecter les biens du Saint-Siège et la personne du pape.

Le lendemain il entra dans Rome. Un cortège pompeux vint au-devant de lui, en dehors des murs : les corporations d'artisans, les magistrats, les milices avec leurs enseignes, puis le peuple, portant des fleurs et des palmes.

Le roi s'avançait à cheval au milieu de la foule qui criait : « Henri est l'élu de Saint-Pierre. » A la porte Léonine, les Juifs lui chantèrent des hymnes et les Grecs l'acclamèrent, puis une procession de moines et de religieuses tenant des cierges allumés s'avança pour l'accompagner jusqu'à la basilique de Saint-Pierre. Jamais empereur allemand n'avait été reçu dans Rome avec autant de démonstrations.

Le pape avec les cardinaux l'attendait au sommet des degrés de l'église Saint-Pierre. Henri s'agenouilla et baisa les pieds du pape, le pape le releva et l'embrassa trois fois. Mais avant d'entrer Henri déclara qu'on lui avait tué des hommes et exigea que l'église fût occupée par ses chevaliers. Le pape inquiet réclama de son côté que l'Empereur lui donnât des otages. Puis ils se dirigèrent vers l'église en se donnant la main. A la porte d'argent, le roi devait, selon la coutume, jurer de protéger le pape et de défendre l'Église; il fit cette déclaration : « Je confirme à Saint-Pierre, à tous les évêques et abbés, ce que mes prédécesseurs leur ont reconnu ou conféré. Ce qu'ils ont donné pour le salut de leur âme, je ne saurais le leur reprendre. » Le pape fut surpris de ces paroles si peu d'accord avec le Concordat préparé. Toutefois il embrassa Henri, et fit dire la prière. Après quoi on entra dans l'intérieur de l'église.

Tous deux s'assirent dans des fauteuils préparés sur la dalle de porphyre et lurent leurs chartes; celle du roi fut écoutée en silence. Puis le pape déclara que la situation politique du clergé était contraire aux canons, que le service de l'autel était incompatible avec celui de la cour et qu'en conséquence il ordonnait aux évêques, sous peine d'excommunication, de rendre au roi tous les biens acquis par l'Église depuis Charlemagne. Alors de violents murmures éclatèrent : « C'est une hérésie et un vol », crièrent les évêques allemands, « qu'il rende lui-même le patrimoine de Saint-Pierre ! » Henri effrayé de toute cette colère se hâta de déclarer que le projet n'était pas de lui et qu'il avait réservé l'approbation des évêques et des seigneurs allemands; puis il se retira pour délibérer avec ses évêques sur la question des investitures. En son absence, le désordre grandit; les seigneurs se mirent à crier qu'ils ne consentiraient jamais à ce traité.

La nuit venait. Le pape avait hâte d'en finir. Le roi demanda à être couronné sur-le-champ; le pape refusa. Un chevalier allemand s'élança sur lui en criant : « Pas tant de paroles! mon maître veut être couronné sans condition comme Charles et Louis l'ont été ». Les cardinaux, épouvantés,

suppliaient le pape de couronner le roi aussitôt et de remettre au lendemain la conclusion du traité. Les évêques allemands qui entouraient le roi le poussaient à s'emparer du pape.

Le pape acheva la messe ; mais, quand il quitta l'autel pour descendre dans la crypte, des soldats l'entourèrent et le poussèrent dans une tribune. Quelques Allemands protestèrent; le chapelain du roi se jeta en pleurant aux pieds du pape: l'évêque Conrad de Salzbourg cria à Henri qu'il commettait une monstrueuse trahison, des chevaliers le frappèrent à coups d'épée. Ce fut le signal d'une mêlée furieuse; les soldats allemands se jetèrent, l'épée à la main, sur les prélats et les clercs qui remplissaient l'église, mirent la main sur les cardinaux et les enchaînèrent. Au milieu du désordre, le pape fut entraîné hors de Saint-Pierre et enfermé dans un hospice voisin sous la garde du patriarche d'Aquilée.

Deux cardinaux, Jean de Tusculum et Léon d'Ostie, avaient pu, au milieu du désordre, quitter leurs ornements ecclésiastiques et s'enfuir par le pont Saint-Ange sans être reconnus. Arrivés sur l'autre rive du Tibre, ils attroupent le peuple et racontent la trahison du roi, les violences infligées au pape et la profanation de l'Église. Leur indignation gagna la foule; les Romains n'obéissaient pas volontiers au pape, mais ils détestaient les étrangers et surtout les Allemands qui avaient la prétention d'être leurs maîtres. Le manque de foi d'Henri, qui avait mis la main sur le pape après avoir juré trois fois de respecter et de protéger sa personne, les révoltait. Ils jurèrent de délivrer le pape et de le venger. Dans toutes les églises on sonna le tocsin; les rues se remplirent de bandes furieuses qui, toute la nuit, parcoururent la ville en appelant les citoyens aux armes. Tous les Allemands qui n'avaient pu regagner leur camp furent massacrés.

Au point du jour les Romains se rassemblent, envahissent la cité Léonine et se jettent sur les Allemands. Le roi dormait encore; le bruit des armes le réveilla. Pour charger cette populace qu'il méprisait, il dédaigna de prendre son équipement de combat. Nu-pieds, sans armure, à peine vêtu, il sauta à cheval devant la porte de l'église, descendit au galop les escaliers de marbre et se jeta dans la mêlée. Son imprudence faillit lui coûter la vie; après avoir abattu cinq Romains à coups de pique, il eut son cheval tué sous lui, et tomba au milieu des ennemis. Il aurait péri si un de ses chevaliers, le vicomte Otton de Milan, ne se fût sacrifié pour le sauver; il lui

donna son cheval et le roi put se dégager pendant que les Romains massacraient Otton et mettaient son corps en lambeaux.

Déjà les Allemands étaient délogés de la basilique et perdaient du terrain. Mais les Romains perdirent leur temps au pillage. Les Allemands reprirent l'offensive et les rejetèrent vers le Tibre, où beaucoup se noyèrent. Les pertes des Allemands étaient énormes; Henri vit que son armée ne pouvait tenir dans cette ville exaspérée. Au milieu de la nuit il quitta la cité Léonine et vint camper dans la Prairie de Néron. Pendant deux jours son armée resta sous les armes.

La fureur des Romains grandissait; le cardinal Jean de Tusculum qui, en l'absence du pape, avait pris le gouvernement de l'Église, continuait à les exciter. « Le Saint-Père et les cardinaux, disait-il, pleurent dans les fers; la basilique de l'Apôtre, la noble cathédrale de la chrétienté est pleine de sang; dans le portique il y a plus de mille cadavres de nobles citoyens. L'Église pleure à vos pieds et vous supplie, vous, le peuple romain, son unique défenseur, d'avoir pitié d'elle et de la délivrer. » On se prépara pour une nouvelle attaque.

Henri ne l'attendit pas. Ne jugeant pas sa position assez solide, il leva le camp pendant la nuit et partit pour la Sabine. Il emmenait avec lui le pape et seize cardinaux; les consuls de Rome et beaucoup de prêtres, les mains liées, se traînaient dans une boue profonde au milieu de cavaliers qui les aiguillonnaient à coups de lances.

On arriva ainsi au château de Trevï où les prisonniers furent enfermés.

Ils y restèrent soixante et un jours, étroitement surveillés. Pendant ce temps les Allemands occupaient tous les chemins menant à Rome et dévastaient les champs; Henri voulait contraindre par la famine les Romains à lui ouvrir leurs portes. Les Romains y mettaient comme condition que les prisonniers seraient délivrés; Henri répondait qu'il ne mettrait le pape en liberté qu'après qu'il lui aurait promis de le couronner et de lui reconnaître le droit de donner l'investiture. Il menaçait, si le pape persistait longtemps dans son refus, d'égorger tous les prisonniers et de nommer un anti-pape. Les cardinaux se jetèrent aux pieds de Pascal et le supplièrent de céder. Il s'y résigna en pleurant : « Ce que je vais faire pour le salut de l'Église, dit-il, j'aurais voulu donner ma vie pour l'éviter ». Au nom du pape, les seize cardinaux jurèrent de pardonner tout ce qui s'était passé, de ne jamais excommunier Henri, de le couronner empereur et de confirmer son droit d'investiture. Au

nom du roi, seize chevaliers jurèrent de mettre en liberté, à une date fixée, tous les prisonniers et tous les otages et de ne pas inquiéter les partisans du pape. Puis l'armée marcha sur Rome.

Henri était impatient de tenir la charte de ses droits. On fit venir de Rome un notaire, et, à la première halte, le pape, en poussant de gros soupirs, signa cette charte qui annulait toutes les défenses de Grégoire VII et de ses successeurs.

« La divine Providence a voulu que ton royaume fût uni à l'Église par des liens particuliers et tes prédécesseurs ont acquis, par leur puissance et leur sagesse, la ville de Rome et la couronne impériale. Par notre ministère sacerdotal, Dieu, mon très cher fils Henri, t'a élevé au pouvoir souverain; c'est pourquoi, toutes les prérogatives impériales que nos prédécesseurs ont reconnues à tes prédécesseurs, les empereurs chrétiens, nous te les reconnaissons, à toi et à tes descendants, et nous les définissons comme suit, par le présent privilège : Aux évêques et abbés de ton royaume, élus sans violence ni simonie, tu donneras l'investiture par la crosse et l'anneau; après leur intronisation canonique, ils devront recevoir la consécration de leur évêque métropolitain. Quiconque aura été élu par le clergé ou par le peuple, sans ton assentiment, ne pourra être consacré avant d'avoir reçu de toi l'investiture; les évêques et les archevêques ne pourront refuser de consacrer les évêques et les abbés investis par toi. Car tes prédécesseurs ont enrichi les églises de ton royaume d'un si grand nombre de bénéfices appartenant à la couronne qu'il est juste que les évêques et les abbés aident à consolider ton gouvernement, et que la Majesté royale ait le jugement de toutes les contestations. En retour, ta sagesse et ta puissance doivent travailler à la grandeur de l'Église romaine et à la prospérité de toutes les églises. Si quelque puissance ou quelque personne, laïque ou ecclésiastique, ose mépriser et enfreindre ce privilège que nous te concédons, qu'elle soit liée des liens de l'anathème et dépouillée de toute dignité. Puisse la miséricorde divine protéger ceux qui y obéiront et donner un heureux règne à ta Majesté! »

Cette Charte était bien un privilège, comme Pascal l'appelait; aucun autre souverain n'avait obtenu du Saint-Siège des droits pareils. Aussitôt qu'Henri l'eut entre ses mains, il se fit bénir par le pape, « pareil, dit un chroniqueur, au patriarche Jacob, qui après avoir lutté avec l'ange, lui dit : « Je ne te laisserai pas partir, que tu ne m'aies bénit ».

Le 13 avril, Henri rentra dans la cité Léonine. Mais son couronnement

ne fut pas une fête; les Romains n'y prirent point de part, les portes de la ville demeurèrent fermées. Derrière les murs, les Allemands entendaient des cris de haine.

Pour la première fois un empereur fut sacré sans entrer dans Rome. Des envoyés de la noblesse apportèrent à Henri une couronne d'or, la lui mirent sur la tête et lui donnèrent les insignes du Patriciat. Puis le pape le conduisit dans la Basilique.

En chemin, l'empereur rendit au Pape la Charte qu'il avait reçue; il voulait qu'elle lui fût remise en public, solennellement, pour que personne ne pût dire qu'elle avait été extorquée par fraude ou par violence.

Dans l'église le Pape le sacra empereur et lui rendit la Charte. Puis il rompit l'hostie en disant : « Ainsi soit retranché du royaume de Dieu quiconque tentera d'enfreindre ce traité ». Il donna à Henri une moitié de l'hostie et tous deux communièrent.

Aussitôt après, Henri rentra dans son camp, plia ses tentes, et partit pour l'Allemagne. Au mois d'août de la même année il usa de son privilège : il nomma son chancelier Adalbert archevêque de Mayence, lui donna l'investiture par la crosse et l'anneau et le fit consacrer dans son siège.

Le corps d'Henri IV, mort excommunié cinq ans auparavant était encore sans sépulture. Le pape Pascal II ayant enfin levé l'anathème, Henri fit ensevelir son père dans un caveau du dôme de Spire, avec tous les honneurs de l'Église.

Après le départ des Allemands, il y eut dans le clergé romain un mouvement violent contre Pascal. On le montrait au doigt en l'appelant traître et hérétique; on lui reprochait d'avoir mieux aimé avilir l'Église de Dieu que d'affronter le martyre. Les cardinaux qui n'avaient pas été emprisonnés et n'avaient pas juré de respecter le Privilège, Jean de Tusculum et Léon d'Ostie, rassemblèrent un synode qui renouvela les décrets de Grégoire VII et déclara nulle la Charte concédée à Henri. Bruno, évêque de Segni et abbé du Mont-Cassin, dont l'autorité était très grande, entraînait les évêques à demander l'excommunication de l'empereur. On parlait de déposer le pape; on recula pourtant devant un schisme, car Pascal avait pour lui, non seulement les cardinaux qui l'avaient poussé à se soumettre, mais encore les partisans de l'empire et les prélats modérés qui se refusaient à toute mesure violente.

Pascal apaisa ses adversaires en leur promettant de faire tout ce qu'il pourrait pour rendre nuls les effets du Privilège. Le 18 mars 1112, il réunit

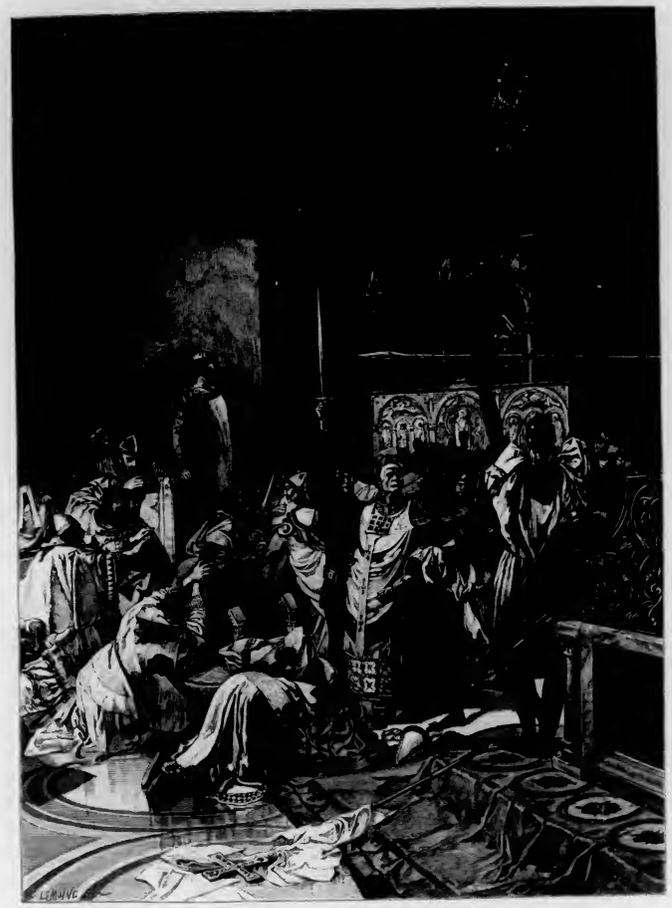
un concile au palais de Latran, raconta comment il avait été contraint et violenté et déclara que le Privilège était le fruit d'une félonie; quant aux moyens d'y remédier, il se récusa comme ayant juré de ne jamais excommunier Henri et de ne plus soulever contre lui la question des investitures. Dans la dernière séance, il se purgea du soupçon d'hérésie par une profession de foi solennelle et une énergique adhésion aux décrets de Grégoire VII. A l'unanimité, le concile annula le Privilège comme contraire aux canons. Le pape ne se prononça pas.

Bientôt, Henri V eut, comme autrefois son père, à combattre les Saxons révoltés. Excommunié par le légat Kuno, trahi par les princes et par les évêques qui l'avaient soutenu jusqu'alors, il demanda à négocier avec le Saint-Siège. Le pape était toujours disposé à la modération, mais il était entouré de prêtres violents qui l'obligèrent à déclarer devant un synode au mois de mars 1116 « qu'il avait péché parce qu'il était poussière et cendre » et à condamner le Privilège. « Dieu soit loué! s'écria l'abbé du Mont-Cassin, le pape rejette de sa propre bouche l'hérésie. » « Si le Privilège est hérésie, dit un autre prélat, c'est le pape lui-même qui est l'hérétique. » Le pape cependant, fidèle à son serment, n'excommunia pas l'empereur mais il lança l'anathème contre tous les laïques qui pratiqueraient l'investiture.

Quelques jours après, il y eut des troubles dans Rome. Le préfet de la ville étant mort, les factions se disputaient le choix de son successeur. Le candidat du pape était Pierre de Léon, le fils d'un Juif converti, très riche et très zélé pour les intérêts de l'Église, mais odieux à une partie de la noblesse et du peuple. Le lundi de Pâques, la procession qui allait de Latran à Saint-Pierre fut attaquée par la foule; les deux partis se barricadèrent dans leurs quartiers; le Pape s'enfuit à Albano et les partisans de l'empire appelèrent Henri V.

L'empereur arriva au commencement de l'année suivante; ses ennemis étant maîtres du pont Saint-Ange, il dut traverser le Tibre en bateau et se rendit à Saint-Pierre en grande pompe. Il y trouva quelques cardinaux à qui il promit que la bonne entente de l'Église et de l'Empire ramènerait à l'obéissance « les Goths, les Gaulois, les Africains, les Grecs, les Latins, les Parthes, les Indiens et les Arabes ». Puis un archevêque le sacra empereur une deuxième fois.

Quelques mois après Pascal II mourut. La question des investitures n'était pas encore réglée.



Bataille dans l'église de Saint-Pierre. — *Composition et dessin de Mucha.*

L'EMPEREUR LOTHAIRE

ET LE PAPE INNOCENT

Henri V étant mort sans enfant, une diète réunie à Mayence chargea les princes les plus puissants de lui désigner un successeur; ces princes nommèrent le protégé des évêques, Lothaire de Supplimbourg, duc de Saxe, et le proclamèrent empereur en le portant sur leurs épaules.

Avant son couronnement, Lothaire montra ses bonnes dispositions pour l'église, « la reine céleste »; il abandonna toutes les prétentions de ses prédécesseurs au choix des dignitaires ecclésiastiques et décida que « l'Église aurait des élections libres, ni extorquées par la crainte du prince, ni contraintes comme auparavant par sa présence, ni influencées par aucune présentation ». L'empereur ne se réservait que le droit d'investir par le sceptre les évêques et les abbés après leur élection et leur consécration.

Conrad, duc de Franconie et Frédéric, duc de Souabe, protestèrent contre l'élection de Lothaire et Conrad se fit proclamer roi à Spire. Il y eut alors deux rois en Allemagne.

Dans le même temps, à Rome, il y eut deux papes.

Depuis longtemps deux puissantes familles romaines, les Frangipani et les Pierleoni, se disputaient l'élection des préfets et des papes. Les Frangipani étaient de noblesse féodale; longtemps ils avaient disputé Rome au pape; un de leurs ancêtres, Cencius, avait même emprisonné Grégoire VII. Les Pierleoni descendaient d'un Juif converti au temps du pape Léon IX; pendant la querelle des investitures ils avaient mis au service des papes leur influence et leur argent et l'un d'eux était devenu le conseiller le plus intime d'Urbain II qui lui avait donné le commandement du Château Saint-Ange. Mais le peuple les exécrait comme usuriers et les nobles les méprisaient comme parvenus; il y eut même un soulèvement dans Rome lorsque Pascal II fit nommer un Pier-

leoni Préfet de la ville. Le fils de ce Préfet, après avoir terminé ses études à Paris, fut créé cardinal et envoyé comme légat en France, puis en Angleterre; il réussit très bien dans ces missions : rentré à Rome, il travailla à devenir être Pape. Il était très instruit et de manières affables; mais son teint olivâtre dénonçait son origine et les prêtres incriminaient ses mœurs.

Les Frangipani voulaient faire élire Pape le cardinal Grégoire, moine et abbé du monastère de Saint-Nicolas.

Quand Honorius II fut près de mourir, quelques cardinaux l'emmenèrent dans le cloître de Saint-Grégoire, proche du château des Frangipani; aussitôt une partie du peuple voulut proclamer Pierleoni; mais on l'en empêcha en portant près d'une fenêtre le pape moribond.

Le lendemain Honorius mourut; les cardinaux de son entourage tinrent sa mort secrète et nommèrent Pape Grégoire, qui prit le nom d'Innocent II. Le soir du même jour, les autres cardinaux, sous la présidence de leur doyen, se réunissaient dans l'église de Saint-Marc et proclamaient Pierleoni sous le nom d'Anaclet II. Innocent II n'avait pour lui que deux familles nobles, les Frangipani et les Corsi et seulement seize cardinaux; mais c'étaient les plus élevés en dignité et les plus actifs; le chancelier Aymeric et Jean de Crême les dirigeaient. Vingt-sept cardinaux, la plus grande partie des nobles et du peuple, étaient pour Anaclet.

L'évêque de Porto, doyen des cardinaux, écrivit aux partisans d'Innocent : « Est-ce ainsi qu'on élit un pape, dans un coin, en cachette, dans les ténèbres? vous qui êtes les plus jeunes et les moins nombreux, vous n'avez consulté ni votre doyen ni vos anciens; vous avez élu un pape sans nous, en nous faisant croire que le pape mort était encore vivant ».

Innocent se fit sacrer à Saint-Jean de Latran, puis se retira dans le château des Frangipani qui résista à un assaut des Romains, mais bientôt presque tous ses partisans l'abandonnèrent. Les Frangipani et les Corsi eux-mêmes se réconcilièrent avec les Pierleoni. Anaclet, sacré solennellement dans Saint-Pierre aux acclamations du peuple, excommunia son rival et déposa les cardinaux qui lui restaient fidèles. Innocent s'enfuit dans le quartier du Transtévère; puis, ne s'y sentant pas en sûreté, il s'embarqua sur le Tibre avec ses partisans, et, par mer, arriva à Pise.

Anaclet, maître de Rome, écrivit au roi Lothaire pour lui annoncer son élévation au siège apostolique; il l'invitait « à se défier des mensonges que répandaient le chancelier Aymeric, voleur et simoniaque, et l'infâme Jean

de Crême ». Lothaire reçut en même temps une lettre signée de vingt-sept cardinaux, lui affirmant que l'élection d'Anaclet avait été parfaitement libre et conforme aux canons, « et non point, comme l'affirmaient méchamment ses ennemis, obtenue par l'influence de sa famille et de son argent, à coups de poing et avec effusion de sang ».

Lothaire ne répondit pas. Au nom du peuple, le Préfet de Rome lui écrivit pour lui demander la confirmation d'Anaclet, lui donnant à entendre qu'il ne serait pas couronné empereur s'il hésitait trop longtemps. « Si tu veux, disait-il, obtenir les glorieux faisceaux de l'empire romain, tu dois te conformer à nos lois et ne pas contribuer à mettre la discorde entre nous. C'est à cause de la bienveillance que le pape Anaclet témoigne pour ta personne que nous sommes bien disposés pour toi et prêts à te rendre les honneurs qui dépendent de nous. »

Pendant ce temps, Innocent, parti de Pise, arrivait en France. Un concile était alors réuni à Étampes pour décider quel était le vrai pape. Saint Bernard, invité à donner son avis, « ouvrit la bouche, et l'Esprit l'inspira »; il ne s'occupa point de la régularité des élections, mais des mérites des élus; du côté d'Innocent, il vit les bonnes mœurs et la vie honorable; du côté d'Anaclet, l'intrigue et la corruption; il se prononça pour Innocent. Tous les évêques suivirent son avis et crièrent : « Innocent pape! » L'abbé de Cluny envoya une escorte au-devant du pape et le reçut dans son monastère avec de grands honneurs.

Les évêques allemands hésitaient et cherchaient à se renseigner. L'archevêque de Ravenne et l'évêque de Lucques passèrent les Alpes, firent grand éloge d'Innocent, dénoncèrent Anaclet comme un « loup dévorant, un autel de malédiction élevé contre la volonté de Dieu » et supplièrent Lothaire d'aller « déraciner l'hérésie judaïque et rétablir l'unité de l'Église contre la trahison des apostats ». Le vieil évêque de Bamberg, dont l'autorité était très grande, se prononça contre Anaclet « et ceux qui avaient résolu de recommencer l'ancien marchandage dans le sanctuaire ». Alors un concile réuni à Wurzbourg sous la présidence de Lothaire reconnut Innocent comme chef de l'Église et le fit inviter à venir en Allemagne avec saint Bernard.

Innocent présidait un concile à Clermont; « il serait parti tout de suite pour l'Allemagne si l'amour de ceux qui l'entouraient ne l'avait retenu en France »; à Orléans, le roi de France Louis VI vint avec la reine « s'agenouiller devant lui, comme devant le tombeau du Seigneur ». A Chartres le

roi d'Angleterre vint le reconnaître comme Pape. De Reims, où saint Bernard le rejoignit, il se dirigea vers l'Allemagne, accompagné d'une suite nombreuse d'abbés et d'évêques français.

Lothaire était à Liège où la diète venait de s'assembler. Par Chalon et Cambrai, le Pape y arriva le 22 mars 1131.

Depuis Henri III on n'avait pas vu de Pape en Allemagne. La nouvelle de son arrivée avait provoqué une affluence énorme; presque tous les princes temporels étaient là avec leur suite, presque tous les archevêques et tous les évêques, de Hambourg à Trente, de la Meuse à l'Oder, étaient arrivés, et avec eux les abbés, les chanoines, et une foule de prêtres. Depuis longtemps on n'avait vu une assemblée aussi brillante.

Le pape monté sur un cheval blanc fit une entrée solennelle; des cardinaux de son parti l'escortaient. L'empereur, entouré des seigneurs, l'attendait devant la cathédrale.

Quand Innocent ne fut plus qu'à quelque distance de l'église, Lothaire s'avança au-devant de lui et le salua humblement; puis il se retourna, prit le cheval du Pape par la bride et le conduisit, comme un écuyer accompagnant son seigneur. Le cortège arriva ainsi devant l'église, quand le pape voulut descendre, l'Empereur lui tint l'étrier, puis, le prenant dans ses bras, « l'éleva en l'air pour montrer la grandeur de sa paternelle Sainteté ».

Innocent n'avait pas espéré autant d'humilité. On l'avait comblé de présents, on lui offrait de somptueux festins. Il voulut encore impressionner les Allemands par une cérémonie où son cortège put déployer toute la pompe romaine.

Le dimanche suivant était le dimanche de Lætare. A Rome, ce jour-là, le Pape se rend en procession de l'église de Latran à la Sainte Croix de Jérusalem, tenant dans ses mains une rose d'or parfumée, il y célèbre la messe puis s'en retourne à cheval, accompagné du préfet de Rome; à quelque distance de l'église de Latran, le préfet descend de cheval, et baise les pieds du Pape qui lui donne la rose d'or.

Ces honneurs qu'en ce moment Anaclet recevait à Rome, Innocent voulut les avoir à Liège.

Le dimanche de Lætare, le clergé de Liège fit de l'église Saint-Martin à l'église Saint-Lambert une procession où l'on reproduisit aussi exactement qu'il fut possible la cérémonie romaine. Lothaire et sa femme figuraient dans le cortège. L'empereur joua le rôle du préfet de Rome.

Ces honneurs ne suffisaient pas à Innocent; il attendait de Lothaire un service important. Il comptait sur lui pour chasser de Rome Anaclet. Il lui représenta que l'empereur était le protecteur de l'Église et devait faire triompher le pape qu'il avait reconnu. Lothaire se laissa facilement convaincre; il promit d'aller à Rome avec une armée aussitôt qu'il pourrait.

Pour tant d'humilité et de dévouement, Lothaire espérait une récompense. Il pria le pape de renoncer à quelques-uns des avantages que le Concordat de Worms avait accordés au Saint-Siège et que lui-même avait confirmés avant son couronnement. Depuis, il avait reconnu que l'investiture par le sceptre, après l'élection et la consécration, n'était qu'une vaine formalité qui laissait en dehors de l'autorité de l'empereur les grands fiefs ecclésiastiques.

Il demanda donc qu'on revînt aux anciennes investitures, un peu modifiées. Le pape fut embarrassé et ne répondit pas tout de suite. Les cardinaux tremblaient, pensant que la vieille querelle du pape et de l'empereur allait recommencer.

Alors saint Bernard intervint, avec son éloquence à laquelle ses contemporains ne résistaient pas. Il déclara à l'empereur que toute concession sur ce point était impossible au pape. Lothaire n'insista pas; il voyait les archevêques et les évêques allemands peu disposés à le soutenir.

Quelques jours après un synode eut lieu à Liège. On y excommunia Anaclet et tous ses adhérents, on y proclama de nouveau les canons contre les prêtres mariés et on y interdit aux fidèles d'entendre leur messe. En conséquence Lothaire envoya un évêque à Rome, pour sommer Anaclet d'abandonner la tiare.

Au commencement d'avril, Lothaire et Innocent se séparèrent. Ils pensaient se revoir à la fin de l'année en Italie.

Innocent revint en France; on l'y revit avec peu de plaisir. Il était sans ressources et dépouillait les églises pour entretenir sa suite. Il passa ensuite en Italie.

Dans un concile qu'il tint en Lombardie, tous les évêques le reconnurent pour le véritable Pape, sauf celui de Milan.

Au printemps de l'année suivante, Lothaire le rejoignit; il amenait deux mille chevaliers allemands et trois cents guerriers Bohémiens. Le pape et l'empereur se dirigèrent sur Rome, lentement, avec beaucoup de difficultés. L'argent leur manquait.

A la fin d'avril, Lothaire campa devant Rome près de la porte Nomentane; quelques barons, anciens partisans d'Innocent ou récemment ralliés à sa cause, et avec eux le préfet de la ville, Téobald, vinrent lui rendre l'hommage. Il entra dans Rome sans résistance, conduisit Innocent au palais de Latran, et s'intalla tout près de lui, dans un palais du mont Aventin. Les soldats dressèrent leur tente près de Saint-Paul hors-les-murs, Anaclet restait maître de la rive droite et du château Saint-Ange. Lothaire le déclara ennemi de l'empire.

Le 4 juin 1133, Innocent donna à Lothaire la couronne impériale, après avoir reçu de lui le serment habituel, de « défendre la personne du pape, la puissance de l'Église, et les régales de saint Pierre ». La cérémonie ne put se faire à la basilique de Saint-Pierre dont Anaclet était maître; et la procession ne se fit qu'entre l'Aventin et Saint-Jean de Latran où Innocent attendait Lothaire.

Les Romains avaient cédé à la force mais, après le départ de l'empereur, Anaclet redevint maître de toute la ville, et Innocent dut s'enfuir à Pise.

Ce fut seulement trois ans plus tard que Lothaire revint en Italie. Il amenait cette fois une forte armée; à Pise, il assista à un concile qui reconnut Innocent. Mais les Milanais continuaient à obéir à leur archevêque Anselme qui restait fidèle à Anaclet. Saint Bernard entra dans la ville et par son éloquence il parvint à retourner tous les esprits. Anselme fut déposé et prit la fuite. Après avoir fait pénitence et reçu l'absolution, les Milanais proposèrent à Bernard d'être leur archevêque; l'abbé, qui s'en souciait peu, s'en remit, dit-on, à la décision de son âne. L'âne, resté libre, s'en fut vers la porte et sortit de la ville; Bernard le suivit.

Après un hiver passé en Romagne, Innocent et Lothaire marchèrent ensemble contre le roi de Sicile, Roger II, qui venait de conquérir l'Italie méridionale et l'obligèrent à s'enfuir en Sicile.

Vainqueurs, le pape et l'empereur faillirent se brouiller. Quand il s'agit d'investir Rainulf du duché d'Apulie qu'on venait de reconquérir, chacun prétendit à recevoir de lui l'hommage : Innocent, comme héritier des droits de Grégoire VII; Lothaire, comme héritier des droits d'Otton. Ils se mirent pourtant d'accord : pendant la cérémonie, ils tinrent tous deux la bannière, le pape par la pointe, l'empereur par la hampe.

L'Empereur Lothaire et le Pape Innocent. — *Composition et dessin de Mucha.*

SAINT BERNARD ET CONRAD III

En 1144, Eddin Zenki, émir de Mossoul, prit Edesse et la détruisit.

Les chrétiens de Palestine, se voyant impuissants à défendre Antioche et Jérusalem, envoyèrent plusieurs ambassades au roi de France pour l'appeler à leur secours. Louis VII fut facile à convaincre; à Noël 1145, il invita les princes et les évêques réunis à Bourges à prendre la croix avec lui; l'évêque de Langres émut l'assemblée par le tableau des malheurs de l'Orient. Mais comme le conseiller du roi, Suger, s'opposait de toutes ses forces à la croisade, on décida que la question serait résolue dans une autre réunion plénière qui se tiendrait à Vézelay, en Bourgogne, aux prochaines fêtes de Pâques.

Pour ne pas s'exposer à un échec, Louis VII s'adressa à saint Bernard, abbé de Clairvaux, dont l'autorité était très grande en France; évêques et seigneurs recevaient ses avis comme des oracles. Il avait alors cinquante-cinq ans et, depuis trois ans, il ne sortait plus de son cloître. La responsabilité que le roi lui demandait de prendre l'effraya; il refusa de prêcher la croisade jusqu'à ce que le pape lui en eût donné l'ordre.

Le pape Eugène III aurait voulu prêcher lui-même cette croisade, mais une émeute le retenait à Rome. Il chargea l'abbé de Clairvaux de le remplacer et adressa au roi et aux nobles de France une bulle les invitant à s'armer pour défendre le tombeau du Christ. Saint Bernard consentit alors à présider au nom du pape l'assemblée de Vézelay.

Une foule énorme y accourut; on dut construire une tribune à mi-côte d'une colline, et saint Bernard harangua cette foule en plein air. Sa parole excita un grand enthousiasme, tous les assistants prirent la croix.

Au mois de mai, saint Bernard put écrire au pape : « Vous avez

ordonné, j'ai obéi; c'est votre autorité qui a fait fructifier mon obéissance. J'ai parlé et les Croisés se sont multipliés à l'infini. Les villages et les bourgs sont déserts. Vous auriez peine à trouver un homme pour sept femmes. On ne voit partout que des veuves dont les maris sont encore vivants. »

Saint Bernard ne songeait pas d'abord à prêcher la croisade en Allemagne; Conrad III luttait alors contre les ducs de Saxe, maîtres de la moitié de l'empire; il ne semblait pas possible qu'il consentît à aller en Palestine. Mais un moine, nommé Rodolphe, avait déjà entrepris de prêcher la croisade sur les bords du Rhin; de Strasbourg à Cologne, un dixième de la population avait, dit-on, reçu la croix de ses mains. Rodolphe tourna contre les Juifs l'enthousiasme qu'il avait excité; il les désignait comme les plus dangereux ennemis du Christ et répétait qu'il fallait les tuer avant de partir pour la Terre Sainte. Les Juifs demandèrent la protection des évêques; l'archevêque de Cologne leur offrit un asile dans le fort de Falkenberg; mais ailleurs on ne put les défendre et beaucoup furent massacrés.

Voici comment un Juif raconte ces événements auxquels il a assisté.

« Moi, Jeschua Ben-Meir, je suis né au mois de Tebeth 5257. Ma famille appartient à la race d'Aron, et mon père, chassé du royaume d'Espagne, alla s'établir dans la ville d'Avignon, en Provence, baignée par le Rhône. De là nous allâmes à Gênes où nous restâmes jusque vers ces temps-ci.

« Lorsque les Occidentaux apprirent que les Turcs avaient renversé la ville d'Edesse conquise autrefois par les chrétiens, le pape Eugène envoya de tous côtés des messagers pour dire aux princes : « Que faites-vous? Les « calamités sont à leur comble, et vous n'êtes pas émus! Courage! partez pour « la terre d'Israël, exterminez les Turcs. » Le prêtre Bernard alla de ville en ville et fit entendre les soupirs des chrétiens.

« Mais ce temps-là fut pour la maison de Jacob un temps de désolation. Elle fut accablée de maux et frappée de plaies, ses genoux fléchirent, sa douleur cria dans ses entrailles. Un prêtre, nommé Rodolphe, vint en Allemagne, afin de marquer d'une croix tous ceux qui s'engageaient à combattre pour Jérusalem. Ce méchant homme excita le peuple par de violents discours à nous exterminer. Il disait : « Allons! le temps de ce peuple est « venu! il faut l'égorger jusqu'au dernier. »

« Ce prêtre prêcha dans beaucoup de villes, séduisant partout les chrétiens, montrant qu'avant de partir pour la Palestine, il fallait massacrer les Juifs. Les Juifs étaient en proie à la terreur.

« Ils crièrent vers Dieu : « Seigneur, disaient-ils, aie pitié de nous, « il n'y a pas cinquante ans que notre sang a été répandu comme de l'eau, « et voilà que nous subissons de nouvelles calamités. Nous as-tu donc aban- « donnés pour toujours?

« Le Seigneur se laissa fléchir par les gémissements de son peuple. Il suscita contre cet horrible Bélial, un sage, nommé Bernard, de Clairvaux, ville de France. Ce religieux apaisa les chrétiens, il leur dit : « Marchez sur « Sion, défendez le sépulcre de notre Christ, mais ne touchez pas aux Juifs; ils « sont la chair et les os du Messie; si vous les molestez, vous risquez de blesser « le Seigneur dans la prunelle de son œil. Non, Rodolphe n'a pas prêché selon « l'esprit de vérité, car la vérité a dit par la bouche du psalmiste : « Ne « les faites pas mourir, de peur qu'on oublie tout à fait mon peuple. »

« Ainsi parlait le sage, et sa voix était puissante; car il était respecté de tous. Ils l'écoutèrent donc, et le feu de leur colère se refroidit; ils n'accomplirent pas tout le mal qu'ils avaient résolu de faire. Le prêtre Bernard n'avait pourtant reçu ni argent, ni rançon des Juifs; c'était son cœur qui le portait à les aimer et lui dictait de bonnes paroles pour Israël. »

L'archevêque de Mayence, impuissant à arrêter les massacres de Juifs avait prié saint Bernard d'user de son autorité pour faire cesser les prédications du moine fanatique. Rodolphe, en effet, appartenait à l'ordre de Cîteaux et saint Bernard était son supérieur.

Saint Bernard répondit à l'archevêque de Mayence :

« Il est nécessaire que le scandale arrive, mais malheur à celui par qui il arrive! L'homme dont vous me parlez n'a reçu sa mission ni de Dieu, ni des hommes. S'il prétend avoir le droit de prêcher par cela seul qu'il est moine, apprenez-lui que l'office d'un moine n'est pas de parler, mais de pleurer. Homme sans cœur et sans pudeur, dont la folie s'est mise en évidence sur le chandelier, afin qu'elle apparaisse aux yeux de tous les hommes. Je lui reproche trois choses : d'avoir usurpé le ministère de la prédication, d'avoir bravé l'autorité des évêques, d'avoir approuvé l'homicide. L'Écriture dit : « Quand la plénitude des nations sera entrée, tout Israël se conver- « tira ». Et ce moine prétend rendre inutiles les trésors d'amour de Jésus-Christ. Sa doctrine, c'est la doctrine de l'esprit d'erreur, du père du mensonge, de celui qui fut homicide dès le commencement. »

Puis saint Bernard écrivit aux seigneurs allemands pour les presser de prendre part à la croisade :

« Mes frères, voici le temps du salut : l'univers s'est ému, il a tremblé, parce que le Dieu du ciel a commencé à perdre la terre où il a passé comme homme, plus de trente ans parmi les hommes. A cause de nos péchés, les ennemis de la croix ont levé leur tête sacrilège; ils ravagent cette terre sainte; si vous ne vous y opposez, ils vont fondre sur la cité même du Dieu vivant pour souiller les lieux saints qui furent rougis du sang de l'Agneau sans tache. O douleur! Ils brûlent d'envahir le sanctuaire de la chrétienté et de fouler aux pieds la couche mystérieuse où Jésus, notre vie, s'endormit pour nous dans le sein de la mort.

« Et vous, hommes courageux, serviteurs de la croix, que faites-vous? Livrerez-vous ainsi les perles et les choses saintes aux pourceaux? Combien de pécheurs ont obtenu leur pardon dans ces lieux, depuis que le glaive de vos pères les a purgés des païens impurs! L'ennemi du genre humain en a été témoin, et il en a frémi de rage. Il a excité les vases de son iniquité et il ne laissera aucune trace d'une si grande piété, s'il peut un jour se rendre maître du Saint des saints. Si ce malheur arrive, quel opprobre éternel pour notre génération perverse!

« La main de Dieu s'est-elle raccourcie pour qu'il appelle des vers de terre à la défense de son héritage? Ne peut-il pas envoyer des légions d'anges, ou seulement dire un mot et la Terre Sainte sera délivrée? Il peut tout quand il veut. Mais, je vous le dis, le Seigneur votre Dieu vous tente. Il a porté ses regards sur les enfants des hommes pour voir s'il n'en trouverait point qui prissent part à sa douleur; car il a pitié de son peuple, il prépare des moyens de salut à ceux qui l'ont abandonné. Voyez de quel artifice il se sert pour vous sauver. Pécheurs, considérez la profondeur de sa tendresse pour vous. Il ne veut pas votre mort, il veut que vous vous convertissiez, et que vous viviez; il cherche une occasion, non contre vous, mais pour vous.

« Quelle occasion mieux choisie, et que Dieu seul pouvait trouver, que celle qui rappelle à son service les homicides, les voleurs, les adultères, les parjures et tous les autres criminels. Pécheurs, ayez confiance, le Seigneur est indulgent. Parce qu'il désire venir à votre secours, il feint d'avoir besoin d'être secouru par vous; il veut paraître votre débiteur afin de payer le service que vous lui rendrez par le pardon de vos péchés, par une gloire éternelle. Heureuse génération qui vit dans un temps riche en indulgences, dans une année de véritable jubilé où le Seigneur est si facile à apaiser.

« Puisque votre terre est féconde en hommes courageux et qu'il y nait une jeunesse robuste, puisque le bruit de votre valeur a rempli l'univers, hâtez-vous de prendre ces armes que la fortune accompagna toujours. Mais abjurez cette malice qui trop souvent vous excite les uns contre les autres. Quelle fureur vous porte à percer de votre épée le corps de votre prochain dont l'âme périt peut-être en même temps? Celui même qui triomphe n'a pas de quoi se glorifier. Lorsqu'il abat son ennemi, son âme est traversée par le glaive qui l'a fait triompher. C'est folie, et non courage, de s'abandonner à de pareils combats.

« Braves guerriers! il se présente aujourd'hui une guerre où vous aurez tout à gagner et rien à craindre; en triomphant, vous gagnerez une gloire réelle; en succombant, vous gagnerez les biens célestes. Vous qui vous occupez à amasser les richesses de ce monde, prenez garde de laisser échapper les trésors qui vous sont offerts; prenez la croix et vous obtiendrez le pardon de toutes vos fautes. Cette croix est peu de chose par elle-même, mais si vous la portez avec dévotion, elle vous fera obtenir le royaume de Dieu. Ceux qui ont déjà pris ce signe céleste ont bien fait; ceux qui le prendront feront bien.

« Mais gardez-vous d'apporter trop de précipitation dans cette entreprise; choisissez parmi vous des chefs braves et habiles. Faites en sorte que toute l'armée du Seigneur parte en même temps, afin qu'elle ait partout toute sa force et puisse résister à toute attaque. Dans la première expédition, un nommé Pierre, dont vous avez sûrement entendu parler, conduisit seul ceux qui s'étaient attachés à lui et les dirigea avec tant d'imprudence que presque tous périrent, les uns de faim, les autres sous les coups de leurs ennemis. Si vous faites de même, il est bien à craindre que le même malheur ne vous arrive. Vous en préserve le Dieu qui est béni dans tous les siècles! »

La lettre de saint Bernard à l'archevêque de Mayence n'avait pas eu d'effet; on continuait à massacrer les Juifs. Saint Bernard résolut de visiter les villes du Rhin pour calmer les fureurs du fanatisme. Au mois de novembre, il arriva à Mayence. Quand on sut qu'il prenait la défense des Juifs, la populace s'irrita contre lui; mais bientôt l'autorité de sa parole apaisa tout le monde. Il s'efforça alors de diriger contre les Musulmans le zèle chrétien que Rodolphe avait excité.

« Marchez sur Jérusalem, disait-il, défendez la sépulture du Christ. Mais ne touchez pas aux fils d'Israël et ne leur parlez qu'avec bienveillance; ils

sont la chair et les os du Messie; si vous les molestez, vous risquez de blesser le Seigneur à la prunelle de l'œil. »

Rodolphe continuait à prêcher; saint Bernard n'entra pas en lutte ouverte avec lui; il le prit à part, lui montra les graves conséquences de son erreur et le détermina à rentrer dans son cloître.

De Mayence, saint Bernard se rendit à Francfort, où Conrad III présidait une assemblée des princes. Deux moines de Clairvaux et son secrétaire Godefroy l'accompagnaient. Godefroy affirme que partout où le saint passa, il fit des miracles. « Il a plus de facilité à faire des miracles, ajoute-t-il, que je n'en ai à les écrire. »

A Francfort, saint Bernard alla voir Conrad et lui parla de la croisade. Conrad répondit sèchement qu'il était résolu à n'y pas prendre part; l'abbé n'insista pas et répondit doucement qu'il se garderait bien d'importuner désormais la majesté royale.

Croyant sa mission terminée, saint Bernard voulait retourner en France; Conrad le pria de rester un jour. De plus, dans cette journée, Saint Bernard guérit un vieillard paralytique et le peuple enthousiasmé se pressa en si grand nombre autour de lui qu'il fut sur le point d'être étouffé. Conrad saisit de respect ôta sa tunique, prit dans ses bras l'orateur et l'emporta aux pieds d'une statue de la Vierge. Une légende rapporte que la statue fit au saint un signe d'amitié et lui dit : « Bonjour, frère Bernard ».

L'évêque de Constance était alors à Francfort; il pria saint Bernard d'aller prêcher la croisade dans son diocèse. Saint Bernard y consentit et partit avec l'évêque et plusieurs religieux. Ses compagnons de voyage ont raconté les miracles dont ils furent témoins. A Fribourg en Brisgau, saint Bernard guérit deux aveugles, un sourd-muet et une fille qui avait la main desséchée. Dans un village, près de Rheinfeld, en un seul jour, il guérit neuf aveugles, dix sourds-muets, dix-huit paralytiques.

A Constance, le peuple se porta en foule au-devant de lui; quand il prêcha, on lui arracha ses vêtements pour en faire des croix.

Le jour de son départ il convertit un riche chevalier « riche en biens de la terre, mais pauvre de ceux du ciel, et rempli de vices et d'iniquités ». Il s'appelait Henri; comme il parlait la langue romane et l'allemand, il devint l'interprète de saint Bernard. Sa conversion produisit un autre miracle. Un de ses anciens écuyers, le voyant à côté de l'abbé, se mit à l'insulter. « Va, va, suis le diable! et le diable t'emportera. » C'était un homme de Bélial, ami

de toute perversité et incrédule en tout. Une femme paralytique s'approcha de l'abbé pour l'implorer; les sarcasmes de l'incrédule redoublèrent. Mais quand il vit la femme guérie, il tomba mort, comme frappé d'un coup invisible. Henri, ému de pitié, se jeta aux pieds de l'abbé et lui demanda de sauver cette âme. « A Dieu ne plaise, dit l'abbé, que quelqu'un meure à cause de moi. » Il se pencha sur le corps de l'écuyer et récita une prière; il ordonna qu'on lui soulevât la tête et le frotta avec sa salive en lui disant : « Au nom du Seigneur, lève-toi ». Le mort se leva et demanda à partir pour la croisade. Quelqu'un lui demanda si réellement il avait été mort : « Oui, dit-il, et j'ai entendu l'arrêt de ma damnation; si le saint abbé ne m'avait sauvé, je serais à présent aux enfers. »

En quittant Constance, saint Bernard passa par Zurich et Bâle et arriva à Strasbourg. Partout il prêcha. Il ne parlait que le latin et la langue romane. « Ces peuples, dit Godefroy, l'écoutaient avec une affection d'autant plus vive, que, parlant un autre langage, ils étaient émus et pénétrés de la vertu même de sa parole beaucoup plus que par la traduction d'un savant interprète qui expliquait ses paroles; et ils le prouvaient par la componction avec laquelle ils se frappaient la poitrine et versaient des larmes. »

L'assemblée générale des princes allemands devait se tenir le jour de Noël à Spire; saint Bernard avait promis d'y assister. Il partit de Strasbourg le 22 décembre et arriva à Spire le surlendemain. L'évêque, le clergé et les bourgeois vinrent au-devant de lui, croix et bannières déployées, chaque corps de métier portant ses insignes. On le conduisit au son des cloches et des cantiques jusqu'à la cathédrale, où Conrad et les princes le reçurent avec les honneurs dus à l'envoyé du pape.

Deux jours après saint Bernard parla de nouveau à Conrad de la Palestine; le roi répondit qu'il consulterait ses conseillers et ferait connaître sa décision le lendemain.

Le même jour, saint Bernard célébra la messe en présence de l'empereur; après la messe il prêcha sur les malheurs des chrétiens d'Orient, et tout d'un coup, regardant fixement Conrad, il l'apostropha et lui parla « non comme à un souverain mais comme à un homme ».

Pour lui rappeler ce qu'il devait à Dieu, il fit parler Jésus-Christ. « Homme, lui dit-il, quel bien ai-je pu faire que je ne t'aie pas fait? La puissance, l'empire, l'abondance des biens du corps et de l'esprit, je t'ai tout donné. Mais toi, quel usage as-tu fait de tous ces dons pour mon service? Tu

ne défends pas même le lieu où je suis mort et où je t'ai racheté. Bientôt les infidèles pourront aller par le monde en disant : « Où est-il, le Dieu des chrétiens? »

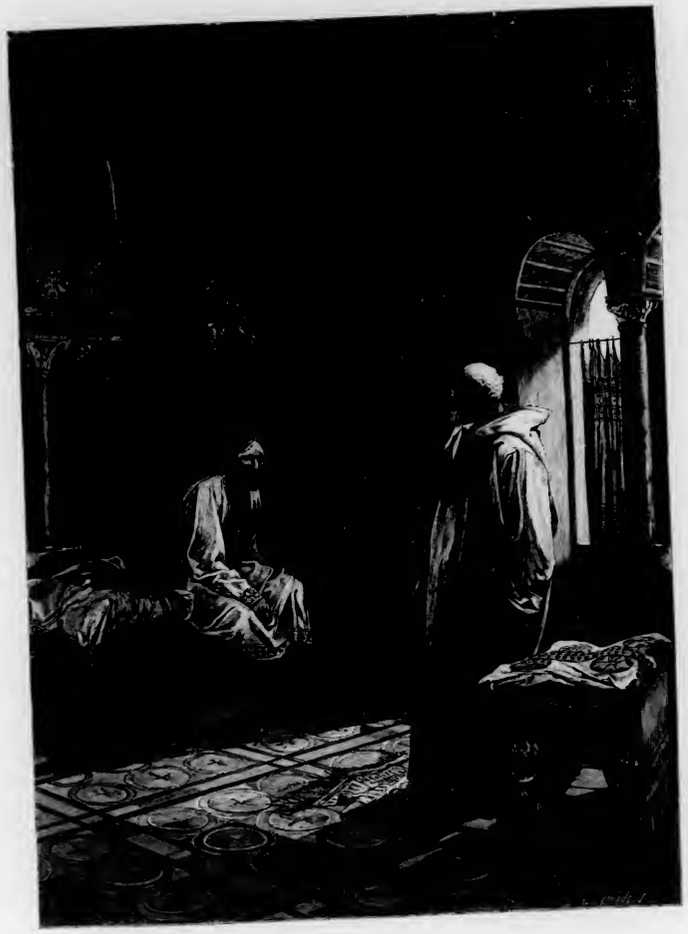
Le roi éclata en sanglots et interrompit l'orateur. « Assez, cria-t-il, je suis prêt à servir Celui qui m'a racheté. Je vouerai ma vie au Seigneur, et j'irai où il voudra me conduire. »

Aussitôt saint Bernard prit sur l'autel une bannière et la remit à Conrad Les princes s'agenouillèrent devant l'abbé en demandant la croix. Parmi eux était le jeune Frédéric de Souabe, neveu du roi; les prières et les larmes de son vieux père ne purent l'empêcher de se croiser.

Le peuple suivit l'exemple des grands : « Chose admirable! écrit un chroniqueur, on vit accourir des voleurs et des brigands qui firent pénitence et jurèrent de verser leur sang pour Jésus-Christ. Tout homme raisonnable, témoin des changements opérés en eux, y voyait le doigt de Dieu. »

Mais tous les contemporains ne voyaient pas de même. Un d'eux écrivait : « Les motifs qui poussaient ces gens à se croiser étaient divers; les uns, désireux de nouveautés, y voyaient le plaisir de traverser des pays nouveaux; les autres étaient chassés de chez eux par la pauvreté; ils ne partaient pas seulement contre les ennemis de la croix, mais aussi bien contre les amis du Christ, pour trouver, en combattant, le moyen de sortir de leur misère. Beaucoup, qui étaient accablés de dettes et menacés de châtiments pour leurs crimes, simulaient le zèle de Dieu et ne voulaient que fuir la potence. Ils étaient bien peu nombreux ceux qu'enflammait l'amour de Dieu et qui voulaient vraiment verser leur sang pour le Saint des Saints. »

Saint Bernard resta à Spire jusqu'au 4 janvier 1146. Le jour de son départ il prêcha encore; puis l'empereur et les princes l'accompagnèrent en grande pompe hors de la ville. Comme ils allaient se séparer, un enfant perclus s'approcha de l'abbé et lui demanda sa bénédiction. Saint Bernard le bénit, et aussitôt l'enfant recouvra l'usage de ses membres. Le peuple fit éclater son admiration; mais saint Bernard dit à Conrad : « C'est à cause de vous que ce miracle a été fait, afin que vous sachiez que Dieu est avec vous et que votre entreprise lui est agréable ».



Saint Bernard et Conrad III — *Composition et dessin de Mucha.*

FRÉDÉRIC BARBEROUSSE

DÉTRUIT MILAN

En 1154, deux habitants de Lodi vinrent supplier Frédéric Barberousse de secourir leur ville que les Milanais opprimaient depuis 40 ans. Frédéric envoya aux magistrats de Milan l'ordre de rendre aux habitants de Lodi leurs anciens privilèges; les Milanais, quand on leur lut ce décret, le couvrirent de huées et le déchirèrent. Ils cessèrent pourtant d'inquiéter les habitants de Lodi et envoyèrent à Frédéric les présents que les villes offraient d'ordinaire à tout nouveau souverain.

Au mois d'octobre 1154, l'armée allemande passa les Alpes. Milan était en guerre avec Pavie et les villes voisines s'étaient engagées dans la querelle. Frédéric, outre le ressentiment de l'injure récente qu'il avait reçue des Milanais, avait la crainte de voir ces bourgeois d'esprit indépendant devenir trop puissants. Il se prononça pour Pavie, mit les Milanais au ban de l'empire et leur enleva presque tous leurs privilèges, entre autres, celui de battre monnaie. Il n'assiégea pourtant pas leur ville; il avait hâte d'aller à Rome se faire couronner. Le pape Adrien IV, chassé de Rome par une émeute, priait instamment l'empereur de venir à son secours.

Frédéric trouva en Toscane trois cardinaux venus au-devant de lui; près de Nepi, il rencontra Adrien IV. Dès leur première entrevue, ils faillirent se brouiller. L'empereur refusa de tenir l'étrier au pape pour l'aider à descendre de cheval, et le pape ne voulut pas lui donner le baiser de paix. Frédéric se soumit, après que des seigneurs allemands lui eurent affirmé que les choses s'étaient passées de la sorte au couronnement de Lothaire, mais il déclara que c'était à saint Pierre, non à Adrien que son hommage s'adressait.

Un peu plus loin, il trouva une ambassade du sénat; un des ambassadeurs lui adressa un discours : « Rome, lui dit-il, après avoir secoué le joug des prêtres, recevra honorablement son empereur s'il vient animé d'un esprit de paix. Écoute cette parole de la reine du monde : « Tu étais étranger, je t'ai « fait citoyen. J'ai été te chercher au delà des Alpes pour te faire empereur. « Ton premier devoir est de jurer d'observer nos lois, de maintenir nos pri- « vilèges, de nous défendre même au péril de la vie contre les barbares. Tu « devras aussi payer, aux officiers qui te proclameront, 5000 livres d'argent. »

Barberousse l'interrompit : « Tes paroles hautaines montrent une sotte arrogance et non un juste sentiment de la situation de Rome. Ta ville n'est plus ce qu'elle fut autrefois; elle obéit après avoir commandé. C'est à l'Allemagne qu'appartiennent aujourd'hui la gloire du Capitole, le courage des guerriers, la sagesse du sénat. Tu me fais des conditions comme si j'étais prisonnier du sénat. Les souverains dictent des lois et n'en reçoivent pas. »

Les Romains refusèrent de lui ouvrir leurs portes; mais un faubourg était resté au pouvoir du pape. Pendant la nuit, l'empereur y pénétra avec mille soldats. Le lendemain, Adrien vint l'y couronner à l'insu des magistrats de Rome. Comme les Allemands se retiraient, ils furent attaqués; un combat s'engagea qui dura toute la nuit; plus de mille Romains périrent.

Mais Rome ne fut pas prise et le pape n'y rentra pas. L'armée allemande était décimée par la fièvre. Frédéric se hâta de regagner les provinces du nord. Quand il arriva au bord de l'Adige, il obligea les Véronais à lui fournir un pont de bateaux; les Véronais, alliés des Milanais, attachèrent mal les barques et jetèrent dans le courant, en amont, des troncs d'arbres qui rompirent le pont. Frédéric fit payer à Vérone une énorme rançon : deux cents Véronais furent pendus; deux cents autres eurent les oreilles et le nez coupés. L'empereur rentra en Allemagne avec une poignée de soldats. Son expédition n'avait fait qu'affaiblir son autorité en Italie; son alliance avec le pape lui avait aliéné le peuple de Rome, et sa cruauté l'avait rendu odieux aux villes Lombardes.

Bientôt le pape lui-même se tourna contre lui; quand Frédéric, qui avait renvoyé sa première femme, voulut se remarier, Adrien refusa de reconnaître son second mariage.

Un incident acheva la rupture. Au mois d'octobre 1157 l'assemblée des princes de l'Empire était réunie à Besançon; deux cardinaux vinrent au nom du pape, demander satisfaction des violences que des seigneurs allemands avaient fait subir à un évêque suédois. La lettre du pape était blessante pour l'empereur. « Tu ne dois jamais oublier, disait Adrien, que ta mère, la sainte Église, t'a élevé au comble des honneurs en te conférant le plus grand des *bénéfices*, la couronne impériale. ». Ce mot *bénéfice*, les princes allemands le comprirent comme si le pape avait voulu dire que l'empire était un fief du Saint-Siège, cette idée les mit en fureur; l'archevêque de Cologne somma le légat de se rétracter; le légat répondit : « Mais, de qui le roi tient-il la couronne, si ce n'est du pape? » Le comte palatin se jeta sur lui l'épée à la main; Frédéric l'arrêta. « Si nous n'étions dans une église, dit-il aux cardinaux, nous vous ferions voir que nos lances sont pointues »; puis il leur ordonna de quitter l'Allemagne par le plus court chemin.

Le pape se plaignit aux évêques allemands de l'insulte faite à ses cardinaux; ses plaintes furent sans effet, tout le clergé allemand trouvait ses prétentions inacceptables. Une grande expédition fut résolue pour l'année suivante. Le pape fit alliance avec les Milanais.

Au mois de juin 1158, l'empereur partit d'Ulm avec une armée formidable; cette expédition était approuvée de toute l'Allemagne, et la plupart des feudataires conduisaient eux-mêmes leurs contingents. En Lombardie, les villes les plus hostiles à l'Allemagne n'osèrent pas désobéir à l'empereur, quand il leur demanda leurs milices; les Milanais seuls essayèrent, mais vainement, d'arrêter les Allemands au pont de Cassano, sur l'Adda. Frédéric passa malgré eux et mit le siège devant Milan.

Milan était une place très forte, entourée de hautes murailles flanquées de tours et d'un large fossé rempli d'eau courante. Les habitants se défendirent vaillamment et repoussèrent plusieurs assauts : mais ils avaient compté sur le secours des villes voisines et ne s'étaient pas approvisionnés pour un long siège. Frédéric le sut et résolut de les prendre par la famine; il fit ravager la plaine qui entoure Milan; arbres, moissons, villages, tout fut détruit.

Après la famine, vint une épidémie; les Milanais désespérés se rendirent au bout de cinq semaines. L'empereur dicta des conditions moins dures qu'on ne croyait. Il prit trois cents otages parmi les nobles et les riches bourgeois, remit en liberté tous les prisonniers et exigea qu'on construisît pour lui, au centre de la ville, un palais impérial, mais il laissa au peuple le droit d'élire ses magistrats municipaux.

Les Milanais devaient, de plus, lui prêter serment de fidélité. La céré-

monie eut lieu à quelque distance de Milan, sur la route de Lodi. On dressa un trône sur une haute estrade, Frédéric et l'impératrice s'y assirent; derrière eux, les princes allemands se tenaient debout. Au milieu d'une double haie de soldats qui bordait la route jusqu'à Milan, une procession s'avança jusqu'au trône. En tête marchaient quinze cents prisonniers délivrés par l'empereur, puis le clergé portant les reliques des églises, les magistrats, et enfin les nobles et les bourgeois, vêtus de haillons, tête et pieds nus, une épée pendue au cou, des croix de bois à la main. Tous s'agenouillèrent et jurèrent obéissance et fidélité.

Mais l'hiver venait, les princes allemands repartirent avec leur troupe. Cette grande expédition n'avait eu d'autre résultat que l'humiliation des Milanais. Frédéric resta en Lombardie, se fit couronner roi, et tint une assemblée générale du royaume.

L'assemblée se réunit dans la plaine de Roncaglia, entre Plaisance et Crémone; outre les possesseurs de fiefs, les consuls et les juges, on y appela les docteurs en droit de l'Université de Bologne. Ces jurisconsultes, qui venaient d'étudier le livre des Pandectes, retrouvé vingt ans auparavant à Amalfi, y avaient découvert que les empereurs romains se faisaient appeler les maîtres du monde, et trouvaient tout naturel que l'empereur d'Allemagne, qu'ils regardaient comme leur héritier, eût les mêmes prétentions. Frédéric entrait volontiers dans ces idées. On raconte que se promenant un jour à cheval avec deux juristes, il leur demanda s'il était vraiment le maître absolu de la terre. « Non, quant à la propriété, répondit l'un. » — « Et quant à la propriété aussi, reprit l'autre. » De retour au camp, l'empereur fit présent au second, du cheval qu'il montait, et n'adressa pas un mot au premier.

L'assemblée se soumit à toutes les prétentions de Frédéric, lui reconnut tous les droits et lui abandonna toutes les franchises. Les consuls des communes furent supprimés et remplacés par des podestats nommés par l'empereur. Ces podestats étaient des seigneurs étrangers qui venaient s'installer dans les villes avec des juges et des soldats; ils avaient tous les pouvoirs de police et d'administration. Mais pendant que durait leur charge ils devaient ne jamais sortir de la ville, ne pas y acheter de maison, ne pas s'y marier, ne s'y faire aucun ami et n'accepter aucune invitation.

L'année suivante, l'archevêque de Cologne, chancelier du royaume d'Italie, et le comte palatin, arrivèrent à Milan pour installer le podestat. Le peuple les attaqua et faillit les tuer. La commune de Milan fut citée alors

devant la justice impériale pour se justifier; elle dédaigna de se faire représenter, et fut mise au ban de l'empire. Les habitants furent déclarés rebelles, leurs biens devaient appartenir à qui voudrait les prendre, la ville devait être rasée.

Les Milanais trouvèrent cette sentence inique. Le traité fait avec l'empereur après la prise de leur ville leur laissait le droit de nommer leurs magistrats : ils prétendaient que l'assemblée de Roncaglia n'avait pas eu le pouvoir d'y renoncer pour eux. Quant à leur serment d'obéissance, « nous l'avons prêté, disaient-ils, mais nous n'avons pas juré de le tenir. » Ils attaquèrent le château de Trezzo où Frédéric avait laissé une garnison, le prirent et le rasèrent. Tous les Italiens au service de l'empereur furent pendus; les Allemands furent jetés en prison.

Frédéric rappela son armée; quand elle fut arrivée, il mit le siège devant la ville de Crème, alliée de Milan, qui avait fermé ses portes au podestat impérial. Après sept mois de résistance, Crème fut prise et détruite; mais l'empereur, qui ne pouvait entretenir son armée pendant l'hiver, fut obligé de la renvoyer.

La rupture de l'empereur et du pape était devenue définitive; Frédéric songeait à séparer l'Allemagne du Saint-Siège et à installer à Trèves un pape allemand; Adrien fit alliance avec Milan et promit d'excommunier l'empereur; il mourut sans avoir eu le temps de tenir sa promesse.

Les cardinaux se réunirent dans la basilique de Saint-Pierre pour élire son successeur. Dans la ville, le parti allemand avait pour lui le Sénat, réconcilié avec l'empereur depuis sa rupture avec le Pape, le bas clergé, les magistrats, presque toute la noblesse et une partie du peuple; mais dans le conclave, le parti italien était le plus fort; son candidat, le cardinal Roland, eut vingt-deux voix; Octavien, le candidat de la faction impériale n'en eut que deux. Après le vote, quand le doyen des diacres s'approcha de Roland pour le revêtir du manteau sacré, les cardinaux de la minorité le lui arrachèrent des mains et le donnèrent à Octavien qui s'en couvrit. Le clergé qui, pendant l'élection, s'était tenu dans bas-côtés de l'Église demanda à grands cris qu'Octavien fût proclamé. Un cardinal fit ouvrir une porte et cria au peuple qui entourait l'Église : « Le seigneur Octavien a été élu au pontificat, revêtu du pallium, assis dans le siège de Saint-Pierre, et appelé le pape Victor; cela vous plaît-il? La foule répondit : « Cela nous plaît » et se précipita dans l'Église pour s'agenouiller devant le nouveau Pape et baiser sa mule. Puis Victor fut conduit en grande pompe au palais de Latran.

Dans le tumulte, Roland et les cardinaux qui l'avaient élu avaient pu s'enfuir; ils s'étaient réfugiés dans une maison forte qui touchait à la basilique. Le Sénat envoya des soldats qui cernèrent la maison et tinrent les cardinaux prisonniers.

Bientôt le peuple de Rome changea d'avis et se mit à insulter le pape Victor. Le Sénat, craignant une émeute, fit transporter les cardinaux dans une tour fortifiée. Les nobles du parti italien vinrent les délivrer et les mirent en sûreté à Cisterna où, le dimanche suivant, Roland fut proclamé Pape sous le nom d'Alexandre III.

Il y eut ainsi deux papes. Tous deux écrivirent à l'empereur pour lui notifier leur élévation. Frédéric voulut paraître impartial; il convoqua un concile à Pavie pour juger l'élection. Alexandre déclara qu'élu par le conclave, il ne pouvait incliner son autorité ni devant l'empereur ni devant un concile, Victor au contraire déclara se soumettre aux décisions de l'assemblée. L'examen de la cause dura sept jours; l'élection de Victor fut déclarée valide, Le lendemain le clergé l'accompagna à la cathédrale; l'empereur, qui l'attendait à la porte, lui tint l'étrier, le conduisit jusqu'à l'autel, s'agenouilla et lui baisa les pieds. Victor excommunia Alexandre III et tous ses partisans.

Mais Victor ne fut reconnu que par l'Empereur. Les rois de France, d'Angleterre et de Hongrie, Milan et les autres villes lombardes se prononcèrent pour Alexandre, qui était alors à Anagni. Quand il apprit la décision du concile il excommunia Frédéric et Victor.

Au printemps de l'année 1161 cent mille Allemands passèrent les Alpes et vinrent rejoindre Frédéric. Il les conduisit aussitôt en Lombardie et fit vœu de ne pas porter la couronne tant qu'il n'aurait pas détruit Milan.

La ville était bien gardée; les Allemands virent qu'il faudrait l'affamer pour l'obliger à se rendre; au mois de juin, ils brûlèrent les moissons; au mois de septembre, ils détruisirent les récoltes d'automne. A cinq lieues à la ronde il ne resta rien sur le sol. Les paysans qui essayèrent d'apporter des vivres à Milan eurent les mains coupées.

A plusieurs reprises les Milanais essayèrent de se dégager. Dans une de leurs sorties, l'Empereur fut renversé de cheval; pour se venger, il fit crever les yeux à douze prisonniers et les renvoya dans la ville. Sur les chemins de Brescia et de Plaisance il éleva des forts où il mit des garnisons, de sorte que Milan n'eut plus de communications avec ses alliés.

Les assiégés ne purent plus compter que sur les provisions qu'ils avaient

entassées dans les greniers publics. A l'entrée de l'hiver, ces greniers furent détruits dans un grand incendie. Les consuls envoyèrent à l'empereur, qui était alors à Lodi, des propositions de paix; ils lui offraient en signe de soumission, de démolir en six endroits le mur de la ville et de recevoir les podestats qu'il leur imposerait. Frédéric répondit qu'il ne ferait grâce aux Milanais que s'ils se rendaient sans condition.

Quand cette réponse fut connue, les magistrats jurèrent qu'ils brûleraient la ville plutôt que de la rendre; mais le peuple, rendu furieux par la faim, se souleva et exigea qu'on se rendît.

Le 1er mars 1162, vingt notables vinrent s'agenouiller devant l'empereur et lui jurer que toutes ses conditions seraient acceptées. Frédéric demanda d'abord les clefs et les bannières de Milan. Trois jours après, les consuls suivis de trois cents chevaliers vinrent les mettre à ses pieds. Alors il exigea qu'on lui livrât le Caroccio.

C'était un char peint en rouge que tiraient quatre paires de bœufs; au milieu se trouvaient la statue du patron de la commune, et un grand mât incliné auquel étaient suspendues les bannières des corporations. Avant la bataille, un prêtre y célébrait la messe et les meilleurs soldats l'entouraient pour le défendre. Les communes libres de Lombardie avaient toutes leur Caroccio, symbole de leur indépendance. Le laisser prendre ou le livrer était la plus cruelle humiliation.

Milan livra son Caroccio. Tous les habitants l'accompagnèrent, vêtus de haillons et des croix à la main. Devant l'empereur les Milanais s'agenouillèrent, le char s'arrêta, et le mât qui portait les bannières s'inclina. Un Allemand qui était auprès de Barberousse raconte qu'il eut peur quand il vit cette grande pièce de bois s'abaisser; il crut que l'échafaudage du Caroccio s'effondrait et fut surpris de voir la pointe du mât s'arrêter à quelque distance du sol.

Alors un des consuls éleva la voix; il supplia l'empereur d'avoir pitié de sa patrie. La foule en sanglotant répéta ses dernières supplications. Les Allemands pleuraient de pitié; un comte Italien qui servait dans l'armée Allemande se jeta aux pieds de Frédéric et demanda grâce pour les vaincus. Frédéric se défiant de la bonté de sa femme, ne lui avait pas permis d'assister à cette cérémonie. Les Milanais, ne la voyant pas, jetaient leurs croix vers ses fenêtres et la suppliaient à grands cris de venir intercéder pour eux.

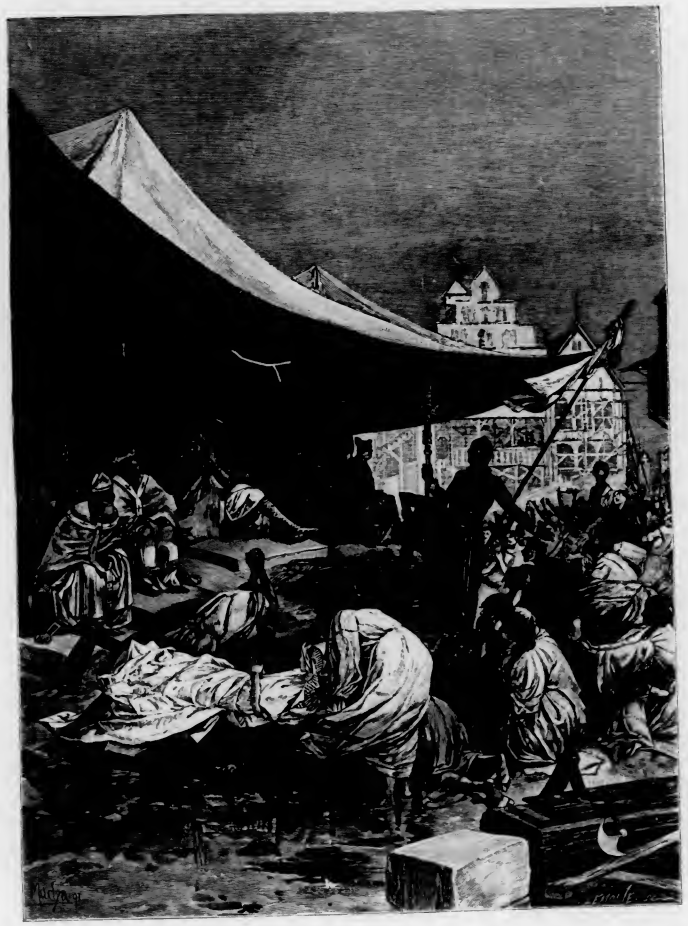
L'empereur garda « un visage de pierre »; il dit qu'il ferait connaître sa volonté plus tard et partit pour Pavie.

Quinze jours après, il envoya aux Milanais l'ordre de sortir de leur ville « dans un délai de huit jours, et d'aller s'établir comme laboureurs à moins de deux milles des murailles. C'est par bonté, ajouta-t-il, que je vous laisse la vie; si j'agissais selon la justice, je devrais vous faire tuer tous ».

Le délai expiré, l'empereur arriva avec une partie de son armée et les milices des villes italiennes ennemies de Milan. Il les partagea en autant de corps qu'il y avait de quartiers dans la ville, et donna à chaque corps un quartier à détruire, avec l'ordre ne rien épargner. Les Italiens se mirent avec joie à cette besogne; on commença par le pillage, toutes les maisons et les églises elles-mêmes furent dépouillées, puis on mit le feu aux quatre coins de la ville. Ce qui résista à l'incendie fut démoli à la pioche, les murailles furent rasées.

L'église de Saint-Ambroise resta seule debout; avant de s'éloigner, Frédéric y entendit la messe, le 1er avril, dimanche des Rameaux.

Cette année 1162, il data ses lettres de « la destruction de Milan ».



Frédéric Barberousse détruit Milan. — *Composition et dessin de Mucha.*

MORT DE FRÉDÉRIC BARBEROUSSE

En 1187, on apprit que le sultan Saladin s'était emparé de Jérusalem; la croix du Temple avait été abattue, traînée dans les rues et battue de verges. Le pape envoya des légats à tous les princes d'Occident pour les inviter à délivrer la Terre Sainte.

A l'assemblée qui se tint à Mayence au mois de mars 1188, tous les seigneurs allemands prirent la croix. L'empereur Frédéric Barberousse, qui avait accompagné son oncle Conrad à la dernière croisade, savait les inconvénients des vagabonds indisciplinés et des foules misérables : il annonça qu'il ne laisserait partir que les hommes valides, ayant un cheval et assez d'argent pour vivre au moins deux ans. On devait se réunir à Ratisbonne en 1189, le 23 avril, jour de Saint-Georges.

L'empereur envoya quatre ambassades; l'une à Saladin, pour le sommer courtoisement de laisser la Palestine aux chrétiens, les autres au roi de Hongrie, à l'empereur grec, et au sultan d'Iconion, pour leur demander la permission de traverser leurs territoires. Le roi de Hongrie accorda cette permission et fixa le prix des vivres et des fourrages. Le sultan d'Iconion, Kilig-Arslan, promit d'être, lui et les siens, aux ordres de l'empereur chrétien. Ce sultan était favorable aux Occidentaux; en Europe, on disait qu'il voulait se faire chrétien, et qu'il avait demandé des missionnaires au pape; les musulmans le croyaient « philosophe », c'est-à-dire incrédule, et le sultan d'Alep, Noureddin, l'avait obligé à renouveler sa profession de foi au Coran. L'empereur grec accorda le passage; ses envoyés conclurent avec Frédéric un traité promettant que les pèlerins recevraient gratuitement les fruits, les légumes, le bois et le foin pour leurs chevaux; ils devraient payer les autres

choses aux prix habituels, ne pas s'écarter des routes et ne jamais entrer dans les maisons sans la permission des habitants; Frédéric envoya à Constantinople une nouvelle ambassade pour confirmer ce traité. Quant à Saladin, il répondit qu'il refusait d'évacuer Jérusalem, et sommait au contraire les chrétiens d'abandonner les trois villes qu'ils possédaient encore en Palestine; à cette condition, il mettrait en liberté ses prisonniers.

Enfin, le 11 mai 1189, l'empereur partit de Ratisbonne, emmenant son second fils, Frédéric, et laissant la régence à Henri, son fils aîné. Il avait avec lui cent mille hommes quand il entra en Hongrie.

Le roi de Hongrie le reçut en ami, lui offrit des fêtes et donna à l'armée des chariots de farine et de vin; mais les croisés se plaignaient d'être volés par les Hongrois dans le change des monnaies. Au commencement l'empereur et les princes descendirent le Danube en bateau; l'armée longeait le fleuve puis tout le monde prit la route de terre et Frédéric donna ses barques au roi de Hongrie.

A travers la Bulgarie et la Thrace, on atteignit l'Hellespont; l'empereur grec avait prêté quinze galères, soixante-dix navires et cent cinquante gros vaisseaux. Le passage du détroit dura sept jours.

Arrivés en Asie, les croisés abandonnèrent leurs chariots, chargèrent sur des bêtes de somme leurs provisions et leurs bagages, et se remirent en route. Ils avançaient péniblement à travers des torrents, des montagnes abruptes et des vallées marécageuses; les Grecs gênaient leur marche, refusaient de leur fournir des guides et de leur vendre des vivres. Dans les endroits difficiles, des bandes de brigands massacraient les pèlerins isolés; ils étaient d'ailleurs peu courageux, et ne tenaient jamais pied contre les attaques des Allemands. Un jour, dit un chroniqueur, un Souabe d'Ulm tua, à lui tout seul, dix Grecs qui venaient d'assassiner son frère. Une autre fois, Conrad, comte de Doremberg, envoyé pour reconnaître des passages, vit, à l'entrée d'une vallée, des tentes de brigands qui étaient venus préparer une embuscade; il mit son cheval au galop, et arriva sur eux en criant. Les Grecs, effrayés, s'enfuirent à toutes jambes, et Conrad rejoignit l'armée avec leurs chevaux et un riche butin trouvé dans leurs tentes.

Frédéric s'attendait à rencontrer l'empereur grec Isaac, qui lui avait fait annoncer sa visite; il ne vint pas, mais un messager apporta, de sa part, une coupe d'or et une tente de soie.

Le 21 avril, après trois semaines de marche, on arriva en vue de Philadelphie. Quelques croisés, trouvant des blés mûrs, se mirent à les moissonner; les gens du pays s'y opposèrent; il y eut un combat sanglant. Les Allemands, furieux, voulaient attaquer Philadelphie pour se venger; l'empereur s'y opposa, parce que cette ville était, dans cette région, le seul refuge des chrétiens contre les incursions des Turcs; il reçut les excuses du gouverneur, renvoya les otages grecs et marcha sur Laodicée, toujours inquiété par des bandes de pillards.

Laodicée était la dernière ville grecque qu'on dût traverser; l'armée s'y reposa quelques jours et renouvela ses provisions. Puis on entra dans un pays désolé, sans végétation et sans eau. Les habitants s'étaient enfuis, abandonnant leurs tentes et leurs troupeaux; le premier jour on rencontra des milliers de moutons et de chèvres. Les croisés voulaient s'en emparer, mais l'empereur interdit sévèrement tout pillage. Il comptait encore sur les bonnes dispositions des Turcs et ne voulait pas les irriter. Il fallut bientôt renoncer à cette attitude pacifique; les croisés se virent attaqués de tous les côtés par les Turcs qui, du haut des montagnes, faisaient rouler sur eux des rochers et des chariots chargés de pierres ou les massacraient quand ils s'écartaient du gros de l'armée. Il devint impossible de se procurer du fourrage et beaucoup de chevaux moururent de faim.

Sur le territoire du sultan d'Iconion, les attaques se multiplièrent; les ambassadeurs du sultan qui accompagnaient Frédéric affirmèrent que leur maître n'en était pas responsable et qu'elles étaient le fait de nomades qui ne reconnaissaient point de maître. La vérité était que le sultan qui avait traité avec Frédéric n'avait plus aucun pouvoir : il avait été détrôné par son fils Kutbeddin, musulman fanatique, qui avait épousé la fille de Saladin.

Un jour, les croisés aperçurent une armée de Turcs massés sur une colline. Après une halte simulée, Frédéric fit lever toutes les tentes, excepté la sienne, dans laquelle il avait placé ses meilleurs soldats; une bonne troupe était cachée dans un bois autour duquel brûlaient des feux de bois mouillé d'où s'élevait une épaisse fumée. Les Turcs, croyant que les croisés avaient précipité leur départ par crainte d'une attaque, coururent à cette tente abandonnée pour la piller. Alors les Allemands sortirent de la tente et du bois; l'arrière-garde, qui n'était pas encore loin, revint en courant; plus de cinq cents Turcs périrent. Les ambassadeurs du sultan, qui assistaient au massacre, surent dissimuler leur douleur : « Ces gens, disaient-ils à Frédéric, sont des brigands qui ne reconnaissent aucune loi; ils osent même quelquefois

attaquer les troupes du sultan et piller son territoire. Il sera bien content quand il saura comment vous les avez reçus. »

A Suzopolis les croisés n'osèrent s'engager dans le massif de montagnes qui les séparait d'Iconion. C'était le chemin ordinaire et le plus court, mais il fallait traverser un pays stérile et sans eau. Un prisonnier turc à qui l'empereur fit grâce de la vie, promit d'indiquer un autre chemin, plus long, difficile au début, mais qui, en un jour ou deux, amènerait l'armée dans une vaste plaine où l'on trouverait tout en abondance. On lui mit au cou une chaîne de fer tenue par deux soldats et l'armée le suivit. Le même jour on arriva au sommet d'une montagne où paissaient des troupeaux; on pouvait voir déjà la plaine annoncée par le guide. La descente fut très difficile; beaucoup de chevaux tombèrent dans des précipices. A l'entrée de la plaine, les croisés rencontrèrent une armée de Turcs; il y eut une bataille où le duc de Souabe fut blessé; les jours suivants, les ennemis revinrent plus nombreux; toutes leurs attaques furent repoussées, mais ils serraient de près les croisés, et les empêchaient de se procurer des vivres. Leurs chefs proposèrent la paix : « Nous sommes des mercenaires, firent-ils dire à l'empereur, donnez-nous de l'argent, et nous vous laisserons tranquilles. » Frédéric se moqua d'eux; il leur donna une pièce d'argent en leur disant : « S'il faut acheter la paix avec vous, voici tout ce qu'elle vaut, partagez-vous cette pièce ».

Les ambassadeurs du sultan, qui cherchaient un prétexte pour s'éloigner des Allemands, dirent à Frédéric : « Envoyez-nous avec un de vos chevaliers auprès de l'émir de Philomélium; nous le déciderons à imposer la paix à ces bandes féroces ». L'empereur y consentit; les ambassadeurs partirent et ne revinrent pas. Quelques jours après, ils firent réclamer leurs bagages et Frédéric les leur fit envoyer. Gottfried de Wissenbach, le chevalier qui les accompagnait, fut fait prisonnier et envoyé à Iconion.

En approchant de Philomelium, les Allemands furent complètement enveloppés par les Turcs; la famine devint terrible, on n'eut plus d'autre nourriture que les chevaux et les mulets. Quelques croisés pris de désespoir et « poussés par le diable » passèrent aux ennemis et se firent musulmans. D'autres, mourant de faim et de soif, se couchèrent les bras en croix et attendirent la mort en priant à haute voix; des Sarrasins vinrent leur couper la tête.

Le jour de la Pentecôte, les croisés, bloqués dans un endroit stérile, apprirent que Melik, le gendre du sultan, les attaquerait bientôt avec une

armée très nombreuse. Frédéric réunit les plus puissants et les plus braves de ses vassaux; « ils arrivèrent à pied, épuisés de fatigue et de faim, sales, avec des vêtements déchirés et des armes rouillées ». L'évêque de Wurzbourg prêcha; après lui, Frédéric fit un discours qu'on acclama. Le lendemain, après la messe, tout le monde communia et l'armée se disposa en triangle.

Les conseillers de Melik lui conseillaient d'éviter la bataille; « la famine, disaient-ils, vaincra plus sûrement les croisés ». Il méprisa ce conseil et engagea le combat. Les Turcs furent mis en fuite; Melik, renversé de cheval et remis en selle par les siens, s'enfuit à Iconion par des chemins détournés.

Après la victoire, le chevalier Louis de Helfenstein affirma en présence de l'empereur, sous le serment et sur la foi de son pèlerinage et du Saint-Sépulcre, qu'il avait vu saint Georges combattre avec les chrétiens à la tête d'une légion vêtue de blanc et montée sur des chevaux blancs. Beaucoup de croisés et même quelques Turcs déclarèrent avoir vu aussi la légion blanche.

L'armée continua sa marche à travers un pays de plus en plus aride. La chaleur du jour était insupportable et l'on ne trouvait pas d'eau; on tuait les chevaux pour boire leur sang. Beaucoup de croisés, exténués, se couchèrent pour mourir; l'empereur eut pitié d'eux et fit faire halte. Toute la nuit le camp fut plein de gémissements. « Si je voulais, dit le prêtre Ansbert, raconter les misères que les croisés souffrirent pour le nom du Christ, je n'y parviendrais pas quand même les anges me prêteraient leur langage. Le fameux Homère, l'éloquent Lucain, le poète de Mantoue lui-même, mettraient le doigt sur leur bouche et resteraient comme des hommes sans langue. »

Le lendemain on aperçut un marais; les croisés burent avidement l'eau croupie et mangèrent les herbes et les racines qui croissaient autour. Ils brûlaient leurs selles et leurs vêtements pour faire cuire de la viande de cheval.

Des envoyés de Melik vinrent dire à l'empereur que, s'il voulait donner trois mille pièces d'or et le pays des Arméniens, les Turcs lui livreraient passage et lui fourniraient des vivres. Frédéric répondit : « Nous avons coutume, non d'acheter notre chemin avec de l'or, mais de nous l'ouvrir par le fer, et avec le secours de Notre-Seigneur Jésus-Christ dont nous sommes les soldats ». — « Eh bien! dit le Turc en se retirant, demain vous serez attaqués par toutes les forces du sultan. »

Cette menace jeta les croisés dans une grande tristesse; pour relever leur courage, les évêques firent chanter les hymnes de saint Georges et de saint Victor. Pendant ce temps, l'empereur délibérait avec ses conseillers. Les

uns, pensant qu'une armée réduite et épuisée de fatigues et de privations ne pouvait enlever une grande ville comme Iconion, étaient d'avis de la laisser de côté et de marcher directèment sur l'Arménie. Les autres objectèrent que l'Arménie était encore bien loin, qu'on n'avait plus de chevaux et que, cernés par les Turcs, on ne pouvait vivre; il valait bien mieux aller à un combat même désespéré que de mourir honteusement de faim et de soif. Tout le monde se rangea à cet avis. L'empereur promit solennellement de consacrer une basilique à saint Georges si sa protection tirait l'armée de ce danger.

Au matin, après une communion générale, on se remit en marche, lentement, pour permettre aux malades de suivre; on arriva ainsi aux portes d'Iconion et l'on campa dans un parc appartenant au sultan. On y trouva de l'eau et de l'herbe; les croisés détruisirent deux beaux palais. Le soir il y eut un violent orage, les tentes furent inondées et les croisés durent passer la nuit debout : on régla le plan de bataille pour le lendemain.

Il n'y avait plus que mille chevaliers en état de combattre, avec des chevaux et des armes en bon état. On les partagea en deux troupes; la première, conduite par le duc de Souabe, devait attaquer la ville, pendant que l'autre, sous le commandement de l'empereur, tiendrait à distance l'armée turque. Les bagages et le peuple sans armes seraient exposés au hasard des événements, sans garde militaire.

L'empereur dit à son fils : « Quoi qu'il arrive, je ne vous porterai aucun secours et n'en attendrai aucun de vous ». Puis il dit aux soldats : « Je vous recommande que personne ne cherche à faire du butin ou ne porte secours à son ami blessé; vous ne devez songer qu'aux ennemis à repousser. Que celui qui a des vivres partage avec celui qui en manque. Demain nous serons tous riches; si nous battons nos ennemis, nous aurons leurs vivres et leurs dépouilles; si nous mourons pour le Christ, nous entrerons en possession des biens célestes ».

Au matin, la tempête cessa. Les croisés plièrent leurs tentes humides et communièrent. Au moment où l'armée se mettait en marche, arrivèrent des envoyés du sultan qui demandèrent la paix : « Rendez-moi mon ambassadeur que vous retenez prisonnier, dit l'empereur, envoyez-moi des hommes ayant qualité pour conclure un traité et nous discuterons les conditions de paix ». Mais il ne prit pas au sérieux cette démarche et ordonna à son fils de marcher sur la ville.

La troupe du duc de Souabe mit en fuite l'armée de Melik qui venait au

devant de lui. Melik se réfugia dans la citadelle, les Allemands entrèrent en maîtres dans la ville.

Pendant ce temps la troupe de Frédéric, qui ignorait cette victoire, courait de grands dangers. L'armée turque, très forte, était retranchée derrière des haies et des fossés que la cavalerie ne pouvait franchir. Les Allemands n'attendaient plus que la mort; déjà les évêques et les prêtres avaient revêtu leurs ornements pour mourir : « Je donnerais ma vie, disait Frédéric, pour que l'armée fût à Antioche ». Puis, craignant de décourager ses soldats, il s'écria : « A quoi bon nous affliger? Le Christ est vainqueur, le Christ est roi; suivez-moi, vous qui êtes sortis de votre pays pour gagner la couronne éternelle ». Enfin les croisés enfoncèrent les Turcs; plus de dix mille Turcs périrent. Après cette victoire, l'empereur entra dans la ville; son fils y était déjà installé et lui fit une réception solennelle. Les croisés trouvèrent des fossés pleins de blé et d'orge, de l'huile et du vin en abondance; dans le seul palais de Melik on trouva cent mille marcs d'or qu'il avait reçus de Saladin comme dot de sa fille ou pour soudoyer des troupes. Le lendemain les croisés entendirent une messe d'actions de grâces où on leur lut l'épître dans laquelle il est question d'Iconion.

Melik demanda la paix. Frédéric exigea vingt otages, le libre passage à travers le pays et le droit d'approvisionner son armée. A la fin de la semaine, les croisés partirent pour Laranda où ils campèrent. Là, ils furent effrayés par un tremblement de terre; réveillés au milieu de la nuit par un bruit terrible « comme d'une armée fondant sur eux », ils se demandaient d'où venait ce bruit et personne ne pouvait répondre. Plus tard, ils y virent le présage de leurs désastres.

De Laranda, ils arrivèrent à un village chrétien où la vue des croix plantées dans les champs les remplit de joie. Après avoir franchi une montagne très escarpée, ils furent enfin hors des limites du pays turc. Les otages du sultan demandèrent alors à retourner chez eux; mais comme les conditions du traité n'avaient pas été loyalement exécutées, l'empereur refusa de les relâcher et les fit garder plus étroitement.

L'armée passa autour du château fort de Sibilia qui servait à protéger les chrétiens du pays contre les attaques des infidèles, puis vint camper au bord d'un grand lac où la cavalerie se rafraîchit et trouva de bons pâturages; mais les vivres pour les hommes manquaient, la chasse fournissait peu de gibier, il fallut tuer des chevaux.

En avançant le long du Sélef, on rencontra auprès d'un pont de pierre, des ambassadeurs envoyés par le prince Léon d'Arménie; ils s'agenouillèrent devant l'empereur et lui offrirent, de la part de leur maître, le droit de disposer du pays. Frédéric les retint amicalement et les consulta sur la marche de l'armée; apprenant qu'il y avait encore des passages très difficiles à traverser, il défendit d'annoncer cette nouvelle aux soldats.

Bientôt, le chemin devint si difficile qu'on ne put plus conserver aucun ordre. Il fallait continuellement gravir des rochers et franchir des torrents. On arriva ainsi au sommet d'une montagne dont les pentes étaient très escarpées; une partie de l'armée passa pendant la nuit, l'obscurité les empêchant de s'effrayer des précipices au-dessus desquels ils marchaient. Au point du jour, l'arrière-garde, où se trouvaient les évêques, les blessés et les malades, atteignit la crête; la descente fut très difficile, il fallut traîner les malades sur des boucliers, beaucoup durent ramper sur leurs mains.

L'empereur, sur le conseil des habitants du pays, descendit avec quelques cavaliers, par un sentier rapide, au bord du fleuve. Arrivé en bas, il se reposa et mangea, puis il entra dans l'eau, malgré ceux qui l'accompagnaient. Tout d'un coup il perdit ses forces et le courant l'entraîna; un chevalier parvint à le saisir, mais le courant lui fit lâcher prise et il eut beaucoup de peine à se sauver lui-même. D'autres mirent leurs chevaux à la nage et purent ramener l'empereur sur la rive. Il était mort.

On ne sait pas bien pourquoi Frédéric s'était mis à l'eau; parmi ses contemporains, les uns ont dit qu'il essayait d'atteindre sur l'autre rive un chemin plus facile; d'autres que les Allemands traversaient le fleuve, serrés les uns contre les autres pour résister au courant et que l'empereur s'étant séparé de ses voisins, avait été entraîné; d'autres enfin qu'il voulait se baigner. Mais un contemporain anglais trouvait absurde cette dernière explication : « Il n'est pas croyable, écrivait-il, qu'un empereur aussi sérieux ait pu, pour une frivole fantaisie, confier à l'onde perfide le salut de tant de monde ».

Suivant la coutume de l'époque, on fit bouillir son corps pour séparer la chair des os qu'on voulait ensevelir à Jérusalem; on enterra son cœur à Antioche et ses entrailles à Tarse. Devant Saint-Jean d'Acre, la peste se mit parmi les croisés, beaucoup moururent, les autres s'en revinrent sans avoir rien fait. On ne sait pas ce que devinrent les ossements de l'empereur.

Mort de Frédéric Barberousse. — *Composition et dessin de Mucha.*

FRÉDÉRIC II A JÉRUSALEM

En 1225, l'empereur Frédéric II épousa Yolande, fille de Jean de Brienne, roi détrôné de Jérusalem, et jura de conduire une croisade en Palestine; mais il demanda un délai de deux ans. Trois fois déjà, il s'était croisé; chaque fois il avait eu des raisons ou des prétextes pour ne pas partir.

Le délai expiré, le pape Grégoire IX le somma de tenir sa promesse. Frédéric convoqua ses vassaux; au mois de juillet 1227, quarante mille croisés se réunirent à Brindes. Ils s'entassèrent pêle-mêle sur une plage malsaine, mal nourris, buvant de mauvaise eau; beaucoup moururent de la peste. Le 8 septembre Frédéric s'embarqua avec le landgrave de Thuringe.

Trois jours après ils débarquèrent à Otrante; tous deux étaient malades, le landgrave mourut le lendemain. La flotte continua sa route, sous le commandement d'Hermann de Salza, grand maître de l'Ordre teutonique. Frédéric envoya au pape une ambassade composée de deux évêques, deux juges et un comte pour raconter ce qui s'était passé; les légats du pape eux-mêmes confirmèrent le récit des envoyés de l'empereur.

Grégoire IX ne voulut croire ni les ambassadeurs ni les légats; il excommunia l'empereur, et écrivit même aux rois chrétiens une lettre où il accusait Frédéric d'avoir réuni des croisés à Brindes pour les faire mourir de faim et de soif. Frédéric répondit par un manifeste où il affirmait son intention de délivrer la Terre Sainte et offrait de montrer les traces de la maladie qui l'avait obligé à revenir. L'empereur était très populaire à Rome; le jeudi saint, le pape, ayant prêché contre lui, fut injurié et malmené par le peuple, chassé de l'église et obligé de s'enfuir à Pérouse.

Quoique excommunié, Frédéric rassembla de nouvelles troupes pour

les mener en Palestine : le pape s'y opposa de toutes ses forces et défendit de lever, pour la croisade, ni impôt ni chevalier; il excita même les Lombards à détrousser les Allemands qui traversaient l'Italie pour rejoindre l'empereur; en Allemagne, les Franciscains et les Dominicains prêchèrent contre l'expédition.

Mais Frédéric était résolu à partir. Al-Kamèl, sultan du Caire, l'appelait à son secours contre son frère Al-Moadam, sultan de Damas, et Gelal-Eddin, sultan du Kharism, qui avait envahi la Syrie. Jérusalem appartenait au sultan de Damas; mais Al-Kamèl promettait à Frédéric de lui céder cette ville s'il lui aidait à vaincre son frère.

Au mois d'avril 1229, Frédéric tint à Barletta une grande assemblée de seigneurs, en plein air. Beaucoup de prélats y assistèrent malgré la défense du pape. L'empereur, assis sur un trône élevé, lut son testament et nomma le duc de Spolète régent du royaume de Sicile pendant son absence.

Il partit de Brindes le 18 juin. Le pape annonça à la chrétienté que « ce Frédéric, qui se dit empereur, instrument du diable et ministre de Mahomet, s'était mis en mer avec quelques chevaliers, faisant mine d'aller à Jérusalem ».

Après vingt-quatre jours de traversée, Frédéric aborda à Saint-Jean-d'Acre. Avant lui étaient arrivés deux Franciscains envoyés par le pape pour défendre aux chrétiens d'Asie de lui obéir. Pour mettre en repos la conscience de ses soldats, il fit donner ses ordres à l'armée, non en son nom, mais au nom de Dieu. Quand il se mit en marche sur Jaffa, où était alors Al-Kamèl, les Hospitaliers et les Templiers, refusant de se joindre à lui, le suivirent à une journée de marche.

L'empereur, en arrivant, envoya au sultan deux députés avec des cadeaux. Le sultan vint, en grande pompe, au-devant des députés; toute l'armée musulmane prit les armes. Frédéric demandait avec Jérusalem toutes les villes anciennement possédées par les Francs, et l'exemption de tout tribut pour les marchands de ses Etats qui venaient commercer à Alexandrie et à Rosette. Le sultan ne répondit pas à ces propositions; il parla seulement de son estime pour l'empereur et de son désir de vivre en paix avec lui. Depuis qu'il avait appelé Frédéric, la situation avait changé; le sultan de Damas était mort, ne laissant qu'un tout jeune fils; son oncle Al-Aschref, sultan de Kelat, avait d'abord voulu le protéger, mais Al-Kamèl l'ayant menacé de se retirer en Égypte et de le laisser seul aux prises avec les chré-

tiens, les deux oncles s'étaient mis d'accord pour dépouiller leur neveu. Le sultan n'avait donc plus besoin de Frédéric et regrettait de l'avoir appelé.

Néanmoins les négociations furent amicales. A la cour du sultan on admirait la bravoure et la magnificence de Frédéric; on vantait ses connaissances en médecine, en philosophie et en géométrie, dont lui-même se déclarait redevable aux leçons des Arabes de Sicile. Chez les chrétiens, on se souvenait que, dans la dernière guerre, Al-Kamèl avait sauvé de la mort l'armée prisonnière du roi de Jérusalem; lui aussi aimait les sciences et la poésie. Plusieurs fois Frédéric adressa au sultan des problèmes de géométrie et de philosophie. Le sultan consultait les savants de sa cour et envoyait à l'empereur les solutions avec de nouveaux problèmes. L'émir Fakr-Eddin, chargé des négociations entre les deux souverains, très instruit lui-même, prenait part à ces concours; Frédéric, qui l'avait connu en Sicile, où il était allé comme ambassadeur d'Al-Kamèl, l'avait en grande estime. L'émir employa son influence à encourager les sympathies que les deux princes avaient l'un pour l'autre. Frédéric offrit au sultan sa cuirasse et son épée; le sultan lui donna un éléphant, plusieurs chameaux et une troupe de danseuses.

Cette amitié de l'empereur pour le sultan exaspérait les Templiers. Un jour, Frédéric visitant le château des Pèlerins qui leur appartenait, ils le menacèrent de « le jeter dans un lieu d'où il ne sortirait plus ». Une autre fois, sachant que l'empereur avait projeté de se baigner dans le Jourdain, ils écrivirent au sultan le moyen de s'emparer de lui. Le sultan envoya la lettre à l'empereur; en le remerciant, Frédéric lui demanda, comme une marque d'amitié personnelle, de lui livrer Jérusalem :

« Je suis ton ami, écrivit-il, c'est toi qui m'as engagé à venir ici. Les rois et le pape sont instruits de mon voyage; si je m'en retourne sans avoir rien obtenu, je perdrai toute considération à leurs yeux. Cette Jérusalem n'est après tout qu'une ville ruinée; donne-la moi telle qu'elle est, pour qu'à mon retour, je puisse lever la tête parmi les rois. » — « Je n'insisterais pas autant, dit-il à l'émir en lui donnant cette lettre, si je ne craignais de perdre mon autorité en Occident. »

En réalité, Frédéric avait hâte de rentrer en Europe, où ses affaires allaient mal. Son beau-père, Jean de Brienne, dévoué au pape, avait envahi son royaume de Naples. Déjà l'étendard du pape, surmonté de la tiare de saint Pierre, flottait sur Capoue. L'empereur venait de recevoir du comte d'Acerra, son lieutenant en Sicile, la lettre suivante :

« Après votre départ, le pape Grégoire a assemblé une armée nombreuse dont il a donné le commandement à Jean de Brienne, jadis roi de Jérusalem; celui-ci est entré dans vos États avec l'espérance de s'en rendre maître et de parvenir à l'empire; il dit déjà qu'il n'y a point d'autre empereur que lui. Les soldats du pape brûlent les villages et font des prisonniers qu'ils torturent pour les obliger à payer rançon; ils n'ont point d'égard pour les femmes ni de respect pour les lieux sacrés; ils prennent vos villes sans considérer que vous êtes au service de Jésus-Christ. Le clergé de votre empire ne peut comprendre comment un pape peut tenir une telle conduite et faire la guerre à des chrétiens. Donnez des ordres pour mettre votre vie et votre liberté en sûreté. Jean de Brienne a mis des gardes dans les ports pour arrêter les messagers qu'on y envoie ou qui en viennent. Son dessein est de vous faire arrêter si vous revenez sans précautions; prenez vos mesures pour éviter ses pièges et vous rendre sans accident dans vos États où votre présence est nécessaire. »

Enfin le sultan consentit à céder Jérusalem et la paix fut conclue le 18 février 1229. Voici comment Frédéric l'annonça au roi d'Angleterre :

« Frédéric, par la grâce de Dieu, empereur des Romains, toujours auguste, roi de Jérusalem et de Sicile, à son ami Henri, roi d'Angleterre, salut et sincère amitié. — Que tous se réjouissent et s'exaltent dans le Seigneur. Dieu, par sa miséricorde, a permis que le sultan de Babylone consentît à nous rendre la sainte Jérusalem, ce lieu qu'ont touché les pieds de Jésus-Christ, où les chrétiens peuvent l'adorer en esprit et en vérité. Nous vous assurons que cette restitution n'est pas feinte, mais qu'elle est réelle et qu'elle comprendra aussi la terre qui s'étend jusqu'au littoral de Joppé, afin que les pèlerins puissent aller au Saint-Sépulcre et en revenir en toute sûreté; sous cette condition, toutefois, que les Sarrasins de cette partie de la Palestine qui ont une grande vénération pour le Temple, conservent le droit d'y aller. Mais ils devront s'y rendre sans armes, ne pas résider dans la ville, et, leur prière finie, se retirer. En outre, on nous a rendu Bethléem, tout le pays entre cette ville et Jérusalem, la cité de Nazareth, le territoire de Thoron, Sidon avec sa plaine et ses dépendances. Cette ville est la plus riche de la contrée. De plus, nous avons le droit de faire relever les châteaux de Joppé, de Césarée, de Sidon et le château de Sainte-Marie, que les chevaliers de l'Ordre teutonique avaient construit sur les hauteurs d'Acre.

Pendant la trêve qui doit durer dix ans, le sultan ne peut élever de nouvelles forteresses sans notre permission. »

Après la conclusion de la paix, Frédéric arma chevalier l'émir Fakr-Eddin.

Mais les envoyés du pape et les Templiers étaient parvenus à soulever contre l'empereur les chrétiens de Palestine; quand il fit son entrée à Jérusalem, il n'eut avec lui que les barons allemands et les chevaliers teutoniques. L'archevêque de Césarée jeta l'interdit sur la ville, le patriarche de la Judée défendit aux pèlerins de visiter les églises. Au milieu d'un morne silence, l'empereur se rendit à l'église du Saint-Sépulcre; il la trouva tendue de noir et déserte; les images des saints étaient voilées. Il fit mettre une couronne sur l'autel, s'agenouilla et pria; puis il alla prendre la couronne et la mit sur sa tête. Ses soldats l'acclamèrent roi de Jérusalem.

Le lendemain, Frédéric visita Jérusalem. L'émir Schems-Eddin, cadi de Naplouse, était chargé par le sultan de l'accompagner. Il avait ordre de veiller à ce qu'on ne fît rien de ce qui pouvait déplaire à l'empereur chrétien, surtout d'empêcher qu'on ne prêchât dans la mosquée d'Omar, et qu'on ne chantât la prière du haut des minarets. Le premier jour, le cadi oublia de donner les ordres nécessaires et les muezzins s'acquittèrent de leurs fonctions comme à l'ordinaire; l'un d'entre eux affecta de crier plus haut que d'habitude les passages dirigés contre les chrétiens, celui-ci entre autres : « Comment serait-il possible que Dieu eût eu pour fils Jésus, fils de Marie? » L'empereur était logé chez le cadi, tout près du minaret; il dut entendre ces paroles. Le cadi, très mécontent, fit appeler le muezzin, le réprimanda durement et lui défendit de faire la prière à voix haute aussi longtemps que l'empereur serait à Jérusalem. Le lendemain, Frédéric, n'entendant plus le muezzin, demanda au cadi : « Qu'est donc devenu l'homme qui, il y a deux jours, chantait sur le minaret? — Nous l'avons fait taire, dit le cadi, parce que ce qu'il chantait pouvait vous déplaire. — Vous avez eu bien tort, répondit Frédéric; pourquoi manquer à vos coutumes et à votre religion à cause de moi? Eh! par Dieu, si vous veniez dans mes États, je ne pourrais pas vous faire la même politesse. »

Le desservant qui l'accompagna dans la mosquée d'Omar le trouva très aimable mais peu imposant. « L'empereur est roux et chauve, dit-il à un chroniqueur arabe, il a de plus la vue très basse; si on le vendait comme esclave, on n'en tirerait pas deux cents drachmes. » Frédéric déclara à son

guide qu'une des raisons qui l'avaient fait venir à Jérusalem, c'était le désir d'entendre les musulmans chanter la prière; il voulut voir de près la chaire où les imams prêchaient. Pendant qu'il était dans la mosquée, un prêtre chrétien y entra, l'Évangile à la main. Il avait été convenu que les musulmans seraient à l'abri de toute insulte dans leurs mosquées et qu'on ne pourrait en aucun cas les troubler dans leurs cérémonies. L'empereur fit sortir le prêtre; il annonça qu'il punirait sévèrement tout chrétien qui entrerait sans permission dans la mosquée. « Ici, ajouta-t-il, nous sommes les serviteurs du sultan; c'est par grâce qu'il nous a rendu nos églises, nous ne devons pas abuser de sa bonté. »

Dans la chapelle Sacra, il se fit expliquer l'inscription rappelant que Saladin avait délivré la ville sainte de la présence des chrétiens idolâtres; il demanda pourquoi on avait mis des grillages aux fenêtres, on lui dit que c'était pour empêcher les oiseaux d'entrer : « Vous êtes bien protégés contre les oiseaux, répondit-il, mais en place, Dieu vous a envoyé des porcs ». Les musulmans pensèrent qu'il voulait parler des chrétiens. Quand ils firent leurs prières de midi, les musulmans de la suite de Frédéric, parmi lesquels était un Sicilien qui lui avait enseigné la philosophie, se mirent à prier avec eux, et Frédéric ne s'y opposa pas.

Pendant les deux jours qu'il passa à Jérusalem, les Arabes furent frappés de son respect pour leurs croyances et pour leurs usages, et de sa curiosité pour toutes les sciences; plusieurs mêmes, se souvenant qu'il avait été élevé en Sicile, où il y avait beaucoup de musulmans, pensèrent qu'il n'était chrétien que de nom.

Néanmoins l'abandon de Jérusalem indigna les musulmans. Après le départ de Frédéric, le sultan fut obligé d'envoyer des ambassadeurs au calife de Bagdad pour justifier sa conduite. Il y eut des mouvements de révolte. Quand il fallut évacuer la ville sainte, le peuple éclata en cris de désespoir; les imams et les serviteurs de la mosquée firent au sultan des remontrances qu'il n'écouta pas; ils s'obstinèrent et vinrent auprès de sa tente chanter la prière à des heures inaccoutumées; le sultan s'irrita, les fit chasser, et leur enleva les lampes d'argent et les tapis qu'il les avait autorisés à emporter de la mosquée. Les poètes chantèrent le deuil général; l'un d'eux écrivit :

Les larmes nous manquent pour pleurer; un tel spectacle fait couler nos larmes à flots,
C'est pitié de voir Jérusalem tomber en ruines, et le soleil de ses édifices se coucher et disparaître.

A Damas, les protestations furent encore plus vives; le prince de cette ville étant en guerre avec le sultan, ne perdit pas cette occasion d'exciter l'indignation des musulmans contre la politique de son ennemi. Il demanda à Ibn-Gouzi, imam de la grande mosquée, de prêcher sur ce sujet; voici comment Ibn-Gouzi lui-même le raconte :

« Le prince m'avait envoyé chercher et m'avait ordonné de prononcer un discours propre à exciter l'indignation du peuple; je ne pouvais m'en excuser, il y allait de l'honneur de l'Islam. Je montai donc en chaire, et, devant le prince et le peuple, je dis : Ainsi, le chemin de la ville sainte va être fermé aux pèlerins! Hélas! vous qui aimiez à vous entretenir en ce saint lieu avec le Seigneur, vous ne pourrez plus vous y prosterner, vous ne pourrez plus y arroser le sol de vos larmes. Grand Dieu! quand vos yeux se changeraient en fontaines, vous ne sauriez assez pleurer! quand vos cœurs se fendraient, vous ne sauriez assez vous affliger! A l'idée d'un tel malheur les larmes coulent, le cœur se déchire, l'âme se sent opprimée d'une horrible angoisse. »

L'hostilité des prêtres chrétiens devenait plus violente; ils ne voulaient pas reconnaître cette paix conclue sans eux et qu'ils appelaient « un crime insensé, une convention du Christ avec Bélial ». L'interdit était jeté sur tous les lieux où se trouvait l'empereur; sur son passage les églises se fermaient, et les cloches ne sonnaient plus. A Saint-Jean-d'Acre il trouva les chrétiens en guerre ouverte contre lui. Feignant de ne pas croire à la paix, le patriarche essayait de retenir des soldats allemands en promettant de les solder au moyen de secours qu'il demanderait au roi de France. Frédéric connut ces tentatives; il déclara qu'il était roi de Jérusalem et ne permettrait pas à un autre que lui de soudoyer des soldats dans ses États. Le patriarche répondit qu'il n'avait pas à tenir compte des défenses d'un excommunié. Le lendemain l'empereur fit appeler par un crieur public les pèlerins hors de la ville; il convoqua par des envoyés spéciaux les prélats et les religieux, puis vint en personne au milieu de l'assemblée, accusa publiquement les Templiers et le patriarche de lui faire une guerre déloyale, et ordonna à tous les soldats, de quelque nation qu'ils fussent, de quitter la Palestine en même temps que lui. Le comte Thomas, qu'il nomma bailli de la Palestine, était chargé de faire mettre à mort ceux qui contreviendraient à cet ordre. Des Frères Mineurs avaient prêché contre la paix; l'empereur les fit fouetter dans les rues. Il mit des soldats aux portes de la ville et leur donna pour

consigne de laisser sortir les Templiers mais de ne pas les laisser rentrer.

Le patriarche se hâta d'accuser Frédéric devant l'Europe.

« Gérold, patriarche de Jérusalem, à tous les fidèles, salut. L'empereur a tenu en Palestine une conduite déplorable, au grand détriment de la chose de Dieu et au grand mépris de la foi. De la plante de ses pieds au sommet de sa tête il n'y a pas en lui un grain de bon sens. Il est venu, chargé de l'excommunication, sans argent, et suivi à peine de quarante chevaliers. Quoiqu'il promît de faire des merveilles et que, devant les imbéciles, il tînt des propos pleins de jactance, il envoya demander la paix au sultan de Babylone. Après de longs et mystérieux pourparlers, et sans avoir consulté personne, il annonça un beau jour, et quand on s'y attendait le moins, que la paix était conclue. Vous verrez par les articles que nous vous envoyons combien cette paix est frauduleuse. » A cette lettre était joint en effet un commentaire haineux du traité de paix; l'empereur y était accusé d'avoir livré les villes chrétiennes au sultan du Caire.

Frédéric n'attendit pas son armée; il partit avec deux vaisseaux et aborda sur la côte de la Pouille. A peine débarqué il envoya au pape deux chevaliers de l'Ordre teutonique chargés de le justifier. Grégoire ne voulut rien entendre; dans des lettres virulentes, il dénonça à tous les rois d'Europe « la trahison de l'empereur envers la chrétienté » et leur demanda de « se lever contre l'impie ». Enfin il prononça contre lui le troisième et dernier degré de l'excommunication : « Parce que, méprisant les censures de l'Église, il n'est pas venu se soumettre aux ordres du Saint-Siège, nous déclarons libres de leur serment tous ceux qui ont juré fidélité à celui qui s'oppose à Dieu et à ses saints et qui foule aux pieds ses commandements ».

FRÉDÉRIC II A JÉRUSALEM. — *Composition et dessin de Mucha.*

SAINTE ÉLISABETH

RECEVANT LA DISCIPLINE

Sainte Élisabeth était fille du roi de Hongrie André III et de Gertrude de Méranie. Sainte Hedwige, duchesse de Silésie, était sa tante; sainte Agnès de Bohême était sa cousine; un de ses oncles était évêque de Bamberg, un autre, patriarche d'Aquilée; une de ses tantes était abbesse de Kitzingen. Après elle, il y eut encore des saints dans sa famille : Sainte Cunégonde, reine de Pologne et sainte Marguerite de Hongrie, ses nièces, sainte Élisabeth de Portugal, sa petite-nièce, et Saint Louis de Toulouse, son petit-neveu.

Dès son enfance, Élisabeth donna des preuves d'une piété si vive qu'on la regardait comme prédestinée; les malades venaient lui demander leur guérison et les pèlerins répandaient dans les pays voisins le récit de ses miracles. Un Hongrois raconta un jour au landgrave de Thuringe, Hermann, qu'aveugle depuis longtemps, un attouchement de la petite princesse lui avait rendu la vue.

Quand elle eut quatre ans, Hermann envoya un chevalier, nommé Gauthier de Varila, demander sa main pour son fils Louis qui avait onze ans. Le roi André consentit au mariage et Gauthier, après avoir juré d'être toute sa vie le protecteur d'Élisabeth, l'amena au château de la Wartburg où habitait alors le landgrave de Thuringe.

A la Wartburg, Élisabeth continua à vivre pieusement; elle se couchait devant les autels pour s'humilier, baisait avec ferveur la serrure des églises, invitait sans cesse ses petites compagnes à penser à la mort et à prier, et fuyait toutes les distractions mondaines. Au milieu de ses jeux, elle s'arrêtait brusquement, pour sacrifier, disait-elle, son plaisir, en l'honneur de Jésus-

Christ. Le vieux landgrave l'aimait tendrement, mais sa belle-mère, la duchesse Sophie, et Agnès, sa belle-sœur, se moquaient d'elle. « Tu n'es bonne qu'à faire une femme de chambre », lui disait Agnès. Un jour, elles allèrent ensemble à l'église d'Eisenach pour entendre la messe des chevaliers teutoniques. En s'agenouillant, Élisabeth se trouva en face d'un crucifix, alors elle ôta sa couronne d'or et le bandeau qui entourait sa tête et se prosterna jusqu'à terre. « Qu'avez-vous? lui dit la duchesse, vous vous faites moquer de vous. Tenez-vous donc droite comme les enfants bien élevés. Les jeunes filles ne doivent pas se rouler par terre comme de vieilles nonnes ou des rosses fatiguées. » Élisabeth se mit à pleurer et répondit : « Pardonnez-moi, madame, devant mon Dieu qui est couronné d'épines, je ne puis porter une couronne d'or et de perles. »

Après la mort d'Hermann, la duchesse et les courtisans s'efforcèrent de faire rompre le mariage projeté. « Élisabeth, disaient-ils, était née pour le cloître et non pour une cour. » Mais le jeune duc aimait sa fiancée. Un jour Gauthier de Varila lui demanda s'il la renverrait à son père, comme le bruit en courait au château; Louis répondit en lui montrant l'Inselberg : « Tu vois cette montagne; eh bien! si elle était d'or pur depuis la base jusqu'au sommet et que tout cet or dût m'appartenir à condition de renvoyer mon Élisabeth, je ne la renverrais pas. Qu'on pense et qu'on dise d'elle tout ce qu'on voudra, moi je dis ceci : je l'aime, et il n'est rien sur la terre que j'aime davantage. Elle m'est plus chère par sa vertu et sa piété que toutes les terres et toutes les richesses du monde. Répète-lui mes paroles, dis-lui que jamais je n'écouterai ce qu'on me conseillera contre elle, et donne-lui ceci comme un nouveau gage de ma foi ». Et en même temps il lui donna un petit miroir monté en argent sur lequel était gravée l'image de Jésus-Christ.

Ils se marièrent en 1220 : Louis avait vingt ans, Élisabeth en avait treize. Le duc, sans avoir l'ardente dévotion de sa femme, l'admirait et ne la contrariait en rien. Elle portait un cilice sous ses vêtements, se faisait donner la discipline tous les vendredis en souvenir de la Flagellation de Jésus-Christ, et souvent se faisait réveiller au milieu de la nuit pour se faire fouetter par ses servantes. Elle ne voulait porter que des vêtements très modestes et suivait les processions vêtue de grosse bure et nu-pieds. Si elle rencontrait un mendiant, elle se mettait à pleurer et lui donnait tout ce qu'elle avait sur elle. Chaque jour elle visitait les malades d'Eisenach et leur distribuait du linge et des vivres.

Un jour elle recueillit un petit lépreux et le mit coucher dans le lit de son mari. Le duc était absent; quand il rentra, sa mère lui dit : « Viens, je vais te montrer une nouvelle merveille de ton Élisabeth : tu verras quelqu'un qu'elle aime mieux que toi »; puis le conduisant auprès du malade : « Tu vois, elle met des lépreux dans ton lit; elle veut te donner la lèpre. » Le duc fut irrité d'abord, mais s'apaisa vite, et pria sa femme de ne se laisser arrêter par personne dans ses œuvres de charité. Quelque temps après cette scène, la duchesse fit construire à mi-côte du rocher de la Wartburg, un hôpital où dès lors elle entretint vingt-huit malades qu'elle visitait tous les jours.

Pendant une absence du duc Louis, parti à la suite de l'empereur pour l'Italie, il y eut une famine en Thuringe. La duchesse fit distribuer toutes les provisions entassées dans les greniers de son mari, et les soixante mille florins d'or qui étaient dans son trésor; chaque jour, un millier de pauvres venaient manger à la Wartburg.

Saint François d'Assise venait de fonder la congrégation des Pénitents du Tiers-Ordre, dont les membres devaient ne porter que des habits de couleur sombre, s'abstenir de toutes réjouissances profanes et observer un grand nombre de jeûnes rigoureux.

Élisabeth fut, dit-on, la première Allemande qui entra dans le Tiers-Ordre; plus tard, saint François lui envoya son manteau, comme témoignage de sa reconnaissance pour les services qu'elle rendait à sa Congrégation.

Un jour de l'année 1227, Élisabeth trouva une croix dans l'aumônière de son mari et comprit qu'il voulait partir pour une croisade. Tout en pleurant, elle lui dit : « Accomplis le vœu que tu as fait à Dieu; je lui ai fait le sacrifice de toi et de moi-même. » Le duc Louis s'embarqua à Brindes avec l'empereur Frédéric II : trois jours après ils débarquèrent à Otrante, malades tous deux. Le duc mourut en arrivant à terre. Quand Élisabeth apprit la mort de son mari, elle venait de mettre au monde son quatrième enfant.

Elle fut alors sans protection contre la haine de sa belle-mère et des courtisans; le duc Henri, son beau-frère, s'empara de l'héritage de Louis; Élisabeth fut chassée du château avec ses enfants.

C'était au milieu d'un hiver rigoureux. Elle descendit à pied le chemin qui mène à Eisenach, portant dans ses bras son dernier-né; ses autres enfants suivaient avec deux servantes qui ne voulurent pas l'abandonner. Le duc Henri avait défendu de la recevoir, elle erra longtemps sans trouver un asile dans cette ville qu'elle avait inondée de sa charité. Enfin un aubergiste lui

permit de passer la nuit dans une écurie où il logeait ses porcs. Le lendemain un pauvre curé lui prêta une chambre avec un tas de paille; pour donner du pain à ses enfants, elle dut vendre les bijoux qu'on lui avait laissés en la chassant. Les jours suivants elle gagna sa vie en filant; des personnes charitables recueillirent ses enfants.

L'abbesse de Kitzingen, sa tante, apprenant sa détresse, la fit venir auprès d'elle et la logea dans son couvent; puis son oncle, l'évêque prince de Bamberg, après lui avoir offert de la faire conduire en Hongrie auprès de son père, l'installa au château de Bottenstein, près de Bayreuth. Il voulait la marier à l'empereur Frédéric II qui venait de perdre sa seconde femme, Yolande de Jérusalem; elle refusa obstinément : « Si l'on me presse de me marier, dit-elle, si je ne vois pas de moyen d'y échapper, je me couperai le nez, afin d'être un objet d'horreur pour tous les hommes ».

Pendant qu'elle était à Bamberg, les chevaliers thuringiens qui avaient accompagné le duc passèrent dans cette ville, ramenant son corps à la Wartburg. Ils s'indignèrent en apprenant la façon dont la veuve de leur maître avait été traitée; quand ils arrivèrent à la cour, ils reprochèrent durement au duc Henri sa mauvaise foi et sa cruauté. Henri se mit à pleurer et promit de rendre à sa belle-sœur tout ce qu'il lui avait enlevé; mais il ajouta à voix basse : « Si ma sœur Élisabeth avait à elle toute la terre d'Allemagne, il ne lui en resterait bientôt rien, car elle donne tout pour l'amour de Dieu ».

Quand Élisabeth apprit que le duc Henri offrait de lui rendre l'héritage de son mari, elle refusa et ne voulut accepter que ce qui lui était dû sur sa dot. Elle rentra pourtant à la Wartburg, on lui rendit ses honneurs et ses revenus; les droits de son fils aîné furent reconnus, mais on le mit sous la tutelle de son oncle.

Elle continua sa vie d'humilité et de privations; mais bientôt le spectacle de la vie mondaine lui devint insupportable; elle voulut abandonner tous ses biens et mendier. Son confesseur s'y opposa. Alors elle pria le duc Henri de lui assigner une résidence où rien ne pût la distraire de ses œuvres de piété et de charité; Henri lui céda la ville de Marbourg, en Hesse, avec ses revenus et ses dépendances.

Conrad, son confesseur, venait de se fixer à Marbourg; le pape le chargea d'administrer les revenus d'Élisabeth. Conrad était un prêtre tyrannique et violent; le pape l'avait nommé commissaire apostolique pour l'Allemagne, il recherchait et faisait brûler les hérétiques avec un zèle impitoyable. Plus tard il mourut assassiné par des chevaliers qu'il persécutait injustement, et le concile de Mayence acquitta ses meurtriers. Élisabeth lui avait promis devant Dieu une obéissance absolue.

Conrad s'attacha à briser sa volonté et à la priver de tout ce qui lui procurait quelque plaisir. Elle aimait ses enfants, il l'obligea à les éloigner d'elle. La joie qu'elle trouvait dans ses charités lui parut coupable, il lui défendit de donner plus d'un denier à chaque pauvre; elle obéit, mais, en donnant ce denier, elle disait : « Il ne m'est pas permis de vous donner davantage, mais vous en recevrez autant toutes les fois que vous reviendrez ». Les mendiants faisaient le tour de l'église, revenaient et recevaient encore un denier; ils recommençaient aussi souvent qu'ils voulaient, Élisabeth donnait toujours.

Conrad découvrit la ruse; il entra en fureur contre Élisabeth, la souffleta, et lui défendit de donner de l'argent. Elle ne put dès lors distribuer que des morceaux de pain dont Conrad fixait la grosseur. Il finit même par lui interdire toute espèce d'aumône; il ne lui permit plus que de visiter les malades. Encore ne devait-elle pas aller voir les lépreux, justement ceux qui lui étaient les plus chers. Conrad la faisait surveiller, et quand sa pitié l'avait entraînée à soigner quelqu'un de ces malheureux, il lui faisait donner des coups de fouet.

Sa soumission à Conrad était absolue; dès qu'il la faisait appeler, si loin qu'elle fût, elle accourait. Un jour qu'il était au couvent d'Altenberg, il eut l'idée de l'y faire enfermer et l'envoya chercher à Marbourg pour lui faire connaître son projet. Quand elle arriva, les religieuses demandèrent à Conrad la permission de la faire entrer dans le cloître, pour la voir; or, il était défendu aux laïques, sous peine d'excommunication, de pénétrer dans un cloître. « Qu'elle entre si elle veut », dit Conrad. Élisabeth prit ces paroles pour une autorisation et entra avec sa suivante Irmengarde. Conrad les fit sortir brutalement, puis, donnant son bâton à un moine qui l'accompagnait, il lui ordonna de les battre. Pendant que le moine frappait, Conrad chantait le *Miserere*. Irmengarde déclara plus tard que trois semaines après elle avait encore les marques de ces coups et qu'Élisabeth avait dû les garder plus longtemps parce que, sur elle, le moine avait frappé bien plus fort.

Conrad exigeait qu'elle l'écoutât toutes les fois qu'il prêchait; on gagnait vingt jours d'indulgence à chacun de ses sermons qu'on entendait. Un jour qu'il prêchait sur la Passion, il remarqua l'absence d'Élisabeth et l'envoya appeler; elle était auprès d'un malade qu'elle crut ne pas pouvoir quitter, et

ne vint pas tout de suite. Quand elle arriva le sermon était fini; Conrad lui demanda où elle avait été au lieu de venir l'écouter; sans attendre sa réponse, il la souffleta en lui disant : « Voilà pour vous apprendre à obéir quand je vous appelle. » Elle voulut s'excuser; il la frappa encore et la fit saigner. Elle dit seulement : « Seigneur, je vous remercie de m'avoir choisie pour ceci ». Quand ses femmes la virent couverte de sang, elles lui demandèrent comment elle avait pu supporter tant de coups; elle répondit en souriant : « Pour les avoir endurés patiemment, Dieu m'a permis de voir le Christ au milieu de ses anges; les coups de mon maître m'ont envoyée jusqu'au troisième ciel ». Conrad s'écria, quand on lui rapporta ces paroles : « Alors, je me repentirai toujours de ne pas l'avoir envoyée jusque dans le neuvième ciel ».

Cependant on disait que Conrad avait séduit Élisabeth et l'avait emmenée à Marbourg pour jouir avec elle de ses richesses. Ce bruit se répandit assez pour que Gauthier de Varila en fût ému. Il vint trouver Élisabeth et lui dit : « Je vous supplie de veiller à votre bonne renommée, parce que votre familiarité avec maître Conrad a donné lieu à des opinions perverses et à des propos inconvenants ». Élisabeth répondit : « Béni soit en toutes choses Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il a daigné recevoir de moi cette chétive offrande; par amour pour lui j'ai renié la noblesse de ma naissance et me suis faite sa servante; j'ai repoussé les richesses du monde et suis devenue une humble pauvresse. J'ai flétri ma jeunesse et ma beauté. Je ne voulais garder que mon honneur de femme. Mais puisqu'il daigne m'en demander le sacrifice, je le lui offre avec joie; je vivrai, puisqu'il lui plaît, avec une réputation d'infamie. Daignez seulement préserver mes enfants de toute honte qui pourrait retomber sur eux à cause de moi ». Elle voulut pourtant rassurer son ami dévoué. « Vous, du moins, lui dit-elle, ne me soupçonnez pas; voyez mes épaules meurtries. » Et, lui montrant sur son corps les marques des coups qu'elle avait reçus, « voilà, ajouta-t-elle, de quelle façon je suis aimée de ce saint prêtre ».

Elisabeth n'avait de douceur et de consolation que dans la tendre amitié d'Isentrude et de Guta, ses deux suivantes, qui s'étaient volontairement associées à ses privations et à ses œuvres de charité. Toutes deux avaient été ses compagnes d'enfance et ne l'avaient jamais quittée depuis son arrivée en Thuringe. Conrad les chassa malgré les prières et les sanglots d'Élisabeth qui conserva jusqu'à sa mort la douleur de cette séparation.

Pour les remplacer, Conrad choisit une paysanne grossière et d'une laideur si repoussante que les enfants se sauvaient en la voyant, et une vieille

veuve, sourde, méchante, et toujours en colère. Ces deux femmes se faisaient servir par Élisabeth, et la battaient quand sa cuisine n'était pas de leur goût. Elles la dénonçaient à Conrad quand elle faisait l'aumône et Conrad la fouettait.

Le roi de Hongrie, ayant appris par des pèlerins que sa fille vivait dans la misère, envoya le comte Banfi pour la ramener auprès de lui. Le comte se rendit d'abord à la Wartburg; Henri lui dit : « Ma belle-sœur est devenue tout à fait folle, tout le monde le sait. Elle s'est retirée à Marbourg où elle commet toutes sortes d'extravagances; elle ne veut plus vivre qu'avec des mendiants et des lépreux ». Puis il prouva que la pauvreté d'Élisabeth était volontaire.

A Marbourg, le comte Banfi trouva Élisabeth occupée à filer; il la supplia de revenir auprès de son père, ou au moins de ne pas lui faire l'injure de mener une vie aussi misérable : « Dites à mon père, répondit-elle, que je suis plus heureuse dans cette vie qu'il ne peut l'être dans sa pompe royale; au lieu de s'affliger à cause de moi, il doit se réjouir de ce qu'il a un enfant au service du Roi des cieux ».

Elle habitait alors une pauvre cabane couverte de roseaux; elle avait vendu tous les biens que son beau-frère lui avait rendus, tous les objets précieux que ses parents lui avaient donnés, et distribué aux pauvres le produit de la vente. Beaucoup la traitaient de folle; mais elle trouvait que c'était acheter à bon marché le salut de son âme que de lui sacrifier ces richesses.

Le duc Henri lui avait donné, outre sa dot, une grosse somme d'argent. Élisabeth se hâta de la distribuer aux pauvres; elle appela les mendiants de vingt-cinq lieues à la ronde et les fit ranger dans une plaine près de Marbourg; pour que personne ne pût recevoir deux parts, elle leur ordonna de rester à la même place jusqu'à la fin de la distribution. Une jeune fille nommée Hildegonde, quitta sa place pour secourir sa sœur qui se trouvait mal ; pour la punir on lui coupa les cheveux. Elle se mit à pleurer. « C'est bien fait ! dit Élisabeth, au moins elle n'ira plus danser. » Interrogée, la jeune fille déclara que depuis longtemps elle avait envie de se faire religieuse, mais qu'il lui en coûtait trop de sacrifier ses cheveux : « Alors, répondit la duchesse, je suis plus heureuse de te les avoir fait couper que si mon fils était élu roi des Romains ».

Sainte Élisabeth mourut le 19 novembre 1231. Aussitôt sa mort connue, ceux qui purent pénétrer dans sa chambre déchirèrent ses vêtements pour en

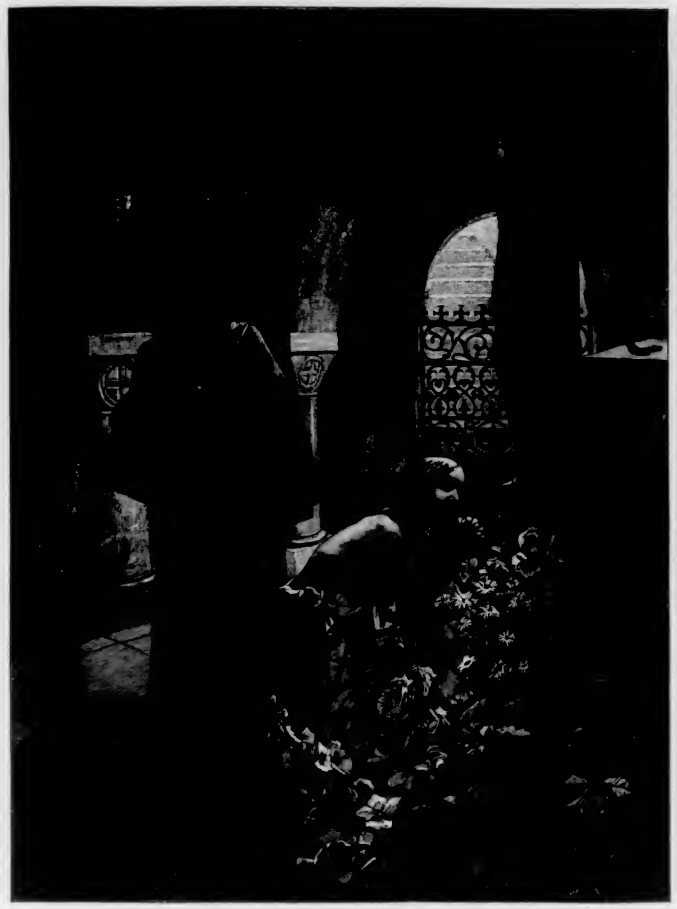
faire des reliques; au dire de ses servantes, des femmes lui coupèrent le bout des oreilles et des seins. Son corps fut exposé pendant quatre jours, puis enterré dans l'église de Marbourg.

Bientôt le bruit se répandit que des guérisons miraculeuses avaient lieu sur sa tombe. Conrad écrivit au pape pour lui demander de canoniser Élisabeth; un dimanche, après son sermon, il pria ceux qui connaissaient des prodiges opérés sur cette tombe, de les lui raconter; il recueillit ainsi le récit de trente-sept miracles. Mais quelques mois après il fut assassiné et ses papiers furent perdus. Deux ans après, le pape envoya à Marbourg trois commissaires pour reprendre l'enquête; ils apprirent qu'il y avait eu cent vingt-neuf guérisons surnaturelles et seize morts ressuscités. Ses servantes racontèrent tous les traits de sainteté dont elles avaient été témoins et les extases d'Élisabeth pendant lesquelles Jésus-Christ conversait avec elle.

Le 26 mai 1235, Élisabeth fut inscrite au catalogue des saints.

L'année suivante, le 1er mai, on fit, à Marbourg, l'exaltation et la translation de son corps. L'empereur Frédéric II assista à la solennité; il suivit la procession pieds nus et vêtu d'une robe grise. Il aida à soulever la pierre du caveau, puis, quand le corps d'Élisabeth eut été tiré de son tombeau et placé dans une châsse, il lui mit sur la tête une couronne d'or.

Le souvenir de sainte Élisabeth fut longtemps vénéré en Allemagne; plusieurs poètes racontèrent sa vie et y mêlèrent des légendes, dont la plus gracieuse est le miracle des roses. Voici comment le raconte un poète du xve siècle : Un jour qu'Élisabeth, par un sentier rapide, descendait de la Wartburg avec du pain, de la viande et des œufs dans son manteau, elle rencontra son mari qui revenait de la chasse. Étonné de la voir si chargée, il lui dit : « Voyons ce que vous portez ». Elle ne répondit pas et serra son manteau contre sa poitrine; le duc ouvrit le manteau et le trouva plein de roses rouges et de roses blanches; en même temps il vit une croix lumineuse sur la tête de sa femme. Il prit une des roses et la garda toute sa vie.



Sainte Élisabeth recevant la discipline. — *Composition et dessin de Mucha.*

SUICIDE DE PIERRE DE LA VIGNE

Pierre de la Vigne (appelé aussi Pierre des Vignes) était né dans le royaume de Sicile, à Capoue, en 1190. Son père était juge dans cette ville, et l'un de ses oncles, Taddeo, portait le titre d'abbé. Pierre fut envoyé comme écolier à l'Université de Bologne; il y étudiait le droit civil, et comme sa famille était d'une fortune médiocre, on suppose qu'il avait reçu une bourse pour faire ses études. Pierre de la Vigne acquit rapidement la réputation d'un habile légiste; l'empereur Frédéric II, qui aimait mieux s'entourer d'hommes de lois que d'hommes d'Église, l'attacha à sa cour comme notaire.

Entré ainsi dans la carrière, Pierre de la Vigne devint bientôt juge de la grande Cour. L'Empereur Frédéric II aimait à le consulter dans les questions de droit et de politique et lui accordait de jour en jour plus de confiance. Il lui donna, à partir de 1230, une place importante dans les ambassades politiques. Pierre fut désigné en qualité d'ami de l'archevêque de Capoue pour prendre une part à la rédaction des Constitutions publiées à Melfi qui détruisaient l'organisation féodale du royaume de Sicile pour établir l'autorité royale.

En 1234, la confiance du maître l'investissait d'une mission particulièrement délicate. Frédéric II était veuf; sur le conseil du pape Grégoire IX, il préparait son mariage avec Isabelle, la sœur du roi d'Angleterre, Henri III. Pierre fut tout d'abord chargé d'aller régler les préliminaires de cette affaire, en compagnie d'un chevalier de l'ordre Teutonique, à la fin de l'année, au mois de novembre. Pierre retourna en Angleterre pour conclure les négo-

ciations qu'il avait heureusement dirigées. Il avait pleins pouvoirs pour constituer le douaire de la future impératrice, et pour régler la question de la dot. Il devait prêter serment sur l'âme de l'Empereur et épouser Isabelle par procuration. Le 22 février la conclusion du mariage fut solennellement affichée dans l'Église de Westminster. Pierre de la Vigne passa au doigt de la jeune princesse l'anneau des fiançailles et reçut le sien en échange.

La faveur impériale dont Pierre jouissait se manifesta plus tard en d'autres occasions. Le dimanche des Rameaux de l'année 1240 l'Empereur Frédéric II se trouvait à Padoue. Bien qu'il n'aimât pas se mêler aux foules, il se rendit ce jour-là au milieu des habitants réunis dans une promenade au dehors de la ville. Il prenait part à leurs divertissements, et montrait à tous un visage accueillant. Pierre l'accompagnait : l'Empereur chargea alors son conseiller de parler en son nom à ce peuple réuni, et de prononcer des paroles d'amitié et de dévouement. A quelques jours de là, l'Empereur était excommunié par le pape Innocent, et la nouvelle s'en répandait dans l'Italie du Nord. Frédéric fit alors convoquer le peuple de Padoue à une grande assemblée, dans l'Hôtel de Ville. L'Empereur vint à l'assemblée en grand apparat. C'était un moment critique; il fallait à tout prix retenir les Padouans dans le parti de l'Empereur. Pour la deuxième fois Pierre de la Vigne fut chargé de parler au nom de son maître. Dans son discours il rappela au peuple que depuis Charlemagne aucun prince ne s'était montré aussi bon, aussi juste et équitable que l'Empereur Frédéric II. Il montrait que les chefs de la Sainte mère Église portaient contre lui des sentences iniques et il ajoutait en terminant. « L'Empereur est surpris que les ministres du Saint-Siège aient « rendu leur sentence avec tant de précipitation et d'imprudence. Là où il « n'y a pas de faute il est contre toute règle d'infliger un châtiment ».

Pierre servait en toutes circonstances l'Empereur avec zèle et fidélité. Les seigneurs de la Marche Trévisane, aussitôt qu'ils avaient appris l'excommunication, s'étaient soulevés contre Frédéric. Pierre rédigea la sentence qui les mettait au ban de l'Empire, puis il se rendit à Trévise pour la prononcer. Le 13 juin le peuple de cette ville fut convoqué sur une vaste place devant l'église San Zeno : les cloches avaient sonné pour l'assemblée et les crieurs avaient parcouru les rues pour appeler les habitants de la ville. Pierre parut à cheval, il prononça à haute voix l'arrêt de proscription contre Azzo, marquis d'Este, Uguccione, comte de Vicence, Pierre, comte de Montebello, Richard, comte de Bonifacio, et près de cent autres personnes. Puis il

recueillit le serment de fidélité de la commune à l'Empereur, par la bouche d'Ecellin. L'Empereur commença la guerre contre les rebelles de la Ligue Lombarde et vint assiéger leurs villes; Pierre l'accompagna devant Bologne, devant Plaisance et devant Milan.

Cependant l'excommunication qui pesait sur Frédéric entravait sa politique. L'Empereur aurait voulu s'entendre avec le Pape pour le décider à la retirer : il désirait obtenir la médiation du saint roi Louis IX qui pourrait l'aider à se réconcilier avec le Saint-Siège. Ce fut encore Pierre de la Vigne qui fut chargé d'aller trouver le roi de France et qui obtint de saint Louis la promesse de s'entremettre auprès d'Innocent IV. En conséquence le roi se rendit à Cluny, où se trouvait alors le pape, mais Innocent resta inébranlable et refusa de retirer la sentence d'excommunication contre l'Empereur (1242).

Cet échec n'était pas imputable à Pierre : et Frédéric ne l'en rendit pas responsable. Il continua à lui accorder toute sa confiance à lui, et à son ami, Thaddée de Sessa. Il ne passait pas une occasion de leur marquer sa faveur. A Capoue il avait fait construire un superbe château fort; lui-même en avait donné le plan. Les murs de son palais étaient couverts de marbre et d'albâtre. Parmi les bas-reliefs et les ornements sculptés il se détachait un groupe de trois statues : l'Empereur était représenté au milieu de ses deux ministres Pierre de la Vigne et Thaddée de Sessa. Dans son palais de Naples un tableau montrait Frédéric sur son trône, Pierre assis au Tribunal dominant le peuple à genoux et tendant des suppliques. L'Empereur désignait du doigt Pierre de la Vigne dispensateur de toute la justice.

Quand Thaddée de Sessa fut mort les armes à la main pour la cause de son maître, Pierre hérita de l'entière faveur de Frédéric qu'il avait jusque-là partagée avec son ami.

A partir de 1248, Pierre devient protonotaire impérial et logothète de Sicile. C'étaient là deux grands honneurs. Le protonotaire avait droit à un sceau sur lequel il était représenté en pied comme les princes, les évêques et les personnages du plus haut rang. Le logothète rédigeait, pour la Sicile, les lois, les édits, les concessions de fiefs, en un mot tous les actes émanant du prince. Pierre était arrivé au plus haut point de sa fortune : il passa l'hiver en Piémont aux côtés de l'Empereur. Mais sa chute fut subite.

Il avait excité la jalousie des grands seigneurs allemands et napolitains. Leur situation avait été bien amoindrie depuis le commencement du règne.

Leur prestige paraissait entamé. Dans les écoles on déclarait la prud'homie, c'est-à-dire la sagesse et la science, préférable à la noblesse de race. On légitimait le règne des juristes, de Thaddée de Sessa et de Pierre de la Vigne. Sans doute les nobles voulurent se venger sur le favori qui avait travaillé à amoindrir leur pouvoir. Ils profitèrent de ce que Frédéric éprouvait des revers, pour exciter sa défiance. En 1246, des hommes honorés de toutes les faveurs de l'Empereur formèrent un complot contre lui; l'Empereur crut y découvrir la main du pape et il devint désormais soupçonneux vis-à-vis de tous.

Pierre commença bientôt à s'apercevoir des insinuations de ses ennemis. Dans une lettre à l'Empereur il indique ses craintes. « Je ne puis vous cacher, ô le plus puissant des maîtres, lui écrivait-il, qu'il y a dans votre lettre un passage dont la teneur m'effraie. C'est celui où vous me dites : « Nous te « recommandons très instamment de te montrer « zélé et assidu comme « à l'ordinaire pour notre service et pour le règlement de nos comptes, car « bien que nous t'ayons adjoint des collègues dans cette mission, notre séré- « nité, tu le sais, ne se repose que sur toi ». J'avoue, Seigneur, qu'une grande faveur résulte pour moi de ces paroles, à moins qu'elles n'insinuent le contraire et qu'elles n'aient pour but par exemple de gourmander ma paresse ou ma négligence. Sur ce point si quelqu'un a déposé contre moi, son accusation atteint un innocent.... Quelque haut placé que soit auprès de vous celui qui se déchaîne ainsi, je suis sûr, si Dieu m'accorde la grâce de revenir à vos pieds, de fermer la bouche aux calomniateurs. »

A ce moment du règne, les conseillers de Frédéric ne sont plus de préférence ses légistes; les hommes les plus influents de son entourage sont Gauthier d'Ocra, un dignitaire de l'Église, issu d'une grande famille de l'Abruzze, des nobles d'Italie ou d'Allemagne; Berthold, margrave de Hohenbourg, Thomas de Savoie, Richard, comte de Caserta, les comtes de Loreto et de Manupello. Peut-être sont-ce là les ennemis que devinait Pierre de la Vigne et qui exerçaient leurs rancunes d'ecclésiastiques et de seigneurs contre l'agent de la politique laïque et despotique de Frédéric II.

Brusquement Pierre de la Vigne tomba en disgrâce, fut arrêté par ordre de l'Empereur et périt. Sa fin est restée pleine de mystères. Certains chroniqueurs prétendent qu'il avait trahi son maître de connivence avec le pape Innocent IV et voici comment ils racontent la découverte du crime. L'Empereur était tombé malade; il lui fut conseillé de prendre une purgation et de

se plonger dans un bain préparé d'une façon spéciale. Mais Pierre était gagné par les promesses du pape, il avait reçu des présents pour faire mourir son maître. Il décida un des médecins de l'Empereur à mêler un poison mortel à la potion et au bain. Le complot fut découvert, Frédéric en avait été averti en secret. Au moment où il devait prendre la potion prescrite il fit appeler Pierre et le médecin, son complice, qui lui apportait le breuvage. « Mes amis, leur dit-il, mon âme se fie à vous; gardez-vous, je vous en supplie, de me présenter du poison au lieu de médecine, à moi qui ai confiance en vous. » Alors Pierre répondit : « O mon seigneur, ce médecin qui est le mien, vous a souvent donné des potions salutaires, que redoutez-vous aujourd'hui? » Mais Frédéric, en présence de tant d'audace entra en fureur; il ordonna à ses gardes de se mettre derrière les traîtres pour qu'ils ne pussent échapper, puis il dit au médecin : « Bois la moitié de ce breuvage ». Le médecin fut frappé de stupeur; conscient de son crime, il fit semblant d'avoir rencontré un obstacle sous ses pieds et tomba la face contre terre en répandant la plus grande partie du poison. Frédéric voulut s'assurer du crime. Il fit tirer de leurs prisons des criminels condamnés à mort, il ordonna qu'on leur fît boire ce qui restait du breuvage. Ils moururent aussitôt. Le médecin fut pendu pour son crime. Pierre fut arrêté.

Cette scène s'était passée, disait-on, à Crémone, dans les premiers jours de février 1249. Quand le crime fut connu dans la ville, la foule s'assembla; elle demandait qu'on lui livrât Pierre de la Vigne, elle voulait l'écharper. Mais durant la nuit, Frédéric fit transférer son ancien favori à Borgo San Donino sous bonne escorte et Pierre fut enfermé. Au mois de mars, l'Empereur se rendit en Toscane. Il traînait toujours derrière lui son prisonnier. A San Miniato, il le fit juger par les nobles de son entourage. Pierre eut les yeux arrachés ou brûlés au fer rouge.

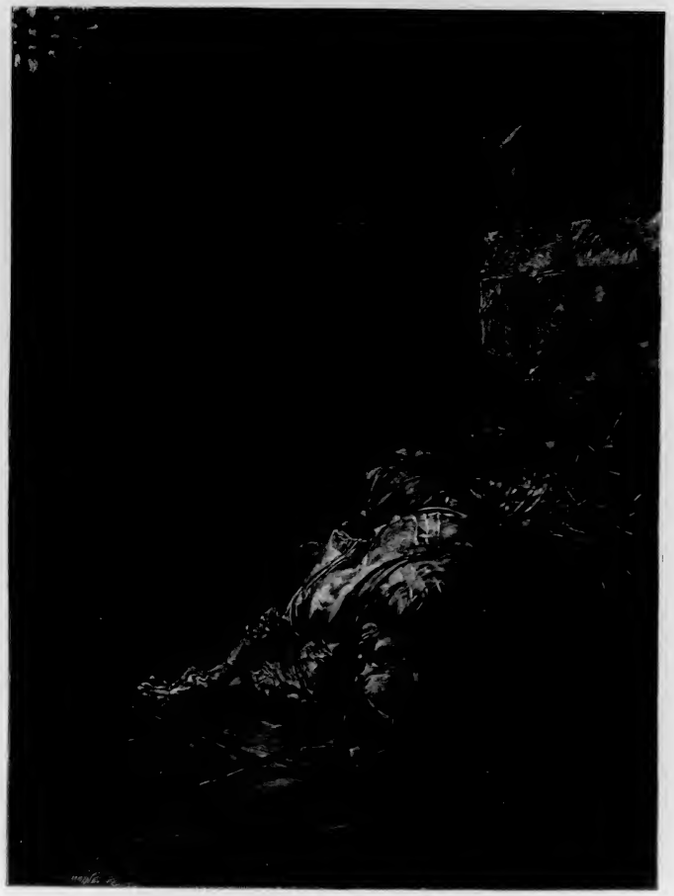
On n'est pas d'accord non plus sur la façon dont mourut Pierre de la Vigne. Il y avait sur sa mort plusieurs traditions. D'après Mathieu de Paris, Frédéric, après l'avoir fait aveugler, ordonna de le livrer aux habitants de Pise qui nourrissaient contre lui une haine implacable et qui n'auraient pas manqué de le faire souffrir avant que de le mettre à mort. A cette nouvelle, Pierre ne voulant pas servir de jouet à ses ennemis, se précipita violemment la tête la première contre le pilier auquel il était attaché et se brisa le crâne.

A Pise l'on avait conservé de l'événement des souvenirs différents. Les uns disaient que Pierre avait été mis sur un mulet et conduit à travers la ville,

qu'il s'était fait mener dans une église, et là, avait demandé à son gardien s'il y avait quelque obstacle entre lui et la muraille. Son guide lui ayant répondu que non, il s'était jeté sur le mur avec tant de violence qu'il s'était tué.

D'autres rapportaient la mort de Pierre de la façon suivante : l'Empereur envoya Pierre de la Vigne à Pise pour qu'il fût tué par les goujats de la ville. Pierre arriva monté sur un mulet, il se jeta à terre exprès et se fendit la tête. Relevé dans un état désespéré, il rendit le dernier soupir dans l'église Saint-André in Baratularia.

Tous les récits s'accordent sur ce point : Pierre de la Vigne disgracié, aveuglé et emprisonné, se donna violemment la mort lui-même vers la fin du mois d'avril 1249 dans la ville de Pise dont les citoyens le haïssaient.



Suicide de Pierre des Vignes. — *Composition et dessin de Mucha.*

COMBAT DES

CHANTEURS A LA WARTBOURG

Au moyen âge, en Allemagne comme en France, la naissance de la chevalerie et le développement des cours féodales firent éclore une poésie nouvelle, celle des « chanteurs d'amour » ou Minnesaenger.

Chaque prince, en effet, mettait sa gloire à avoir autour de lui comme visiteurs, hôtes ou serviteurs, une foule de chevaliers qui l'accompagnaient à la guerre, lui servaient d'escorte dans les cérémonies et lui tenaient compagnie pendant la paix. Peu à peu, tous ces gens qui vivaient ensemble près des grands adoptèrent des mœurs et des usages nouveaux : ils prirent les « manières des cours » que l'on considéra comme seules convenables pour un chevalier. La vie des nobles fut dès lors réglée par de sévères préceptes de politesse et de courtoisie : la façon de se tenir à table, de saluer, de parler, de s'habiller fut définie et codifiée; la guerre et les exercices d'armes eurent aussi leur discipline, et c'était déchoir que de ne pas la suivre.

D'autre part les femmes des princes et des seigneurs vivaient aussi dans la compagnie des chevaliers, et chacun s'efforçait de gagner leurs bonnes grâces en trouvant des manières délicates, polies et brillantes, de leur témoigner du respect et une estime affectueuse, sans blesser ni leur modestie ni leur dignité. Ainsi naquit le « service d'amour » qui fut d'abord une forme raffinée des hommages dus par un noble à la femme de son seigneur, mais qui devint vite l'expression d'un sentiment nouveau, la galanterie. C'était une sorte d'amour sans passion réelle, fait de prévenances perpétuelles, de beaux discours et d'actes chevaleresques accomplis en l'honneur d'une femme

de haut rang. Le chevalier bien appris devait se choisir une dame, l'adorer sans le dire, la supplier de lui donner un ruban ou un anneau, et sur son ordre, aller courir les aventures et les tournois.

La mode était surtout de faire des vers en l'honneur de sa dame et de les chanter. Ces chanteurs d'amour ou Minnesaenger étaient donc des chevaliers, en général de petite noblesse, qui se délassaient du métier des armes en célébrant les mérites de leur dame, leurs joies, leurs peines, la douceur du printemps, ou les tristesses de l'automne. Leur poésie courtoise et fleurie dissertait à l'infini sur les moindres nuances du sentiment de l'amour. Ils étaient presque tous fort illettrés : un des plus célèbres, Wolfram d'Eschenbach, ne savait pas lire. Ils se formaient par un enseignement oral : auprès des poètes illustres accouraient les jeunes chevaliers qui s'exerçaient suivant les conseils du maître. Parfois, devant la cour d'un prince, dans sa salle d'honneur aux voûtes ogivales, la Burg-Halle, les chanteurs se livraient à des luttes ou tournois poétiques, où le public était juge, et à la suite desquels on distribuait des prix aux vainqueurs.

Ces poètes étaient des nobles guerriers pour qui l'amour jouait le rôle d'un divertissement pendant leur séjour dans les cours princières. Leurs sujets étant peu variés, ils se préoccupaient surtout de la forme des vers et de l'air sur lequel on les chantait. Ils écrivaient en vers rimés, groupés en couplets qu'interrompait parfois une ligne isolée et dissonante, l' « orpheline » (die Waise). Chaque auteur voulait trouver une nouvelle combinaison de vers, une « strophe » et avoir son air à lui, son « ton » ; on regardait comme un vol de prendre la façon d'un autre poète.

Les Minnesaenger commencèrent à briller au XIIe siècle à la cour des empereurs de la maison de Souabe, en particulier au temps de Frédéric Barberousse et de son fils, Henri VI, qui fit lui-même des poésies. La plupart imitèrent les troubadours provençaux et firent des aubades et des sérénades; quelques-uns traduisirent en allemand les chansons de geste des trouvères français, en particulier les romans de la Table Ronde.

Pendant la minorité de Frédéric II, les poètes se transportèrent à la cour du duc d'Autriche Frédéric, et surtout à celle du landgrave Hermann de Thuringe. Hermann habitait la jolie petite ville de Eisenach; bâti sur une montagne boisée au-dessus de Eisenach, son château s'appelait la Wartbourg : sainte Élisabeth était la dame du lieu.

C'est à la Wartbourg qu'eurent lieu les luttes des plus célèbres Minnesaenger. Le souvenir de ces concours nous a été conservé, sous forme légendaire, dans un poème composé avant la fin du XIIIe siècle et attribué à Wolfram d'Eschenbach; il est connu sous le nom de la guerre des chanteurs à la Wartbourg.

Ce poème n'est, du reste, pas la seule fable de l'histoire des chanteurs. On connaît les aventures de Tannhæuser. Ce poète errant, séduit par Vénus, habitait dans un palais souterrain avec la déesse. Tourmenté par le remords, il alla à Rome demander au pape l'absolution : le Pape refusa, Tannhæuser désespéré retourna près de Vénus et fut damné.

Voici comment le poète raconte cette guerre de la Wartbourg où il a mis en présence les Minnesaenger, dont les noms étaient restés populaires.

La scène se passe à la cour d'Hermann de Thuringe, six chanteurs entrent en lutte : ce sont Wolfram d'Eschenbach, Henri d'Ofterdingen, Walther von der Vogelweide, Reinmar de Zweter, Biterolf et Schreiber. Le défi porte sur deux points : l'éloge des nobles protecteurs que les chanteurs se sont choisis et la solution d'énigmes et questions qu'ils doivent se proposer réciproquement. En réalité c'est la lutte des cinq chanteurs d'Eisenach contre Henri d'Ofterdingen, champion d'Autriche; le vaincu doit payer sa défaite de sa tête.

La première partie du combat est un magnifique éloge du duc d'Autriche chanté par Henri d'Ofterdingen, son vassal; qui le compare au soleil. C'est un beau portrait que celui de ce prince « qui recherche partout la gloire d'ici-bas et la grâce d'en haut; qui honore toutes les femmes à cause de celle qui enfanta Dieu. Vers lui les opprimés se dirigent pour avoir aide et justice, comme les abeilles vont joyeuses à la ruche. Des deux mains il combat ses ennemis, et il voudrait en avoir deux autres pour faire l'aumône. » Ce morceau montre bien l'idéal des Minnesaenger.

Quatre des champions d'Eisenach se réunissent contre Henri pour faire l'éloge de leur maître, le landgrave Hermann. La discussion s'ouvre, elle est vive, on en vient aux invectives; mais Henri reste vainqueur. Alors, le cinquième champion d'Eisenach, Walther von der Vogelweide, intervient : « Le duc d'Autriche est, dit-il, un véritable soleil, mais le jour est plus glorieux que le soleil. Or le seigneur de Thuringe est le jour qui nous éclaire en nous comblant de bienfaits : le duc d'Autriche vient après lui ».

L'assemblée déclare Henri battu. La landgravine de Thuringe lui fait grâce de la vie et lui tend la main droite en signe de clémence. Mais elle le raille.

Reste la seconde partie du défi. Henri d'Ofterdingen appelle à son aide un chanteur magicien de Hongrie, Klingsor. Ce personnage a un démon familier, Nasion, qui lui dicte ses vers, mais qui se repose un jour sur cinq. Ce jour-là, l'ange gardien de Klingsor essaye, mais en vain, de sauver son âme.

La lutte reprend et Klingsor pose à ses adversaires des questions embarrassantes sur la vénalité des choses saintes et sur les abus de l'église qu'il accuse de simonie. Le champion de Thuringe, Wolfram, la défend vivement. Le démon Nasion interroge Wolfram sur le cours des astres. Il n'obtient pour réponse qu'un signe de croix avec ces mots : « Celui qui a fait les astres en connaît le cours ». Henri d'Ofterdingen est définitivement vaincu.

Ainsi, la foi naïve et sans examen triomphe de la science et de la critique; la Thuringe l'emporte, l'Allemagne du Sud est battue.

Tel est ce curieux poème, à la fois essai d'histoire littéraire et œuvre de polémique et où paraissent les principaux chanteurs d'amour : on y voit apparaître les querelles religieuses contemporaines du grand mouvement hérétique du XIIIe siècle; la galanterie y tient une place médiocre.

C'est à cette légende que Wagner a emprunté la fameuse scène des chanteurs de la Wartbourg. Mais il lui a donné une ampleur dramatique inconnue au poète naïf du XIIIe siècle, en la combinant avec la légende du Tannhæuser et en identifiant Tannhæuser, le chanteur maudit par le Pape, avec Henri d'Ofterdingen.

Combat des Chanteurs. — *Composition et dessin de Mucha.*

RODOLPHE DE HABSBOURG

ET OTTOKAR

Rodolphe II de Habsbourg et Ottokar II, roi de Bohême, ont à la fin du XIIIe siècle troublé l'Empire romain germanique par leur rivalité.

Ottokar II régnait en Bohême depuis 1250, alors que Rodolphe n'était encore qu'un simple comte de Habsbourg. Ottokar était un prince brillant; il descendait des Hohenstaufen, par les femmes. A son avènement il était jeune, beau, bien qu'il eût la bouche grande et le teint sombre, de taille moyenne et bien fait de corps. C'était un homme instruit, car il avait été élevé pour être ecclésiastique, avant la mort de son frère aîné. Devenu roi il attira les poètes-chanteurs à la cour de Prague, car bien qu'il fût tchèque il parlait la langue germanique comme tous les nobles bohémiens. Il fit venir des étrangers dans son royaume; des Allemands exploitèrent les mines des monts Métalliques, et défrichèrent les épaisses forêts qui s'étendaient aux frontières de la Bohême; dans les clairières ils établirent un grand nombre de leurs colonies.

Ottokar était très pieux; il restait des heures entières, à genoux, dans les églises. Le pape Innocent IV l'exhorta à partir en croisade contre les païens de la Prusse; le roi non seulement marcha en personne jusque dans ce pays sauvage de Prusse si éloigné de son royaume, mais par son exemple et ses paroles il entraîna au secours des chevaliers teutoniques les margraves de Misnie et de Brandebourg. Avec une armée de 70 000 hommes il passa les rivières, couvertes par l'hiver d'une dalle de glace, fit brûler les arbres sacrés, baptiser et convertir les païens. En reconnaissance du secours qu'ils avaient reçu les chevaliers teutoniques donnèrent à la ville forte, fondée au milieu du pays des païens, le nom de Köonigsberg (ville du roi).

Ces exploits le rendirent célèbre dans toute la chrétienté; depuis l'extinction de la famille des Hohenstaufen, l'Empire n'avait plus à sa tête que des princes sans éclat. On offrit à Ottokar la couronne impériale, dont

il paraissait le plus digne; mais il refusa, il aimait mieux étendre ses domaines. Il enleva la Styrie à Bela, le roi de Hongrie, il prit le pays d'Eger au duc de Bavière. Le duc de Carinthie et de Carniole, mourant sans enfants, le fit son héritier, et Ottokar prit possession des deux provinces malgré les protestations de Philippe, patriarche d'Aquilée, et malgré le roi de Hongrie. En 1269, Ottokar régnait sur tout le pays qui s'étend entre les monts des Géants et la mer Adriatique, mais il s'était fait dans le Saint-Empire bien des jaloux et des ennemis.

Quand Ottokar pour la seconde fois eut refusé la couronne impériale, les électeurs choisirent Rodolphe de Habsbourg, comme roi de Germanie, roi des Romains et Empereur. Cette élection avait été faite par les archevêques de Cologne, de Trèves et de Mayence, par le comte palatin du Rhin, le margrave de Brandebourg et le duc de Bavière. Ottokar déclara que l'élection était irrégulière parce que, contrairement à l'ancienne coutume de l'Empire, le roi de Bohême avait été remplacé dans le collège électoral par le duc de Bavière.

Rodolphe de Habsbourg n'en fut pas moins Empereur. S'il n'appartenait pas à une famille princière, c'était du moins un seigneur puissant. Il possédait de nombreux domaines sur le plateau de la Suisse entre les rives de l'Aar et les bords du lac de Constance, dans l'Alsace méridionale et dans le Brisgau. Il était aussi dans la Haute-Souabe bailli et avoué de plusieurs églises et abbayes. Rodolphe avait alors cinquante-cinq ans, il était grand et mince, presque chauve, il avait le nez aquilin, l'œil vif. C'était une figure peu vulgaire. Dans sa tenue il était toujours très modeste, par ses manières simples il avait su se faire aimer des gens de la Souabe.

Le comte de Habsbourg était un habile homme de guerre, et ses adversaires avaient toujours à se défier de ses stratagèmes; pour prendre un château assiégé qui faisait longue résistance, il simulait une fuite, puis revenait brusquement surprendre l'ennemi à l'improviste; parfois il faisait revêtir à ses gens un vêtement semblable à celui de ses adversaires et, au milieu du combat, il profitait, à la faveur de cette ruse, du désarroi de l'ennemi. Rodolphe n'était pas seulement habile, il était heureux, aussi l'évêque de Bâle avait-il coutume de dire : « Seigneur Dieu! tiens-toi fermement assis sur ton trône et prends garde que le comte de Habsbourg ne prenne ta place ». Rodolphe se croyait particulièrement protégé par la Vierge, et il lui avait voué un culte. Mais sans attendre les secours divins il savait sagement préparer les voies à la fortune. Une de ses sentences favorites était que « quand on a trois ennemis il faut donner satisfaction à deux d'entre eux et

se dédommager sur le troisième. » Grâce à ses combinaisons politiques, il était arrivé à se faire offrir et donner la couronne impériale. Il fut couronné à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Cologne, le 24 octobre 1273. La cérémonie du couronnement se passa sans querelles. Rodolphe n'avait autour de lui que les princes, seigneurs et prélats de son parti. Les mécontents s'étaient tenus à l'écart.

Dès le début, Rodolphe et Ottokar furent en conflit. Le roi de Bohême avait protesté par-devant les électeurs et par-devant le pape contre l'élection du comte de Habsbourg. De son côté Rodolphe réunissait en une ligue tous les ennemis d'Ottokar : Frédéric de Walchen; l'archevêque de Salzbourg; Léon, évêque de Ratisbonne; Pierre, évêque de Passau. L'assemblée eut lieu à Haguenau, dans l'été de l'année 1274; on s'y engagea à combattre tous les ennemis de l'Empire.

Le 11 novembre 1274, Rodolphe tint la première diète de son règne, à Nuremberg. Il n'y avait autour de lui que des gens d'église, des prélats de l'Allemagne méridionale, et les princes qui avaient mené l'affaire de l'élection. Seule la ville de Lübeck avait envoyé des députés. Mais la foule était grande et elle se pressait pour voir Rodolphe; comme les seigneurs voulaient l'écarter: « Au nom de Dieu, s'écria le nouveau souverain, laissez venir à moi « ces pauvres gens, car je ne suis pas devenu roi pour être mis en cage ».

Le roi posa à la diète cette question : « Qui est juge, d'après les anciennes « coutumes, quand le roi des Romains élève une plainte contre un prince, « dans une affaire qui concerne les domaines impériaux ou les biens du fisc « ravis à l'Empire ou au Roi? » Les princes répondirent à l'unanimité que d'après l'ancien droit, le juge était le comte Palatin du Rhin.

Le Palatin monta alors sur son siège de juge et avec l'assentiment des princes et des seigneurs il porta la sentence suivante : « Le roi des Romains « reprendra possession de tous les biens détenus par l'empereur Frédéric II « avant son excommunication, aussi bien que des terres tombées en dévolu « depuis lors, et occupées avec violence. Tout vassal qui n'aura pas reçu « l'investiture impériale sera privé de son fief ».

Cette sentence atteignait le roi de Bohême, il n'avait pas demandé l'investiture pour ses États. Ottokar fut sommé de comparaître devant le tribunal du comte Palatin à Wurzbourg, avant le 23 janvier 1275. Un baron était chargé de porter la citation à la personne même d'Ottokar, mais s'il affirmait sous serment qu'il avait été empêché de paraître devant le roi de Bohême

en personne, ce messager n'avait qu'à publier la sommation dans une des villes voisines de la frontière de Bohême.

Ottokar voulut gagner du temps; le pape Grégoire X l'ayant abandonné, il envoya des représentants à la diète réunie à Augsbourg, où seuls étaient accourus les petits seigneurs de l'Allemagne du Sud, dévoués au Habsbourg. L'évêque Wernhardt de Seckau, le conseiller d'Ottokar, prit la parole. Il parla en latin, mais Rodolphe l'interrompit : « Seigneur évêque, quand « vous avez affaire aux prêtres, parlez latin, mais au milieu de nous parlez « allemand ». Ottokar, par la voix de son mandataire, contesta la validité de l'élection parce que son droit de vote avait été usurpé par le duc de Bavière, il refusa de se soumettre à Rodolphe. Par suite de ce refus, la sentence poursuivie à Nuremberg devenait exécutoire : l'Empereur somma le roi de Bohême de restituer l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, la Carniole.

Les partisans de Rodolphe s'efforcèrent de soulever contre Ottokar les habitants des provinces disputées. Les gens d'Église surtout s'acharnaient contre le roi de Bohême; l'archevêque de Salzbourg le mit au ban de l'Empire; les moines prêcheurs allaient par tout le pays répandant la nouvelle de cette sentence. Le comte Meinhardt de Tyrol se jeta en Styrie, s'y établit malgré l'échanson de Habsbach qui se fit tuer en défendant la cause d'Ottokar. Le 19 septembre, Meinhardt réunit les nobles du pays au cloître de Rein, il leur fit jurer de servir le roi des Romains Rodolphe et de le défendre jusqu'à la mort. Cependant les villes et les prélats restèrent neutres ou favorables à Ottokar.

Ces bonnes nouvelles rendirent Rodolphe audacieux. Il forme une petite troupe de chevaliers et de seigneurs, il les entraîne par ses promesses, descend le Danube, marche sur l'Autriche. A son départ il n'avait dans ses coffres que cinq deniers mal frappés; mais il avait confiance dans la Providence qui jamais ne lui avait fait défaut. A Passau son armée grossit; les prélats lui amenaient leurs milices; c'étaient les archevêques de Mayence et de Salzbourg, l'évêque de Wurzbourg, l'abbé de Chiemsée, enfin les ducs Louis et Henri de Bavière, le margrave de Nuremberg; quelques seigneurs encore vinrent se ranger auprès de lui.

Le 18 octobre, l'Empereur arriva à Vienne. Les bourgeois étaient dévoués à Ottokar, ils avaient décidé de résister, le bourgmestre Paltram fit des préparatifs pour soutenir le siège. Rodolphe voulait en finir promptement avec cette ville. Il menaça de faire arracher toutes les vignes de la campagne autour de Vienne, et Vienne capitula.

Alors Ottokar demanda la paix; il craignait que les Hongrois, ses ennemis, n'unissent leurs troupes à celles de Rodolphe et préféra céder; il abandonna les domaines en litige et reçut la Bohême et la Moravie comme fief de l'Empire. Le 25 novembre il se rendit au camp de l'Empereur, sous les murs de Vienne, et suivant l'usage il reçut l'investiture de l'Empereur comme son suzerain, puis il s'éloigna; Rodolphe entra solennellement dans sa nouvelle capitale.

La paix ne dura pas; l'Empereur voulait traiter Ottokar en vassal, il prétendait régler les différends entre le roi de Bohême et les seigneurs bohémiens. Ottokar, habitué à vivre en souverain indépendant, ne pouvait supporter cette ingérence dans les affaires de son royaume. La guerre recommença. De part et d'autre on chercha des alliés. A Vienne, les bourgeois et les nobles formèrent un complot en faveur d'Ottokar, leur ancien prince. Le roi leur envoya une petite armée de six mille hommes; mais elle fut mise en fuite par les Hongrois, devenus les alliés de l'Empereur.

Le 27 juin 1278, Ottokar quitta Prague avec le gros de son armée. Il prit solennellement congé de sa capitale. Le peuple, en longue procession, l'avait accompagné hors des portes de la ville. C'est à Brünn, en Moravie, que devaient se rallier les différentes troupes auxiliaires du parti d'Ottokar : les contingents de Thuringe, de Misnie, de Brandebourg, de Silésie, de Pologne. Les guerriers bavarois formaient deux troupes : l'une s'était réunie à Prague à l'armée d'Ottokar, l'autre s'avançait vers l'Autriche par la Bohême méridionale.

Avant de rencontrer l'armée impériale, Ottokar se buta à de nombreux obstacles. Un corps de son armée fut arrêté par la résistance d'Étienne de Meissau. Ce seigneur voulait venger son père cruellement traité par Ottokar dans l'année 1276. Il s'était jeté avec ses hommes dans la place forte de Drosendorf, et grâce à la belle défense qu'il y fit, l'armée d'Ottokar fut retardée dans sa marche. La garnison cependant capitula, mais Étienne de Meissau, sans désespérer du succès, se retira dans les châteaux forts du pays, d'où il fallut péniblement le déloger. Quand l'armée d'Ottokar marcha enfin sur Krems, Étienne se retira auprès de l'empereur Rodolphe et put le joindre à temps pour prendre part à l'action décisive.

Le second corps de son armée, qu'Ottokar commandait en personne, n'avançait aussi que lentement. Le roi de Bohême avait perdu plusieurs semaines en hésitations; enfin, il quitta Brünn et prit la route de Vienne. A la frontière autrichienne, il fallut s'arrêter, faire le siège de Laa, forteresse

qui défendait l'entrée du territoire. Ottokar établit son camp en face de la ville et fit dresser les machines de guerre, ingénieusement construites, qu'il traînait après lui. Le siège fut pénible et long. Le roi apprenait alors les opérations difficiles de sa seconde armée autour de Drosendorf. Il fallait attendre qu'elle pût avancer; ses troupes n'étaient plus qu'une cohue; les hommes et les chevaux manquaient de vivres. Pour nourrir cette armée, Ottokar décida de la conduire dans le Marchfeld, pays fertile, riche en approvisionnements.

Rodolphe savait combien les temporisations des chefs démoralisent les troupes; il ne voulait pas décourager les siennes. Avec ses Styriens, Carinthiens, Salzbourgeois, Autrichiens, avec les hommes fournis par l'archevêque de Bâle et le burgrave de Nuremberg, il s'avança vers la Morawa pour prendre position sur les bords de la rivière, et tendre la main à ses alliés de Hongrie qui étaient en marche. Son armée était petite mais brave, et le roi avait confiance en son étoile qui lui avait donné l'empire; d'ailleurs, pour élever le courage des hommes, il n'était subterfuge que l'on n'employât. Tantôt c'était l'archevêque de Bâle qui, arrivant au camp, annonçait la venue prochaine d'une nombreuse armée partie de Souabe, et qui cheminait vers l'Autriche sous la conduite du fils de Rodolphe. Tantôt c'était l'Empereur lui-même qui racontait qu'il avait fait un songe plein de promesses : il avait vu un aigle, après un long combat, vainqueur d'un lion.

Le 10 août, les Hongrois étaient arrivés à Presbourg, et Rodolphe, passant le Danube, établissait son camp à l'endroit même où Ottokar, dans sa lutte contre Béla, quinze ans auparavant, avait fixé le sien. Ottokar éclairait mal la marche de son armée, il ignorait les mouvements et les positions de ses adversaires. Rodolphe et les Hongrois purent, sans être inquiétés, s'établir sur les deux rives de la Morawa : les rapides cavaliers de Coumanie, au cours d'une reconnaissance, tombèrent à l'improviste sur l'armée ennemie et firent deux cents prisonniers.

Le 24 août, Rodolphe se trouvait posté à un mille environ de l'armée d'Ottokar; ses troupes et celles de son allié, le roi de Hongrie, occupaient un terrain ondulé dans les environs de Durrenkrout. L'Empereur avait préféré choisir un terrain accidenté qui mettait son armée, composée en général de gens de pied, à l'abri des cavaliers d'Ottokar. Le roi de Bohême, au contraire, afin de déployer plus à l'aise sa lourde cavalerie, s'était posté en plaine, entre Jedenspeigen et Durrenkrout. Un petit cours d'eau, le Weidenbach, séparait les deux armées.

Le 26 au matin, les armées se rangèrent en bataille, l'armée de Rodolphe était favorisée par sa position : les troupes d'Ottokar avaient le soleil en face et se trouvaient éblouies; Rodolphe avait habilement calculé l'avantage que lui donnait cette position.

L'armée du roi de Bohême présentait une ligne de bataille très étendue, composée de six corps disposés en demi-cercle. Ottokar espérait déborder l'armée de Rodolphe avec ses deux ailes déployées et l'emprisonner par un mouvement convergent. Il avait mis à l'arrière-garde, en réserve, un corps de bataille destiné à renforcer les troupes qui pourraient lâcher pied à l'avant-garde. C'était le fidèle Milota qui commandait cette réserve. Le centre était formé de la lourde cavalerie bohémienne et de la masse des troupes saxonnes et thuringiennes. C'est là que se trouvait Ottokar. Sur les ailes se rangeaient les soldats auxiliaires de Bavière, de Moravie, de Silésie et de Pologne. Les six corps de bataille devaient s'avancer comme ils étaient rangés, en demi-cercle; les ailes devaient ouvrir les hostilités, le centre devait prendre ensuite une part décisive à l'action.

L'armée de Rodolphe comprenait quatre corps, dont deux fournis par les Hongrois. Ils occupaient le centre sous le commandement de Mathias de Trenczin et du comte de Schelperg, à l'aile gauche les Souabes et des Allemands de divers pays, à l'aile droite les Styriens et les Autrichiens commandés par Rodolphe. La cavalerie légère et rapide des Coumans avait pour consigne de harceler l'ennemi, de le fatiguer, de le charger sur ses flancs. Ulrich le Chapelain se tenait à l'arrière-garde avec une réserve, peu nombreuse, de grosse cavalerie. C'est à l'aile gauche que l'Empereur avait massé les plus grandes forces de son armée.

Dans les deux camps on fit des préparatifs avant la bataille; dans l'armée de Rodolphe l'archevêque de Bâle et les moines prêcheurs allaient affermissant les courages par leurs exhortations. De son côte Ottokar se montra aux troupes avant le jour sans armes. Il supplia ceux qui voudraient trahir de le tuer sur-le-champ plutôt que de faire périr tant d'innocents, en vain. Un peu plus tard, il monta sur un cheval de combat; il parcourait les rangs, excitant ses guerriers par des discours, enfin il entonna un chant national de la Bohême que l'armée reprit en chœur avec lui.

L'armée de Rodolphe prit l'offensive, elle passa la rivière et marcha à l'ennemi.

La bataille commença. Le margrave de Nuremberg entraînant l'aile

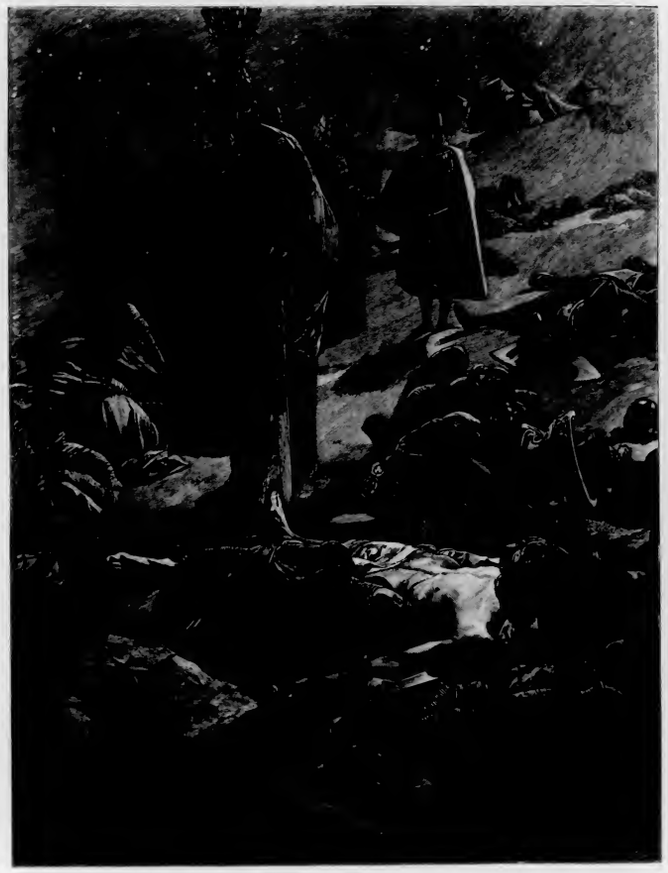
gauche de Rodolphe et les Hongrois, parvint à défoncer les troupes de Bavière et de Bohême qui lui étaient opposées. Au centre, la lutte resta indécise, malgré la présence d'Ottokar, mais à la droite, Rodolphe l'emporta. Partout le combat fut acharné. On a gardé le souvenir d'exploits héroïques. La bannière d'Autriche fut miraculeusement sauvée par le jeune Lichtenstein alors qu'elle échappait aux mains débiles du vieux Haselauer. Par endroits les Autrichiens faiblissaient, ils étaient refoulés jusqu'au Weidenbach. Rodolphe était mis en péril de mort, un Thuringien l'avait reconnu, menacé de sa lance, jeté à bas de son cheval. Ses compagnons le sauvèrent avec peine. Mais sitôt délivré il prit une nouvelle monture et, jusqu'à la fin, dirigea le combat.

Ulrich le Chapelain décida le sort de la bataille. Avec sa lourde cavalerie il culbuta et dispersa Moraves et Polonais. Cette heureuse diversion permit à Rodolphe de reformer ses rangs, de reprendre l'attaque. Alors l'armée du roi de Bohême est tournée, les deux ailes des Impériaux s'avancent parallèlement, Frédéric de Nuremberg et Rodolphe acculent à la rivière les débris de l'armée de Bohême. Ottokar lutte en vain, au milieu des cadavres des siens. Le secours qu'il attendait n'arrivait pas. Milota n'avait pu lui conduire ses troupes; au cri poussé par un Souabe : « On fuit » elles s'étaient débandées, poursuivies par les Coumans et atrocement massacrées.

A la fin de la journée la ligne de bataille d'Ottokar était en tous points rompue. Le roi de Bohême comprit que tout était perdu et ne songea plus qu'à se faire tuer. Avec son escorte, il se jeta en désespéré sur un détachement de cavaliers autrichiens et Styriens. Tous désiraient combattre dans un corps à corps avec ce roi si fameux. Dans cette cohue, Ottokar succomba. Rodolphe arriva trop tard pour le sauver.

L'Empereur fit relever le cadavre de son adversaire, il le fit laver et ensevelir. Le corps fut porté à Vienne, là on le revêtit de la pourpre, et durant quatre-vingts jours il fut exposé en solennité. Mais on ne lui fit point de funérailles chrétiennes, car Ottokar, lorsqu'il mourut, n'était point relevé de l'excommunication pontificale. En Bohême le clergé et tout le peuple le pleurèrent amèrement.

Ottokar II laissa aussi des regrets en Allemagne. « La vertu et l'honneur, dit Henri de Heimburg, pleurent le roi de Bohême; sa main était libérale; contre les Coumans et les Païens il était le rempart de la Chrétienté, lion par la bravoure, aigle par la bonté. »



Rodolphe de Habsbourg et Ottokar. — *Composition et dessin de Mucha.*

CHARLES IV

FONDE L'UNIVERSITÉ DE PRAGUE

Au XIVe siècle, la Bohême devint, sous la dynastie des Luxembourg, un des pays les plus civilisés d'Europe.

Le royaume de Bohême était peuplé, riche et puissant, mais divisé en nations et en classes ennemies. Des nobles et des colons allemands s'y étaient établis avec l'aide des rois de race germanique, mais les habitants les considéraient toujours comme des intrus. Parmi les Tchèques, les bourgeois des villes et les paysans libres n'aimaient pas les nobles ni les chevaliers à leur solde.

Or le second prince de la dynastie des Luxembourg, Wenceslas-Charles, empereur d'Allemagne sous le nom de Charles IV de Luxembourg, fut un prince cultivé et intelligent. Il avait été élevé en Occident; il avait même suivi les cours de l'Université de Paris. Sa jeunesse s'était passée à la cour luxueuse et despotique des premiers Valois, rois de France.

Quand il revint en Bohême, après la mort de son père, tué à Crécy en 1346, il voulut organiser et illustrer son royaume et le rendre indépendant de l'empire d'Allemagne. Il fut, selon l'expression de Maximilien Ier, un père pour la Bohême et un parâtre pour l'Allemagne.

Dès le début de son règne, il voulut, en même temps qu'il pacifierait et régulariserait le royaume, créer une capitale qui jouât, en Bohême et au besoin en Allemagne, le rôle que jouait Paris en Occident.

Aussi transforma-t-il la ville de Prague par ses travaux et ses constructions et essaya-t-il d'en faire le foyer intellectuel de l'Europe orientale.

A cette époque il n'y avait guère, sauf en France, d'autres savants que les prêtres et les moines; d'ailleurs l'Église qui dirigeait les consciences, était partout chargée de donner, de diriger et de contrôler l'enseignement. Charles IV se proposa un double but : l'indépendance de l'église tchèque et l'organisation par des religieux d'une Université dans la capitale tchèque.

Déjà en 1344 un archevêché fondé à Prague avait affranchi les Tchèques de la suzeraineté religieuse des archevêques de Mayence. En 1347, le pape Clément VI autorisa la fondation à Prague d'un monastère où l'on suivrait une liturgie nationale. Charles IV donna l'exemple en apprenant lui-même la langue tchèque, en ordonnant aux bourgeois de l'enseigner à leurs enfants, enfin en encourageant les prédicateurs à prêcher en langue nationale.

En 1347, il obtenait aussi du pape, l'autorisation d'établir à Prague une « Étude générale » (c'est le nom qu'avait d'abord porté l'Université de Paris). Le 7 avril 1348, il promulgua la bulle d'or qui fondait l'Université de Prague.

Il n'y eut pas à proprement parler de cérémonie officielle de fondation ou d'inauguration de l'Université. La bulle du 7 avril est un règlement général des études et des pouvoirs du corps universitaire, et ce règlement fut précisé ou modifié plusieurs fois dans la suite.

Cette bulle déclarait que maîtres et étudiants jouiraient des mêmes droits et libertés que ceux des Universités de Paris et de Bologne. Mais les coutumes de ces deux Universités étaient fort différentes : à Bologne la haute direction appartenait aux juristes et aux élèves, qui payaient les maîtres; à Paris, la haute direction était confiée aux théologiens et aux maîtres qui recevaient un traitement outre les rétributions des auditeurs. A Prague les Facultés s'entendirent au début, mais dès 1392 les juristes formèrent une Université distincte.

Charles IV, dans le détail, adoptait l'organisation de l'Université de Paris. La bulle établissait quatre Facultés : des arts, de théologie, de droit, de médecine, et divisait les étudiants en quatre nations : bohême, bavaroise, polonaise et saxonne. Selon l'usage l'archevêque de Prague, Arnest, fut nommé chancelier de l'Université.

Chaque Faculté formait comme une corporation d'hommes s'occupant d'études particulières, mais qui tous étaient membres de l'Université. Maîtres et écoliers se réunissaient tous les ans pour nommer un doyen qui dans tous les cas importants convoquait l'assemblée générale de la Faculté. La Faculté

jouissait d'une liberté absolue d'enseignement et rédigeait elle-même ses programmes. On se bornait à demander aux bacheliers de soumettre au doyen les leçons des maîtres de Paris ou d'Oxford qu'ils voulaient dicter à leurs élèves. Les maîtres ou docteurs n'étaient obligés que de « revoir avec conscience les ouvrages étrangers qu'ils prenaient pour base de leur enseignement ». Cette liberté fut la cause primordiale de l'activité et de l'éclat des études de Prague, surtout en théologie et en histoire : le roi lui-même s'intéressait particulièrement à ces sciences. Enfin chaque Faculté avait trois degrés d'instruction, et dès 1349 elle eut le droit de délivrer les grades universitaires. L'écolier, après avoir donné une preuve de son savoir par un examen, une thèse ou une disputation, montait d'un degré : il devenait bachelier, maître, puis docteur. Il trouvait facilement une place dans les tribunaux, les églises ou les écoles, qui se multipliaient en Bohême, grâce à l'appui du roi, depuis la fondation de l'Université.

L'ensemble de tous les maîtres et écoliers formait la corporation universitaire ou l'Université, divisée en quatre nations. La nation bohême comprenait les gens de Bohême, Moravie, Hongrie; la nation bavaroise réunissait les habitants de Bavière, d'Autriche, de Souabe, de Franconie et des pays du Rhin; la nation saxonne était formée des Misniens, Thuringiens, Danois et Suédois; la nation polonaise se recrutait en Pologne, Lithuanie et Prusse. Les quatre nations avaient deux fois par an une assemblée générale et chacune élisait un électeur. Ces électeurs en désignaient d'autres, qui nommaient le recteur. Plus tard l'archevêque établit près du recteur un conseil de l'Université composé de huit membres, deux par nations. En 1391, tous les maîtres y furent appelés et ainsi l'Université démocratique de Charles IV fut, comme celle de Paris, dirigée en fait par les maîtres seuls.

L'Université était internationale. En réalité les Allemands devaient y avoir la majorité.

Telle était l'organisation adoptée par Charles IV. Elle était complétée par la fondation d'un collège Charles, dû à la générosité du roi et de nombreux collèges ou chapelles fondés par de riches particuliers. Le collège Charles était dans la vieille Prague, en la maison du juif Lazare. Ces collèges formaient des corporations de maîtres qui vivaient en commun, touchaient les revenus des biens attachés à la fondation et étaient tenus de lire à l'Université un cours écrit d'avance sur un cahier. La vie dans ces collèges

était réglée par une discipline analogue à celle des couvents; les maîtres de chaque collège nommaient eux-mêmes leurs prévôts ou administrateurs, et choisissaient les remplaçants des membres décédés. Des chapelles privées, entre autres celle de Bethléem, étaient de même attribuées à de certains maîtres, qui étaient tenus seulement de prêcher une fois par semaine en langue tchèque.

Ainsi se trouvait assurée la vie des maîtres, qui recevaient en outre de leurs auditeurs une rétribution.

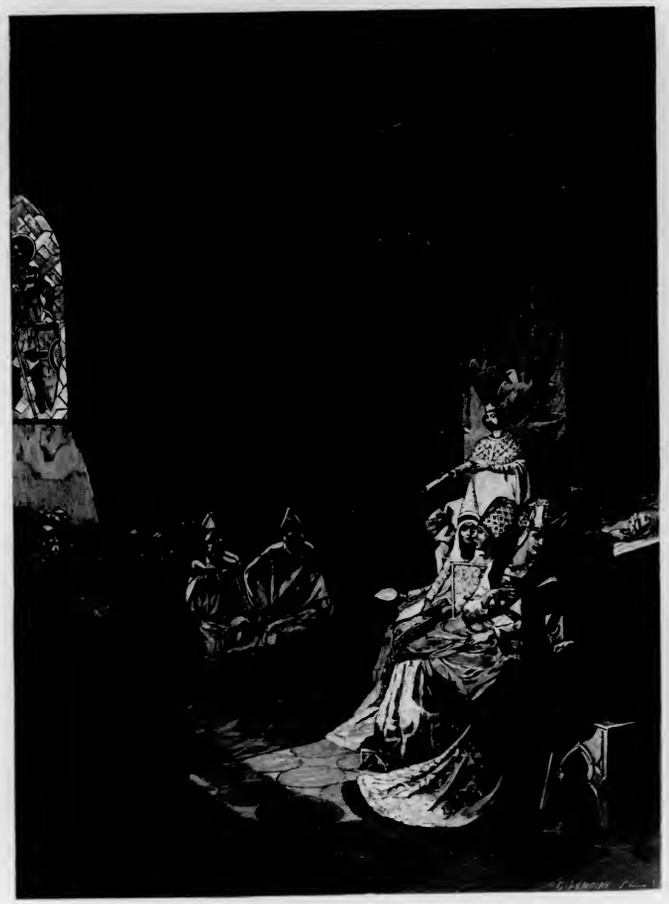
Étudiants et professeurs avaient, comme à Paris, le privilège de ne pouvoir être jugés que par le tribunal de l'Université.

Toute cette organisation se compléta peu à peu. La bulle de fondation ne fit qu'en poser les principes.

En 1348 l'Université n'avait même pas de local spécial. Les divers professeurs appelés par Charles IV faisaient leurs cours chez eux. La Faculté de théologie comprenait cinq maîtres pris dans les ordres monastiques de Bohême. Quatre enseignaient dans leur couvent; le cinquième faisait ses cours dans une dépendance de la cathédrale. Le professeur de droit canon était un docteur venu de Bologne. Les trois professeurs de médecine pouvaient s'installer dans l'église paroissiale du recteur. On ignore les noms et le nombre des premiers professeurs de la Faculté des arts.

Plus tard, vu l'affluence des auditeurs et des maîtres venus de France, d'Angleterre ou d'Italie, Charles IV transporta l'Université dans une maison voisine de l'église Saint-Gall et fonda deux nouveaux collèges. Il organisa lui-même une bibliothèque très bien fournie, par une longue suite d'achats : ainsi en 1370 il se rendit possesseur des 114 livres de Wilhelm de Hasenbourg, doyen du chapitre de Wysegrad, pour le prix de cent marcs d'argent. Il donna ces livres à l'Université.

Ainsi naquit peu à peu, grâce à la protection éclairée et libérale du souverain, l'Université nouvelle. Elle grandit si vite qu'au début du XVe siècle, Prague jouait un rôle énorme dans la vie intellectuelle et morale de l'Europe. Progressivement l'Université devint purement tchèque puis réformatrice de l'Église. Son rôle fut pour la Bohême du XVe siècle, analogue à celui des Universités allemandes, pour la formation de l'unité germanique au XIXe siècle.



CHARLES IV FONDE L'UNIVERSITÉ DE PRAGUE. — *Composition et dessin de Mucha.*

SUPPLICE DE JEAN HUS

La Bohême, au temps du grand schisme, est devenue le centre d'une hérésie qui a causé une guerre terrible et plusieurs croisades. Cette hérésie est l'œuvre d'un homme, Jean Hus, qui fut à la fois un docteur de l'Église et un patriote tchèque.

L'Église de Bohême était très riche. Prague à elle seule comptait dix-huit couvents d'hommes et trois cents prêtres séculiers sans compter les prieurés, commanderies et autres bénéfices. L'archevêque possédait quatre cents villages et dix villes; un tiers du royaume appartenait aux prêtres.

Cette richesse avait amené une telle corruption, qu'en 1380 l'autorité ecclésiastique fit faire une enquête générale pour corriger les abus. La démoralisation du clergé de Bohême était odieuse à tous les habitants, d'abord parce que les Bohémiens étaient très bons chrétiens, ensuite parce que les cérémonies religieuses devenaient beaucoup plus chères; souvent un curé refusait d'enterrer les pauvres si un riche ne payait pas pour eux. Enfin les seigneurs tchèques étaient inquiets de l'accroissement des biens d'Église.

Cependant les Allemands, qui, grâce aux rois de la famille des Luxembourg, possédaient la plupart des bénéfices, ne désiraient guère la réforme du clergé. Le Pape, qui touchait une part du revenu des bénéfices, ne la souhaitait pas non plus.

Au milieu de ce mécontentement survint le grand schisme qui divisa tous les pays catholiques en deux partis, celui du Pape de Rome, celui du Pape d'Avignon. La Bohême, comme tout l'Empire, prit parti pour le Pape de Rome. Mais la lutte augmenta l'excitation religieuse. Alors un grand

nombre de prédicateurs populaires attaquèrent les abus de l'église de Bohême et demandèrent la réforme des mœurs du clergé. Ce fut d'abord un Allemand, Conrad de Walhausen, mais les plus illustres furent des Tchèques : Militsch de Kremsier, fondateur du couvent des converties, Mathias de Janow, chanoine de la cathédrale, surnommé le « maître parisien »; ils parlèrent au peuple dans sa langue, afin de créer un grand mouvement national en faveur de la réforme. L'archevêque de Prague les soutenait. Un noble, Jean de Mulheim, et un riche marchand de Prague, Krziz, fondèrent dans la capitale une chapelle spécialement destinée à la prédication tchèque et à la réforme des mœurs : ce fut la chapelle de Bethléem.

En 1401 un des jeunes élèves les plus brillants de l'Université de Prague, Jean Hus de Husinecz, devint prêtre de cette chapelle.

Jean Hus était fils d'un paysan qui habitait un village de province, Husinecz, situé au nord de la Bohême, tout près de la région habitée par les colons allemands. Depuis le règne de Charles IV il y avait dans les villages des écoles tenues par les gradués de l'Université. Hus alla à l'école de Husinecz, puis compléta ses études au bourg voisin, Protchatitz, et alla les achever à l'Université de Prague.

Ses succès furent rapides. A vingt ans il était bachelier en théologie, à vingt-trois, maître ès arts, il professait un cours de philosophie. Il savait tout ce qu'on pouvait apprendre de son temps, mais en particulier l'histoire de l'Église qui l'intéressait beaucoup et la langue tchèque dont il a fixé les règles d'orthographe.

Hus était alors un jeune homme de mœurs simples et pures. Il s'est accusé lui-même d'aimer les vêtements somptueux et le jeu d'échecs; c'est qu'il avait un idéal d'ascète et se reprochait les plaisirs les plus innocents. Il avait une sensibilité vive et communicative, tant elle se manifestait avec loyauté. Son imagination ardente l'entraînait vers une mélancolie mêlée de vagues inquiétudes morales; son esprit était droit au point de pousser la logique jusqu'à la subtilité et ferme au point de rendre la précision de ses idées voisine de l'entêtement. Hus se montra très éloquent, mais sa parole faisait moins impression par l'éclat du discours, que par la netteté des pensées et la profonde sincérité avec laquelle elles étaient exprimées.

Hus avait en Bohême l'estime de tous. Sa réputation l'avait fait nommer confesseur de Sophie de Bavière, seconde femme de Wenceslas, ce qui lui donnait l'appui de la cour.

Sa nomination à Bethléem le mit tout à fait au premier rang. L'archevêque le nomma membre de la commission chargée d'aller faire une enquête sur le prétendu miracle de Wilsnack. On avait trouvé dans les ruines d'une église incendiée trois hosties brûlées portant chacune une goutte de sang et qui faisaient, disait-on, des guérisons miraculeuses. Des foules nombreuses y venaient en pèlerinage. Jean Hus découvrit la supercherie et publia un écrit « Sur le sang du Christ glorifié », où il déclare que le sang du Christ dans le sacrement de l'autel était invisible. L'archevêque approuva ses conclusions et interdit le pèlerinage à Wilsnack.

Vers ce temps les écrits de Wyclef, le théologien anglais, pénétrèrent dans le monde universitaire de Prague, apportés par des étudiants qui revenaient d'Oxford (les relations entre les deux Universités étaient devenues fréquentes depuis que la fille du roi de Bohême, Anne, avait épousé Richard, roi d'Angleterre). Wyclef en philosophie était « réaliste ». Hus avait adopté ce système comme son maître, en opposition avec les Allemands qui prenaient parti pour les « non réalistes ». Hus fut amené à accepter aussi les idées de Wyclef sur la religion et sur l'Église.

Pour prêcher régulièrement les vérités de l'Évangile il dut travailler beaucoup et réfléchir journellement sur l'Écriture et sur l'état de l'Église de Bohême, et il trouva qu'elle ressemblait peu à l'Église des premiers Apôtres. Hus considéra vite son sacerdoce comme une mission divine. « Dieu, disait-il, m'a suscité pour percer la muraille afin qu'on découvrît à la multitude les abominations du Lieu Saint. » Ses sermons eurent un grand succès, surtout parce qu'ils étaient clairs, simples et frappants. Hus voulait régénérer l'Église en la ramenant à la pauvreté évangélique et il faisait appel aux prélats et aux princes laïques pour contraindre les prêtres à la pauvreté.

Hus devint ainsi comme Gerson et Pierre Dailly, en France, un grand personnage, dont les avis étaient sollicités et en général suivis, même par les autorités; mais sa prédication populaire lui donnait un peu les allures d'un tribun et son admiration pour Wyclef pouvait le faire accuser d'hérésie.

Les adversaires de la Réforme n'y manquèrent pas; mais, n'osant l'attaquer directement, ils demandèrent à l'Université la condamnation de vingt et une propositions nouvelles tirées des œuvres de Wyclef dont ils n'avaient pas hésité à falsifier le texte. Au conseil de l'Université Hus protesta vivement, mais les Allemands qui avaient la majorité condamnèrent les propositions. Hus garda néanmoins toute la confiance de l'archevêque. Alors le parti anti-

réformiste s'adressa directement au Pape qui ordonna à l'archevêque d'arrêter en Bohême l'hérésie Wycléfiste. Cet archevêque était un brave homme, mais peu instruit et assez timoré. Il laissa poursuivre quelques amis de Hus qui lui écrivit pour les défendre. L'archevêque eut peur et se tourna contre Hus en lui retirant la fonction de prédicateur synodal.

Hus allait perdre successivement l'appui de l'Église et du roi.

Les rois de France et de Bohême s'étaient mis d'accord pour terminer le schisme en cessant de reconnaître les deux Papes rivaux, et en chargeant le concile de Pise d'en nommer un autre. Hus, comme toute la nation bohême de l'Université de Prague, approuva fort la décision du roi, qui s'accordait avec celle de la célèbre Université de Paris. Mais l'archevêque qui devait tout au pape Grégoire XII, et les Allemands de l'Université qui redoutaient une réforme protestèrent. Le résultat fut que le roi Wenceslas changea la constitution de l'Université en donnant trois voix aux Tchèques et une seule aux autres nations de l'Université. Les Allemands mécontents émigrèrent de Prague (janvier 1409) et allèrent en pays allemand fonder l'Université de Leipzig; Hus devint recteur de l'Université.

La chute allait suivre de près le triomphe.

L'archevêque Sbynck pour se venger demanda et obtint du Pape une bulle, du 10 mars 1410, qui ordonnait de saisir les livres de Wyclef. Il les fit condamner par un synode provincial et les fit brûler. Puis il défendit de prêcher dans les chapelles particulières : c'était imposer le silence aux réformateurs, car les prêtres des paroisses, dépendant de l'archevêque, étaient hostiles à la réforme. L'Université et Hus en appelèrent à Rome, mais le Pape Alexandre V approuva la mesure.

Alors commença la lutte qui dura cinq ans, Hus, persuadé qu'il avait raison, refusa de se soumettre à toutes les autorités de l'Église. Il avait d'abord l'aide du roi.

Les mesures de rigueur contre les prédicateurs de la Réforme amenèrent des protestations à Prague. Il continua de prêcher, et le roi ordonna à l'archevêque de payer des dommages et intérêts à ceux dont il avait brûlé les livres. Sbynck excommunia Hus et tous ses adhérents et le fit citer à comparaître en cour de Rome.

Le roi écrivit au Pape pour lui demander de dispenser Hus de cette comparution; mais l'Université de Bologne ayant approuvé l'attitude et les doctrines des réformateurs tchèques, le Pape eut peur, maintint sa décision et

envoya en Bohême deux cardinaux qui apportèrent la sentence et prononcèrent l'excommunication le 15 mars 1411. Alors le roi Wenceslas irrité, fit saisir les revenus de l'archevêque et l'obligea à écrire lui-même au Pape, qu'il n'y avait pas d'hérésie en Bohême, et qu'il s'était accordé avec les réformateurs. Hus triomphait.

Malheureusement l'archevêque mourut, son successeur fut un ancien médecin du roi, Albik, nommé prêtre pour la circonstance, désireux avant tout d'être tranquille. Le légat qui vint à Prague lui apporter le pallium était porteur de la bulle par laquelle le Pape Jean XXIII prêchait une croisade contre son ennemi personnel, Ladislas de Naples, et accordait les indulgences de la Croisade à ceux qui fourniraient de l'argent pour cette expédition. Hus prêcha à Prague contre la vente des indulgences et l'abus que faisait le Pape des armes spirituelles pour des motifs temporels : c'était attaquer le pape même. Des troubles populaires, des processions satiriques ridiculisèrent le trafic des indulgences. Ces violences inquiétèrent l'Université et le roi. Wenceslas fit décapiter trois étudiants pour avoir traité les indulgences de tromperie. Hus enterra solennellement leurs cadavres et le peuple les vénéra comme des saints. Mais plusieurs amis de Hus l'abandonnèrent et le clergé de Prague se plaignit auprès du Pape. Cette fois le Pape chargea un cardinal d'excommunier Hus et de mettre en interdit tout endroit où il résiderait. Le roi effrayé de la turbulence du peuple de Prague, pria Hus de sortir de la ville.

Hus en appela du Pape à Jésus-Christ, le seul juge incorruptible, sortit de la ville et se retira dans les châteaux des nobles ses amis. Alors il se mit à prêcher dans la campagne en plein air devant des foules nombreuses, ce qui étendit l'hérésie. Il en venait à inviter les laïques à prendre les biens d'Église, cause de la corruption du clergé.

C'est alors en 1414 que se réunit le concile de Constance destiné à mettre la paix dans l'Église. La convocation excita un vif enthousiasme dans toute la chrétienté : chacun espérait que ce concile réformerait l'Église et établirait la concorde universelle.

L'empereur d'Allemagne Sigismond, frère du roi de Bohême Wenceslas, promit à Hus de lui obtenir une audience du concile devant lequel il défendrait librement sa doctrine; s'il ne se déclarait pas convaincu il retournerait en sûreté à Prague. Jean Hus accepta, plein d'espoir dans les lumières du concile. Il se fit donner un certificat d'orthodoxie par l'inqui-

siteur de Prague, un sauf-conduit de l'empereur Sigismond et se rendit à Constance avec une escorte de Bohémiens que l'empereur avait chargés de le défendre.

Cette ville remplie d'étrangers venus au concile ressemblait, dit Hus, à une véritable Babylone; les charlatans, les baladins étaient nombreux; les prélats montraient un grand luxe et se disputaient entre eux. Hus fut scandalisé de ce spectacle. Il observa cependant les règlements qu'on lui avait imposés, ne sortant pas de chez lui, ne prêchant pas, ne disant pas la messe.

Avant que l'Empereur fût arrivé, le 28 novembre 1414, Hus appelé au palais du Pape, sous prétexte d'une conférence, fut arrêté. On l'enferma dans une prison malsaine du couvent des Dominicains. Le chef de son escorte, le seigneur de Chlum protesta contre cette arrestation comme une atteinte à l'honneur de l'empereur, qui avait donné sa parole à Hus de le laisser « aller et revenir librement ». L'empereur lui-même, à son arrivée, commença par se fâcher et ordonna de le remettre en liberté, mais le concile, qui se déclarait supérieur à tout pouvoir sur terre, menaça de se dissoudre et l'empereur craignant de ne pouvoir rétablir la paix dans l'Église, cessa de réclamer. Hus fut remis à la garde de l'évêque de Constance qui le fit enfermer dans un château fort où on le tint enchaîné sans le laisser communiquer avec ses amis.

Hus resta en prison très dure jusqu'au mois de juin 1415. Le concile voulait instruire son procès à huis-clos et nomma une commission pour l'interroger, Hus se défendit en citant des textes de l'Écriture et des Pères de l'Église; mais l'empereur craignit une révolte des seigneurs bohémiens qui ne cessaient de se plaindre de son manque de foi. Une pétition du 12 mai, signée de 250 nobles de Bohême et de Moravie, réclamait la mise en liberté de Hus. Le 5 juin on fit comparaître l'accusé devant le concile dans le réfectoire du couvent de Franciscains. Les prélats et docteurs voulaient le condamner d'abord et l'introduire ensuite devant eux. Le concile venait déjà de condamner comme hérétiques 45 propositions tirées des livres de Wyclef et semblables à celles de Jean Hus. L'empereur s'opposa à ce projet, mais la séance fut si orageuse que Hus ne put ouvrir la bouche : tout le monde criait ensemble. Le surlendemain l'empereur vint présider. La discussion fut néanmoins très orageuse et très confuse; le 8 juin elle se termina par l'ordre donné à Hus d'abjurer ses erreurs. Il refusa, déclarant qu'il n'avait jamais professé une partie des doctrines qu'on lui imputait, et que pour le reste il ne demandait qu'à se laisser instruire par le concile, mais que personne

ne lui avait prouvé la fausseté de ses dires par des preuves tirées des Écritures. L'empereur demanda lui même la condamnation de ce « révolté obstiné »; on ne l'obtint qu'un mois après.

Le dimanche 6 juillet, le concile tint dans la cathédrale de Constance sa quinzième séance générale consacrée au jugement de Hus. L'empereur Sigismond présidait. A son côté, le comte palatin Louis tenait le globe impérial. Le burgrave de Nuremberg Frédéric de Hohenzollern tenait le sceptre, le comte Henri de Bavière la couronne; un magnat l'épée. Les prélats et cardinaux, venus en grand nombre, avaient à leur tête le cardinal Brogni.

Au milieu de l'Église était une petite tribune en bois. Hus resta à la porte pendant qu'on célébrait la messe et que l'évêque de Lodi prêchait sur ce texte de saint Paul : « Que le corps coupable soit détruit. »; l'évêque s'adressant à l'empereur lui dit que par la destruction de cet hérétique, il s'assurait un nom immortel auprès des générations futures. Hus, alors introduit, se jeta à genoux devant la tribune et pria. On relut ensuite les propositions de Wyclef condamnées par le concile, puis les trente articles tirés des œuvres de Hus et qui avaient causé son procès. Hus voulut encore parler pour se défendre. On l'en empêcha, et le cardinal Zabarella lui intima l'ordre d'abjurer ses erreurs, en particulier celles qui avaient trait à la Sainte-Trinité. Aux menaces, Hus répondit qu'il était venu volontairement au concile avec un sauf-conduit de l'empereur et qu'il gardait confiance en la valeur de cet acte. En même temps, il regardait Sigismond qui se mit à rougir et détourna la tête. L'évêque de Concordia lut alors les conclusions du procès. On déclarait les livres de Hus hérétiques; on demandait que lui même fût dégradé de sa dignité de prêtre et livré au bras séculier.

On procéda ensuite à la dégradation qui fut faite par sept évêques. On mit à Hus un calice dans la main, on le revêtit des ornements de la messe et on l'invita une dernière fois à abjurer ses erreurs. Il refusa. Les évêques lui arrachèrent alors le calice des mains, lui ôtèrent l'un après l'autre ses habits ecclésiastiques en accompagnant l'opération d'une malédiction et firent le simulacre de lui enlever la tonsure en lui frottant légèrement le crâne avec un morceau de verre. Puis ils lui mirent sur la tête une mitre en papier en forme de pyramide, couverte d'images de diables et qui portait ces mots : « Cet homme est hérésiarque ». Les évêques s'éloignèrent alors de lui, en disant : « L'Église t'a maintenant rejeté, elle livre ta vie au bras séculier et ton âme au diable ».

Hus répliqua aussitôt « Je la remets entre les mains de Notre Sauveur Jésus-Christ »; il ajouta qu'il ne demandait pas mieux que d'être convaincu par des preuves, mais qu'il était prêt comme le Christ à subir le martyre pour la vérité.

Le comte palatin emmena alors le prisonnier et le confia au magistrat de la ville de Constance en disant : « Prends ce Jean Hus qui, d'après l'ordre du roi notre seigneur à tous, doit être brûlé comme hérétique ».

Le concile continua sa séance pendant que l'on procédait à l'exécution de Hus.

Il fut emmené hors de la ville dans une prairie touchant aux remparts. Une escorte l'accompagnait; une foule nombreuse l'attendait sur le lieu du supplice.

Hus vit d'abord brûler ses livres à la porte de l'église, ce spectacle le fit sourire. Pendant le trajet, il chantait et priait, montrant toujours le plus grand courage. Une fois arrivé, il se jeta à genoux : à ce mouvement la mitre de papier tomba de sa tête, ce qui le fit sourire encore. Il se releva et voulut parler au peuple, mais le comte palatin l'en empêcha et ordonna de l'attacher au poteau.

Les bourreaux le saisirent et le lièrent avec des cordes et des chaînes. On le tourna du côté du soleil couchant. Deux voitures de bois mêlé de paille avaient été empilées autour de lui, de manière à l'entourer jusqu'à la hauteur du cou.

On raconte qu'une pauvre vieille paysanne apportait un fagot au bûcher, croyant faire une bonne œuvre en contribuant à brûler un ennemi de l'église. Jean Hus la vit et dit en souriant : « O sainte simplicité ».

Le maréchal d'empire, comte de Pappenheim, l'invita encore une fois à sauver son âme et sa vie par une rétractation. Hus répondit qu'il restait ferme en sa croyance et qu'il mourait avec joie pour la vérité. A ces mots deux seigneurs de l'assistance applaudirent. Aussitôt le bourreau mit le feu.

La mort vint vite : la flamme entoura le condamné qui chantait des hymnes en regardant le ciel, mais un coup de vent rabattit sur lui feu et fumée et probablement l'étouffa.

Le comte palatin ordonna au bourreau de mettre dans le feu les habits de Hus. Enfin on jeta dans le Rhin les cendres du bûcher pour effacer toute trace du mort et empêcher les Bohémiens d'emporter les reliques de leur martyr! Mais les Bohémiens le regardèrent comme un saint et adoptèrent l'usage de célébrer le jour de sa mort comme la fête du saint martyr Jean Hus.

Supplice de Jean Hus. — *Composition et dessin de Mucha.*

SIÈGE DE PRAGUE

Depuis le procès des deux martyrs de l'Église nationale tchèque, Hus de Husineck et Jérôme de Prague, la Bohême était restée divisée en deux partis hostiles, les catholiques et les réformateurs.

Ces derniers rejetaient l'autorité absolue de l'Église, des conciles et du pape; ils demandaient le droit de prêcher librement la parole de Dieu et d'organiser l'église de Bohême selon le désir des habitants du pays. En particulier ils voulaient que tous les fidèles reçussent, comme les prêtres, la communion sous les deux espèces du pain et du vin, et que le calice ne fût plus réservé aux prêtres, mais destiné aussi aux laïques. Ils prétendaient que les Tchèques devaient, en matière de religion, être jugés par leur évêque ou, en appel, par l'Université de Prague et non pas par une autorité ecclésiastique étrangère telle qu'un concile ou que la cour de Rome. Avant même le supplice de Jean Hus, un de ses disciples, maître Jacques de Mise, prêtre d'une des églises de Prague, célébra publiquement la communion en donnant à boire aux laïques le vin du sacrement dans le calice.

Après de nombreuses lettres collectives envoyées au roi de Bohême et au concile de Constance pour protester contre l'arrestation et contre la condamnation de Hus et de Jérôme, les seigneurs formèrent le 5 septembre 1415 une ligue pour six ans afin de défendre leurs droits. Ils avaient avec eux la plupart des prêtres des campagnes, presque tous les bourgeois des villes et beaucoup de paysans. Les catholiques ne comptaient dans leurs rangs que peu de nobles, le clergé régulier et une partie des paysans : le roi Wenceslas, très indécis, penchait vers la réforme. Il accepta pourtant de se laisser mettre avec l'archevêque de Prague à la tête d'une contre-ligue catholique; mais

cette association, peu nombreuse et faiblement dirigée, ne parvint pas à organiser la résistance.

Le concile ne céda pas. Il condamna comme une hérésie l'usage du calice pour les laïques, invita tous les chrétiens à combattre l'hérésie de Bohême, cita des chefs à comparaître et ordonna de dissoudre les ligues conclues pour la défense de l'erreur. Il envoya comme légat l'évêque de Litomysl, Jean, surnommé Jean de fer, un des auteurs de la condamnation de Hus. Il fit arrêter et brûler un prêtre pour avoir donné la communion avec le calice à un bourgeois de Prague, et le bourgeois pour avoir bu dans le calice. Il jeta l'interdit sur tous les fidèles soupçonnés d'hérésie : on leur refusait les sacrements et l'entrée des églises, le concile supprima même les privilèges de l'Université de Prague, qui avait été le foyer des doctrines condamnées. Les catholiques, exaltés par ces mesures, se soulevèrent partout pour imposer les décrets du concile.

Ce fut l'origine des émeutes et des meurtres qui commencèrent à ensanglanter la Bohême. Dans la ville de Kutna Hora, où les Allemands dominaient, les catholiques allemands massacrèrent des officiers royaux favorables aux réformateurs. Dans les campagnes habitées par les Tchèques partisans de Jean Hus, les hérétiques établirent par la force des curés utraquistes, c'est-à-dire partisans de la communion sous les deux espèces. Plusieurs nobles formèrent des bandes armées qui profitèrent des troubles pour piller et incendier des couvents. Dans les villes les moines n'osaient plus se montrer, la foule criait : « Les moines dans un sac; à l'eau, les moines! »

Quand le concile se dispersa, après avoir élu un pape, la lutte continua entre les Tchèques et le Pape, Martin V. Le roi de Bohême menacé par lui d'une croisade, soutint les réformateurs utraquistes. D'autre part les hérétiques les plus hardis ne reconnurent plus le Pape pour chef de l'Église; ils voulurent confisquer les biens du clergé et rétablir entre les fidèles l'égalité prêchée par l'Évangile : ce parti radical se recrutait surtout dans la petite noblesse et parmi les ouvriers des villes et des campagnes.

Le roi Wenceslas eut peur de ces nouveaux réformateurs; il eut peur aussi que son frère Sigismond, roi de Hongrie et empereur d'Allemagne, n'acceptât de diriger une croisade contre la Bohême. Il revint donc au parti catholique et ordonna de rendre les églises au clergé orthodoxe.

Alors les radicaux se réunirent en pleine campagne pour prier : ces assemblées avaient lieu en général sur le haut d'une colline; on les appelait

des Tabors. Dans les villes ils firent des processions pour demander la communion sous les deux espèces. Les hérétiques prirent ainsi conscience de leur force et songèrent à contraindre le roi à les soutenir, même quelques-uns pensèrent à le renverser. Aux portes de Prague on vit des tabors de 4000 âmes; un jour dans Prague, une procession entoura le roi qui dut promettre d'abolir son édit de restitution. Les enfants catholiques et protestants se battirent à la sortie des écoles : plusieurs furent même tués.

Le roi Wenceslas craignait surtout une émeute de Prague. Il interdit les processions dans cette ville et en changea les magistrats. Alors les hérétiques de Prague allèrent tous au Tabor.

Le 30 juillet 1419 un prêtre utraquiste, Jean de Zélio, et un chevalier taborite, Jean Ziska de Troenov, organisèrent dans Prague une procession armée. La procession promenait un calice dans toutes les rues de la ville, pour manifester en faveur du culte utraquiste. Elle s'approcha d'une église catholique, les prêtres la fermèrent. La foule irritée assiégea l'église, brisa les portes et massacra le curé. Puis elle se porta sur l'Hôtel de Ville de la nouvelle ville où étaient gardés prisonniers quelques-uns des émeutiers arrêtés récemment. Elle demanda de les relâcher, on répondit en jetant des pierres par les fenêtres, un prédicateur hussite fut atteint. Alors la foule furieuse, excitée par Ziska força les portes de l'Hôtel de Ville, massacra les magistrats dans la salle ou les jeta par les fenêtres; les gens restés en bas, les percèrent avec leurs piques ou les assommèrent à coups de fléaux.

Le roi en apprenant l'émeute prit un accès de colère, il eut une attaque d'apoplexie dont il mourut quelques semaines plus tard.

Son héritier était son frère Sigismond, l'empereur qui avait donné son sauf-conduit à Jean Hus et l'avait ensuite laissé condamner par le concile. C'était un catholique très soumis; c'était aussi un roi autoritaire qui voulait profiter de la révolte pour devenir maître absolu de la Bohême et pour supprimer l'élection des rois et les privilèges de la nation. Les nobles de Bohême refusaient d'abord de le reconnaître pour leur roi parce qu'il avait manqué à sa parole.

Pendant un an il fut occupé à une guerre en Hongrie contre les Turcs et s'efforça de tromper les Bohémiens sur ses intentions. Aux demandes des États de Bohême, réunis pour son élection, il répondait qu'il voulait régner comme son père Charles « pour le bien du royaume ». Il laissait la veuve de Wenceslas, amie des réformés, gouverner en son nom.

Les utraquistes modérés, qui avaient peur des révolutionnaires populaires des Tabors, espéraient s'entendre avec lui. Les troubles continuaient en Bohême : les églises et couvents furent alors presque tous détruits, les moines étaient maltraités, chassés ou emprisonnés.

En 1420 Sigismond revint dans les pays vassaux de la couronne de Bohême, en Moravie et en Silésie, et les soumit très cruellement au catholicisme. Puis il réunit une armée composée de ses sujets fidèles et des troupes des princes étrangers, attirés par l'espoir d'une croisade en Bohême, et marcha sur la capitale, Prague.

Pendant ce temps tous les hérétiques s'étaient unis, et un homme de guerre remarquable, Ziska, avait organisé l'armée des Taborites.

La guerre s'est dénouée autour de Prague. Voyons la scène et les acteurs.

La ville de Prague est située dans une plaine de médiocre étendue, traversée du sud au nord par la Vlatva ou Moldau et entourée de collines. Des hauteurs bordent la rive gauche de la rivière : ce sont des coteaux accentués surtout au nord, au lieu appelé le Hradschin. Sur la rive droite la plaine touche à la rivière et s'appuie vers l'orient à un demi-cercle d'ondulations qui offrent deux saillies principales : au nord-est un petit plateau, le Vitkovberg et au sud-ouest un grand rocher, le Wysegrad.

La ville avait été transformée par Charles IV. Prague la Vieille était située sur la rive droite, au fond de la plaine, touchant à la rivière; faute d'un pont solide, elle était à peu près isolée de la rive gauche; c'était une ville noire aux rues étroites et tortueuses. Charles IV fit bâtir sur toute la plaine jusqu'aux collines de l'est un nouveau quartier; ce fut la Ville Neuve aux grandes rues droites, aux larges places, qui eut son hôtel de ville et ses magistrats distincts de ceux de la Vieille ville. Sur la rive gauche fut bâti un autre quartier, la ville officielle, surnommée « la cité du petit côté » (Kleinseite), allongée au pied du Hradschin sur lequel s'élevèrent la cathédrale et un château royal imité du Louvre. Un pont monumental défendu par deux tours, relia les deux rives.

Enfin le Wysegrad fut garni d'une forteresse solide destinée à tenir la ville en respect.

En 1420 les soldats de Sigismond occupaient le Wysegrad, le Hradschin et le Petit côté. Les hérétiques tenaient la vieille Prague et la ville Neuve. Ils avaient occupé le Witkovberg et construit une tête de pont pour fermer le passage d'une rive à l'autre. L'armée de l'empereur marchait vers la ville.

Elle était composée d'abord des soldats de Sigismond, Bohèmes, Moraves, Silésiens, Hongrois. Les princes de Bavière et d'Autriche, les chevaliers allemands et les autres croisés volontaires étaient un peu plus nombreux qu'eux. L'armée formait un total de cent mille hommes environ, venus surtout pour piller le pays, et se défiant les uns des autres. Les Allemands campaient toujours à part; les Hongrois de même : c'étaient les plus féroces. Le matériel de siège et l'artillerie paraissent avoir été médiocres. La cavalerie, reîtres, hussards, gens d'armes (chevaliers armés de toutes pièces), formait le corps principal.

Tout cela s'avançait lentement sur Prague, ruinant les villages, brûlant et tuant les paysans tchèques, qu'ils fussent catholiques ou hérétiques. Les Bohémiens sentaient tous qu'il leur fallait vaincre ou mourir.

Les forces tchèques formaient deux groupes très différents. D'abord les habitants de Prague, armés pour la défense de leur cité; les mieux équipés étaient les bourgeois de la vieille ville, utraquistes modérés, qui eussent préféré s'arranger à l'amiable avec le roi. Les ouvriers de la ville Neuve, plus enthousiastes, étaient moins organisés. Un corps de réformés Saxons était venu aider les Praguois. Mais la véritable force était l'armée taborite commandée par Jean Ziska.

Ce Ziska était un petit homme noir, trapu, avec une grosse tête ronde rasée, aux lèvres épaisses surmontées de longues moustaches noires, le teint brun, le nez gros. Il était laid, borgne et vieux. Il avait été soldat longtemps en Pologne, où il avait fait la guerre aux Allemands de Prusse. Il portait au côté une grande épée et se battait avec une grosse massue.

En deux ans il avait créé une armée et une tactique. Il avait enrégimenté la foule qui se pressait aux Tabors. Les chevaliers taborites lui avaient fourni une cavalerie peu nombreuse mais solide. La grande masse de ses hommes servait à pied, avec des armes offensives : les uns, en petite quantité pourvus d'armes de jet régulières, arcs ou canons à main servis par un ou deux hommes, tout le reste armés comme ils avaient pu, avec des outils de paysans dont ils avaient fait des armes; les uns munis d'une faux emmanchée droite, d'autres d'un maillet à long manche, les autres porteurs du terrible fléau hussite en bois hardé de lames de fer et dont le volant tenait au manche par un double anneau de métal. Ces fantassins marchaient à l'ennemi, les archers venaient devant, en gros bataillons, d'un pas lent et uniforme, en chantant des hymnes : la flèche trouait les escadrons, le fléau abattait l'homme, le maillet broyait armure et cavalier.

Avec cela, des machines de guerre admirables. De lourds chariots bardés de fer, cerclés de palissades et qui portaient des archers, des arquebusiers ou même de petits canons parfois formés de plusieurs tubes comme des mitrailleuses. Des chaînes pouvaient en un clin d'œil relier les chariots entre eux; la grosse artillerie se tenait au centre avec la cavalerie, les bagages, les femmes; les chariots sur les bords : c'était le peuple de Dieu en marche.

La discipline était parfaite. Sur un signe les chariots partaient, formant un O, un V, une ligne et rompaient les rangs ennemis; derrière eux entraient les colonnes avec leurs machines à assommer.

A la halte les chariots faisaient cercle et formaient un camp fortifié; puis on élevait des remparts improvisés, des palissades de bois doubles ou triples, entourées d'un mur en terre battue et précédées d'un fossé. Trois lignes à forcer, avec l'artillerie dessus, les chariots et les fléaux derrière. Les femmes occupaient un coin du camp et le défendaient comme des hommes.

Ces fanatiques faisaient la guerre d'une façon sauvage. On racontait qu'une fois Ziska ayant donné l'ordre de faire une marche de nuit, comme la nuit était très sombre, ses hommes se plaignaient de ne pouvoir se conduire et disaient : « Parce qu'il n'y voit rien, il se figure que les autres n'ont pas besoin de lumière pour marcher ». (Ziska qui était borgne avait reçu une flèche dans son bon œil et était devenu aveugle.) Il répondit : « Là-bas à gauche il doit y avoir une ville, envoyez-y des cavaliers et allumez-la ». La marche continua à la lueur de l'incendie. Une autre fois Ziska fit mettre le feu à une église remplie de gens qui s'y étaient réfugiés.

Toute cette armée avait pour centre le mont Tabor, montagne déserte, dont on avait fait une forteresse inexpugnable. Ziska avec neuf mille hommes en était parti pour défendre Prague, où les modérés l'appelaient enfin. En route il avait fortifié le Vitkowberg; en un coup de main il avait passé la Moldau et détruit les renforts envoyés par le roi au château du Hradschin (22 mai). Les femmes taborites logeaient dans la tranchée du cloître Saint-Ambroise; les hommes au nord, dans une île du fleuve.

C'est seulement le 30 juin 1420, un dimanche, que commença le siège.

Ce jour-là l'empereur vint avec les reines au château de Prague : il fut reçu au son des cloches et des chants par le clergé catholique venu en procession au-devant de lui. Les Hongrois et Silésiens occupaient le Hradschin et ses pentes. Les Allemands bordaient la Moldau et s'étendaient jusqu'au Vitkowberg et au Vishegrad. Ils appelaient les assiégés, et criaient : « Ah! Hus! hérétiques! » dès qu'ils en voyaient un. Mais dans les combats qui journellement avaient lieu, surtout près du moulin et de l'île où se tenaient les taborites, les Allemands avaient d'ordinaire le dessous; de petits groupes d'hommes armés du fléau fondaient à l'improviste sur les reîtres et les assommaient.

Pendant deux semaines il n'y eut pas d'assaut sérieux. Sigismond espérait éviter à Prague le pillage en obtenant la capitulation de la ville; il employait le temps du blocus à reconquérir une à une les diverses villes du royaume; il attendait l'arrivée de nouvelles bandes de croisés. Le 6 juillet le légat du pape écrivit aux Praguois une longue lettre pour les exhorter à céder.

Le vendredi 12 juillet, une forte reconnaissance hongroise attaqua sans succès le monastère des Chartreux. Le lendemain nouvelle démonstration sur le Spitterfeld. Cette fois le tocsin sonna et les Praguois firent une sortie en désordre. Ils furent battus, mais les bandes taborites sortirent en bon ordre et l'ennemi s'arrêta.

L'assaut général fut fixé au dimanche 14 juillet 1420. Le plan bien combiné comportait deux fausses attaques accentuées, partant l'une du Hradschin, l'autre du Vyshegrad. Pendant qu'on occuperait ainsi les assiégés, les Misniens et les Thuringiens se jetteraient en masse sur le Vitkowberg. Une fois ce point conquis, il serait facile de plonger dans la ville, désormais dominée de partout. Le roi avec une forte troupe gardait le camp contre une sortie possible des Taborites.

Ce plan faillit réussir. Après vêpres, les Allemands entourèrent le Vitkowberg et montèrent à l'assaut. Ziska avait fait construire deux remparts de bois précédés d'un mur en terre et d'une tranchée. Mais il n'y avait presque personne pour les défendre. Ziska s'y précipita avec quelques soldats. Il laissa arriver l'ennemi jusqu'au dernier rempart et là se maintint héroïquement. Une tour défendue par vingt-six hommes et trois femmes ne put être prise par les Allemands.

Néamoins Ziska semblait perdu; déjà une fois il avait été entouré et à grand'peine sauvé.

Alors une porte de la ville s'ouvrit et une grosse colonne taborite s'avança. Un prêtre marchait en tête tenant un calice; derrière lui un groupe d'archers, puis une masse compacte de paysans armés de fléaux; la colonne marchait au pas, les yeux fixés sur le calice, sans gestes, sans cris, sans peur

aussi; les Taborites chantaient en chœur l'hymne de Ziska, au terrible refrain : « En avant! Aux armes! Dieu est notre maître! Frappez! tuez! » Le bataillon fit un trou dans les rangs des Allemands et gravit la montagne. Le chant montait; là-haut Ziska et les siens chantaient à leur tour et redressaient leurs rangs. Les croisés allemands hésitaient, s'arrêtaient, sentant gronder la voix de tout un peuple et voilà que pressés par l'élan des Taborites, les chevaliers s'embarrassent dans ces remparts qu'ils venaient de conquérir, et s'empressent de s'enfuir. Les fléaux taborites en couchèrent à terre plus d'un millier, le reste culbuta sur les pentes; mais au pied les canons hussites de Prague les fauchèrent.

Les vainqueurs se rassemblèrent; sur le champ de bataille même, ils se mirent à genoux et chantèrent un *Te Deum* : de la ville tout le peuple répondait.

Le lendemain Ziska fit porter au Vitkowberg par les femmes, du bois pris aux églises et construisit des fortifications nouvelles et meilleures. La montagne garda le surnom de « Montagne de Ziska ».

Cette victoire détermina la levée du siège, les Allemands accusèrent les seigneurs tchèques et moraves de trahison; les vivres manquaient dans ce pays ravagé.

Sigismond se fit couronner roi de Bohême, espérant encore obtenir ainsi une réconciliation. Les Allemands partirent deux jours après. Mais les utraquistes et les Taborites restèrent dans leurs positions. Alors le roi leva le siège de Prague.

En partant, ses soldats brûlèrent les villages des environs et jetèrent dans le feu les femmes et les enfants. Les Taborites de leur côté enfoncèrent seize prisonniers dans des tonneaux garnis de poix et les allumèrent à la vue de l'armée impériale.

Ziska partit pour conquérir le sud de la Bohême et, malgré un retour offensif de Sigismond avec les Hongrois, les Praguois prirent Vyshegrad et le Hradschin. L'indépendance bohême était assurée.

Siège de Prague. — *Composition et dessin de G. Rochegrosse.*

AVENTURE

DE CHASSE DE MAXIMILIEN

La vie de l'empereur Maximilien fut aventureuse au point de ressembler à celle des héros de roman que, comme Charles VIII, roi de France, il se proposait pour modèles; au milieu même des combinaisons diplomatiques de l'époque de Machiavel, il a gardé des allures de paladin; il est resté dans la vie factice des cours et malgré sa ferme croyance au pouvoir absolu des rois un homme bon, simple et de mœurs presque bourgeoises. Si les Italiens ont souvent raillé son esprit brouillon et sa pauvreté, le peuple d'Allemagne a aimé la personne de son empereur comme plus tard le peuple de France a aimé le « bon roi » Henri IV.

Maximilien, fils de Frédéric III de Habsbourg, empereur d'Allemagne, naquit à Neustadt, près Vienne, le 22 mars 1459.

Il grandit un peu à l'aventure, en sauvageon vigoureux. Sa mère mourut trop tôt pour diriger son enfance; son père était un prince pédant, de caractère faible, engagé sans cesse dans de nombreuses entreprises pour défendre la puissance chancelante de sa maison; son précepteur, Pierre Engelbert, s'occupa peu et mal de son éducation première. A dix ans, Maximilien parlait si mal qu'on l'appelait le Bègue. Tout enfant, il était le plus souvent abandonné à lui-même et à ses domestiques. Aussi se laissait-il aller à ses goûts de vagabondage et d'action : de très bonne heure il s'amusait à courir les bois, à pied ou à cheval et à chasser. Les pays d'Autriche et du Tyrol, où il passa la plus grande partie de sa jeunesse, facilitaient d'ailleurs ses plaisirs : ce sont des régions de montagnes, en général boisées, souvent fort escarpées et

presque toujours pittoresques, sillonnées de belles vallées fraîches où coulent tantôt dans des gorges étroites, tantôt au milieu de champs, de prés ou de jardins, des rivières claires, rapides et fraîches, coupées de petits lacs ou de cascades.

Le jeune prince vécut ainsi à peu près librement; mais il reçut une très forte éducation militaire et acquit une vigueur, une hardiesse et une indépendance d'esprit rares chez un adolescent. Il reçut aussi, par la lecture des romans de chevalerie et par la pratique des exercices chevaleresques, des leçons de courtoisie et de loyauté qui laissèrent des traces même dans ses tentatives politiques les plus tortueuses.

Cette enfance eut une influence décisive sur le caractère de Maximilien; aussi les plus petites aventures de son jeune âge tinrent-elles toujours une place notable, presque excessive dans ses souvenirs; il nous en a laissé, dans le roman du Roi Blanc, dans celui du chevalier Theuerdank, un récit détaillé. Ces deux livres furent composés sous son inspiration quand il fut devenu empereur et il les fit illustrer par les artistes les plus célèbres de son temps. Il est probable aussi que sa gaîté, sa bonté même envers les humbles, sa faculté de s'intéresser vivement à toutes les choses de la vie réelle, la mobilité de son humeur et de ses desseins proviennent de cette adolescence sans contrainte et en plein air.

C'est aux environs de sa quatorzième année qu'il entra dans la vie politique. En novembre 1473, son père l'amena sur le Rhin pour le fiancer à Marie la fille et l'héritière du duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, qui devait, à cette condition, obtenir le titre de roi et cesser d'être vassal de l'Empire. Les négociations n'aboutirent pas; mais quatre ans plus tard Charles le Téméraire fut tué devant Nancy, et sa fille Marie fut menacée de perdre sa succession, que revendiquait le roi de France Louis XI. Maximilien accourut en Flandre, poussé à la fois par le désir d'acquérir un vaste domaine et de défendre « sa dame », comme c'est le devoir de tout bon chevalier. Le 21 avril 1477, le mariage eut lieu à Louvain. Maximilien devenu par ce mariage souverain des Pays-Bas eut beaucoup de peine à défendre les provinces de sa femme contre le roi de France et contre ses propres sujets révoltés. Ici commencent les aventures du futur empereur, alors défenseur besoigneux et infatigable d'une principauté à moitié perdue, et qui finit par fonder la plus grande maison royale de l'Europe.

Maximilien avait alors dix-huit ans, sa personne mérite une longue description. C'était un homme de taille moyenne, bien proportionné, un peu gros.

Sa figure était mâle et vive, son teint clair, il avait des yeux brillants et perçants. Ses mouvements, quoique rapides, ne manquaient pas de dignité. Ses manières séduisaient par leur grâce naturelle et fière en même temps. Sa voix chaude et agréable, parfois rauque, sa parole devenue facile et servie par une imagination prompte jusqu'à l'instabilité, le rendaient séduisant et persuasif. Cependant sa personne physique frappe au premier abord plus vivement que sa personne morale, car l'activité physique semblait tenir la plus grande place dans sa vie.

Il est certain que l'empereur Maximilien eut un esprit très ouvert, surtout quand on le compare à d'autres princes de son temps. Il parlait quatre langues, l'allemand, le français, l'italien et le latin. Il paraît s'être vivement intéressé à tout. Il a laissé des traités sur la religion, sur la morale, sur des inventions diverses, sur la culture des jardins, même sur la cuisine; il a montré une sympathie visible pour Luther dans ses premières attaques contre la vente des indulgences. Il a eu le goût des arts et de la musique : le peintre Dürer, l'érudit Peutinger ont joui non seulement de sa protection mais encore de son amicale bienveillance; il s'est plu dans la société des lettrés et des artistes, quel que fût leur rang social. Cet empereur a même fait œuvre littéraire notable, sinon brillante : les derniers romans de chevalerie du moyen âge allemand, l'histoire du héros Theuerdank, la rivalité du roi Blanc et du roi Bleu, sont le récit, dicté par lui à ses secrétaires, de ses aventures de jeunesse et de ses luttes contre le roi de France. Enfin le soin même qu'il prenait de faire célébrer sa gloire par des savants et des artistes n'est pas d'un homme vulgaire.

Il est certain aussi que Maximilien n'eut jamais les allures de dignité hautaine qu'on trouvait d'ordinaire chez les rois au temps des monarchies absolues. Il fut avec ses serviteurs bon et presque familier; il ne dédaignait pas de parler aux bourgeois ni aux paysans. Il se montra même prodigue jusqu'à sembler insouciant de ses intérêts les plus réels. Il rechercha les héritières féodales, Marie de Bourgogne, qu'il épousa, Anne de Bretagne, qu'il demanda en mariage et qui parut disposée à l'accepter et il finit par épouser en secondes noces la fille d'un très riche parvenu italien, Blanche Sforza. Il eut même, en 1488, le ridicule d'être fait prisonnier par ses sujets de Flandre révoltés, et il fut obligé, après trois mois de captivité étroite, de déclarer solennellement devant eux, la tête découverte, qu'il consentait à renoncer à la tutelle de son fils. Enfin son imagination exubérante lui suggéra

mainte idée étrange, suivant les hasards des occasions. C'est ainsi qu'il consigna tous ses griefs contre la France sur un livre rouge qu'il brûla, lorsqu'en 1508, Louis XII lui rendit loyalement Vérone, Vicence et Padoue. En 1511 il pensa sérieusement à profiter de son veuvage pour devenir prêtre et pape. Enfin dans les dernières années de sa vie, il voyagea en traînant avec lui un grand coffre qui contenait, croyait-on, son trésor, et où ne se trouvait que son cercueil. Il eut donc toujours l'air un peu bohème.

Cependant il est également certain que, sous toutes ces bizarreries, persiste un même effort continu — et qui fut un effort heureux — pour assurer l'avenir de sa famille en Allemagne et en Europe. L'œuvre de Maximilien est mal appréciée et trop peu connue : la réforme protestante et les guerres de religion ont fait oublier pendant longtemps ses actions et son caractère.

On les a trop souvent jugées d'après les quolibets des Italiens, les doléances des Flamands ou les aventures romanesques de la jeunesse de ce prince.

Deux mots suffisent pour rappeler cette œuvre : ce brouillon de génie a, par la création de la division en cercles, et de la chambre impériale, donné à l'empire d'Allemagne une organisation politique qui a duré jusqu'à la Révolution. Il a fondé la plus grande puissance politique du XVIe siècle, la maison d'Autriche.

Maximilien était passionné pour tous les exercices du corps, où il excellait grâce à sa force, à son adresse et à son endurance. Il aimait surtout la chasse, les tournois et la guerre.

Sa passion pour les fêtes chevaleresques l'entraîna parfois à de véritables imprudences politiques. En pleine guerre contre Louis XI, il mécontentait les Flamands par ses banquets, ses cortèges triomphaux, ses passes d'armes, son luxueux conseil de l'ordre de la Toison d'or, en 1478, où il se montrait le digne héritier des riches ducs de Bourgogne. Et pourtant à ce moment-là il était obligé, pour subvenir aux besoins de sa cour, d'engager les joyaux de sa femme tant ses ressources étaient faibles.

Il lui arriva même, dans ses campagnes, d'engager des combats singuliers comme les chevaliers. Il tua, après une lutte loyale, un Français et un Gueldrois qu'il avait provoqués. Un an après sa nomination à l'empire, en 1495, il tenait à Worms sa première diète et célébrait cet événement par des fêtes. Un chevalier français, Claude de la Barre, s'avança dans la lice et défia toute la

nation allemande; personne n'osait relever le gant. Enfin se présenta un chevalier inconnu, qui reçut d'abord un coup terrible dans la poitrine, mais finit par triompher : quand il baissa sa visière, on reconnut le nouvel empereur.

Son goût pour la guerre ne se manifesta pas seulement par des actes de bravoure. Il a perfectionné l'armement par ses découvertes : il a amélioré les procédés de fonte des canons, les procédés de trempe des cuirasses; il a même inventé une armure, beaucoup plus légère et aussi résistante que l'armure plate. L'armure maximilienne est composée non plus de lames serrées, mais de lames cannelées, c'est-à-dire moitié moins lourdes. Enfin Maximilien a créé la cavalerie des reîtres et l'infanterie des lansquenets.

Mais c'est la chasse qui fut sa grande passion. On peut affirmer que la majeure partie des loisirs de Maximilien a été employée à poursuivre le gibier. Été comme hiver, au tir ou au vol, plus rarement à courre, il s'est passionné pour la chasse. Son adresse à l'arc ou à l'arbalète, son ardeur, son esprit d'aventures, son amour du danger, trouvaient là pleine satisfaction. Depuis le lièvre et la marmotte jusqu'au sanglier ou à l'ours, tous les animaux sauvages ont éprouvé son adresse. Il n'avait peur d'aucun animal féroce. Il combattait en personne les ours dans la montagne. Un jour il s'amusa à entrer dans une cage à lions; les lions sautèrent sur lui, il saisit une pelle et les frappa jusqu'à ce qu'il les fit tenir tranquilles. Il a écrit, de main de maître, des traités sur la chasse à tir ou au faucon; il a dressé le catalogue des bêtes victimes de ses coups et lorsqu'il raconte qu'il a tué six cents chamois, il n'est pas moins fier de ces prouesses que d'une victoire. On l'a vu en Flandre, en pleine invasion française, aller courre le cerf avant de régler les affaires des Pays-Bas. D'ailleurs, soit à cause de ses habitudes d'enfance, soit à cause du danger réel de tels amusements, Maximilien a préféré à tout la chasse dans le Tyrol et la poursuite des animaux des montagnes, le bouquetin et le chamois. Deux anecdotes suffiront à montrer la véritable passion qu'il apportait à ces exercices.

Un jour, en Tyrol dans les environs d'Innsbruck, Maximilien étant encore archiduc, se laissa entraîner à la poursuite d'un chamois qu'il ne pouvait joindre. L'animal finit par se réfugier par un dernier élan, sur un rocher à pic et complètement inaccessible, à l'endroit qu'on appelle le Martinswand (mur de Saint Martin). Maximilien n'abandonna cependant pas la partie. Il parvint après des efforts inouïs à grimper jusqu'au haut du rocher.

Mais une fois parvenu là, il ne sut comment redescendre, l'espace était si étroit qu'il ne pouvait plus ni avancer, ni reculer; la moindre tentative semblait devoir le faire rouler du haut en bas de la pente où il se serait broyé infailliblement. Ses compagnons de chasse l'avaient perdu de vue; enfin ils l'aperçurent suspendu à une hauteur effrayante : au dessus de sa tête une énorme masse de rochers surplombant, à ses pieds un précipice de plusieurs centaines de mètres. Il resta là deux jours et deux nuits sans boire ni manger. Désespérant de se tirer de là, il résolut de se préparer du moins à mourir en bon chrétien, muni des secours de la religion. Il cria aussi fort qu'il put, qu'il voulait recevoir les sacrements. Les prêtres des villages voisins vinrent au pied du rocher, et se tournant de son côté lui présentèrent le saint sacrement. Pendant qu'ils disaient la messe, Maximilien s'agenouilla et recommanda son âme à Dieu. La nouvelle se répandit par tout le pays et dans toutes les églises on se mit à prier pour son salut.

Tout d'un coup, au moment où il n'attendait plus que la mort, Maximilien entend un bruit. Il se retourne et aperçoit un jeune paysan qui lui tendait la main en disant : « Rassurez-vous, mon seigneur, Dieu veut vous sauver. Suivez-moi et ne craignez rien. » L'inconnu passa devant lui à travers un buisson épais, puis sautant de pierre en pierre et lui montrant le chemin, il l'amena jusqu'au bas. D'après un récit le paysan fut anobli en récompense, sous le nom de « Hohé de la Haute roche ». D'après un autre récit, quand Maximilien arrivé au milieu de la foule qui l'attendait au bas de la montagne, se retourna pour voir son guide, le jeune homme avait disparu; on en conclut que le prince avait été sauvé par un ange du ciel. On montre encore aux touristes l'endroit où Maximilien a failli mourir victime de sa passion pour la chasse.

Ce fut la chasse qui causa la mort de l'Empereur. En 1517, après la diète d'empire, il se rendit à Innsbruck pour régler les affaires de ses États héréditaires. Il souffrait déjà depuis quatre ans d'une fièvre lente. Néanmoins il partit chasser à Wels en Haute-Autriche. La fatigue lui donna une soif violente; pour la calmer, Maximilien mangea immodérément du melon; cet excès lui causa un flux de ventre dont il mourut.

Aventure de chasse de Maximilien. — *Composition et dessin de Merlin.*

ALBERT DURER

A LA COUR DE MAXIMILIEN

Albert Dürer, l'artiste le plus célèbre de la Renaissance allemande, était né à Nuremberg en 1471.

En ce temps, dans les pays allemands, les artistes vivaient encore, comme au moyen âge, en ouvriers : dès qu'ils savaient lire et écrire, ils commençaient par être apprentis chez un maître peintre, orfèvre, ou sculpteur; ils devenaient ensuite compagnons et allaient « faire leur tour », c'est-à-dire travailler dans les grandes villes d'Allemagne et des contrées voisines; puis ils se fixaient dans quelque endroit, le plus souvent dans leur pays natal, et passaient leur vie à travailler dans leur atelier pour les confréries, les églises, les princes ou les riches particuliers. Ils n'étaient pas admis dans la société des nobles, et, même s'ils acquéraient quelque réputation, ils ne cessaient pas d'être traités en inférieurs.

La jeunesse de Dürer ne différa pas de celle des artistes de son temps.

Il descendait d'une famille de paysans allemands émigrés dans un village de Hongrie. Son grand-père s'était établi orfèvre dans la ville de Gyula. Le père de Dürer, orfèvre lui aussi, était allé comme compagnon dans les Pays-Bas. Puis, au lieu de retourner en Hongrie, il s'était fixé à Nuremberg. Cette ville, peuplée de plus de vingt mille habitants, était le grand centre du commerce et de l'industrie dans toute la Franconie orientale, les bourgeois riches y étaient nombreux. Dürer le père avait trouvé du travail chez un des plus riches orfèvres de la ville, maître Jérôme Holper, qui finit par lui donner en mariage sa fille et lui laisser son commerce. De ce mariage

naquirent dix-huit enfants; Albert Dürer était le troisième. Dürer fut d'abord choisi par son père pour lui succéder dans sa maîtrise. Il commença fort jeune à ciseler et à graver; mais cet art lui plaisait peu. « Ayant déjà, nous dit-il, appris à faire de jolis ouvrages d'orfèvrerie, je me sentis plus de penchant pour la peinture que pour la profession d'orfèvre. J'en parlai à mon père, qui en fut fâché, car il regrettait le temps que j'avais perdu à apprendre l'orfèvrerie. Pourtant il accomplit mon désir et en l'an 1486, le jour de Saint-André, me mit en condition pour trois ans chez Michel Wohlgemuth. » Dürer avait alors quinze ans et demi.

Michel Wohlgemuth, dont Dürer devint l'apprenti, était un peintre célèbre de Nuremberg; il habitait comme la famille Dürer dans la rue Unter den Verten et travaillait surtout pour les églises et pour le parrain de Dürer, l'imprimeur Antoine Koburger; le jeune apprenti ne sortait pour ainsi dire pas de sa famille. Michel Wohlgemuth était un vieil ouvrier très pieux qui ignorait les règles de la perspective et de l'anatomie et se bornait à imiter la nature de son mieux. Dürer, qui plus tard s'instruisit beaucoup, resta fidèle à ce principe de son vieux maître : « N'aie jamais la pensée de faire quelque chose de meilleur que ce que Dieu a fait. »

A dix-neuf ans, après les pâques de l'année 1490, Dürer partit « faire son tour ». Il voyagea jusqu'à ce que son père le rappelât. Il visita surtout les villes du Rhin et de l'Allemagne du Sud, Augsbourg, Colmar, Bâle, Strasbourg; peut-être fit-il un séjour aux Pays-Bas et à Venise.

En tout cas il resta surtout le disciple des maîtres allemands et ne fut touché que superficiellement par l'influence de la double Renaissance bourguignonne et italienne. Mais ces années de vie nomade ont affranchi son génie des traditions de la corporation et de sa ville natale. Dürer revint en 1494 après la Pentecôte. Le 14 juillet suivant son père le mariait à la fille de son ami, le maître mécanicien Ferey. Cette demoiselle, nommée Agnès, était fort belle.

Albert Dürer lui-même, au moment de son mariage, était un grand beau garçon, fort soigneux de sa personne. Il avait une figure fine, aux traits délicats, au nez droit, aux yeux brillants, encadrée de cheveux soyeux, longs et à demi bouclés. Son cou mince, sa poitrine large, ses mains très belles, son ventre peu saillant, ses jambes nerveuses quoiqu'un peu fortes lui donnaient une jolie prestance. Il était du reste assez content de sa personne et ses lettres à son ami, Willibald Pirkheimer, nous ont conservé l'expression naïve de cette satisfaction.

Il avait des manières douces et polies, et une instruction assez grande surtout en géométrie et en sciences naturelles. Il parlait aisément, souvent avec feu, toujours avec une sincérité parfaite.

Il avait une sensibilité étrangement vive et presque maladive, qui réagissait sur son imagination et sur sa volonté. Aussi était-il porté à la mélancolie. Lorsque son père mourut, en 1502, son chagrin fut tel qu'il fit une longue et grave maladie. Il paraît avoir été souvent malmené par sa femme. On a sans doute beaucoup exagéré la méchanceté et l'avarice d'Agnès; Pirkheimer a été jusqu'à dire qu'elle enfermait son mari et le menaçait de l'enfer s'il mourait en la laissant dans la gêne. Il est vrai que le portrait d'Agnès donne l'impression d'une femme d'un caractère difficile, et il est à peu près certain qu'elle se montra dans son ménage autoritaire et revêche.

Depuis son mariage, Dürer travailla beaucoup comme graveur, puis comme peintre. Sa renommée de graveur s'étendit rapidement. En Italie même on le mit souvent au même rang que le célèbre Marc-Antoine Raimondi.

Au milieu de l'année 1505, Dürer se rendit à Venise où il resta un an et demi. Il était appelé là par une commande, un tableau pour l'église du nouveau comptoir des Allemands établis à Venise, l'église Saint-Barthélemy. Dürer fut très bien accueilli : les visiteurs se pressèrent même chez lui au point de le gêner. Les jalousies des artistes du pays ne lui manquèrent pas non plus : il fut cité en justice par les peintres qui lui demandèrent de payer à leurs maîtrises une redevance de séjour.

Après ce voyage, Dürer revint vivre bourgeoisement à Nuremberg, et, sauf quelques voyages, y demeura jusqu'à sa mort.

Jusqu'en 1512 il travailla pour les particuliers. C'est de cette époque que datent la plupart de ses tableaux et de ses gravures religieuses ou philosophiques, *la Passion*, *la Mélancolie*, *le Chevalier de la Mort*, par exemple.

En 1512 l'empereur Maximilien, revenant de tenir une diète sur les bords du Rhin, passa par Nuremberg. Ce prince aimait les artistes. Comme tous les grands personnages de la Renaissance, il cherchait à laisser dans des œuvres d'art à sa louange des monuments durables de sa gloire. Il vit Dürer, et le prit à son service. Mais comme l'empereur était d'ordinaire à court d'argent, la plupart des commandes qu'il fit furent fort mal payées. Il accorda à Dürer d'être exempté des impôts dus à Nuremberg pour une somme de cent florins, ce qui ne lui coûtait guère, mais n'enrichit pas

beaucoup l'artiste. Dürer n'eut d'abord qu'un travail d'illustration. Un érudit, Johannes Stabius, était chargé, suivant la mode du temps, de trouver les sujets d'allégories décoratives et les inscriptions pour le palais, les cortèges ou les fêtes de Maximilien; Dürer exécutait les dessins ou les peintures qu'on lui commandait. Puis Maximilien, ayant fait rédiger des livres destinés à illustrer sa personne et à relater sous la forme de romans, de récits ou d'allégories, les principales actions de sa vie, Dürer illustra une partie de ces ouvrages. Il exécuta tous les dessins de l'Arc de triomphe et une partie de ceux du « Cortège » qui forme la seconde moitié de ce « Triomphe de Maximilien ».

L'empereur paraît avoir beaucoup estimé Dürer. Il est certain qu'il prenait plaisir à causer avec lui, lorsqu'il venait le voir travailler. Or la plupart des nobles allemands, encore peu faits aux usages des cours italiennes, ne voyaient en Dürer qu'un ouvrier et trouvaient scandaleux de causer familièrement avec un homme d'un rang si bas. On raconte à ce sujet l'anecdote suivante.

Un jour, Dürer dessinait une grande composition sur un mur dans un château de l'empereur; son échelle était un peu courte. Maximilien invita un des seigneurs qui l'accompagnaient à tenir l'échelle pour que l'artiste pût, sans péril, monter sur les barreaux supérieurs. Le seigneur irrité refusa un service qui lui paraissait trop contraire à sa dignité. Il fit signe à son domestique de tenir l'échelle. Maximilien s'indigna vivement et lui dit : « Ne sais-tu pas que l'art de Dürer a plus de valeur que toute ta noblesse? Il m'est facile de faire d'un paysan un noble; mais d'un noble je ne puis faire un Dürer. »

Maximilien mourut avant même que les gravures du Cortège de triomphe ne fussent imprimées. Après lui Dürer conserva son titre de peintre de la cour; il fut même anobli et reçut pour armoiries trois écussons sur champ d'azur, un en pointe, deux en chef. En 1520 il fit aux Pays-Bas, pour l'entrée de Charles-Quint à Anvers, un voyage qui fut pour lui un long triomphe : on l'invita chez le roi de Danemark, alors à Anvers, à la même table que l'empereur. Mais Dürer était atteint de la maladie qui devait l'emporter : lui-même nous a décrit avec affliction « la petite tache jaune » qu'il avait au flanc gauche et qui le rongeait. Dans la semaine sainte, le 6 avril 1528, à Nuremberg, Dürer s'éteignit brusquement à l'âge de 57 ans.

Albert Dürer à la cour de Maximilien. — *Composition et dessin de G. Rochegrosse.*

LUTHER A LA DIÈTE DE WORMS

Luther, issu d'une famille de paysans de Saxe, fils d'un mineur, avait reçu plus d'instruction que la plupart des hommes de son temps. Il avait étudié pendant quatre ans la philosophie et les lettres à l'Université d'Erfurt, pour se préparer à étudier le droit, et il avait pris déjà le grade de maître ès arts, c'est-à-dire licencié ès lettres, lorsque tout d'un coup, il se décida à renoncer au monde. La mort subite d'un ami, tué en duel, un orage terrible où il se crut perdu, l'avaient ébranlé jusqu'au fond. Pendant l'orage il fit un vœu : « Viens à mon aide, sainte Anne, dit-il, et je me ferai moine. » Il accomplit son vœu ; un soir il réunit ses amis à un repas en musique, et leur annonça son intention ferme d'entrer au couvent des Augustins. Désormais il vécut avec la pensée constante de la mort et la préoccupation de trouver le salut.

Luther avait pris au sérieux sa vocation, il s'était imposé une vie ascétique, il s'était mis à étudier de près la théologie, toujours dominé par la recherche des moyens de sauver son âme. Il s'était fait ordonner prêtre; puis son couvent l'avait envoyé à Rome, pour régler une contestation avec le provincial de l'ordre. Là il vit le clergé lettré et frivole d'Italie, plus occupé d'art et d'amusements que de religion, et rapporta de Rome une impression de mépris; mais il ne fut pas ébranlé dans son respect pour le Pape et l'Église. De retour en Saxe, il se fit recevoir docteur en théologie, et fut nommé professeur de théologie à la nouvelle Université de Wittenberg que l'Électeur de Saxe venait de fonder. Contrairement à l'usage, il fit son cours sur des textes de l'Écriture. Puis, sur la demande du provincial de l'ordre, il se mit à prêcher au peuple.

En 1517 commença en Saxe la prédication des indulgences. Le pape Léon X ayant besoin d'argent, employait, pour s'en procurer, un moyen qui

n'était pas nouveau. L'Église avait le pouvoir de remettre les péchés et d'imposer une pénitence, elle avait le droit d'exiger une amende en guise de pénitence et de faire servir cette amende à ses besoins. Mais, pratiquée en grand, cette rémission des pénitences moyennant une amende prenait l'aspect d'une vente des indulgences, surtout quand les indulgences étaient accordées d'avance pour des péchés à commettre. La prédication de 1517 avait été organisée sous une forme presque commerciale. Le Pape avait abandonné à l'archevêque de Mayence, évêque d'Halberstadt, pour une somme de dix mille ducats, le droit de faire prêcher les indulgences dans ses diocèses pendant huit ans, la moitié des produits devait être versée dans la caisse du Pape.

Un dominicain allemand, Tetzel, entré au service de l'archevêque pour cette affaire, se mit à parcourir le pays en prêchant. Il annonçait que chacun pouvait, moyennant une somme fixée, acquérir les mêmes indulgences qu'en faisant le pèlerinage aux lieux saints de Rome. Suivant la fortune, il y avait différentes espèces d'indulgences; on pouvait acheter soit la rémission de tous ses péchés avec remise de toutes les peines du purgatoire, et réacquisition de la grâce de Dieu, soit le droit de choisir un confesseur muni du pouvoir d'absoudre et de dispenser de tout vœu, soit pour ses parents morts la participation au trésor d'indulgence de l'Église universelle, soit même la remise des péchés en faveur d'âmes du purgatoire. Tetzel opérait ouvertement, sans chercher à éviter l'impression pénible que risquait de produire sur les âmes pieuses cette apparence de vente des choses saintes. On lui reprochait d'avoir dit : « Aussitôt que l'argent résonne dans la caisse, l'âme s'élance hors du feu du purgatoire ».

Luther, choqué de cette vente des indulgences, probablement aussi de la doctrine même de l'Église sur cette question, après avoir prêché en sens inverse de Tetzel, se décida à rédiger 95 propositions sur les indulgences et les fit, suivant l'usage des Universités d'alors, afficher à la porte d'une église pour attirer l'attention et engager la discussion; puis il les envoya à l'évêque du diocèse, son supérieur. La doctrine exposée dans ces « thèses » est que la pénitence extérieure ne suffit pas à sauver le pécheur, il faut une conversion intérieure dans toute la vie; le pape ne peut remettre que les peines prononcées par l'Église contre des vivants, il ne peut rien pour les morts. Luther croyait d'ailleurs que le Pape ignorait dans quelle forme étaient vendues les indulgences.

Personne ne se présenta pour discuter les 95 thèses de Luther. L'évêque

se borna à lui écrire pour l'engager amicalement à ne pas faire de bruit et à ne pas entrer en conflit avec l'Église. Tetzel reçut une admonestation sur sa façon d'opérer; il répliqua par des thèses qu'il fit afficher à l'Université de Francfort-sur-l'Oder. La discussion entre Luther et Tetzel continua pendant plus d'un an, sous forme d'écrits théologiques. Le Pape n'y fit d'abord pas grande attention, il l'appelait une « querelle de moines », puis il chargea le général de l'ordre des Augustins, de mettre la paix entre ces gens. Mais d'autres théologiens avaient pris parti contre Luther et montré qu'il était hérétique, car il opposait à la doctrine du Pape l'infaillibilité de l'Écriture sainte. La cour de Rome décida alors de le poursuivre et donna l'ordre au général des Augustins d'arrêter l'hérétique Martin et de l'envoyer à Rome. Luther implora le secours de son prince, l'Électeur de Saxe; l'Électeur, à ce moment retenu à Augsbourg où se tenait la Diète, s'entendit avec le légat du Pape et obtint que Luther serait examiné à Augsbourg. Luther arriva dans cette ville le 7 octobre 1518.

Le 12 octobre, Luther fut reçu par le légat du Pape qui lui demanda de rétracter ses erreurs. Luther refusa et engagea une discussion. Le lendemain il apporta une protestation écrite où il déclara soumettre ses écrits au jugement de l'Église et accepta la sentence des Universités de Bâle, Fribourg, Louvain, Paris. Le légat exigea la rétractation et ne permit qu'une réponse écrite. Quand Luther la lui présenta le jour suivant, le légat refusa de l'écouter et le renvoya en le menaçant de l'excommunier. Luther prévint le légat qu'il en appelait du Pape mal informé au Pape mieux informé et s'enfuit secrètement d'Augsbourg. Le légat écrivit à l'Électeur de Saxe, lui demandant de livrer Luther ou du moins de l'expulser de ses États. L'Électeur communiqua la lettre à Luther qui le pria de ne pas le livrer et s'offrit de quitter le pays. Mais l'Électeur ne voulait pas priver son Université d'un de ses professeurs les plus connus; Luther resta donc à Wittenberg et en appela solennellement du Pape au concile.

La cour de Rome tenait à ménager l'Électeur de Saxe, car on avait besoin de sa voix pour l'élection de Charles-Quint; elle lui envoya un chambellan du Pape, Miltitz, chargé de lui apporter la rose d'or que le Pape donne aux princes en signe d'amitié et en même temps de le décider à livrer Luther. Mais en arrivant en Allemagne Miltitz s'aperçut que la conduite de Luther dans l'affaire des indulgences était approuvée généralement et renonça à terminer le conflit par la force. Il fit une enquête sur les actes et la conduite

privée de Tetzel, le blâma vivement et le renvoya en disgrâce. Au contraire, il discuta avec Luther pendant plusieurs jours et fit avec lui un accord : Luther se borna à reconnaître par une lettre au Pape qu'il avait été trop vif, et s'engagea à soumettre son affaire au jugement d'un évêque allemand qui déciderait sur quels points il était allé trop loin. Les deux partis devaient garder le silence sur la question.

Mais il n'était pas facile alors d'imposer silence aux théologiens. Une discussion s'était engagée entre un docteur fameux d'Ingolstadt, Eck, et un théologien de Wittenberg, Carlstadt, ami de Luther, sur le péché et la grâce. On convint d'organiser une discussion en forme dans une Université. Luther fut chargé de s'entendre au nom de son ami avec Eck. On choisit Leipzig. Mais avant qu'on pût obtenir l'autorisation de l'Université, Eck avait déjà attaqué Luther dans 12 thèses publiques et Luther, se regardant comme dégagé de sa promesse, avait répondu par 12 contre-thèses; puis la polémique avait continué entre eux de plus en plus vive.

La discussion solennelle fut enfin ouverte le 27 juin 1519, devant une assistance nombreuse; Luther n'avait pu obtenir de Miltitz la permission d'y prendre part, il ne vint d'abord que comme compagnon de Carlstadt. Mais dans le cours de la discussion, qui dura jusqu'au milieu du mois de juillet, il finit par prendre la parole. Eck chercha à démontrer que Luther était hérétique à la façon de Jean Hus. Il fut convenu que les actes de la discussion seraient soumis au jugement des Universités de Paris et d'Erfurt.

Eck, se regardant comme vainqueur, demanda à l'Électeur de Saxe de faire brûler les livres de Luther, puis il alla à Rome pour obtenir la condamnation de l'hérétique. Il réussit. L'Électeur de Saxe représenta en vain à la cour de Rome que le peuple allemand était très excité en faveur de Luther et qu'il serait plus prudent de réfuter ses doctrines en s'appuyant sur l'Écriture sainte. Le consistoire, après une longue discussion, rédigea, le 15 juin 1520, la bulle qui déclarait Luther hérétique pour ses doctrines et pour le fait même d'avoir fait appel au Concile. « Lève-toi, Seigneur, des renards veulent dévaster ta vigne, un sanglier sorti du bois cherche à la détruire. » La bulle ordonnait de brûler les livres de Luther, d'éviter tout contact avec lui ou ses partisans et frappait d'interdit tout lieu où il serait reçu. Le Pape envoya la bulle à l'Électeur de Saxe en le priant de retirer sa protection à l'hérétique. Eck vint en Allemagne pour publier la liste des partisans de Luther, il y inscrivit les amis de l'excommunié et ses ennemis personnels.

Mais le clergé d'Allemagne n'était pas décidé à obéir. L'Université de Wittenberg, d'accord avec le gouvernement de l'Électeur, refusa de publier la bulle, Luther crut même que c'était une fausse bulle fabriquée par Eck; il renouvela donc son appel au concile et engagea les princes et l'Empereur à prendre en main sa cause.

Le nouvel empereur, Charles-Quint, qui venait d'être couronné le 23 octobre, à Aix-la-Chapelle, tenait à montrer son dévouement au Pape; il donna l'ordre de brûler les écrits de Luther dans ses États des Pays-Bas, et le nonce du Pape, Aleander, les fit brûler en cérémonie à l'Université de Louvain. Luther se savait soutenu par son prince, l'Électeur de Saxe; aux nonces du Pape qui lui avaient apporté la bulle et lui demandaient de livrer Luther, l'Électeur avait répondu, après avoir consulté le fameux helléniste Erasme, qu'il faudrait donner un sauf-conduit à Luther et lui faire plaider sa cause devant des juges instruits et non suspects; si ses écrits étaient convaincus d'hérésie, alors lui, l'Électeur, se conduirait en fils soumis de l'Église. Luther se résolut donc à rompre ouvertement avec le Pape. Le 10 décembre, à Wittenberg, devant la porte de l'Elster, en présence d'une grande foule, il jeta au feu les livres de droit canon et la bulle du Pape en disant : « Puisque tu as attristé le saint du Seigneur, que le feu éternel te consume. » Le lendemain il commença son cours en disant qu'il fallait que le Siège pontifical fût brûlé; quiconque, dit-il, ne résiste pas de tout son cœur à la Papauté, ne peut atteindre le salut éternel. Désormais Luther ne cessa plus de parler du Pape comme d'un Antechrist, et de Rome comme de Babylone, la ville de perdition.

Il venait de provoquer à une lutte à mort le pouvoir ecclésiastique et il ne pouvait même pas espérer être défendu par le pouvoir laïque; car l'Empereur à ce moment était l'allié du Pape. Charles-Quint, après son couronnement, s'était rendu à Worms près du Rhin et y attendait les princes allemands qu'il avait convoqués pour tenir la Diéte. Il hésita sur ce qu'il fallait faire de Luther, si l'on devait le citer à comparaître ou le faire condamner sans l'entendre; la question n'était pas résolue quand la Diète se rassembla, au commencement de 1521.

La lutte continuait entre la cour de Rome et Luther. Une bulle du 3 janvier prononça solennellement l'excommunication et fit appel au glaive temporel contre l'hérétique. De son côté Luther, dans un sermon prêché pour l'Épiphanie, compara le Pape au roi Hérode. « Le gouvernement du

Pape et le royaume du Christ, dit-il, sont opposés l'un à l'autre comme l'eau et le feu, le diable et les anges. »

Le 28 janvier 1521, l'Empereur ouvrait la Diète de Worms; le discours prononcé en son nom annonçait l'intention de rétablir la paix et l'ordre dans l'Empire et de prendre conseil des États sur les moyens à employer.

Le 13 février, dès la première séance générale tenue par la Diète, le nonce du Pape, Aleander, vint lire un bref du Pape qui engageait l'Empereur, si l'unité de l'Église lui tenait à cœur, à rendre un édit général pour donner force de loi à l'excommunication contre Luther. Pour justifier sa demande il fit un long discours qui dura plus de trois heures. Aleander, avant de devenir l'homme de confiance du Pape, avait été professeur de littérature antique à Paris où il avait eu l'habitude de parler devant de très nombreux auditoires. Il s'efforça de démontrer aux princes de la Diète que la doctrine de Luther ébranlait les fondements non seulement de l'Église mais de toute la société; comme autrefois les Hussites de Bohême, sous prétexte d'obéir à l'Évangile avaient bouleversé toutes les autorités, les partisans de Luther se préparaient à la révolte; Luther avait dit qu'on devait se laver les mains dans le sang des ecclésiastiques. Aleander protestait contre la proposition de faire venir Luther devant la Diète; comment entendre un homme qui avait déclaré qu'il ne se laisserait convaincre par personne, pas même par un ange descendu du ciel, qui en appelait à un concile, mais qui méprisait tous les conciles, et prétendait que Jean Hus avait été condamné injustement par celui de Constance? Toutes les négociations par la douceur avaient échoué avec lui et n'avaient fait que le rendre plus obstiné. Il ne restait plus qu'un moyen efficace, c'était de le déclarer au ban de l'Empire en vertu de la bulle d'excommunication. Aleander engageait les princes à ne pas se laisser aveugler par les apparences de piété de Luther, à obéir à la sentence de l'Église et à ne pas se poser en juges dans une affaire que des laïques ne pouvaient décider.

Ce discours fit quelque impression sur la Diète; l'Empereur présenta aux princes un projet de sentence contre Luther et ses adhérents qui répétait à peu près les arguments d'Aleander et concluait qu'il n'était ni utile, ni convenable d'entendre encore Luther; s'il refusait de se rétracter il devait être arrêté, ses écrits devaient être brûlés, il était interdit de les vendre ou de les lire sous peine de proscription, parce qu'ils ne servaient qu'à anéantir la foi chrétienne, à exciter à la révolte, à l'effusion du sang et à la destruction de

toutes les autorités ecclésiastiques et laïques; les partisans et protecteurs de Luther devaient être punis comme criminels de lèse-majesté.

Les princes discutèrent pendant sept jours sur ce projet. Ils craignaient, en abandonnant Luther, de pousser à la révolte ses partisans déjà nombreux; eux-mêmes avaient des griefs contre la cour de Rome et n'étaient pas fâchés d'entendre Luther exposer les siens. L'Électeur de Saxe surtout ne voulait pas laisser condamner son théologien sans l'entendre. La discussion fut très vive, l'Électeur de Saxe faillit se battre avec l'Électeur de Brandebourg, il fallut les séparer. Enfin on s'arrêta à un compromis, et le 2 mars les princes rédigèrent une réponse au projet de l'Empereur. Ils reconnaissaient en principe que l'Empereur aurait pu de son autorité, sans consulter la Diète, lancer sa sentence contre Luther; mais en pratique ils déclaraient que, Luther ayant par ses prédications, ses doctrines, ses écrits, fait naître dans le menu peuple toute sorte de pensées, d'imaginations, et d'espérances, il serait dangereux de le condamner sans l'avoir d'abord cité et entendu. Ils conseillaient donc de le faire venir en lui donnant un sauf-conduit et de le faire entendre par quelques savants et gens compétents, non pour discuter avec lui mais pour lui demander s'il persistait ou non dans les doctrines contraires à la foi chrétienne; s'il les rétractait on pourrait s'entendre sur les autres points et décider suivant la justice; s'il répondait qu'il persistait à soutenir tous ou quelques-uns des articles contraires à la foi chrétienne, tous les princes resteraient dans la foi de leurs pères sans autre discussion et aideraient à la maintenir.

L'Empereur répondit qu'il ne fallait pas confondre l'affaire de Luther qui était une question de foi avec les plaintes contre la cour de Rome, qu'il était prêt à écrire au Pape pour le prier de corriger les abus et à discuter avec les princes sur leurs réclamations, mais qu'on ne devait pas discuter l'autorité du Pape et des Décrétales; si on voulait citer Luther, on devait lui demander seulement s'il avait ou non composé les livres incriminés; s'il avouait et se déclarait prêt à rétracter, l'Empereur s'emploierait à le faire relever de l'excommunication, mais s'il persistait dans son hérésie, il devait être traité comme un hérétique. En conséquence, le 6 mars, l'Empereur lança la citation à comparaître qui fut envoyée le 15. La forme en était conciliante. L'Empereur appelait Luther honorable et cher, et le citait devant la Diète pour donner des informations sur sa doctrine et ses livres. « Tu n'as à craindre aucune violence, ni désagrément, car nous t'accordons notre sauf-conduit. Nous comptons que tu viendras; sinon, nous lancerons

contre toi une sentence sévère. » Mais la condamnation était déjà décidée. L'Empereur ayant demandé aux princes ce qu'il faudrait faire si Luther ne venait pas ou, étant venu, refusait de se rétracter, on lui répondit qu'en ce cas il serait traité comme hérétique. Dès le 10 mars, l'Empereur avait signé un ordre de livrer aux autorités les écrits de Luther pour les détruire.

Luther, ayant reçu l'assignation avec le sauf-conduit, partit de Wittenberg le 2 avril. En passant à Erfurt, il fut reçu avec honneur par les professeurs de l'Université et prêcha dans l'église des Augustins devant une foule énorme; il exposa sa doctrine favorite, que le salut ne s'obtient pas par des constructions d'églises, des pèlerinages, des jeûnes, des prières, mais par la foi en Jésus-Christ qui a effacé nos péchés; il parla du joug intolérable de la papauté et du clergé qui paît ses brebis comme les bouchers : le lendemain à son départ la foule se porta sur les logements des chanoines, enfonça les fenêtres, démolit les portes, brisa les tables et en jeta les débris dans la rue.

En chemin, Luther apprit l'ordre donné par l'Empereur de confisquer tous ses écrits. Il hésita à continuer son voyage. Ce sauf-conduit n'était pas une garantie bien sûre; Jean Hus aussi avait eu un sauf-conduit pour venir à Constance et s'en retourner, ce qui n'avait pas empêché le concile de le faire arrêter et brûler. Pourtant il se remit en marche; peut-être comptait-il être défendu par les mécontents qu'il savait être nombreux dans le pays de Worms. A Worms la population était favorable à Luther; depuis son discours contre lui, Aleander ne pouvait se montrer dans les rues sans être insulté, il reçut même des lettres de menace; on vendait publiquement des images qui représentaient Luther avec une auréole de saint ou la colombe du Saint-Esprit sur la tête, on répandait des pamphlets contre ses adversaires. Frantz de Sickingen tenait la campagne aux environs avec des bandes de chevaliers pauvres, prêts à profiter de l'occasion pour disperser la Diète et s'emparer des biens du clergé, car ni l'Empereur, ni les princes n'avaient de troupes pour se défendre. Aleander écrivait à Rome: « Le seul roi maintenant en Allemagne, est Sickingen, car il a autant de suivants qu'il en veut.... L'Empereur est sans armes. Les autres princes ne font rien, les prélats tremblent et se laissent avaler comme des lapins. »

Le parti du Pape craignait que la présence de Luther ne soulevât une émeute, on chercha donc à l'empêcher d'arriver. Le confesseur de l'Empereur, Glapion, avait déjà essayé inutilement de le faire retenir par l'Électeur de Saxe, mais l'Électeur avait refusé de l'entendre. Glapion s'en alla trouver

Sickingen dans son château et le décida à envoyer un messager à Luther pour le prier de venir au château où l'on tiendrait une conférence pour arranger l'affaire. Mais Luther répondit au messager : « Si le confesseur de l'Empereur a quelque chose à me dire, il peut bien me le dire à Worms. »

Le 16 avril, Luther entrait à Worms au milieu d'une foule qui lui était visiblement favorable. Le 17, il comparut devant l'Empereur et la Diète. L'official de Trèves, Eck, lui présenta ses livres et lui demanda s'il voulait les rétracter; Luther, intimidé devant de si grands personnages, répondit d'une voix faible qu'il demandait du temps pour réfléchir. On l'entendit à peine, il paraissait effrayé et hors de lui. Ce fut une déception pour ses partisans, un triomphe pour ses ennemis. Aleander écrivait que sa figure, sa façon de parler lui avaient fait perdre beaucoup de sa réputation; ce fils de paysan avait paru gauche et ridicule à ces grands seigneurs. A sa demande, l'Empereur et les princes répondirent qu'étant assez informé par la citation à comparaître de la raison pour laquelle on le convoquait, il n'avait pas besoin d'un délai pour réfléchir, mais que par indulgence, l'Empereur consentait à lui accorder jusqu'au jour suivant.

Luther eut le temps de reprendre courage. Le lendemain, son attitude fut tout autre: lorsqu'on le somma de rétracter ses écrits, il répondit d'une voix ferme. Il expliqua qu'il avait publié trois sortes d'écrits, des œuvres d'édification que ses ennemis mêmes estimaient, des polémiques contre le Pape et les papistes qu'il ne pouvait pas rétracter, enfin des polémiques contre les particuliers où il avait peut-être été trop vif, mais dont il ne pouvait pas rétracter le fond. Dans le cas seulement où on le convaincrait avec le texte des Évangiles ou des Prophètes, il lui serait possible de se rétracter.

La Diète avait promis d'avance qu'on ne discuterait pas avec Luther. Eck se borna donc à déclarer que ses doctrines étaient des erreurs de Wyclef et de Jean Hus, depuis longtemps réfutées par l'Église, il lui demandait s'il ne voulait pas rétracter au moins celles qui avaient déjà été condamnées par le Concile de Constance. Luther répondit qu'il ne pouvait croire exclusivement ni le Pape ni les Conciles et qu'il lui fallait un texte de l'Écriture ou des raisons évidentes. On lui demanda ce qu'il pensait du Concile de Constance et il déclara qu'en bien des points ce Concile s'était mis en désaccord avec l'Écriture. Alors la discussion devint très vive entre Eck et lui. Mais brusquement l'Empereur se leva et défendit de continuer. A ce moment, au milieu de l'agitation générale, on prétend que Luther aurait dit : « Je ne

puis faire autrement ! C'est ici que je me tiens, Dieu vienne à mon aide. Amen ! » Mais aucun des assistants qui ont raconté cette scène n'a entendu Luther dire autre chose que : « Dieu vienne à mon aide. Amen ! » Ce qui était une formule habituelle de prière.

Le soir en rentrant à son logement, Luther, la figure joyeuse, s'écria : « J'en suis sorti ! j'en suis sorti ! » La foule se pressait sur son passage, on ne parlait plus que de lui.

Le lendemain, l'Empereur envoyait aux princes une lettre écrite de sa propre main en deux langues, en français et en allemand. Il disait qu'étant un Empereur catholique, il voulait rester fidèle à l'Église romaine, et croire les Saints Pères venus de toute la chrétienté assemblés dans les conciles, plutôt que ce moine ; il se repentait d'être resté si longtemps spectateur et de n'avoir pas fait procéder contre lui ; mais maintenant Luther devait s'en aller sur l'heure. « Nous voulons, disait-il, tenir notre parole, et le sauf-conduit que nous lui avons assuré. Veillez à ce qu'il retourne en sûreté là d'où il est venu. Mais nous défendons qu'il prêche sa pernicieuse doctrine au peuple, de crainte qu'il n'excite quelque émeute. »

Dans la nuit les partisans de Luther écrivirent sur les portes de plusieurs maisons : « Malheur au pays dont le roi est un enfant ! » Sur la porte de l'Hôtel de Ville fut affiché un placard qui commençait ainsi : « Après nous être concertés et avoir juré de ne pas abandonner le juste Luther, nous 400 nobles conjurés, nous déclarons la guerre aux princes d'intelligence simple et aux seigneurs romanistes, en particulier l'évêque de Mayence. »

Les princes, soit par crainte, soit par conviction, prièrent l'Empereur de ne pas procéder si vite contre Luther, sans avoir entendu l'affaire, et lui demandèrent d'autoriser quelques-uns d'entre eux à essayer de persuader Luther de rétracter les articles condamnés par le Saint-Siège. L'Empereur consentit, une commission des princes présidée par l'évêque, électeur de Trèves, entra en négociation avec Luther. On lui demanda d'abord de soumettre sa cause à la décision de l'Empereur et de la Diète ; il refusa, alléguant que Sa Majesté et plusieurs princes étaient prévenus contre lui. On lui proposa de s'en rapporter à la sentence de plusieurs prélats allemands désignés par le Pape, ce qu'il refusa aussi. On lui offrit enfin de remettre la décision au prochain concile. Il accepta, mais à condition qu'on ne reconnaîtrait rien de contraire à la parole de Dieu et aux épîtres de Paul. On lui représenta que la condition était inacceptable, parce qu'il pourrait toujours

dire que la décision serait contraire à l'Écriture. Le théologien, Cochlœus, conseiller de l'archevêque, proposa une discussion publique ; mais il aurait fallu du temps pour l'organiser, et Luther aurait dû en ce cas renoncer à son sauf-conduit, on dut donc abandonner cette idée. Les négociations furent d'ailleurs amicales. Luther se confessa à l'archevêque de Trèves, l'archevêque offrit à Luther une prébende s'il consentait à céder. Mais on ne parvint pas à s'entendre.

Les conseillers de Charles-Quint l'engagèrent à faire arrêter l'hérétique. Mais l'Empereur refusa de manquer à sa parole. Luther reçut l'ordre de repartir sans délai, son sauf-conduit devait durer encore trois semaines, mais il lui était interdit de prêcher ou de publier aucun écrit sur son chemin. Le 26 avril, Luther quittait Worms et deux jours après il envoyait une lettre à l'Empereur, une autre aux princes d'Empire. La seconde fut imprimée en forme de pamphlet ; Luther y était représenté entouré d'une auréole et avec la colombe sur la tête. La veille de son départ son protecteur, l'Électeur de Saxe, l'avait fait avertir qu'on voulait le mettre à l'abri ; Luther le savait, le 21 avril il écrivait à un ami : « Je vais me faire enfermer et cacher, je ne sais pas encore où.... Il faut pendant quelque temps se taire et souffrir. » A son retour en Saxe, comme il allait visiter ses parents, il fut surpris par des cavaliers qui l'arrêtèrent et l'emmenèrent. Il disparut pendant un an, personne en Allemagne ne savait ce qu'il était devenu, ses partisans le croyaient massacré, on prétendait même avoir vu son cadavre dans une carrière.

En réalité Luther avait été arrêté par l'ordre de son protecteur, l'Électeur de Saxe, et emmené au château de la Wartbourg pour le mettre à l'abri. On avait pris des précautions pour que son refuge restât absolument secret. A la Wartbourg il n'était connu que sous le nom du « gentilhomme Georges ». L'Électeur s'était arrangé de façon à ignorer lui-même dans lequel de ses châteaux ses gens avaient emmené Luther, afin de pouvoir en toute sincérité assurer qu'il ne savait pas où il était.

Ces précautions n'étaient pas disproportionnées au danger. En refusant de se rétracter, Luther, déjà excommunié, s'était déclaré hérétique et, comme tel, se trouvait sous le coup d'une sentence de mort. Aussitôt après son départ de Worms, Charles-Quint demanda aux princes ce qu'il fallait faire contre lui, ses écrits, ses partisans, si on devait les proscrire ou prononcer quelque autre peine. Les princes furent d'avis de rédiger un édit contre Luther, comme il avait été convenu d'avance pour le cas où il refuserait de se rétracter. L'Électeur de Saxe vit qu'il ne pouvait plus soutenir

son protégé, il écrivait qu'il avait contre lui non seulement Anne et Caïphe (c'est-à-dire les prélats) mais aussi Pilate et Hérode (c'est-à-dire l'Empereur et les princes); il quitta la Diète et se mit en route. Après son départ, le 8 mai, Aleander rédigea la sentence; mais l'Empereur ne voulut pas le laisser condamner avant d'avoir consulté les princes, et comme il avait d'autres affaires plus importantes à régler avec eux, il laissa passer quelque temps.

Enfin, le 25 mai, le délai accordé pour le sauf-conduit étant expiré, l'Empereur profita d'un jour où la plupart des princes se trouvaient réunis auprès de lui, hors séance, et fit lire devant eux l'édit rédigé par Aleander; un des princes déclara l'approuver, personne n'osa rien répliquer. Ainsi on put dire que l'édit avait été délibéré d'accord entre l'Empereur et les princes.

Cet édit de Worms qui fut envoyé dans tous les pays de l'Empire prononçait la mise hors la loi de Luther, ses adhérents et ses auteurs et ordonnait de saisir et de brûler ses écrits. L'acte énumérait les motifs de la condamnation : Luther attaquait les Saints Sacrements et la loi indestructible du mariage, il calomniait le Pape, méprisait le clergé et poussait les laïques à tremper leurs mains dans le sang des prêtres. Il enseignait la servitude de la volonté humaine et engageait à une vie sans règle, il ne s'était pas fait scrupule de brûler publiquement les livres canoniques, il insultait les conciles, appelait celui de Constance une synagogue du diable.... L'édit ordonnait de détruire non seulement les écrits de Luther, mais tous les pamphlets injurieux et les caricatures sur le Pape, les prélats ou la foi catholique. Et « pour écarter à l'avenir la peste des mauvais livres et obtenir que le noble art de l'imprimerie fût appliqué seulement à des choses bonnes et louables », tout écrit contenant la moindre chose sur la foi catholique devait, avant d'être imprimé, être soumis à l'approbation de l'autorité ecclésiastique et de la Faculté de théologie de l'Université la plus voisine.

Luther a la diète de Worms. — *Composition et dessin de Mucha*

LES

PAYSANS RÉVOLTÉS A WEINSBERG

Depuis quelques années déjà les paysans dans toute l'Allemagne du Sud murmuraient contre leurs seigneurs et menaçaient de se soulever. La première révolte ouverte se produisit à la frontière de la Suisse en juin 1524. Les paysans du comté de Stühlingen s'assemblèrent en armes devant le château du comte et lui déclarèrent qu'ils étaient résolus à ne plus faire les corvées, à ne plus payer les redevances habituelles, qu'ils voulaient désormais chasser et pêcher pour leur propre compte dans les forêts, les garennes, les étangs. Ils avaient à leur tête Hans Müller, un ancien soldat de belle taille, bien doué comme orateur et qui avait fait la guerre en France.

L'exemple fut bientôt suivi par les paysans de plusieurs seigneuries de cette région. En Thurgovie des bandes s'élevant, dit-on, à cinq mille hommes, pillèrent les couvents ou les maisons des prêtres et y mirent le feu.

Puis les paysans de Stühlingen unis aux paysans de la grande abbaye de Saint-Blaise, au nombre de douze cents environ entrèrent conduits par Hans Müller qui portait un étendard noir, rouge, blanc, dans la petite ville de Waldshut le jour de la fête patronale; ils conclurent avec les habitants une alliance et fondèrent la *Confrérie évangélique;* ils déclarèrent ne plus vouloir reconnaître d'autre seigneur que l'Empereur. Chacun des membres devait payer chaque semaine sa contribution et l'argent devait servir à envoyer des émissaires dans tous les pays d'Allemagne pour gagner des partisans. Hans Müller fut élu « capitaine de la grande confrérie chrétienne de la Forêt Noire ». Il se fit désormais précéder d'un héraut à cheval chargé de menacer

de l'excommunication laïque quiconque refuserait d'entrer dans la confrérie. Lui-même portait un manteau rouge et un béret rouge orné d'une plume; l'étendard de la confrérie était traîné sur un char orné de feuillage et de rubans.

Un pasteur de Waldshut, Balthasar Hubmaier, se joignit aux révoltés. Il prêchait contre les redevances, les dîmes, les corvées et disait que chacun devrait avoir le droit de chasser, pêcher, couper du bois, mener paître son bétail où il voulait.

Un prince, Ulrich de Wurtemberg, chassé de son duché pour sa conduite extravagante, se déclara l'ami des paysans révoltés, avec l'argent qu'il avait reçu du roi de France, il avait acheté un château fort près de la frontière suisse et envoyait dire aux paysans de venir se joindre à lui. Quelques chevaliers brigands proscrits et réfugiés en Suisse profitèrent de l'occasion pour rentrer en Allemagne.

La révolte gagna les pays voisins dans le courant de l'hiver. Les révoltés n'étaient pas seulement irrités contre les nobles, beaucoup avaient plus ou moins confusément entendu parler de la réforme de Luther et se soulevaient contre les abus du clergé. Leurs griefs furent énumérés dans les fameux 12 articles dont l'auteur est resté inconnu. Ce manifeste intitulé « articles fondamentaux et justes de tous les paysans et tenanciers des seigneurs ecclésiastiques et laïques » déclare que les paysans ne sont pas des séditieux puisqu'ils ne réclament que de vivre selon l'Évangile et d'appliquer le droit divin. Chaque commune doit avoir le droit d'élire son pasteur et de le destituer, et le pasteur doit prêcher la doctrine de l'Évangile toute pure. La dîme établie par l'Ancien Testament devrait être abolie d'après le Nouveau; les paysans consentent encore à payer la dîme des blés pour l'entretien du pasteur et des pauvres, mais non plus la dîme du bétail, car Dieu a créé le bétail pour l'usage libre de l'homme. Il ne doit plus y avoir de serfs, car le Christ nous a tous rachetés de son sang précieux, le berger aussi bien que le prince; il est conforme à l'Écriture que nous soyons tous libres. Il est contraire à la parole divine que le pauvre homme n'ait pas le droit de pêcher ou de chasser. Dieu a donné à l'homme la puissance sur les animaux des champs, les oiseaux de l'air ou les poissons de la mer. Toutes les forêts que les seigneurs et le clergé ont usurpées doivent être rendues aux communes pour que chacun puisse couper le bois dont il a besoin pour se chauffer en hiver. Ces corvées ne doivent pas être augmentées, les redevances doivent être

réduites de façon à être supportables, les amendes ne doivent pas être plus élevées que dans les usages anciens. Le dernier article déclarait que si quelqu'une des réclamations était démontrée contraire à la sainte Écriture, les paysans l'abandonneraient et par contre qu'ils se réservaient d'en ajouter de nouvelles, si on en trouvait de justifiées par l'Écriture.

Le soulèvement était à la fois social et religieux. Et parmi les insurgés ne se trouvaient pas seulement des paysans, mais, sans compter les aventuriers, beaucoup d'artisans sans travail et un certain nombre de prêtres révoltés contre le clergé. Dans plusieurs villes, les habitants, mécontents des bourgeois qui les gouvernaient, renversèrent le conseil de ville et envoyèrent aux paysans révoltés des armes et des vivres. Beaucoup de soldats vinrent se joindre aux bandes en armes et ceux même qui restèrent au service de leur prince refusèrent de marcher contre les paysans. Les nobles et le clergé purent un moment craindre de voir s'unir contre eux tout ce qui n'appartenait pas aux classes privilégiées. De la frontière suisse le soulèvement s'était étendu en Souabe, en Alsace, en Tyrol, en Franconie, le long du Rhin et jusqu'en Thuringe; Luther se crut obligé d'écrire, pour engager les paysans à rentrer dans l'ordre.

Ces bandes improvisées, recrutées en partie d'aventuriers, commirent en bien des endroits des méfaits et des crimes. Mais les scènes les plus odieuses furent celles qui se passèrent à Weinsberg dans l'Odenwald.

La révolte avait été organisée par un aubergiste, Georges Metzler et un ancien employé d'un seigneur, Hipler, que les paysans avaient élu chancelier et secrétaire en chef. Les rebelles s'assemblèrent et menacèrent de confiscation et de mort quiconque refusait de se joindre à eux. Des bandes des territoires voisins vinrent les renforcer. Ainsi se forma « l'armée évangélique » qui se disait chargée d'appliquer la parole de Dieu. Metzler, élu capitaine en chef, conduisit sa troupe dans un couvent où il convoqua tous les habitants de la région à venir, « pour obéir, disait-il, à la parole de Dieu et aux enseignements de saint Paul ». Les révoltés restèrent plusieurs jours dans le couvent, profanèrent les autels, pillèrent les vases de l'église et détruisirent les objets d'art.

Pendant qu'ils y étaient, ils virent arriver le célèbre chevalier Götz de Berlichingen, fameux par ses guerres et ses brigandages; il venait leur offrir l'aide des chevaliers contre les princes et leur demanda de se diriger vers son château.

Il arriva aussi une bande de paysans et de soldats de fortune sous la conduite d'un chevalier brigand, Florian de Geyer, (on l'appelait « la bande noire »), et d'autres troupes conduites par un certain Jacques Rohrbach, ami de Hipler, qui faisait jurer à ses hommes de chasser les prêtres et les moines et de partager les biens d'Église.

Tous ces rassemblements réunis formaient une masse de huit à dix mille hommes. Ils marchèrent ensemble sous le nom de « bande noire de l'Odenwald et de la vallée du Necker » conduits par Metzler, le chef des paysans de l'Odenwald; ses hommes portaient comme insigne une croix blanche fixée au chapeau ou sur le devant des vêtements.

Ils partirent le 10 avril et le lendemain forcèrent les comtes de Hohenlohe, Albert et Georges, à jurer d'observer les 12 articles. Albert les priait de s'en rapporter à la sentence d'un arbitre impartial; les insurgés lui répondirent qu'ils ne recevraient d'ordre ni de l'Empereur ni des États, mais n'accepteraient que les décisions de la bande unie des paysans; si on refusait, ils ravageraient tous les domaines des comtes. Les comtes durent céder, les insurgés leur firent prêter serment en disant : « Frère Albert et frère Georges, venez ici et promettez de rester comme des frères avec les paysans et de ne rien faire contre eux, car vous n'êtes plus seigneurs, c'est nous qui sommes maintenant seigneurs de Hohenlohe ».

Le 12 avril les insurgés pillèrent un couvent de femmes, puis ils marchèrent sur Lœwenstein et obligèrent les deux comtes de ce pays, Louis et Frédéric, à jurer aussi fraternité, et à les accompagner, vêtus en costume de paysans, tenant à la main des baguettes blanches.

Enfin l'armée arriva devant la ville forte de Weinsberg. Elle faisait partie des États de Wurtemberg et n'avait qu'une garnison de quatre-vingts hommes d'armes environ commandée par le comte Louis de Helfenstein. Le commandant, à la nouvelle de la marche des paysans, avait demandé des renforts au gouvernement de Stuttgart, et n'en avait point reçu. Comme il soupçonnait les habitants de la ville d'être favorables aux insurgés, il leur avait fait jurer de rester fidèles jusqu'à la mort, mais il ne comptait pas sur eux; c'étaient des gens de Weinsberg qui avaient appelé les paysans, leur avaient indiqué les endroits par lesquels il fallait attaquer la ville et avaient promis de les aider.

Le lundi de Pâques on apprit que les paysans avaient quitté leur camp au point du jour, se vantant de venir chercher les œufs de Pâques à Weinsberg. Le commandant rassembla sur la place du marché ses

chevaliers, ses hommes d'armes et les habitants et les engagea à résister; lui-même, disait-il, avait laissé sa femme et son enfant dans le château et voulait rester avec eux dans la ville et les défendre, il ne pouvait manquer d'arriver un renfort d'hommes d'armes dans la journée. Puis, avec une partie de ses hommes, il entra dans l'église pour entendre la messe et recevoir la communion. Mais, avant que le service fût terminé, les paysans arrivèrent devant les murs de la ville et demandèrent qu'on ouvrît la ville et le château à la « bande chrétienne unie ». Une vieille sorcière était avec eux, elle prononça une formule magique pour les mettre à l'abri des balles et des coups.

Aussitôt les gens de la bande noire de Florian de Geyer escaladèrent le château, qu'ils trouvèrent sans défense, le pillèrent et se mirent à le démolir. En même temps les habitants ouvraient une porte de la ville et les paysans y entraient sans combat. Les hommes d'armes essayèrent de se défendre dans l'église, mais ils furent pris. On massacra tout ce qui portait bottes et éperons, on massacra aussi tous les ecclésiastiques. Les insurgés pillèrent l'église, s'emparèrent des calices, des ostensoirs, des ornements, des vases et se répandirent par la ville en se querellant.

Rohrbach avait été chargé de surveiller les prisonniers. Il voulut, comme il disait, inspirer à la noblesse une frayeur extraordinaire, et décida avec ses compagnons de ne donner quartier désormais à aucun seigneur, noble ou homme d'armes, mais de les tuer tous. Tout insurgé qui accepterait un prisonnier serait égorgé.

Pour s'amuser, les compagnons résolurent de faire passer par les piques le comte de Helfenstein, commandant de la garnison, et deux douzaines de nobles. Dans un pré, devant une des portes de la ville, on fit venir les prisonniers et on leur annonça cette décision. La comtesse de Helfenstein, fille naturelle du feu Empereur Maximilien, essaya d'attendrir Rohrbach. Elle se jeta à genoux, à ses pieds, tenant sur le bras son petit garçon âgé de deux ans, et le supplia en pleurant d'épargner la vie de son mari. On la repoussa et même un des insurgés blessa le petit garçon avec la pointe d'une arme. Le comte offrit pour sa vie une rançon de trente mille florins. On lui répondit : « Quand même tu nous offrirais deux tonnes d'or, il faut que tu meures ».

Parmi les insurgés se trouvait un musicien, Melchior Nonnenmacher, qui avait été au service du comte. Il s'approcha de lui et dit : « J'ai

autrefois joué si souvent pour toi à table, il est bien juste que je joue encore pour toi une vraie danse ». Puis il prit sur la tête du comte son chapeau à plume et se le mit sur la tête en disant : « Voilà assez longtemps que tu l'as porté, je veux moi aussi, à mon tour, être comte ».

Les insurgés se rangèrent sur deux lignes, armés de leurs piques, de façon à laisser entre eux la « rue », comme on l'appelait, dans laquelle les condamnés devaient être poussés l'un après l'autre et périr sous les coups de piques. Le comte passa le premier, son ancien musicien jouait de la clarinette par dérision. Le comte n'eut pas fait plus de trois pas dans la « rue aux piques » qu'il tomba percé à mort. La vieille sorcière qui accompagnait la bande enfonça son couteau dans le cadavre, en fit sortir de la graisse et en enduisit ses souliers. Un insurgé, Jacques Wirt, enleva le corselet damassé du comte, s'en revêtit, s'approcha de la comtesse et lui dit : « Femme, comment me trouves-tu dans ce costume? »

Les autres nobles furent l'un après l'autre passés par les piques et égorgés. Les jeunes pages-écuyers furent enlevés en l'air à la pointe des piques. Ce fut un massacre général.

Quant à la comtesse, on lui arracha tous ses bijoux et même une partie de ses vêtements; on la mit, elle et ses femmes, sur une charette à fumier et, dans cet équipage, on la mena à Heilbronn. Les gens de Weinsberg lui disaient : « Tu es venue ici dans un carrosse doré, tu t'en vas dans une charette à fumier ». La comtesse, résignée à ses malheurs, dit : « J'ai commis beaucoup de péchés, le Christ est entré sans tache, le jour des Rameaux, au milieu des acclamations du peuple, et, bientôt après, il a été crucifié, non pour ses péchés, mais pour ceux des autres, qu'il soit mon consolateur ». Elle se réfugia chez son frère, l'évêque de Liège, puis chez sa sœur Marguerite, régente des Pays-Bas; c'est dans ce pays qu'elle mourut, douze ans plus tard.

La nouvelle du massacre de Weinsberg produisit une impression profonde en Allemagne. On disait que les paysans évangéliques s'étaient conduits aussi cruellement que des Turcs. En vérité l'exécution du comte de Helfenstein et de ses compagnons n'avait été l'œuvre que d'une bande. Il fut démontré par les interrogatoires qu'on fit subir plus tard aux paysans vaincus et prisonniers que la plus grande partie des insurgés réunis à Weinsberg n'avaient pris aucune part au massacre et même n'en avaient pas eu connaissance. Ceux même qui avaient organisé ce massacre n'étaient

pas sans excuse; ils avaient traité leurs prisonniers nobles comme eux-mêmes eussent été traités par les nobles s'ils avaient été pris. Ils n'avaient pas épargné leurs ennemis vaincus, mais ils n'avaient eux-mêmes aucun quartier à en attendre. On le vit bien après la bataille de Böblingen, où les insurgés furent mis en déroute par l'armée de la ligue souabe. Melchior Nonnenmacher, le musicien qui s'était moqué du comte de Helfenstein, Jacques Wirt qui s'était moqué de la comtesse et qui avait porté le premier coup au comte furent faits prisonniers tous deux dans la bataille. Les vainqueurs les attachèrent à des arbres et les rôtirent à petit feu. Jacques Rohrbach, le chef de bande qui avait décidé l'exécution, fut pris après la bataille dans la déroute; on l'attacha avec des chaînes de fer et on le fit brûler à petit feu.

Le 18 mai l'armée de la ligue souabe, ayant dispersé les bandes de paysans et rétabli l'autorité des nobles dans le Wurtemberg, entra dans Weinsberg pour se venger de la journée du 16 avril. On mit le feu à la ville; les maisons, le mobilier, le bétail, tout fut brûlé; les habitants se trouvèrent réduits à la misère. A l'endroit où les nobles avaient été massacrés, on éleva une chapelle expiatoire où, chaque année, devait être célébré un service mortuaire avec dix messes. Plusieurs villages des environs qui avaient aidé l'insurrection furent également incendiés. On ne se donna pas la peine de distinguer les innocents des coupables.

La bande des paysans de l'Odenwald fut attaquée et mise en déroute le 2 juin; Gœtz de Berlichingen avait abandonné ses alliés trois jours avant la bataille, il était parti de nuit secrètement. Le chef de la bande, Metzler, s'enfuit au moment où allait commencer le combat. Les paysans épouvantés, sans chefs, se défendirent à peine; ils jetèrent leurs armes, beaucoup même sans avoir essayé de s'en servir, et s'enfuirent de tous côtés. Ils furent poursuivis et traqués comme du gibier. Une troupe réfugiée dans un bois essaya de s'entourer d'une palissade, les soldats les massacrèrent à coups de piques ou, montant sur les arbres, les abattirent à coups d'arquebuses. On en tua près de trois mille; on en fit trois cents prisonniers.

Le 4 juin la « bande noire » de Florian de Geyer fut dispersée; 400 fuyards, retranchés dans un château incendié, s'y défendirent longtemps, puis furent massacrés; 200 autres, réfugiés dans une église, y furent brûlés. D'autres, retranchés derrière leurs chariots, se laissèrent égorger sans se défendre.

Un chevalier qui prit part au massacre le décrit ainsi : « Quelques-uns grognaient comme des porcs; d'autres s'enfonçaient la tête en terre, s'imaginant qu'on ne les voyait pas; d'autres levaient leurs mains devant leurs yeux; d'autres imploraient la grâce du ciel. Et c'était un égorgement sans aucune résistance comme lorsqu'une bande de loups tombe dans un troupeau d'oies ou de moutons; un seul cavalier perçait dix paysans ou plus, serrés les uns contre les autres et dont aucun ne se défendait. » Le chef de la bande, Florian de Geyer, s'était frayé un chemin à travers les vainqueurs; il se retira au loin et périt quelques jours plus tard dans un duel avec son beau-frère.

Le margrave Casimir d'Anspach se signala par sa dureté. Le 8 juin il fit crever les yeux à 57 habitants de Kitzingen et couper les doigts à plusieurs autres. De ceux qu'il avait fait aveugler, plusieurs moururent bientôt; les autres, dépouillés de tout leur avoir et bannis de leur ville, se mirent à errer par bandes, demandant l'aumône en se tenant par la main les uns les autres. Les chefs furent décapités. Les villages furent pillés et rançonnés.

Les paysans révoltés a Weinsberg. — *Composition et dessin de G. Rochegrosse.*

JEAN DE LEYDE

DÉCAPITE UNE DE SES FEMMES

Le royaume anabaptiste de Munster est l'épisode le plus dramatique de la Réforme allemande. Le Hollandais Jean Bochelson de Leyde est le héros de cette histoire.

Munster était une ville d'évêché, capitale d'un petit territoire qui avait pour prince l'évêque lui-même. Ce prince-évêque était un noble nommé par les chanoines de Munster et qui résidait presque toujours à la campagne dans un château. Il arrivait même qu'il possédât à la fois plusieurs évêchés.

Les habitants de la principauté formaient deux groupes distincts. La campagne était divisée en grands domaines féodaux cultivés par des paysans et qui appartenaient à des seigneurs laïques ou plus souvent encore à des couvents. Tous ces propriétaires étaient vassaux de l'évêque et, comme le suzerain était un ecclésiastique, les abbayes et bénéfices étaient nombreux et riches. Le prince maintenait la paix dans sa principauté au moyen d'un certain nombre d'officiers justiciers.

Au contraire, il laissait la ville s'administrer elle-même. Il se bornait à lui demander un impôt et à y faire rendre la justice ecclésiastique par un official. Le corps de ville comprenait un sénat et deux consuls ou bourgmestres, recrutés dans l'aristocratie de la ville et toujours en défiance contre les chanoines et contre l'évêque.

Dans la ville même, le peuple, groupé en corporations d'ouvriers, formait une classe hostile à la fois à l'évêque et au sénat. Cette classe, exclue du corps de ville, avait à sa tête deux tribuns chargés de faire valoir ses doléances.

Ainsi la principauté était divisée en classes rivales, mais toujours prêtes à s'unir contre le prince pour défendre les libertés municipales. Seuls les chanoines, le clergé et les bourgeois très aisés pouvaient songer à s'allier à l'évêque afin de maintenir leurs privilèges.

La Réforme de Luther avait une première fois causé des troubles dans Munster. En mai 1525, le peuple soulevé par trois prédicateurs présenta au sénat une pétition en trente-quatre articles. On demandait moins une réforme religieuse que la vente ou la sécularisation des monastères de la ville au profit des habitants. Une bande d'émeutiers se porta sur un riche couvent de femmes, le monastère de Wizing, pour le piller. Les religieuses de cet abbaye fabriquaient de la toile qui faisait concurrence aux tissages de la ville. On comptait se rendre ensuite chez les moines de Fontaine-Saillante qui passaient, malgré leurs vœux de pauvreté, pour les plus gros propriétaires de Munster. Le coup de main échoua : l'abbesse de Wizing put résister derrière les murs du couvent, les magistrats arrêtèrent les chefs du complot. Mais le peuple soulevé les délivra. Les chanoines menacés de mort s'enfuirent vers l'évêque qui revint avec une armée rétablir l'ancien état de choses, on fit la paix et une amnistie générale fut accordée.

Jusqu'en 1530, on réussit à maintenir par la force le peuple en repos. Cependant un bourgeois de la ville, Knipperdolling, tenta une émeute populaire. En 1527, il arracha de la prison ecclésiastique un hérétique luthérien condamné par l'official. Mais il fut battu et obtint difficilement sa grâce. D'abord exilé, puis rappelé, il fut pris par les troupes du prince et aurait été pendu sans les instances du sénat. « C'est une grâce dont nous nous repentirons tous », s'écria l'évêque. De même en 1530, le peuple, irrité contre les religieuses d'une abbaye qui, malgré les édits, engraissaient leurs bœufs dans des prés fertilisés par les fumiers de la ville, se serait révolté si Charles-Quint n'avait écrit une lettre menaçante aux magistrats.

En 1531, un jeune prêtre, Bernard Rothman, prêcha la Réforme dans Munster. C'était le fils d'un maréchal ferrant d'une petite ville du diocèse. Élevé par un parent chapelain d'une église de Munster, il avait été chantre à l'église Saint-Maurice, puis maître d'école à Warendorp, puis étudiant

à Mayence, enfin prêtre à Munster. C'était un élève aimé des chanoines, qui avaient payé ses études.

En 1525 ses sermons contre les vices du clergé avaient paru dangereux. On l'avait envoyé avec une pension s'instruire à Cologne, où l'université était restée parfaitement orthodoxe. Rothman avait profité de cet exil pour parcourir toutes les villes d'Allemagne et pour se lier d'amitié avec les principaux réformateurs. Il était éloquent, un peu vulgaire dans son langage, mais très entraînant et maniant avec habileté les moindres inflexions de sa voix forte et sonore.

Revenu à Munster, il se remit à prêcher la Réforme et en particulier la nécessité de ramener l'Église à la pauvreté évangélique et d'établir l'égalité sociale entre tous les fidèles. On l'interdit, mais sa prédication avait ranimé les désirs populaires et excité un grand enthousiasme. Knipperdolling lui construisit dans le cimetière de Saint-Lambert une tribune de bois, et, après un nouveau sermon, courut avec les auditeurs détruire les ornements réputés profanes de toutes les églises de la ville. A cette nouvelle l'évêque, Frédéric de Wied, abdiqua (24 mars 1532) : c'était un homme sage et pieux, qui n'osa pas charger sa conscience d'une répression qu'il sentait nécessaire, mais qu'il trouvait cruelle. Désormais la guerre civile régna dans Munster.

Le nouvel évêque, comte de Waldeck, essaya en vain de la calmer par la force. Il était déjà administrateur du diocèse de Minden et les chanoines l'avaient choisi à cause de son tempérament énergique. « Il faut que tout reprenne son cours ordinaire, écrivit-il aux magistrats, ou je saurai vous y contraindre. » Son attitude impérieuse fit craindre aux bourgeois que son triomphe n'aboutît à la destruction de leurs libertés communales. D'autre part, Knipperdolling et les tribuns, sans l'autorisation du sénat, convoquèrent le peuple, qui se déclara « prêt à donner son sang pour la doctrine de l'incomparable Rothman ». Un citoyen qui tenta de protester contre cette décision fut roué de coups. Les vingt-six corps de métier nommèrent chacun un représentant chargé de s'unir avec les tribuns pour défendre la vraie foi. Le sénat de Munster était pris entre la crainte d'un soulèvement populaire et le désir de résister à l'absolutisme du prince évêque : les troubles n'allaient plus cesser.

Le sénat proposa au prince d'accorder la libre prédication de l'Évangile et de pardonner aux auteurs des troubles; l'évêque répondit en venant, par une entrée solennelle, prendre possession de sa capitale.

Alors, tous les habitants de Munster, réunis par le danger commun, surprirent à trois heures du matin dans une petite ville, Telgt, à trois lieues de Munster, l'évêque et son cortège. On était au lendemain de Noël, le coup de main était imprévu, une patrouille épiscopale envoyée vers Munster n'avait rien vu qu'un grand nombre de feux follets; ces feux étaient les mèches allumées pour les arquebuses. Les Munstériens, arrivés à l'improviste, brisèrent les portes, pillèrent les maisons. L'évêque se sauva à moitié nu, mais la plupart des gens de sa suite furent pris.

C'était la rupture définitive : l'évêque demanda secours aux princes du corps germanique qui, tous, catholiques comme protestants, condamnèrent cette insurrection des sujets contre leur souverain et invitèrent le sénat à céder. Luther lui-même n'avait-il pas refusé aux sujets le droit de se révolter contre leurs princes?

Alors, grâce à Rothman, grandit brusquement dans Munster un parti religieux nouveau et extrême, qui conquit rapidement la ville. Ce parti était celui des anabaptistes.

Les anabaptistes étaient des chrétiens pour qui la Réforme religieuse devait amener d'abord une révolution sociale. Enthousiasmés par la lecture de l'Évangile, ils voulaient abolir la propriété et mettre en commun tous les biens, afin d'établir sur la terre l'égalité durable qui doit exister entre tous les frères en Dieu. D'autre part, ils croyaient que Dieu manifestait ses volontés à qui il voulait, même à une femme ou à un enfant, et que le seul gouvernement consistait à laisser chacun libre de faire connaître à tous les inspirations qu'il recevait du ciel. Pratiquement, ils espéraient que Dieu enverrait un prophète établir son royaume sur cette terre; ils croyaient aussi que les enfants ne devaient être baptisés qu'après avoir atteint l'âge où ils pouvaient comprendre les inspirations de Dieu. « Croyez et rebaptisez-vous », tel était le résumé de leur doctrine.

Écrasés dans l'Allemagne du sud à la suite de la guerre des paysans, les anabaptistes avaient subsisté, mais dispersés, dans toutes les villes du nord, en particulier en Hollande et en Frise. Ils formaient une sorte d'association générale qui groupait dans les différentes villes les gens les plus entreprenants et les plus fougueux. Tous attendaient le moment où serait fondée une Jérusalem nouvelle destinée à régénérer le monde et à devenir la capitale inexpugnable de leur religion.

Rothman avait commencé par montrer la plus grande hostilité à l'anabaptisme, mais peu à peu la lutte qu'il soutint contre tout le clergé de Munster l'amena à nier toute autre autorité que celle de l'Évangile et à se croire inspiré par Dieu même. D'autre part, parmi ses partisans se glissèrent quelques anabaptistes, entre autres un Hollandais nommé Roll. Aussi, avant même l'affaire de Telgt, établit-il la communion sous forme de repas du soir et prêcha-t-il la nécessité d'un second baptême, malgré les remontrances de Mélanchton et de Luther lui-même.

Le résultat fut d'attirer à Munster une foule d'immigrants anabaptistes décidés à tenter une révolution. L'affluence fut d'autant plus grande que le prince-évêque se hâta de persécuter tous les anabaptistes de son diocèse. Une première émeute donna aux anabaptistes le droit d'exercer leur culte. L'affluence des étrangers avait inquiété les bourgeois de Munster, une partie émigra, le reste finit par s'accorder avec l'évêque, en expulsant les anabaptistes et Rothman. Mais le jour du départ, au moment où les exilés passaient la porte de ville, Knipperdolling, d'accord avec l'un des consuls, assaillit le sénat, rassemblé sur le passage des bannis : Le sénat effrayé accorda la paix aux révoltés, à condition que Rothman ne prêcherait plus. Dès lors les émeutes se multiplièrent. Sans le secours du clergé catholique, Munster appartenait aux anabaptistes.

Parmi les prophètes les plus célèbres de cette secte, on comptait deux Hollandais, Jean Matthis, boulanger de Harlem et Jean Bochelson. Ce dernier, né en 1510, était fils d'un magistrat municipal de La Haye. Il avait appris le métier de tailleur et, après avoir fait son tour comme compagnon, s'était établi à Leyde : il avait épousé la veuve d'un matelot et avait tenu un cabaret avec elle. C'était un beau garçon de vingt-trois ans, bien découplé, d'une très grande sensibilité nerveuse. Il avait fait partie d'une association poétique, où il avait été à la fois auteur et acteur. Il aimait la table et les plaisirs matériels. Sa nature impressionnable le jetait parfois dans de véritables crises d'extase et son imagination toujours en éveil donnait à sa parole une éloquence entraînante.

Jean Bochelson avait fini par devenir prophète anabaptiste ambulant. Il était déjà venu une fois à Munster, il avait failli être exécuté à Osnabruck. Cependant sa grande jeunesse l'empêchait d'avoir une autorité égale à celle de prophètes plus âgés, tels que Matthis.

Le 29 janvier 1534 arrivèrent dans Munster deux hommes vêtus à la manière de l'Ancien Testament avec une longue robe, les pieds nus, la barbe

épaisse et en désordre. Tout le monde s'écria : « Voilà Enoch et Élie ». C'étaient Bochelson et Matthis qui faisaient leur entrée triomphale. Ils se mirent à prêcher et à prophétiser et ils eurent bientôt des imitateurs. Les scènes d'extase, les inspirations du ciel se multipliaient. Des bandes d'anabaptistes couraient les rues la nuit en criant alternativement. « Repentez-vous, impies! » et : « Croyez et rebaptisez-vous ». Des femmes, les cheveux épars, les vêtements en désordre, prophétisaient et tombaient parfois en proie à des crises nerveuses. L'une d'elles avait une sonnette attachée à sa jupe et prétendait voir et entendre dans le ciel les trompettes du Jugement dernier. L'anarchie était à son comble. Le 9 février les anabaptistes tentèrent un coup de main. Ils occupèrent la grande place et s'y fortifièrent derrière des barricades de meubles, de pavés, de voitures. Catholiques et luthériens appelèrent l'évêque, mais on eut encore peur de lui livrer la ville et on la laissa prendre aux anabaptistes, en les autorisant à y rester pourvu qu'ils se tinssent tranquilles.

Après un mois de désordres journaliers et de prophéties dans les rues, ils chassèrent tous ceux qui n'étaient pas de leur religion. Le luthérien Fabricius dut se déguiser pour éviter la mort. Le chanoine Dungell fut complètement dépouillé, malgré un sauf-conduit donné par les consuls. Une dame Werneken, trop grosse pour faire route à pied, n'avait pu partir faute de voiture : elle dut choisir entre l'anabaptisme ou la mort. Munster était aux révoltés, maîtres désormais d'une Jérusalem nouvelle et de toutes les richesses qu'elle contenait.

Ils adressèrent un appel à tous les anabaptistes d'Allemagne et préparèrent tout pour résister à l'armée du prince-évêque comte de Waldeck, subventionnée et grossie par les secours de tous les princes voisins.

On mit tout en commun, c'est-à-dire qu'on réunit provisions, argent, armes en des magasins administrés par le sénat de la ville. Les repas se firent sur la place et d'après les indications des magistrats. On établit par quartiers les immigrants des différents pays. On démolit les églises et les cloches pour faire des fortifications, des canons ou des boulets. Enfin les anabaptistes furent embrigadés, exercés régulièrement et astreints à une discipline nouvelle. La nouvelle Sion était fondée.

L'exaltation était telle, que jusqu'à la fin du siège il y eut presque chaque jour des sorties, qui firent le plus grand mal à l'armée de l'évêque.

Les anabaptistes avaient gardé le sénat et le corps de ville, se bornant à

placer à côté d'eux le prophète Matthis dont les révélations étaient presque des ordres. Un Munstérien, Huber Buscher, essaya de protester contre la dictature de cet étranger. Matthis le fit saisir par deux de ses gardes; Bochelson tomba en extase et déclara que le Père voulait la mort du coupable. Alors Matthis l'abattit d'un coup de hache et l'acheva d'un coup d'arquebuse. Matthis fut tué en faisant avec quinze hommes une sortie contre toute l'armée de l'évêque. Il croyait que Dieu lui donnerait la victoire et disperserait les ennemis en l'honneur de la fête de Pâques.

Dès lors toute l'autorité passa rapidement à Jean Bochelson. Après une révélation divine, il divisa le peuple en douze tribus dirigées chacune par un juge ou ancien; les anciens formaient le gouvernement de la cité sous le contrôle du prophète. Puis le 24 juin 1534, un prophète secondaire fit nommer Bochelson roi de Sion; les fanatiques qui l'accompagnaient toujours comme une garde avaient fait taire les protestations. Dès lors il fut le maître absolu dans Munster. Il se fit faire un costume royal, un sceptre d'or, deux couronnes d'or. Il fit porter devant lui le glaive de justice. Il s'entoura de gardes à l'uniforme rouge et bleu, d'officiers et de dignitaires dont les vêtements de cérémonie provenaient de la dépouille des églises. Le roi Jean, trois fois par semaine, se rendait sur la grande place, où son trône était toujours dressé. Le grand maître de sa maison, un bâton blanc à la main, conduisait le cortège. Les sergents royaux précédaient la Cour; Jean, monté sur un beau cheval, la couronne en tête, environné de ses dignitaires et de ses gardes, marchait entre deux enfants dont l'un portait l'épée et l'autre la Bible. Derrière lui Knipperdolling et Rothmann; derrière eux les cinq bourreaux. Le roi s'arrêtait près du trône, mettait pied à terre, s'asseyait. Ses officiers se rangeaient autour de lui. Alors, prenant son sceptre, il ordonnait d'appeler les causes. Ces causes étaient le plus souvent des querelles de ménage que Jean tranchait parfois cruellement : une femme, accusée de désobéissance aux ordres de son mari, fut décapitée. Jean punit de mort les oppositions à ses actes même les plus extravagants et s'occupa exclusivement d'organiser la nouvelle Sion et de la défendre contre les ennemis du dehors.

L'histoire du siège abonde en épisodes héroïques inspirés par la lecture de la Bible et par un fanatisme que surexcitaient les souffrances du siège et les prédications des prophètes. Ainsi un anabaptiste alla mettre le feu au magasin à poudre des assiégeants. Un autre, comme Goliath, sortait des lignes pour provoquer les soldats de l'évêque et les tuait toujours. Une jeune

femme très belle voulut, comme Judith, aller tuer l'évêque; elle échoua et on lui coupa la tête. La ville avait été du reste admirablement fortifiée et les anabaptistes, hommes et femmes, étaient devenus si bons soldats qu'après un assaut terrible les assiégants durent se résigner à faire le blocus de la ville.

On avait construit, avant l'assaut final, une sorte de digue de terre de la hauteur des murailles, on la poussa peu à peu vers la ville. Quand on arriva aux remparts, les anabaptistes démasquèrent une formidable artillerie qui ruina l'ouvrage. Le sol resta bouleversé, les limites des propriétés furent confondues par cet immense travail. Les paysans de la principauté étaient ruinés. Les soldats désertaient et maraudaient. Le découragement des assiégeants devint assez grand pour causer parmi eux une révolte, vite réprimée du reste. On cantonna les soldats dans sept redoutes qui entourèrent la ville et on attendit que la faim livrât Munster.

Jean, depuis la mort de Matthis, organisait Munster selon la pure parole de Dieu. Il avait mis dans les magasins toutes les ressources de toutes natures. Il les distribuait avec intelligence, mais sans oublier de fêter tous les succès des anabaptistes par des festins et des réjouissances. Il comptait pouvoir tenir assez longtemps pour lasser ses adversaires. Il régla lui-même le menu des repas communs. Il établit même l'union libre et la polygamie à l'exemple de Salomon, de David et d'Abraham : lui-même eut jusqu'à seize femmes. Il réprima les révoltes causées par les adversaires de cette mesure qui le tinrent un instant prisonnier. Ce jour-là soixante-six têtes tombèrent. Deux fois il anéantit les menées ambitieuses de Kniperdolling qui fut réduit à exercer quelques mois les fonctions de bourreau pour prouver son humilité. Enfin, il envoya de la nouvelle Sion des groupes d'apôtres vers les quatre points cardinaux. Ces missionnaires devaient convertir le monde et réunir des troupes d'anabaptistes assez nombreuses pour forcer le blocus. Sans Charles-Quint qui fit détruire aux Pays-Bas une bande de dix mille anabaptistes, Munster était en effet délivrée. Une autre bande analogue fut détruite en Frise.

Les apôtres furent tous tués, sauf un qui trahit l'anabaptisme. Les secours ne vinrent point et le blocus se rétrécit tous les jours. La famine se fit sentir de plus en plus dans Munster, les souffrances furent telles que des mécontentements se produisirent malgré le despotisme du prophète et le fanatisme religieux. Jean de Leyde les étouffa dans le sang. Il alla jusqu'à faire pendre une enfant de dix ans pour avoir, poussée par la faim, dérobé

quelques légumes. Il publiait en même temps un édit en vingt-sept articles qui devait servir de code à la nouvelle Sion. La misère devint telle que, après un an et demi de siège, le 30 mai 1535 on fut obligé de faire sortir de la ville beaucoup de femmes et d'enfants. Les assiégeants les repoussèrent vers la ville; beaucoup moururent de faim. A Munster on fit du pain avec des excréments desséchés; une mère tua et sala ses trois enfants.

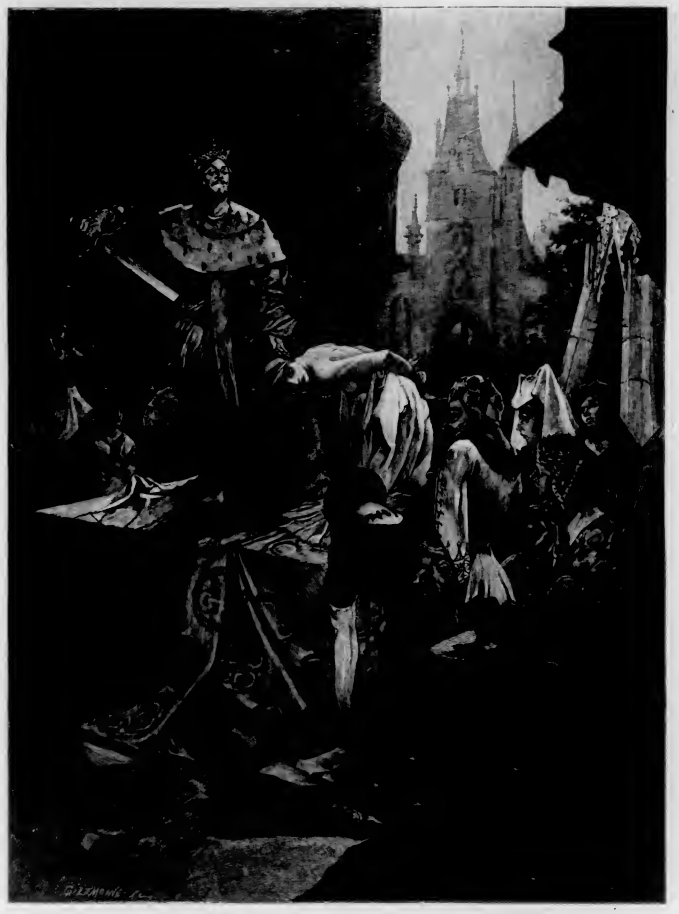
Cependant le roi et sa cour ne manquaient de rien et Jean promettait que la ville serait délivrée par un secours venu du dehors. Les plaintes redoublèrent néanmoins. Alors une des femmes du roi, Élisabeth Wandscheeres, pleura publiquement sur la misère du peuple et demanda la permission de quitter la ville. C'était une femme de mœurs légères que le roi avait épousée par caprice. Quand il sut sa demande, il l'accabla de reproches; puis comme elle s'entêtait, il la traîna lui-même sur la place, ordonna à ses autres femmes de le suivre et, devant le peuple assemblé, il jugea son épouse, la condamna et lui coupa la tête de sa main en entonnant le *Gloria in Excelsis*, repris en chœur par toute l'assistance. « Cette femme penchait vers l'impiété, s'écria-t-il, le Père m'a commandé de lui ôter la vie, j'ai obéi. » La légende ajoute qu'il dansa avec ses autres femmes autour du cadavre.

Quelques jours après, le 25 juin 1535, un transfuge, profitant d'un orage, introduisit dans la ville quatre cents aventuriers ennemis qui prirent une porte. L'armée du prince-évêque entra et les anabaptistes, malgré une résistance héroïque sur la grande place, furent écrasés. On en massacra un très grand nombre, sans épargner les femmes, « aussi ferventes et courageuses que les hommes ». Jean fut découvert par un enfant; il s'était caché dans une des portes de la ville. Rothman fut tué. Knipperdolling fut livré par une femme chez qui il s'était réfugié. Le 28 juin l'évêque rentrait dans Munster.

Jean de Leyde fait prisonnier fut enfermé dans un château proche de Munster avec Knipperdolling et un autre de ses conseillers, Krechting. Leur procès fut instruit, et, le 22 janvier 1536, tous trois furent ramenés sur la place de Munster pour être exécutés. Jean de Leyde, troublé par les apprêts du supplice, se jeta d'abord à genoux en invoquant le Père, mais il reprit vite sa fermeté. Pendant une heure, on leur grilla la chair avec des tenailles ardentes, puis on les acheva en leur ouvrant le ventre d'un coup d'épée. Le spectacle avait été horrible et les cris des patients déchirants.

Chacun des corps fut placé dans une cage de fer, et on les suspendit au clocher de Saint-Lambert, où leurs ossements blanchis restèrent jusqu'au XVIIIe siècle.

La principauté de Munster était complètement ruinée; les excès des anabaptistes avaient causé une telle horreur que la secte changea complètement de doctrine et ne songea plus à réaliser le royaume de Dieu que par la bonté, la charité et la paix universelle.



JEAN DE LEYDE DÉCAPITE UNE DE SES FEMMES. — *Composition et dessin de Mucha*

FUITE DE CHARLES-QUINT

A INNSBRUCK

L'Empereur Charles-Quint désira toute sa vie rétablir en Allemagne l'unité religieuse. Chaque fois qu'il put avoir la paix avec les nombreux adversaires qui menaçaient les divers États de ses immenses domaines, il revint dans l'Empire tenter de mettre fin à l'hérésie. A trois reprises il fut obligé de renoncer à cette œuvre. En 1521 la diète de Worms aurait, par la condamnation de Luther, tué le schisme dans son germe, si l'Empereur n'avait pas dû lutter contre une attaque de François Ier. En 1530, après la pacification de l'Italie, Charles-Quint, à la diète d'Augsbourg, essaya de réfuter, puis de détruire la confession protestante; mais la ligue des princes allemands à Smalkalde et une double guerre franco-turque l'arrêtèrent. En 1541, à la diète de Ratisbonne, il voulut, en attendant la décision du concile que le Pape allait réunir, imposer à tous les Allemands un « Intérim » ou solution provisoire favorable aux catholiques; les Turcs, puis les Français firent encore diversion à ce projet.

Néanmoins la pacification religieuse fut la grande pensée du règne de Charles-Quint : il considéra toujours comme le premier de ses devoirs impériaux de terminer l'hérésie allemande. Aussi lorsque l'expérience l'eut convaincu qu'il était impossible de mener de front les guerres de politique

européenne et la lutte religieuse, se décida-t-il à faire avec François Ier et avec le Sultan une paix solide et à se consacrer aux affaires d'Allemagne. Alors commença la période critique de la réforme luthérienne. La querelle fut décidée par une guerre qui dura six années : Maurice de Saxe en fut le principal héros et la fuite de Charles-Quint à Innsbruck en fut la dernière péripétie.

Lorsque l'Empereur convoqua une diète d'empire à Worms, en 1545, il espérait triompher de ses adversaires et rétablir l'unité de religion. Une telle espérance n'avait rien de chimérique. Luther et les réformés avaient voulu non pas diviser l'Église, mais la régénérer tout entière. Ils acceptaient en principe la convocation d'un concile général qui supprimerait les abus, fixerait le dogme et restaurerait l'unité, la catholicité. Sans doute l'intransigeance et les lenteurs de la cour de Rome rendaient ce concile fort difficile : le Pape refusait de discuter avec des hérétiques; il voulait, comme au xve siècle, obtenir leur soumission préalable sans conditions, et rester libre, en qualité de chef absolu de l'Église, de convoquer, de diriger et au besoin de dissoudre le concile à sa guise. Aussi certains princes, tels que le roi d'Angleterre, Henri VIII, l'archevêque électeur de Cologne, Hermann de Wied, et les protestants allemands avaient-ils fini par réformer eux-mêmes l'Église dans leurs domaines. Mais le problème était toujours pendant et la solution toujours possible. Charles-Quint tenait à rester fidèle à l'Église romaine, autant qu'à détruire l'hérésie. Il essaya donc de décider d'abord le Pape à convoquer un concile, puis d'amener les protestants à se soumettre aux décisions de ce concile.

Il échoua des deux côtés. Le Pape consentit bien à convoquer un concile pour le printemps de 1545, mais il refusa de le réunir sur territoire allemand, malgré les instances des princes catholiques et de l'Empereur eux-mêmes. Il voulait l'assembler dans une ville des États de l'Église et Charles eut peine à obtenir qu'on choisît Trente, capitale du Tyrol italien située près des frontières de l'Allemagne. Le Pape se réserva le droit de présider et de diriger le concile.

Aussi quand la diète impériale se réunit à Worms en mars les protestants regardèrent-ils comme nulle une assemblée dirigée par un pontife qui, ayant déclaré leurs croyances hérétiques, avait perdu tout droit de les juger impartialement. La tentative de conciliation avait échoué.

On dut retarder la convocation du concile. Des troubles éclatèrent en Allemagne : un prince catholique, Henri de Brunswick, jadis chassé de ses

États par la ligue protestante, revint avec une armée d'aventuriers; le Landgrave de Hesse et l'Électeur de Saxe le battirent, le prirent et gardèrent ses États : la guerre civile éclatait dans l'Empire. Enfin le comte Palatin adopta la Réforme luthérienne : toute l'Allemagne centrale était protestante.

Charles-Quint se décida alors à imposer la paix religieuse par la force; mais il fut obligé de négocier longtemps avec les protestants, pour dissimuler ses desseins, préparer ses forces et diviser ses ennemis.

En effet les protestants d'Allemagne étaient puissants, surtout trois d'entre eux : le Landgrave de Hesse, l'Électeur de Saxe et le comte Palatin; les soldats Allemands, licenciés par le roi de France depuis la paix, pouvaient leur recruter promptement une armée.

L'Empereur, au contraire, n'avait pas encore fini de conclure la paix avec les Turcs; ses sujets de Bohême, en partie hérétiques, étaient peu disposés à combattre leurs coreligionnaires; la noblesse autrichienne avait demandé le libre exercice du culte protestant : on pouvait craindre une révolte. Enfin, les vieilles troupes espagnoles et flamandes étaient dispersées loin d'Allemagne, et l'Empereur n'avait pas d'argent.

Charles-Quint, néanmoins, résolut d'agir; mais il passa un an à chercher des alliés.

Il eut d'abord l'appui du Pape qui fournit une grosse somme d'argent, abandonna, pour un an, à Charles-Quint, la moitié des revenus ecclésiastiques d'Espagne et s'engagea à entretenir pour six mois une armée de douze mille cinq cents hommes. Cet allié était du reste embarrassant. Le pontife en effet, malgré les instances de l'Empereur, avait fait commencer, dès janvier 1546, les travaux du concile dont les premières décisions furent la condamnation des doctrines luthériennes et l'ajournement des réformes ecclésiastiques. Bientôt après il publia son traité avec l'Empereur en accordant des indulgences à ceux qui le soutiendraient : il prêchait la croisade contre l'hérésie, au risque de réunir tous les réformateurs religieux d'Allemagne contre son allié isolé.

La grosse difficulté fut de diviser les protestants d'Allemagne : Charles-Quint voulait accabler isolément les deux plus puissants d'entre eux, le Landgrave et l'Électeur. Il écrivit à la plupart des princes et des villes libres des circulaires qui déclaraient que la guerre préparée n'était pas une querelle de religion, mais une expédition contre des princes factieux : il prétendait en effet que le Landgrave et l'Électeur avaient usurpé les droits de l'Empereur en

dépouillant et en emprisonnant eux-mêmes Henri de Brunswick. Cette dissimulation décida le comte Palatin et plusieurs princes à rester neutres et même elle procura à l'Empereur quelques alliances, entre autres, celle de Jean et Albert de Brandebourg, amis personnels du duc de Brunswick.

Ces habiletés diplomatiques furent couronnées par la conclusion de l'alliance avec le cousin de l'Électeur, Maurice de Saxe.

C'était un jeune homme de vingt-cinq ans, chef de la branche cadette ou Albertine de la maison de Saxe : il possédait la Misnie et la Saxe Orientale avec Leipzig et Dresde. La dignité électorale et la Saxe ducale étaient restées à la branche aînée ou Ernestine représentée par l'adversaire de Charles-Quint. Maurice était un prince d'un physique agréable; il avait été élevé, comme les nobles d'alors, en soldat : il était très adroit dans tous les exercices militaires, insouciant du danger et brave jusqu'à la témérité : en 1553, dans une bataille contre le marquis de Brandebourg, il chargea l'ennemi avant même d'avoir rangé ses troupes et reçut au flanc droit un coup d'arquebuse dont il mourut. Il était protestant convaincu : nul n'a jamais douté de la sincérité de sa religion. Il avait épousé la fille du Landgrave de Hesse, un des deux chefs du parti réformé. Lorsqu'en 1550, on réunit pour la seconde fois le concile à Trente, Maurice exigea que les théologiens protestants eussent pleine liberté de parler et de voter et que rien ne fût décidé sans eux. Mais il préférait les réformateurs éclairés, modérés, comme Mélanchton, aux agitateurs violents et intransigeants tels que Luther. Lorsqu'en 1548 il voulut établir l'intérim religieux dans ses États, il assembla tout le clergé, exposa lui-même les mérites de ce règlement provisoire et obtint ainsi, sans violence, une adhésion complète.

Maurice, comme Charles-Quint lui-même, penchait vers un compromis religieux obtenu au moyen d'une réforme modérée de l'Église. Il estimait aussi que les princes Allemands devaient toujours, sans marchander, servir l'Empereur contre les envahisseurs de l'Empire : seul des princes protestants il marcha contre les Turcs avec Charles-Quint en 1544. Ce modérantisme religieux et ce loyalisme germanique suffisent à expliquer l'estime et la confiance que Charles-Quint témoigna au jeune prince saxon.

Maurice était d'ailleurs doué d'une intelligence vive, fine et très souple. Il devint très vite un homme d'État habile, ingénieux et même retors : il réussit à tromper Charles-Quint et son ministre Granvelle pendant plus de deux ans sur ses intentions vraies. La pratique du gouvernement l'amena à

rechercher le triomphe de ses intérêts même aux dépens de l'estime de ses coreligionnaires; mais, dans l'exécution des plans les plus compliqués, il garda toujours une rapidité de décision et une hardiesse aventureuse qui lui assurèrent souvent le succès. Sa politique tortueusement cynique rappelle la diplomatie de César Borgia.

Ce prince avait une ambition à laquelle il subordonna tout : il voulait devenir maître de toute la Saxe et électeur. Déjà en 1543 il avait attaqué son cousin, mais le Landgrave, son beau-père, s'était interposé. — En 1546, il s'engagea secrètement à conquérir la Saxe pendant que l'Électeur marcherait contre l'Empereur; en récompense il devait avoir la dépouille de son parent.

Charles-Quint réussit donc à concentrer ses forces contre des ennemis divisés : les protestants n'eurent pas d'alliés hors de l'Empire; François Ier et Henri VIII se disputaient la prépondérance en Écosse; les Vénitiens et les Suisses restèrent neutres. Ainsi s'engagea cette première guerre de religion allemande, si féconde en surprises.

Malgré ses précautions Charles-Quint eut en face de lui une armée de près de cent mille hommes, avant même que ses troupes de Flandre, de Hongrie et d'Italie fussent réunies. Il dut s'enfermer dans un camp retranché près d'Ingolstadt et demeurer sur la défensive jusqu'au moment où Maurice de Saxe leva le masque : son camp fut même attaqué, la solidité de ses vieilles bandes espagnoles le sauva.

C'est à la fin de l'année 1546 qu'eut lieu la trahison. L'Électeur de Saxe avait en la personne de Maurice une confiance telle qu'il avait placé ses États sous la protection de son cousin. Charles-Quint mit l'Électeur au ban de l'Empire et fit sommer Maurice d'exécuter la sentence. Aussitôt Maurice assemble douze mille hommes et conquiert en une semaine de novembre 1546 tout l'Électorat moins trois villes; il déclarait qu'il ne lui était pas permis de désobéir à l'Empereur, sans devenir complice de l'Électeur et sans manquer à ses devoirs envers l'Empire.

Cette déloyauté souleva contre Maurice de Saxe le mépris de tous les réformés, mais elle eut pour résultat de rappeler de l'armée confédérée un des deux princes les plus puissants du parti protestant. L'union se dispersa peu à peu et Charles-Quint se trouva assez fort pour soumettre une à une toutes les principautés du Midi de l'Allemagne. Il les traita fort durement, leur imposant d'énormes amendes, plaçant des garnisons dans leurs forteresses, leur enlevant leur artillerie et leurs munitions; il eut d'ailleurs

l'adresse de ne pas parler du tout de religion : il semblait tenir sa parole et ne poursuivre que les fauteurs de guerre civile.

Il ne restait plus qu'à abattre le Landgrave et l'Électeur. Alors, nouveau coup de théâtre. Le Pape rappela ses troupes et négocia avec le roi de France : il trouvait que la victoire de l'Empereur rendait ce prince trop puissant et il craignait pour ses domaines d'Italie. D'autre part, il était irrité que l'Empereur n'eût pas tout de suite commencé à rétablir par la force la religion orthodoxe.

Pendant ce temps l'Électeur de Saxe avait reconquis ses provinces et assiégeait Maurice dans Dresde; les Bohémiens protestants soulevés se préparaient à le rejoindre : tout était remis en question.

Heureusement pour Charles-Quint, François Ier mourut. Alors, sans hésiter, malgré l'avis de ses généraux, en fin d'hiver, l'Empereur entra en Saxe. L'Électeur l'attendait au passage de l'Elbe; il comptait, après un combat d'arrière-garde près de la rivière, se retirer dans la ville de Wittenberg, où il attendrait les révoltés tchèques, pour prendre son ennemi entre deux feux. Charles agit avec une audace désespérée. Guidé par un paysan à qui les soldats de l'Électeur avaient volé deux chevaux, il passa l'Elbe à gué, pendant un épais brouillard et força le prince de Saxe à livrer bataille. Les Impériaux étaient rangés sur un front très étendu; mais les ailes étaient minces et le centre était fort. Pendant que les cavaliers des deux armées se chargeaient réciproquement, Charles porta toutes ses troupes sur un petit bois que traversait la route de Wittenberg. Les Saxons culbutés perdirent leur ligne de retraite et l'Électeur, trop gros pour fuir, fut pris. Désormais Charles-Quint tenait la victoire et il en usa jusqu'à en abuser.

L'Électeur fut traîné captif avec l'armée espagnole au siège de la place de Wittenberg : la ville, défendue par l'Électrice, refusant de se rendre, l'Empereur fit condamner à mort le vaincu par un conseil de guerre; on l'aurait exécuté si la garnison ne s'était pas rendue. Après la prise de la ville, Maurice obtint l'Électorat et la Saxe ducale.

Le Landgrave de Hesse, effrayé, se soumit aux conditions les plus dures sur les instances de son gendre Maurice et de l'Électeur de Brandebourg. Il livrait sa personne et ses États à la clémence de l'Empereur, payait une indemnité de guerre, démolissait toutes ses fortifications sans obtenir en échange aucune autre promesse que celle de n'être pas mis en prison.

Charles-Quint reçut l'Électeur en son camp de Halle : il était assis sur un

trône magnifique, revêtu des insignes impériaux et entouré d'un nombreux cortège de princes. Le Landgrave de Hesse fut solennellement introduit. Il s'avança vers le trône et se mit à genoux. Son chancelier, qui marchait derrière lui, lut alors un écrit qui confessait humblement le crime de rébellion et déclarait que le prince se remettait, lui et ses États, à l'entière disposition de son souverain. Charles-Quint ne répondit rien. Il fit lire par un secrétaire ses conditions : il promettait de s'en tenir aux articles du traité convenu. Après quoi il se leva, laissant le Landgrave à genoux, sans même permettre qu'il lui baisât la main.

Pendant que le Landgrave jouait après souper dans l'appartement du duc d'Albe, on lui annonça qu'il resterait en prison. Rien ne put faire revenir l'Empereur sur sa décision déloyale. Cependant Maurice de Saxe et l'Électeur de Brandebourg s'étaient portés garants de la liberté du prisonnier, et s'étaient même engagés à se livrer à la vengeance de ses fils, s'il lui arrivait malheur. Cette dureté fut particulièrement sensible à Maurice, gendre du Landgrave.

Le Landgrave fut tellement troublé de son malheur qu'il supposa que l'Empereur allait l'empoisonner. Sa détention fut d'autant plus pénible que Charles-Quint l'emmena avec lui de ville en ville comme exemple de sa sévérité. On alla jusqu'à lui retirer ses livres de piété, sous prétexte qu'ils étaient hérétiques.

A la fin de l'année 1547 il n'y avait plus de ligue protestante en Allemagne. Le frère de l'Empereur, Ferdinand, avait détruit les libertés des Bohémiens; Grâce à Maurice de Saxe, il ne restait plus rien qui pût s'opposer aux décrets du concile de Trente. L'Empereur vint donc à Augsbourg avec ses troupes espagnoles, y réunit une diète à laquelle nul n'osa manquer et invita tout le monde à reconnaître l'autorité du concile : l'Empereur triomphait.

Il dut alors soutenir contre le Pape lui-même une lutte moins sanglante mais non moins vive. Paul III savait que l'Empereur désirait que l'on fît des réformes dans l'Église sans cependant toucher au dogme. D'autre part le pontife, très faible pour sa famille, voulait, malgré l'Empereur, obtenir le duché de Parme pour son fils : il résolut donc de s'opposer à la puissance de Charles-Quint. Il rappela le concile de Trente à Bologne, sous prétexte d'une maladie contagieuse et pestilentielle. Les prélats se trouvaient ainsi hôtes d'une ville papale. Une partie néanmoins resta à Trente. L'Empereur protesta en des termes violents et par ambassade à Rome. Le Pape persista.

Charles-Quint n'avait plus qu'à imposer de force la paix religieuse à l'Église comme il l'avait imposée aux princes allemands. Il fit donc rédiger par un protestant et deux catholiques un intérim contenant tout un système de théologie presque complètement orthodoxe, mais qui tolérait pour le présent l'existence des prêtres mariés et la communion sous les deux espèces.

Le Pape s'irrita, les protestants murmurèrent, surtout ceux qui s'étaient alliés à l'Empereur sur la promesse qu'il respecterait leur religion; mais la force était aux mains de Charles-Quint et tout le monde dut céder. Le concile de Bologne se vida et le Pape finit par le dissoudre; son fils traita avec l'Empereur. L'armée de Charles-Quint soumit une à une les villes et les principautés qui avaient rejeté l'intérim.

A la fin de l'année 1549 Charles-Quint avait imposé au Pape et aux protestants une paix provisoire. Lorsque le pape Paul III mourut, l'Empereur tenta de la rendre définitive en obtenant du nouveau pontife un second concile de Trente destiné à codifier le dogme et la discipline catholiques. Le nouveau Pape lança bientôt la bulle de convocation.

Ce triomphe qui semblait si complet fut, tout d'un coup, par une nouvelle duplicité de Maurice de Saxe, transformé en un désastre.

Depuis la victoire impitoyable de l'Empereur, Maurice s'était aperçu des dangers que courait la liberté des princes allemands : il était résolu à tout tenter pour empêcher son allié de devenir maître absolu de l'Allemagne. De plus le traitement infligé, contre tout droit, à son beau-père, l'avait irrité vivement. Devenu désormais le premier prince protestant de l'Empire, il était disposé à entrer dans une ligue dont il ne pouvait plus être que le chef. Enfin l'intolérance des membres du concile nouveau, convoqué à Trente par Jules III, acheva de le décider à la révolte en lui montrant la ruine qui menaçait la réforme luthérienne, à laquelle il était très sincèrement attaché.

Maurice se résolut donc à trahir l'Empereur. Il fut pourtant contraint d'agir avec une extrême prudence et sa conduite pendant un an fut un chef-d'œuvre de dissimulation et d'adresse.

Le Pape dirigeait le nouveau concile de telle sorte que les envoyés protestants, notamment ceux de Saxe, ne purent obtenir ni voix délibérative, ni même un sauf-conduit analogue à celui donné jadis aux Bohémiens pour le concile de Bâle. Charles-Quint était fort mécontent d'une telle opiniâtreté; aussi ne vit-il pas d'un mauvais œil que Maurice insistât sur les droits de ses

envoyés et protestât contre les décisions du concile. Cette attitude réhabilitait du reste le nouvel Électeur auprès de beaucoup de réformés.

A la diète, au contraire, Maurice se montra plus que jamais partisan de l'intérim; il se fit même charger de réduire par les armes la ville de Magdebourg qui restait seule à le rejeter. Charles-Quint croyait avoir trouvé en Maurice l'exécuteur volontaire de ses propres desseins.

Cependant Maurice profitait de ce siège pour assembler une armée, et il négociait avec les ennemis de l'Empereur. En novembre 1551, il prit Magdebourg par capitulation, en imposant aux habitants l'obligation de se soumettre aux décisions de la diète. Mais un traité secret avec les chefs de la garnison garantissait le maintien des fortifications; le lieutenant de Maurice, Georges de Mecklembourg, prenait à son service toutes les troupes des deux partis sous prétexte de les emmener contre son frère. En attendant elles plaçaient leurs quartiers d'hiver en Thuringe, aux frontières de Saxe; l'Empereur qui n'avait pas payé la solde des assiégeants dut accepter le fait accompli.

Henri II, roi de France, pendant l'hiver traita à son tour avec Maurice. Le manifeste qu'il publia plus tard contenait ces mots : « Le fruit que j'attends de cette guerre est de remettre l'Allemagne en son ancienne dignité, de garantir sa liberté, de délivrer Jean-Frédéric de Saxe et le Landgrave de Hesse de leur longue et injuste captivité ».

Pendant ce temps l'Empereur était à Innsbruck en Tirol, à mi-chemin entre Trente et l'Allemagne, occupé surtout des délibérations du concile. Il était malade d'une violente attaque de goutte qui lui rendait le travail difficile. Divers avis lui signalaient la conduite louche de Maurice de Saxe. Mais il avait confiance en lui, et Granvelle, son conseiller, contribuait à le rassurer encore.

On raconte que Granvelle avait corrompu deux ministres saxons qui le renseignaient fréquemment sur les actions de leur maître. Maurice, qui avait découvert la trahison, retourna contre Granvelle ses propres artifices. Il parut accorder à ces ministres une confiance particulière; il leur découvrait ses plus secrètes intentions, les consultait avec soin et se servait de leur crédulité pour tromper leur séducteur. Lorsqu'il partit contre l'Empereur, il usa d'un stratagème. Il feignit, à la première étape, de tomber malade et, comme marque de déférence, il envoya ses espions excuser son retard près de l'Empereur. Aussitôt après leur départ il courut chercher ses troupes en Thuringe où il avait vingt-cinq mille hommes, et en Saxe, où ses sujets recrutèrent un autre corps chargé de protéger le territoire contre une invasion.

Maurice sut même donner à ses réclamations dernières un air de fidélité envers l'Empereur. Il fit demander encore et solennellement la mise en liberté du Landgrave. Charles-Quint répondit qu'il attendait l'arrivée de Maurice à Innsbruck pour lui communiquer ses intentions. L'Électeur donna ordre de louer une maison pour lui dans cette ville et de la mettre en état de le recevoir ainsi que sa suite. Il commença même le voyage, comme on vient de le voir. Alors tout étant prêt, il publia un manifeste réclamant la liberté du Landgrave, le respect des lois de l'Empire et l'exercice de la religion protestante. Il laissait encore entendre à l'Empereur qu'un accommodement était possible. Le roi de France fit aussi connaître ses intentions. Albert de Brandebourg s'unit à Maurice de Saxe.

La rapidité avec laquelle agit le rebelle et l'incertitude où l'on était de ses véritables desseins déconcertèrent Charles-Quint.

Pendant le mois de mars 1552, Maurice organisa la défense de la Saxe et réunit ses troupes à celles de ses alliés allemands. Dans la première quinzaine d'avril il reprit toutes les villes de Souabe, sauf Ulm, et toucha les subsides de la France. En même temps Henri II conquérait les Trois-Évêchés. Charles-Quint était complètement dépourvu de ressources; les banquiers de Gênes et de Venise refusèrent de lui prêter de l'argent; ses troupes étaient en Hongrie, en Flandre, en Italie. Il demanda à négocier pour gagner du temps.

Maurice avait son plan; il accepta le 1er mai un armistice qui devait commencer le 26 mai et finir le 8 juin. Charles-Quint se crut sauvé.

Mais, du 1er au 26 mai, les révoltés avaient triomphé. Maurice achemina rapidement ses troupes vers les Alpes. Le 9 mai il les rejoignit. Il lui restait seize jours. Il résolut d'aller droit sur Innsbruck; la prise de cette ville coupait l'Allemagne de l'Italie, faisait fuir l'Empereur et sauver le concile.

Le 18 mai on était au pied des montagnes, au défilé de Fussen sur le Lech. Huit cents hommes et deux canons gardaient le passage; en arrière, un corps de quelques milliers d'hommes occupait la petite ville de Reutte et le château d'Ehremberg, sur une montagne entre les deux villes.

Le lendemain, Maurice lança toute son armée sur Fussen; le choc fut si rapide et si fort que l'avant-garde ennemie fut enlevée; les protestants arrivèrent dans Reutte avant que la garnison eût organisé la défense : les Impériaux perdirent un drapeau et mille hommes.

Restait le château d'Ehremberg, bâti sur un haut rocher à pic, barrant la route d'Innsbruck. Une redoute défendait les approches, treize compagnies

gardaient le château. La redoute fut prise d'assaut, mais le château semblait inexpugnable.

Un berger qui s'était caché dans les rochers vit une chèvre qui montait dans les broussailles; il la suivit et arriva jusqu'au mur d'arrière du château; la fortification de ce mur était faible, parcequ'on avait cru l'escalade impossible de ce côté; le berger vint s'offrir comme guide à Maurice. Un détachement d'élite prit le soir ce sentier et arriva au sommet de l'escarpement. La garnison attaquée de front et de dos se rendit; quatre compagnies seulement échappèrent. On fit trois mille prisonniers. La fortune favorisait l'expédition. Maurice laissant là sa cavalerie, inutile en pays de montagnes, lança son infanterie sur Innsbruck. Sa marche avait été si imprévue qu'il pouvait prendre l'Empereur en personne. Mais un bataillon refusa de marcher avant d'avoir touché la prime que l'on donnait d'ordinaire pour toute place prise d'assaut. Maurice perdit plusieurs heures à calmer cette mutinerie et à décider ses troupes à la patience.

Innsbruck est à deux jours de marche. Les fuyards y arrivèrent de nuit et annoncèrent la venue de l'ennemi; Maurice ne parut que le matin.

Quand Charles fut prévenu, il faisait nuit noire, la pluie tombait à torrents et le vent était violent. L'Empereur était perclus de goutte, incapable de marcher ni de monter à cheval.

Il fallait pourtant partir tout de suite. On abandonna tous les bagages, on mit Charles dans une litière et on partit à la lueur des torches vers la Drave, par de mauvais chemins fangeux. Ferdinand, frère de l'Empereur et roi des Romains, les ambassadeurs, les courtisans, les domestiques suivaient à la hâte, les uns sur des chevaux, les autres à pied, tous à peine équipés. Ainsi s'en allait à la dérive la majesté impériale brisée par le choc imprévu de l'aventurier saxon.

Maurice arriva trois heures après le départ de la cour. Désespéré de cette fuite, il poursuivit son ennemi quelques milles. Mais ses troupes étaient épuisées et impatientes de piller.

On revint donc à Innsbruck où l'on saccagea tout, sauf ce qui appartenait à Ferdinand, roi des Romains. Peut-être ce prince avait-il quelque liaison avec le vainqueur; peut-être Maurice tenait-il à faire croire à une entente entre Ferdinand et lui.

Il ne restait plus que trois jours jusqu'au commencement de la trêve convenue. Maurice se rendit au lieu fixé, à Passau, non plus en négociateur mais en maître.

Les prélats de Trente, pris de peur, s'étaient séparés à la nouvelle des premiers succès de Maurice. Les évêques allemands revinrent chez eux ; le concile fut prorogé pour deux ans. Il ne se réunit de nouveau que dix ans après.

L'armée confédérée retourna en Bavière et continua ses conquêtes. Le 2 août l'Empereur, découragé, signait à Passau une paix provisoire. La Réforme avait cause gagnée en Allemagne.

FUITE DE CHARLES-QUINT. — *Composition et dessin de G. Rochegrosse.*

RODOLPHE II ET SON ASTROLOGUE

A la fin du XVIe siècle, au moment où les catholiques et les protestants se disputaient les territoires ecclésiastiques d'Allemagne, au moment où les Turcs conquéraient pied à pied toute la Hongrie et où les États de la maison d'Autriche échappaient à l'autorité absolue de leurs princes, Rodolphe II s'est rendu célèbre par son inertie volontaire, son caractère bizarre jusqu'à la manie, son goût pour les collections d'objets rares et pour les expériences de laboratoire. Cet Empereur fut un fou couronné qui faillit ruiner le pouvoir de la famille des Habsbourg : c'est le Charles VI de l'Allemagne.

Il naquit à Vienne le soir du 18 juillet 1552, vers sept heures. Il n'était que le second fils de Maximilien II; mais, son aîné étant mort, l'héritage impérial lui revint. Sa mère était Marie de Habsbourg, fille de Charles-Quint. Ainsi Rodolphe était issu d'un mariage entre cousins germains. Son père était un prince intelligent, instruit, ayant le goût des arts et surtout de la musique, très aimable et enjoué, mais sans volonté ferme et continue. Il s'intéressait vivement aux affaires, mais ne s'appliquait efficacement à aucune. Catholique sincère, il pencha d'abord pour la Réforme, puis il envoya son fils à la cour de Philippe II. Il voulait ardemment battre les Turcs et, en 1566, il mena en Hongrie une grosse armée; mais il ne combattit même pas, quoique le sultan Soliman fût mort au début de la campagne et il paya tribut à la Porte.

La mère de Rodolphe était une femme triste et dévote, sujette à des crises de mélancolie accompagnées parfois de peurs nerveuses et de larmes. Elle était du reste intelligente et bonne, malgré ses emportements, ses étrangetés et ses pratiques minutieuses de piété.

L'enfant né de cette union eut à la fois les qualités et les défauts de ses parents, mais notablement augmentés. On ne sait rien de son enfance. Il semble avoir vécu d'abord près de sa mère.

En 1563, âgé de onze ans, il fut envoyé en Espagne faire son éducation. Philippe II venait de perdre son fils. Rodolphe pouvait devenir héritier de l'Espagne : on voulut donc lui assurer une instruction parfaitement catholique et l'habituer aux usages de la cour de Madrid. Il resta huit ans près de son oncle, le roi d'Espagne, sous la direction d'un gouverneur, Adam de Dietrichstein, et d'un précepteur, le docteur Johann Tonner. On n'a aucun détail sur sa vie à Madrid; mais il est visible que le séjour dans cette cour réglée par une étiquette monotone, près d'un roi triste, renfermé et craint, n'était pas fait pour corriger les défauts de caractère du jeune archiduc. Il fut élevé à la manière jésuite : il apprit les belles-lettres latines, un peu d'histoire, des notions de sciences physiques et naturelles et devint bon catholique. Mais il s'intéressa plus à la partie intellectuelle qu'à la partie dogmatique de cet enseignement. Il eut un goût marqué pour la poésie et l'histoire, pour les recherches astronomiques et physiques, pour les collections. Il ne fut jamais théologien ni catholique militant. Il se plut toujours dans la société des savants et des artistes. Son éducation fut du reste très soignée et ses connaissances furent assez étendues pour qu'il pût s'intéresser aux sujets les plus divers.

A son départ, en 1571, Rodolphe était le prince le plus instruit de son temps : il parlait déjà l'allemand, le français, l'espagnol, l'italien et le latin; il apprit plus tard à s'exprimer correctement, quoique difficilement, en tchèque. Il aimait la chasse, les tournois, les carrousels, les fêtes, et montait fort bien à cheval : c'était un prince accompli suivant l'idéal de ce temps. Il était vigoureux de corps et paraissait parfaitement sain d'esprit, son intelligence avait même une réelle finesse.

Rodolphe retourna chez son père et fut désormais destiné à gouverner les domaines directs de la maison d'Autriche ainsi que l'empire d'Allemagne. Les Hongrois le reconnurent comme roi, les Tchèques lui donnèrent la couronne de Bohême. Il devint, après la mort de son père, archiduc d'Autriche et empereur d'Allemagne. Sa mère était morte.

La situation de l'Empereur était fort délicate : catholiques et protestants sollicitaient son appui les uns contre les autres; en restant neutre entre les deux partis, Rodolphe s'exposait à mécontenter tout le monde. Déjà son père

Maximilien avait eu beaucoup de peine à rester en dehors des querelles religieuses.

Ce grave problème ne le préoccupa pas longtemps. Rodolphe, élevé loin de l'Allemagne, s'intéressait peu à l'Empire. Il se mit à vivre pour lui-même, ne chercha qu'à satisfaire ses goûts d'érudition et de retraite, n'intervint qu'à regret et rarement dans les affaires de l'Empire et même dans le gouvernement de ses propres territoires. Il vécut non en souverain, mais en rentier maniaque et désœuvré.

Dès la première année de son règne il mécontenta les princes par sa dignité hautaine et triste et par sa raideur dans les moindres discussions. En 1578 il devint malade et, pendant trois ans, eut des crises fréquentes. Il se fixa alors à Prague dans son château et n'en sortit plus. Jusqu'en 1598 il ne vint qu'une fois à la diète de Bohême, une fois aux États de Hongrie et deux fois au Reichstag de l'Empire. Il laissa son frère Mathias, puis ses cousins, Ferdinand et Léopold de Styrie, agir pour lui, et même prendre en son nom contre les protestants des pays autrichiens des mesures qui amenèrent des troubles. A deux reprises les Turcs menacèrent l'Empire, Rodolphe n'alla même pas à la diète demander aux princes allemands des troupes et des subsides; il s'y fit représenter par un de ses parents.

Il ne quitta Prague que deux fois, en 1597 et en 1606, à cause de la peste qui ravagea la ville et dont il eut peur; mais il y revint dès que le danger fut passé.

Il ne fut empereur que de nom.

Les protestants hongrois vinrent lui présenter leurs plaintes contre les entraves apportées par son gouvernement au libre exercice de la religion réformée. Pendant plusieurs mois leur ambassadeur sollicita une audience, et dans les antichambres où il attendait en vain de longues heures, il fut plusieurs fois insulté par les pages. Il ne vit pas l'Empereur, mais il retourna soulever la Hongrie. Plus tard les chefs de la Ligue catholique vinrent demander à Rodolphe son approbation pour leur œuvre; il ne les reçut pas. L'Empereur vivait tellement isolé qu'en 1609, au moment où il réunissait les États de Bohême pour leur demander secours contre son frère qui cherchait à le détrôner, on dut envoyer des députés pour s'assurer que réellement il était vivant.

Les ministres ne pouvaient plus même obtenir qu'il signât les décrets qu'on lui présentait : on en a vu jusqu'à trois cents entassés dans son

cabinet pendant plusieurs semaines sans qu'il daignât les regarder. Il ne nommait même plus de fonctionnaires dans ses divers royaumes. Les troupes, laissées sans solde, maltraitaient et pillaient les habitants. Ses États se dissolvaient rapidement, sans qu'il fît rien pour arrêter la ruine de son autorité. Il ne venait même plus au conseil aulique, obligeant ainsi ses ministres à agir à leur guise sans pouvoir prendre ses ordres. Gouvernement, malheurs, maladie ou mort des siens, rien ne l'émouvait plus, sauf lorsqu'il était dans un de ses accès furieux.

A force d'indifférence Rodolphe avait fini par n'être plus respecté, même de ses sujets. Un jour dans une procession solennelle à Prague, deux seigneurs se prirent de querelle et se battirent sous ses yeux. Son orthodoxie religieuse ne fut jamais suspectée, mais il laissait par indolence le peuple bohémien, en partie hérétique, insulter impunément et parfois maltraiter publiquement les prêtres catholiques.

Cependant Rodolphe était très jaloux de ce pouvoir qu'il n'exerçait pas et très désireux de ce respect qu'il ne savait pas imposer. Sa famille ayant songé, pour remédier à sa faiblesse, à lui faire désigner son frère comme héritier et suppléant, il refusa net et parla de se marier. Une courte guerre le réduisit à la royauté de Bohême et au titre d'empereur; ses autres domaines et les fonctions impériales passèrent à Mathias. Alors il s'allia aux protestants contre ses parents à qui il reprochait de méconnaître la dignité impériale. Puis il poussa son cousin Léopold contre son frère. Mais, après la défaite de Léopold, il eut peur d'être assassiné et abdiqua toutes ses dignités, à regret et en stipulant qu'on lui laisserait son palais, sa cour et des revenus suffisants.

Il ne se résignait pas du tout à cette déchéance. On raconte qu'il se mit à une fenêtre de son château et lança des imprécations sur la ville de Prague entassée au-dessous du palais et contre laquelle il appelait dans une confusion d'esprit bizarre et touchante à la fois, la justice de Dieu, les artifices du diable et les incantations magiques. Il mourut peu après son abdication, le 20 janvier 1612, à l'âge de cinquante-neuf ans et demi.

Rodolphe II a donc vécu dans son palais de Prague, uniquement occupé à distraire son esprit inquiet, soupçonneux et malade.

Sa folie ne consistait pas dans un affaiblissement de l'intelligence : ce prince resta éclairé, instruit, passionné pour les belles choses et pour la science; il était, même dans ses moments lucides, capable de percevoir sa

dégradation morale et de s'en affliger. Mais sa volonté disparut peu à peu; il finit par n'avoir plus que des intentions passagères qui n'aboutissaient jamais à des actes, mais qui déterminaient de plus en plus fréquemment des crises.

Sa vie morale se réduisit à quelques manies peu nombreuses, monotones et irrésistibles.

D'abord il s'isola complètement. Il évita avec soin toutes les occasions d'agir, tous les contacts avec le monde, les affaires ou les hommes. Son âme n'était calme et heureuse que lorsqu'il était seul ou en compagnie d'un personnage dont la conversation ou la présence lui plaisait : encore ses préférences changeaient-elles souvent.

Les fenêtres extérieures du château royal de Prague furent murées sur son ordre et réduites à d'étroites meurtrières. Il refusa de voir même ses frères. Quand il pensa au mariage, sur le tard, il envoya bien un peintre dans toutes les cours d'Allemagne pour faire le portrait des princesses qu'il pourrait épouser; mais il ne voulut jamais se décider à vivre en compagnie d'une femme. Pour fuir les visites, le malheureux Empereur allait jusqu'à se cacher dans son parc ou dans une chambre lorsqu'on insistait pour lui parler. Plusieurs fois, il se réfugia dans ses écuries. Ses ministres n'osaient même plus l'aller voir, craignant d'exciter une colère dont ils auraient été les premières victimes.

Sa vie était réglée minutieusement. Il mangeait tous les jours exactement à la même heure, dans la même chambre, un repas de même nature, en buvant la même quantité. Il avait un chambellan pour les mets, un second pour les vins, pas d'autre domestique de table. Il s'enfermait pour dormir, et, afin de tromper les assassins imaginaires qu'il redoutait, changeait souvent de chambre à coucher : la plus grande marque de faveur qu'il pût donner à un serviteur était de l'appeler la nuit.

Jamais il n'a passé une journée entière avec la même personne. Il allait de l'un à l'autre de ses favoris, domestiques, savants ou artistes. La mélancolie constante de son caractère lui faisait détester la gaîté, les bouffons, les spectacles, les cérémonies. On ne l'a point vu sourire; peu de gens ont aussi rarement parlé. Ses yeux fixes regardaient sans voir.

De plus Rodolphe II avait la manie de la persécution. Il était persuadé qu'on voulait le tuer par le fer ou le poison et prenait d'infinies précautions même contre ses favoris. Dès que le soupçon l'envahissait il disgraciait,

ruinait ou maltraitait même celui qui en était victime. En 1594 son valet, Hans Lopp, lui était cher « comme la prunelle de ses yeux »; les plus grands personnages sollicitaient de lui des audiences. Il a été renvoyé. Même aventure est arrivée à la plupart des membres de sa camarilla : Dietrichstein son maître, Jérôme Machowsky, Philippe Lang, Jean Ericius, Gaspard Rutsky. Le secrétaire secret Jean Barontius, qui avait droit de voir l'Empereur à toute heure, a été lui aussi frappé de disgrâce.

Les peurs de Rodolphe étaient d'autant plus fortes qu'il lui restait assez de raison pour se sentir poussé par une force involontaire et irrésistible à des actes qu'il savait mauvais. Ce prince de mœurs très pures devenait par instants la proie de passions extravagantes et sans frein. Son caractère était bon par nature : en 1589 il exemptait de son propre mouvement la Misnie de tout impôt à cause d'une mauvaise récolte. Dans ses premières années il accueillait fort aimablement les savants et artistes. Mais il était pris parfois de colères d'enfant et de fureurs involontaires dont le nombre et l'intensité croissaient avec les années; alors il s'ingéniait à faire du mal. Aussi se crut-il possédé du diable et destiné à l'enfer. Il voyait le démon jour et nuit l'exciter à la méchanceté et au suicide. On racontait même à Prague que dans son palais se trouvait un siège où Satan aimait à s'asseoir pour lui parler. Sous l'influence de ses hallucinations, il crut à la réalité de ses conversations avec le démon.

Vers la fin de sa vie, Rodolphe, pour oublier cette obsession, se mit à boire et s'enivra régulièrement.

Les médecins lui conseillèrent de changer de vie, de sortir, d'agir, de se fatiguer le corps. Il n'eut pas la force de s'imposer ce régime. Il s'occupa pourtant pendant plusieurs années à des travaux manuels. Il apprit à modeler, à sculpter sur terre et sur bois; il fila et tissa lui-même des étoffes, en particulier du brocart; il fabriqua du verre et des cristaux et s'entoura pour cela d'ouvriers dont les œuvres et l'exemple furent utiles à la Bohême; il devint orfèvre, construisit des montres, cisela des objets d'or.

Cependant ces occupations manuelles parurent encore trop absorbantes à l'Empereur et il y renonça peu à peu pour se livrer uniquement aux sciences occultes, magie, alchimie, astrologie et à la contemplation de ses collections : désormais il vécut dans son laboratoire, dans son observatoire et dans ses musées.

A cette époque, les sciences n'étaient pas encore séparées des mystères

et des sorcelleries qui se mêlaient au moyen âge à la vérité positive. On croyait obtenir par les expériences et les observations exactes des révélations sur l'autre monde, sur l'avenir des États et des individus; on espérait arriver à créer de l'or avec des métaux vulgaires, à empêcher les hommes de mourir : tout savant était en même temps un peu sorcier, et c'est justement ce côté d'étrangeté et de magie qui passionnait les princes et les nobles et les décidait à prendre à leur service comme astrologues, nécromanciens et alchimistes ceux qui se livraient à l'étude de la nature. En France par exemple, le fameux Nostradamus avait été attaché à la personne de Catherine de Médicis et de Charles IX; Larivière fut chargé de tirer l'horoscope de Louis XIII au moment de sa naissance; Moran fut appelé à remplir le même office pour Louis XIV.

Comme ses contemporains, l'empereur Rodolphe crut à la magie et à l'occultisme et plus il avança en âge, plus il eut recours à ses astrologues. Il les consultait dans les circonstances graves sur la politique à suivre; il leur demandait des remèdes pour ses tristesses, des préservatifs contre le malheur. Il observait lui-même le ciel, et s'imaginait pouvoir trouver, d'après les mouvements de l'astre sous l'influence duquel la date de sa naissance l'avait placé, des indications précises sur les dangers qui pouvaient le menacer dans le présent et pour l'avenir.

Michel Sendivog, le faiseur d'or, travailla avec lui et pour lui. On montra à Vienne du plomb à demi changé en or dans une de leurs expériences. John Oec, le spiritiste célèbre par son habileté à lire la pensée d'autrui, vint lui apprendre, sur son désir, à « démêler les mystères de l'être et du devenir. » Jérome Scoto, le magicien, lui montra comment évoquer le diable, converser avec les puissances des ténèbres, jeter des charmes à ses ennemis.

Les astrologues de la cour de Prague furent deux grands savants qui méritent une mention spéciale.

Vers 1598 Tycho-Brahé, astronome danois, chassé de son pays parce qu'on le croyait sorcier, fut recueilli par Rodolphe II. L'Empereur tenait tant à se l'attacher qu'il lui donna le choix entre cinq de ses châteaux. Tycho-Brahé en prit un situé non loin de Prague et s'y installa. Mais bientôt il fut appelé à la ville près de son protecteur qui souvent l'entretenait dans son cabinet pendant des heures entières. Rodolphe avait en cet homme une confiance particulière. Tycho-Brahé était obligé de porter un nez en

or, par suite d'un coup de sabre reçu dans un duel avec un mathématicien jaloux de ses découvertes et de sa renommée. L'Empereur voyait dans l'air étrange que cette difformité donnait à son astrologue l'indice d'une aptitude particulière aux sciences occultes. Tycho-Brahé à son tour prit à son service un second astronome, professeur de mathématiques en Styrie et chassé par la réaction catholique, Képler. En 1601 Tycho-Brahé mourut et Képler lui succéda; mais il n'eut pas un crédit égal à celui de son prédécesseur. Il n'obtint qu'une pension de quinze cents florins, fort irrégulièrement payée; il demeura à Linz, loin de la cour. Cependant en 1611 Rodolphe, très effrayé par le triomphe de ses adversaires, le fit venir près de lui pour l'éclairer sur sa destinée.

En recueillant Tycho-Brahé et Képler, l'empereur Rodolphe a sans le vouloir, rendu un grand service à la science. Malgré leurs erreurs astrologiques, ces deux observateurs ont continué l'œuvre de Copernic et établi la connaissance positive du monde céleste.

Toutes ces recherches décevantes aggravaient la folie du malheureux souverain, favorisaient ses hallucinations et augmentaient ses inquiétudes.

La manie des grandeurs l'avait aussi envahi mais sous une forme particulière : il voulait avoir autour de lui tous les hommes remarquables dans le monde intellectuel. « Je serai, disait-il, le roi de l'esprit. » Une de ses joies consistait à contempler certaine gravure de son imagier en murmurant : « C'est pour moi qu'elle a été faite ».

Aussi vit-on affluer à Prague les poètes, érudits, artistes en quête d'un protecteur. Beaucoup furent pensionnés ou hébergés à la cour. « Ils sont tous à moi », répétait avec orgueil l'Empereur. Ce cortège lui coûtait fort cher, néanmoins il considérait comme une offense qu'un savant ou un artiste refusât ses offres.

Les poètes furent surtout des humanistes allemands qui, selon l'usage du temps, latinisaient leurs noms germaniques. Thomas Mitis, Nicolas Pelargus, Hector Pontanus, Jean Chorinus, célèbres alors, sont des inconnus pour la postérité.

L'historien Jean Pistorius devint confesseur impérial et eut des historiographes sous ses ordres. Jean Codicillus, professeur au collège Charles, à Prague, fut le mathématicien et le philologue officiel.

La plupart de ces écrivains étaient gens d'église.

Les naturalistes ou médecins se recrutèrent surtout en Pologne, en Italie,

en Flandre. Le botaniste Zaluzansky, Jean Jessenius de Breslau, les Guarinoni de Trente, Anselme Boetius, de Boodt de Bruges sont les personnages les plus notables de ce groupe.

L'Allemagne occidentale a fourni un grand nombre d'artistes : Georges Hufnagel d'Anvers, Jean Breughel de Bruxelles, Hans de Cologne, Jean Heinz de Bâle, Jean Hofman de Nuremberg, peintres très estimés alors et en général oubliés aujourd'hui; Adrien de Frise, architecte, Egidius Gadeler d'Anvers, graveur.

Rodolphe entretenait des médaillistes, des ciseleurs de camées, et jusqu'à un imagier, Giovanni, de Bologne.

La musique de chapelle a été particulièrement soignée à la cour de Rodolphe. L'Empereur aimait beaucoup cet art, et de plus il y trouvait des émotions calmantes : souvent la musique a adouci ses crises ou distrait sa mélancolie. Les musiciens qu'il a attirés près de lui étaient des Belges comme Jacob Regnard ou des Italiens comme Pinelli de Gênes, Morsellini de Crémone.

La mégalomanie de Rodolphe se manifestait encore par sa fureur de collectionner. Il voulait posséder les choses les plus belles et les plus rares comme il aimait à avoir dans son entourage les hommes les plus illustres.

Ce souverain, négligent quand il s'agissait des affaires de ses États, s'enthousiasmait pour les antiquités, les bibelots, moins sans doute par sentiment artistique que par plaisir de collectionneur. Il transforma son palais en musée. Quatre salles étaient occupées par ses médailles seules. Aucun ordre ne présidait du reste à cette accumulation de tableaux originaux, de copies, de camées et de pures curiosités. Près d'un Raphaël on trouvait un dessus de table en mosaïque sorti des ateliers de l'Empereur. Un trône en fer forgé supportait la bible du diable éditée à Breslau; des fruits exotiques, surtout américains, des manuscrits, des globes, des porcelaines grotesques se touchaient.

Rodolphe avait à Prague un véritable arsenal d'armes diverses.

Dans les jardins de sa chapelle, il acclimatait des arbres et des fleurs d'Amérique ou d'Orient.

Dans ses faisanderies il élevait un monde d'oiseaux; ses viviers contenaient des poissons rares; ses écuries, objet de soins particuliers, renfermaient des chevaux admirables, que l'Empereur contemplait sans les

utiliser. Aussi Rodolphe II était-il la proie des brocanteurs et des marchands, qui le trompaient d'ailleurs le plus possible.

Ses collections furent, après sa mort, pillées et dispersées. Une partie resta à Vienne dans les musées. Une autre partie fut vendue. Mais ce goût, même inconsidéré, pour les belles choses a sauvé du mépris la personne lugubre de l'Empereur fou et a donné à ses manies un air de grandeur et de touchante poésie.

L'EMPEREUR RODOLPHE ET SON ASTROLOGUE. — *Composition et dessin de Mucha.*

LA DÉFENESTRATION DE PRAGUE

En 1612 les États de Bohême, depuis longtemps en querelle avec l'empereur-roi Rodolphe l'assiégèrent dans son château royal de Prague : Rodolphe dut abdiquer; son frère Mathias arrivait alors avec une armée; les États l'élurent roi.

Les États voulaient accroître leur indépendance; ils posèrent des conditions à leur nouveau roi. Dès le couronnement ils réclamaient la liberté de tenir des diètes sans l'autorisation du roi; de mettre l'armée sur pied à leur gré, et quand ils le jugeraient convenable. Ils demandaient aussi l'autorisation de former des alliances avec les États protestants voisins. Mathias leur permit seulement de maintenir l'union qu'ils avaient conclue douze ans auparavant avec la Silésie pour la défense de leur foi. Aux chefs de l'opposition il accorda honneurs et faveurs et remit à plus tard la discussion des autres propositions de la diète.

Les Bohémiens, mécontents, cherchèrent alors des alliés à l'étranger. En vain Mathias essaya-t-il de les entraîner à une guerre contre les Turcs, les États autrichiens refusèrent la levée des hommes et n'accordèrent point d'argent. Et pour montrer leurs dispositions pour la politique et les hommes de la Cour de Vienne, ils interdirent le séjour du territoire à tout étranger qui ne parlerait pas la langue nationale, le tchèque.

Le seul succès obtenu par Mathias, ce fut la désignation de son successeur. L'Empereur n'avait point d'enfant. Il demanda aux États d'accepter son cousin Ferdinand de Styrie pour lui succéder. Les États résistèrent longtemps, car ils savaient que Ferdinand était le champion du catholicisme et l'élève dévoué des Jésuites; néanmoins, ils accordèrent le couronnement du prince autrichien.

Bientôt les protestants de Bohême eurent des griefs contre leur souverain l'empereur Mathias. Ils avaient élevé des églises sur les terres de l'abbaye de Brevnov et de l'archevêché. En 1618 l'abbé et l'archevêque firent fermer les églises de Prague, d'accord avec Mathias, puis l'archevêque fit démolir le sanctuaire construit dans Klostergrab. Les protestants regardèrent ces actes comme des violations de la *Lettre de Majesté*, c'était la charte donnée par l'Empereur aux États de Bohême. Cette réclamation était discutable, car la Lettre de Majesté ne promettait de tolérer l'exercice du culte réformé que dans les villes royales.

Depuis 1609 les protestants de Bohême avaient le droit de nommer des *défenseurs de la foi*, pour le maintien de leurs privilèges. C'étaient des chevaliers, des seigneurs et des bourgeois. Quand les églises furent fermées les défenseurs réunirent les États protestants qui envoyèrent une députation vers Mathias, à Vienne. Leurs réclamations en faveur de la restitution des deux églises ne furent pas écoutées, et même les États reçurent l'ordre de se dissoudre et l'Empereur leur adressa une lettre menaçante.

Les seigneurs protestants furent irrités au plus haut point et ils décidèrent de rompre d'une manière éclatante avec leur souverain. Mais leur colère se déchaîna tout d'abord contre les dix lieutenants que Mathias avait laissés à Prague pour gouverner à sa place; les protestants les accusaient de violer leurs privilèges et la liberté de leur culte.

Le 23 mai 1618, vers neuf heures du matin, les membres des États se rendaient auprès des lieutenants réunis au château : ils arrivaient armés et escortés presque tous d'un ou plusieurs serviteurs en armes. Le gouverneur de la place les laissa passer. Ils se réunirent dans les salles réservées aux délibérations des États. Là, on fit lecture d'un manifeste rédigé par les Défenseurs, manifeste qui contenait cette question finale à l'adresse des lieutenants. « Ont-ils pris part et dans quelle mesure à la rédaction de la lettre pleine de menaces écrite par l'Empereur le 21 mars? » La lecture terminée les membres des États allèrent trouver les lieutenants dans leur salle.

Dès le matin les lieutenants s'étaient réunis; ils se trouvaient dans leur salle de travail, une pièce bien disposée, éclairée par trois fenêtres percées au levant, au couchant et au midi. Les lieutenants qui se trouvaient alors présent, étaient le grand burgrave Adam de Sternberg, et son beau-fils le burgrave de Karlstein, Jaroslao de Martinitz, le juge suprême Guillaume de Slavata et le grand prieur de l'ordre de Malte, Diepold de Lobkovitz : auprès

d'eux se trouvait un personnage obscur, Philippe Fabricius. Adam de Walstein, malade de la goutte, était au lit; les cinq autres lieutenants impériaux avaient quitté Prague deux jours auparavant et n'étaient pas encore revenus.

Les membres des États firent irruption dans la salle; la pièce trop petite ne pouvait les contenir tous, ils durent en grand nombre demeurer sur l'escalier. Thurn, Schlick, Ruppa, Guillaume de Lobkowitz, Kaptier, Ulrich Kinsky, Paul de Rican entrèrent entourés de quelques partisans. Il y eut un échange de vifs propos, puis Rican montra le manifeste rédigé par les Défenseurs et approuvé par les États. Il en donna lecture aux lieutenants.

La lecture fut écoutée en silence, puis les lieutenants s'entretinrent à voix basse. Adam de Sternberg, le grand burgrave, demanda qu'il lui fût permis de se réunir à part avec ses collègues pour délibérer. On refusa; Thurn déclara que les lieutenants devaient répondre sur-le-champ, par oui ou par non, s'ils avaient collaboré à la lettre impériale. Le grand burgrave réitéra sa demande : les protestants se décidèrent à lui donner satisfaction, Rican lui remit alors les déclarations des États.

Les lieutenants se réunirent près d'une fenêtre, ils s'entretinrent quelques instants à voix basse. Puis le grand burgrave s'avança vers les rebelles et dit qu'il ne pouvait répondre à la question posée par les États, car les lieutenants avaient prêté serment à l'Empereur de tenir secrètes les affaires de leur maître. « Demandez, ajouta-t-il, à l'Empereur quels ont été ses conseillers, cela vaudra mieux et ce sera plus simple. » Mais Thurn répondit : « Nous déclarons que nous ne quitterons pas la place sans avoir obtenu une réponse : un oui ou un non ». Ses partisans approuvèrent, ils étendirent le bras comme pour un serment.

Les lieutenants voulaient gagner du temps. Adam de Sternberg demanda qu'on leur permît de s'assembler avec leurs collègues absents pour délibérer sur la question; cinq d'entre eux manquaient, Waldstein n'était pas là. Mais les rebelles tenaient leurs adversaires; ils ne pouvaient se résoudre à les laisser échapper. Schlick d'une voix effrayante désigna Martinitz et Slavata comme les auteurs de tous les malheurs publics, il les accusa d'être à la dévotion des jésuites et leurs dociles instruments. Il accusa Martinitz d'avoir dépouillé Thurn de son emploi de burgrave de Karlstein, d'avoir violé les lois du pays. « Vous pouviez tout oser, clamait-il, gens sans aveu, jésuites de malheur, avec vos tristes auxiliaires. Sachez cependant que nous ne sommes pas de vieilles femmes. » Puis le bras tendu, le poing fermé et menaçant : « Vous

avez affaire à des gens de même rang que vous. Aussi longtemps que l'ancienne noblesse régnait dans le pays, tout allait bien; depuis que vous êtes là, élèves des jésuites, tout marche de travers et tous vos efforts tendent à nous dépouiller de nos privilèges ».

Wenzel de Ruppa dit à son tour que la liberté religieuse de la Bohême était menacée. « Tout le monde sait les molestations qu'ont à subir les habitants des terres ecclésiastiques; si les Défenseurs ne venaient à leur secours on les ferait taire par des menaces ou par des promesses. Alors il faut voir au grand jour qui a raison dans ce débat. » Au dire d'Albert de Smiricky, un jeune homme, les nobles étaient traités comme des serfs; Martinitz et Slavata étaient les coupables, il mettait hors de cause le grand prieur et le grand burgrave; ceux là, « disait-il, ne se sont jamais montrés ennemis de notre religion. »

Slavata essaya de se défendre; il espérait fléchir des adversaires parmi lesquels il voyait des parents. « Si j'ai violé les lois du pays, dit-il, qu'on me mette en accusation; comme juge suprême je n'ai jamais obligé les protestants des terres de l'Empire à passer à l'église catholique. J'ai obligé des protestants à quitter Krummau. Mais cette expulsion était la conséquence de leur rébellion; d'ailleurs ils ont été jugés par une commission où les protestants dominaient. »

Rican accusa Martinitz d'avoir forcé un protestant à partir de Neuhaus. Martinitz répondit : « Le bourgeois est parti après avoir vendu son héritage 100 000 gulden. Il voulait acheter un autre bien, et Slavata l'a aidé dans cette acquisition. »

On éleva d'autres récriminations encore. Fels se tourna vers l'assistance : il demanda si ce n'était pas l'avis général que les deux incriminés fussent déclarés ennemis publics et violateurs de la Lettre de Majesté. Mais subitement on hésitait, on avait peur : personne n'osait dire oui. Cependant les chefs voulaient aller jusqu'au bout; Thurn, Fels, Lobkowitz renouvelèrent leur question : « Les lieutenants ont-ils conseillé la lettre de l'Empereur, quelle part ont-ils prise à la rédaction? » Il y eut alors une rumeur, l'irritation se lisait dans tous les yeux, sur toutes les lèvres des menaces, les lames claires brillaient hors du fourreau. Les lieutenants délibéraient encore. Enfin le haut burgrave déclara : « Puisque les seigneurs ici présents ne veulent pas laisser tomber leur question, nous déclarons que, contraints par la violence, nous rompons le serment que nous avions prêté comme conseillers de l'Empereur. Les mots de la lettre impériale incriminés comme des menaces, par les Défenseurs et par les États, n'ont point été dictés par nous. Nous n'avons inspiré ni le sens ni la forme de cette lettre. Et même les seigneurs peuvent se tromper sur le sens de ces mots; seul l'Empereur peut dire leur véritable signification; mais l'interprétation défavorable des États ne peut se soutenir pour qui veut bien lire cet écrit. »

Thurn était bien décidé à procéder à l'exécution, il avait en réserve un second grief contre Martinitz et Slavata. En 1609 les États de Bohême avaient arraché, à Rodolphe II, la Lettre de Majesté les armes à la main : c'était une insurrection : cependant l'Empereur avait amnistié les rebelles et seuls deux fonctionnaires catholiques, Martinitz et Slavata, avaient refusé de signer la patente impériale accordant cette grâce. Les États avaient pris acte de cette marque de mauvais vouloir; ils déclarèrent alors. « Si jamais dans l'avenir, la Lettre de Majesté est violée, les États attribueront cette violation à ces deux seigneurs et rien ne nous empêchera de venger notre droit par la mort. » Paul de Rican donna lecture de cette protestation, puis il ajouta. « Attendu que les États sont convaincus que les deux seigneurs ont amené la violation de la Lettre de Majesté, ils les déclarent ennemis publics. » C'était la sentence de mort. Rican demanda à ses amis s'ils approuvaient sa déclaration. « Oui, oui », criait-on de toute part. Ruppa dit alors : « Il est temps d'en finir, nous justifierons plus tard nos actes par écrit. » On fit sortir le grand burgrave et le grand prieur malgré les supplications de Martinitz. Les deux lieutenants incriminés restaient seuls vis-à-vis de leurs adversaires.

Les seigneurs protestants voulaient se venger. Les uns demandaient que Martinitz et Slavata fussent jetés dans les cachots de la Tour Noire. Mais un cri dominant les autres, s'élevait : « Par la fenêtre, par la fenêtre! » Alors on entraîna chacun des deux lieutenants vers une fenêtre, ils s'efforçaient de ne pas perdre pied, ils criaient : « Grâce! » et ils pleuraient. Martinitz demandait un confesseur. « Que nous importent tes singeries de jésuites. Confie ton âme à Dieu, lui dit-on. » En même temps Ulrich Kinsky, Smirocky, Rican et Kaptier l'enlevaient; tout en se débattant Martinitz priait le Seigneur et la Vierge, il invoquait leur secours. On le roula dans son manteau; puis il fut précipité la tête en bas par la fenêtre. On l'entendit crier : « Jésus, Maria ». Kinsky railleur, disait : « Nous allons voir si elle va t'aider, ta Vierge Marie ». Puis se penchant hors de la fenêtre et voyant le condamné indemne après sa

chute, il s'écria frappé d'étonnement. « Par Dieu, mais elle lui est venue en aide! »

Thurn avait acculé Slavata contre une autre fenêtre, il appela ses amis qui venaient de défenestrer Martinitz. « Ici, criait-il en allemand, voici l'autre. » Slavata demanda aussi un confesseur. Sur le bord de la fenêtre il fit le signe de la croix et il cria : « Mon Dieu, prenez en grâce un misérable pécheur. » Il résistait, tentait un dernier effort, se cramponnait au cadre de la fenêtre; en se débattant il rompit son collier en or. D'un coup de pommeau de sabre asséné sur la main on lui fit lâcher prise : il fut jeté en bas dans le fossé. Durant sa chute il heurta le fronton en saillie de l'étage inférieur et se fit une large blessure à la tête.

Le secrétaire Fabricius était resté dans la salle, après le départ de Sternberg et de Lobkowitz, nul ne le remarquait et cependant il redoutait d'être exécuté lui-même et demanda la protection du comte de Schlick. Mais ses prières enflammèrent la colère des assistants, ils reportèrent sur lui la haine que tous éprouvaient pour le secrétaire Michna; Fabricius paya pour son collègue absent. Le poignard à la main, quelques-uns se préparaient déjà à le tuer, d'autres firent observer qu'il ne fallait pas souiller ce lieu avec le sang versé. En conséquence Fabricius, troisième, fut précipité dans le fossé.

A dix heures du matin la triple exécution avait pris fin.

Cependant les défenestrés n'étaient pas morts, bien que tombés d'une hauteur de quarante mètres. Les balayures qui remplissaient les fossés du château avaient amorti leur chute. Slavata avait la tête meurtrie. Martinitz et Fabricius étaient sains et saufs. Martinitz accourut auprès de son ami; avec un mouchoir il épongea le sang qui maculait son visage, puis il lui mit sous le nez un flacon de baume qu'il portait sur lui, et il le rappela à la vie. Le danger n'était pas encore passé; les deux lieutenants se mirent en prières. Le secrétaire les rejoignit; il était tout étonné de l'accident, il ne pouvait comprendre que dans leur colère les seigneurs protestants l'eussent associé au sort de ses maîtres. « Que leur ai-je fait? » demandait-il à Martinitz. Le lieutenant lui répliqua : « Maître Philippe, ce n'est pas le moment de faire de telles questions; aidez-moi plutôt à porter le seigneur Slavata dans la maison de madame la Chancelière. » Mais du haut des remparts, les gens et la suite des seigneurs protestants les avaient aperçus et faisaient feu pour les achever. Martinitz fut atteint, une balle déchira sa cravate, une autre traversa ses vêtements, une troisième lui érafla le bras

légèrement. Martinitz, étonné de n'être pas tué, disait avec des élans de reconnaissance : « Seigneur, tu as donc décidé de me préserver des blessures de la mort! »

Alors les domestiques des lieutenants descendus dans les fossés arrivèrent pour secourir leurs maîtres, au mépris du danger. Il était temps. Fabricius, drapé dans son manteau, s'enfuit par un chemin qui menait hors de l'enceinte du château et courut se mettre en lieu sûr. Martinitz se retira aussi, après avoir confié son compagnon aux domestiques. Il se rendit dans la maison du chancelier; il y trouva le jésuite Santinius et se confessa à lui; puis il se mit au lit; il voulait laisser croire à sa mort imminente. On amena bientôt Slavata dans la même maison, il fut couché sur un matelas; en hâte un médecin lui fit une saignée, puis il pansa ses blessures : le lieutenant se confessa à son tour.

Quelques instants après, un bruit se fit entendre devant la porte de la Chancellerie; au piétinement des chevaux, aux cliquetis des armes on reconnut une troupe de cavaliers. Thurn et ses compagnons arrivaient; ils voulaient mettre la main sur les lieutenants qui leur avaient échappé comme par miracle. Mais la femme du chancelier, Poliséna de Lobkowitz sut les écarter, Thurn quitta la place avec ses gens. Slavata et Martinitz étaient enfin sauvés.

Fabricius était en sûreté. Au sortir du château un ami lui avait prêté un chapeau et un manteau, il avait traversé la Moldau en barque et gagné sa maison située dans la ville haute, puis il avait passé les portes de la ville. Il s'était reposé dans un jardin où il avait été retrouvé par Losticky, conseiller de la ville haute, qui fuyait lui aussi devant les menaces du bas peuple. Losticky entraîna Fabricius avec lui; durant plusieurs jours il lui donna l'hospitalité dans sa métairie de Wolschau. Puis Fabricius, remis de ses terreurs, partit pour Vienne; il y arriva le 16 juin. L'Empereur le récompensa, le fit entrer dans la noblesse, lui accorda le nom de vom Hohen Fall (de la Haute Chute).

De son côté, Martinitz quitta Prague la nuit venue; il avait fait couper ses cheveux, son visage était noirci à la poudre : il courut d'abord rassurer sa femme sur son sort, puis se dirigea vers la montagne Blanche qui domine Prague. Une calèche l'y attendait; elle l'emmena dans une de ses terres; de là, il fit route sur la Bavière. Aussi longtemps qu'il fut en territoire bohémien il ne faisait d'arrêt que dans les couvents, ne dévoilant son

nom et ses aventures qu'aux abbés. A Munich, chez les catholiques élèves des Jésuites, il reçut un accueil cordial : il y fit venir ses enfants et sa femme et s'y établit; l'Empereur Mathias le chargea de ses négociations avec le Duc de Bavière.

Slavata était retenu à Prague par ses blessures; mais il n'était plus en danger; la comtesse de Thurn, touchée de son infortune, avait promis à sa femme d'intervenir en sa faveur. En effet les États de Bohême ne le poursuivirent pas : « On ne reprend pas un voleur pendu, disaient-ils, quand la corde casse ». Slavata, guéri de ses maux, put s'enfuir à son tour. Il se réfugia en Saxe.

Défenestration de Prague. — *Composition et dessin de Mucha.*

SIÈGE DE MAGDEBOURG

Le 6 mai 1630, l'armée de Gustave-Adolphe qui marchait au secours de Magdebourg, arriva à Potsdam. Le roi de Suède écrivit alors à l'Électeur de Saxe; il lui demandait le passage du pont de Wittenberg pour aller au plus vite vers la ville menacée. L'Électeur Jean-Georges refusa. Il répondit qu'il se souciait peu d'attirer la guerre dans ses États, et que d'ailleurs il ne voulait pas se soustraire à ses devoirs envers l'Empereur.

Durant ces retards et ces négociations, un général impérial, le comte de Pappenheim, passait l'Elbe et marchait sur Magdebourg. A son approche, les troupes du prince administrateur de la ville, abandonnèrent le plat pays pour se réfugier dans la place. Dans la campagne, un seul poste occupé par les Magdebourgeois, resta muni de troupes. C'était le poste de Neu-Ahlensleben, mais il ne put, sans canons, résister à l'attaque des Impériaux. Après une brève mousquetade, la garnison capitula; elle livra munitions et bagages et prêta serment de ne plus porter les armes contre l'Empereur.

Désormais la ville était isolée, enfermée, bloquée. Le comte de Tilly parut devant ses murs à la fin de l'année 1630. Il écrivit aussitôt à l'administrateur une lettre qu'il lui fit porter par un trompette : « Nous vous avisons, lui disait-il, que nous sommes chargés de l'exécution des ordres de Sa Majesté Impériale, qui nous a remis le suprême commandement de ses armées, qu'outre cela nous avons été aussi élevé à la dignité de lieutenant général de toutes les forces de la Ligue catholique, et nous vous exhortons amiablement à vous désister de votre entreprise, à obéir aux décrets du chef de l'Empire, et à me remettre au plus tôt la ville et tout le duché de Magdebourg; faute de quoi nous nous verrons forcé d'employer les moyens que nous avons en main, pour vous faire entrer vous et la ville dans le devoir dont vous vous êtes écartés et de vous traiter comme réfractaires aux lois et aux constitutions germaniques, et comme rebelles à l'Empire et à son auguste chef. »

SIÈGE DE MAGDEBOURG

Le 6 mai 1630, l'armée de Gustave-Adolphe qui marchait au secours de Magdebourg, arriva à Potsdam. Le roi de Suède écrivit alors à l'Électeur de Saxe; il lui demandait le passage du pont de Wittenberg pour aller au plus vite vers la ville menacée. L'Électeur Jean-Georges refusa. Il répondit qu'il se souciait peu d'attirer la guerre dans ses États, et que d'ailleurs il ne voulait pas se soustraire à ses devoirs envers l'Empereur.

Durant ces retards et ces négociations, un général impérial, le comte de Pappenheim, passait l'Elbe et marchait sur Magdebourg. A son approche, les troupes du prince administrateur de la ville, abandonnèrent le plat pays pour se réfugier dans la place. Dans la campagne, un seul poste occupé par les Magdebourgeois, resta muni de troupes. C'était le poste de Neu-Ahlensleben, mais il ne put, sans canons, résister à l'attaque des Impériaux. Après une brève mousquetade, la garnison capitula; elle livra munitions et bagages et prêta serment de ne plus porter les armes contre l'Empereur.

Désormais la ville était isolée, enfermée, bloquée. Le comte de Tilly parut devant ses murs à la fin de l'année 1630. Il écrivit aussitôt à l'administrateur une lettre qu'il lui fit porter par un trompette : « Nous vous avisons, lui disait-il, que nous sommes chargés de l'exécution des ordres de Sa Majesté Impériale, qui nous a remis le suprême commandement de ses armées, qu'outre cela nous avons été aussi élevé à la dignité de lieutenant général de toutes les forces de la Ligue catholique, et nous vous exhortons amiablement à vous désister de votre entreprise, à obéir aux décrets du chef de l'Empire, et à me remettre au plus tôt la ville et tout le duché de Magdebourg; faute de quoi nous nous verrons forcé d'employer les moyens que nous avons en main, pour vous faire entrer vous et la ville dans le devoir dont vous vous êtes écartés et de vous traiter comme réfractaires aux lois et aux constitutions germaniques, et comme rebelles à l'Empire et à son auguste chef. »

A cette lettre impérieuse, l'administrateur fit une réponse longue et fière : « Nous vous félicitons, écrivait-il à Tilly, de votre élévation au suprême commandement, et nous vous en souhaitons encore un plus brillant, s'il est possible d'en trouver, que celui des armées de Sa Majesté Impériale et de la Ligue catholique. Nous voulons bien, en considération de l'Empereur avoir pour vous les égards dus à votre charge, mais nous nous permettons de vous dire, en qualité de membre du corps germanique et de prince de l'Empire, que nous n'avons rien fait et ne faisons rien actuellement qui ne soit conforme aux lois et constitutions impériales dont vous nous parlez; au lieu que votre expédition, exécution et procédé militaire dans les cercles de Saxe, est directement opposée aux lois fondamentales de l'Empire et en particulier à la capitulation si solennellement jurée.... Ce n'est pas nous qui contre tous les traités, contre la foi publique, avons rempli l'Allemagne d'armes et de soldats, qui avons ravagé les États Protestants, violé les résidences des princes, mis toute la Poméranie et les autres provinces de l'Empire à feu et à sang et commis tant de cruautés et de barbaries qui « crient vengeance au ciel.... Nous craignons Dieu et nous honorons l'Empereur, mais nous sommes inviolablement attachés aux lois et constitutions de l'Empire, aux capitulations, aux recès de la paix profane et de la paix religieuse, aux ordonnances des cercles, au bien et au salut du corps germanique, et nous les défendrons à la garde de Dieu, jusqu'à la dernière goutte de notre sang avec le secours du roi de Suède, notre allié, et de ses confédérés, contre les perturbateurs du repos public, les tyrans des consciences, nous les poursuivrons de nos forces, comme meurtriers, brigands, incendiaires, destructeurs de villes et ravageurs de provinces. »

Le comte Pappenheim fut chargé par Tilly du siège de Magdebourg; on était au mois de novembre; le comte commença les opérations avec un petit corps de troupes de deux mille hommes; le généralissime reprit la campagne, surveillant Gustave-Adolphe. D'ailleurs, le début du siège alla mal pour les Impériaux. Les troupes étaient insuffisantes, les généraux Pappenheim et Mansfeld se jalousaient.

Dans les premiers jours de mars, les Magdebourgeois firent une grande sortie; ils allèrent prendre poste à Schœbeck, à deux milles de la ville, sur les bords de l'Elbe. Ils élevèrent en hâte un fortin de terre et de fascines, où ils laissèrent une garnison, puis on ravitailla la ville en faisant entrer des convois de blés et de bois. Lorsque les Impériaux voulurent prendre Schœn-

beck, ils essuyèrent le feu de quatre canons; un secours vint de la ville et, menacés sur leurs derrières, les assiégeants prirent la fuite. Pendant un mois les gens de Magdebourg gardèrent le poste.

Mais la ville était médiocrement prête pour un siège; l'administrateur n'avait qu'une poignée de soldats; le renfort amené par le comte de Thierry de Falkenberg dépêché dans la ville par Gustave-Adolphe formait une garnison de trois mille hommes environ. Depuis l'arrivée des Suédois, on avait mis en état de défense les fortifications de la place. Pappenheim tenta de gagner Falkenberg; mais le lieutenant de Gustave-Adolphe refusa de se laisser corrompre.

A la fin de mars, Tilly cessa de courir les champs; il désespérait de décider le roi de Suède à livrer bataille; il n'avait pu tirer Gustave du solide point d'appui de ses places fortes; il vint donc établir son quartier général dans l'est de Magdebourg, à Möckern, pour diriger lui-même le siège. Il avait environ trente mille hommes et du canon.

Dans Magdebourg, le comte Falkenberg réunit en un conseil de guerre, les principaux officiers, l'administrateur, le conseil de ville. On décida de retirer les troupes des faubourgs, car le nombre des soldats était bien diminué, et il fallait les ménager. Falkenberg rassembla donc les garnisons des postes avancés à l'intérieur des remparts, il fit au dehors la place nette, incendiant systématiquement les faubourgs au sud et au nord de la ville, sacrifiant deux mille maisons sans hésiter.

Le 1er avril, les faubourgs évacués par les Magdebourgeois furent occupés par les Impériaux; les troupes de la ville firent une sortie, enlevèrent et firent prisonniers des officiers de l'armée ennemie et tuèrent une centaine de soldats. Le 14 avril, le comte de Pappenheim avait pris ses dispositions pour ouvrir l'attaque contre la place aux quatre coins; on mit les canons en batterie et toute l'artillerie ennemie fut braquée contre les remparts. Dans la ville la poudre manquait, les troupes étaient fort diminuées, après tant de postes pris, dont les garnisons avaient été massacrées. On ne pouvait plus opposer à Tilly que deux mille hommes de pied et deux cent cinquante chevaux.

Le généralissime impérial envoya alors vers la place un trompette porteur de trois lettres; l'une pour l'administrateur, l'autre pour le conseil de guerre, la troisième pour le conseil de ville. Il les sommait de rendre la ville avant l'assaut : on répondit qu'on aimait mieux mourir que de se rendre : Tilly refusa d'attendre le retour des ambassades que les Magdebourgeois voulaient

envoyer aux Électeurs de Saxe et de Magdebourg pour leur demander conseil.

La situation des assiégés était grave; les Magdebourgeois étaient désormais bloqués dans le corps de place. La ville était divisée par les partis dans cet instant suprême; des bourgeois, en grand nombre, souhaitaient la paix, désiraient faire leur soumission à l'Empereur; ils échangeaient des messages avec Tilly lui-même, l'informaient de l'état de la ville; d'un autre côté le Conseil de la ville rencontrait une vive résistance dans un comité révolutionnaire; Falkenberg lui-même trouvait des jaloux et des ennemis dans la cité qu'il venait défendre. La population ne voulait pas se plier à sa rude discipline. Sur ses ordres, toute la bourgeoisie devait se rendre sur les remparts tout le temps de la nuit, de peur de surprise; le jour, la moitié seulement des habitants était sur pied. Mais les riches bourgeois parvinrent rapidement à se soustraire à ce pénible service. Ils envoyèrent à leur place leurs domestiques veiller sur les remparts; les petits bourgeois alors se plaignirent : ils refusaient de frayer avec des valets et de prendre la garde à leurs côtés; ils se retirèrent à leur tour, payant quelques mercenaires pour accomplir leurs devoirs de citoyens. La ville se trouva mal gardée. Qu'avaient à perdre les malheureux que l'unique misère traînait la nuit sur les murs de Magdebourg?

Les riches d'ailleurs ne faisaient aucun sacrifice; dans leur égoïsme, provisions et logements pour les soldats, ils refusèrent tout; ils cherchaient même à faire des bénéfices aux dépens de la soldatesque, vendant sans scrupule, avec un gain considérable, des vivres malsains, de la bière ayant croupi; plus d'un qui s'en abreuva mourut.

De jour en jour, l'idée de la capitulation faisait des progrès dans la ville, parmi les bourgeois, dans le conseil de ville; un dernier trompette envoyé par Tilly fut retenu, car on devait délibérer le 19 mai, au sujet de la reddition de Magdebourg.

Tilly poussait les opérations activement; trois jours durant le canon des Impériaux gronda, les boulets rouges pleuvaient sur les murs, mais sans rien brûler, sans rien détruire. Le 19, on annonça tout à coup que Gustave-Adolphe était à Potsdam; le généralissime des Impériaux alors prit peur; craignant d'être surpris entre deux feux, subitement, il fit retirer les gros canons des tranchées, et prit ses mesures pour lever le camp. Le jour même, il réunit un conseil de guerre; il exposa aux généraux et colonels de son armée l'impossibilité de continuer le siège; il n'y avait pas la moindre brèche aux remparts de la ville, et Gustave-Adolphe approchait; avant son arrivée

on ne pouvait enlever la place. Néanmoins, il voulait savoir l'avis de ses officiers. Fallait-il lever le siège pour aller au-devant du roi de Suède, ou bien devait-on tenter d'emporter la place d'assaut?

Les généraux étaient hésitants, mais un des colonels présents insista sur la nécessité de donner l'assaut; le succès de l'entreprise était possible; et il cita l'exemple de Maestricht pris à la faveur d'une attaque matinale pendant que la plupart des soldats et bourgeois s'étaient allés reposer. L'assaut fut donc résolu; le comte de Pappenheim devait escalader les nouveaux bastions du côté de la ville neuve avec les régiments de Gransfeed, Wrangler et Sauli; le duc de Holstein devait attaquer les ouvrages qui défendaient la porte de Krœk; le comte de Mansfeld devait assaillir le bastion Heydeck : trois régiments impériaux simuleraient une attaque entre le pont et la rivière dans la partie basse de la ville : une salve d'artillerie donnerait le signal de l'attaque.

Dans la nuit du 9 au 10, on fit les préparatifs de l'assaut; on appliqua des échelles contre les remparts; on arracha les palissades, tout cela avec le moins de bruit possible. Le comte de Pappenheim avait la tâche la plus facile; en face de son campement le fossé peu profond était à sec et le rempart, s'élevant doucement en talus, offrait un médiocre escarpement.

A cinq heures du matin, les préparatifs étaient terminés; on attendait le signal de l'assaut; mais Tilly différait l'instant. Une fois encore il réunit le conseil de guerre. A sept heures enfin, on tira le canon; de toutes parts commença l'attaque; nulle résistance, officiers, soldats, bourgeois rentrés chez eux, dormaient : les gardiens du rempart, peu nombreux, harassés de fatigue, firent feu, puis lâchèrent pied devant les assaillants.

A sept heures du matin, Falkenberg, qui ne se doutait pas de ces événements, se préparait à aller à l'Hôtel de Ville, quand tout à coup il entend le canon de l'ennemi; il courut à cheval vers la ville neuve et, là, il arriva à temps pour rallier la garde du rempart qui abandonnait son poste. A la tête d'une petite troupe il charge les ennemis, les rejette au pied du rempart au milieu d'une sanglante mêlée, mais lui-même succombe dans cette lutte. Les vigies postées dans le beffroi de l'Hôtel de Ville virent alors les Impériaux escalader l'ouvrage qui défendait la porte haute; elles donnèrent l'alarme; toutes les cloches de Magdebourg se mirent en branle.

Les tambours, les cloches et les mousquetades réveillent les bourgeois et les soldats, ils courent en armes vers le rempart; mais déjà les ennemis l'occupent. La ville est en désarroi, les bourgeois sont affolés, un capitaine

de la garnison, Schmidt, aidé de quelques citoyens intrépides et d'une petite troupe de soldats, tente de repousser les assaillants; mais la petite bande est taillée en pièces, totalement exterminée.

L'infanterie de Tilly pénètre alors dans la ville; les principales rues sont occupées; il est onze heures. A midi les Impériaux tiennent tous les quartiers; les bourgeois effrayés s'étaient barricadés dans leurs demeures.

La ville prise fut livrée aux soldats, sans réserve : en tête des Impériaux, les Wallons de Pappenheim, les plus acharnés de tous, forcent les maisons, pillent, massacrent les hommes, les femmes, les jeunes filles, les enfants, les vieillards et toujours criant : Jésus, Maria! L'horreur du sac fut bien plus grande encore lorsque les cavaliers et les Croates entrèrent dans la ville, les portes toutes ouvertes, pour avoir leur part. Ce furent d'indescriptibles scènes de cruauté et de violence; puis on mit le feu aux maisons, les Croates jetaient des enfants au milieu des flammes, des Wallons s'amusaient à les transpercer de leurs piques dont ils usaient comme d'une broche.

Un Magdebourgeois qui, tout enfant, avait été témoin du sac de la ville, racontait ainsi ce qu'il avait vu : « .... Dans la grande rue je trouvai une troupe de soldats, l'épée nue à la main; assez près d'eux, je vis un assez grand nombre d'autres soldats étendus morts par terre. Cet aspect me glaça de crainte. Je m'enfuis de toutes mes forces..., espérant gagner la maison de mon père. Mais, à peine avais-je fait quelques pas dans cette intention que je me trouvai au milieu d'une autre troupe de soldats qui venait de tuer un homme que je vis tomber dans son sang. Ce spectacle me saisit au point que je n'eus pas la force d'aller plus loin. Je me jetai cependant dans une maison vis-à-vis l'auberge du Pélican : là je rencontrai un vieillard qui me dit : « Mon enfant, que viens-tu chercher ici? Sauve-toi plutôt, « avant que tu tombes entre les mains des soldats. » J'avais grande envie de suivre son conseil, mais je n'en eus pas le temps; une troupe de Croates entra dans la maison au moment où j'en voulais sortir, et, levant leurs sabres sur la tête du vieillard, ils lui demandèrent tout ce qu'il avait. Celui-ci leur ouvrit sans balancer un coffre rempli d'or, d'argent et de pierreries où ils puisèrent à plaisir, mettant dans une corbeille ce qu'ils ne pouvaient fourrer dans leurs poches; après quoi ils firent feu sur le vieillard et le tuèrent. Je me dérobai à ces bourreaux, espérant pouvoir me cacher derrière quelques vieilles caisses. En fouillant d'un côté et d'autre, j'aperçus une jeune personne, parfaitement belle, qui me conjura de m'en

aller et de ne pas la déceler. Je me retirai donc, ne sachant que faire ni où aller, lorsque les Croates m'arrêtèrent et l'un d'eux me dit : « Chien « de poltron, tiens, prends cette corbeille et la porte devant moi. » Je pris la corbeille sans balancer et les suivis partout où ils allèrent. Ils entrèrent dans plusieurs caves, dépouillant hommes et femmes, et sans miséricorde. En sortant d'une de ces caves, nous aperçûmes avec étonnement que le feu gagnait déjà le devant de la maison. Nous passâmes au travers des flammes et nous nous retirâmes bien vite. Probablement tous ceux qui étaient dans la maison y périrent par le feu. Depuis ce temps-là je n'ai jamais pu savoir ce qu'étaient devenus mon père et ma mère. »

Un pasteur protestant raconte ainsi comment il fut pillé : « Nous nous cachâmes derrière une porte cochère qui était fermée. Dans le moment elle fut ouverte par les ennemis avec une violence et une ardeur difficiles à exprimer. La première question qu'ils me firent fut : Prêtre, donne ton argent! Je leur donnai à peu près six écus dans une petite boîte qu'ils prirent d'un air très satisfait; mais, l'ayant ouverte et n'y trouvant que des pièces d'argent, ils commencèrent à changer de ton et à me demander brusquement si je n'avais point d'or. Je leur représentai que nous étions fort éloignés de notre maison et qu'il ne m'était pas possible pour le moment de leur donner davantage.... Ceux-là nous ayant quittés, il en vint une autre troupe qui demanda aussi de l'argent. Nous les satisfîmes en leur donnant quelques florins et deux cuillers d'argent, que la servante avait par bonheur mis dans sa poche. A peine nous nous étions défaits de ces importuns qu'il arriva un soldat qui avait l'air le plus affreux que j'ai vu de ma vie. Il portait un mousquet sur chaque épaule et tenait dans sa bouche une balle de chaque côté qui lui enflait la joue. Dès qu'il m'eut aperçu il cria d'une voix de tonnerre : « Prêtre, donne-moi ton argent ou tu es « mort. » Je n'avais plus rien et je m'excusai de la manière la plus humble et la plus touchante. Alors il posa un de ses mousquets à terre et, m'appuyant l'autre sur la poitrine, il m'allait tuer, si ma femme n'eut heureusement détourné le coup en poussant le mousquet en haut, de sorte que la balle me passa par-dessus la tête. Enfin, voyant que nous n'avions point d'argent, il se retira. Un moment après il en vint quatre ou cinq autres qui, en nous voyant, ne nous dirent que ces mots : Méchant prêtre, que fais-tu là? et passèrent outre. Un autre qui vint après entrant l'épée nue à la main et en furieux, m'en déchargea un si grand coup sur la tête en disant :

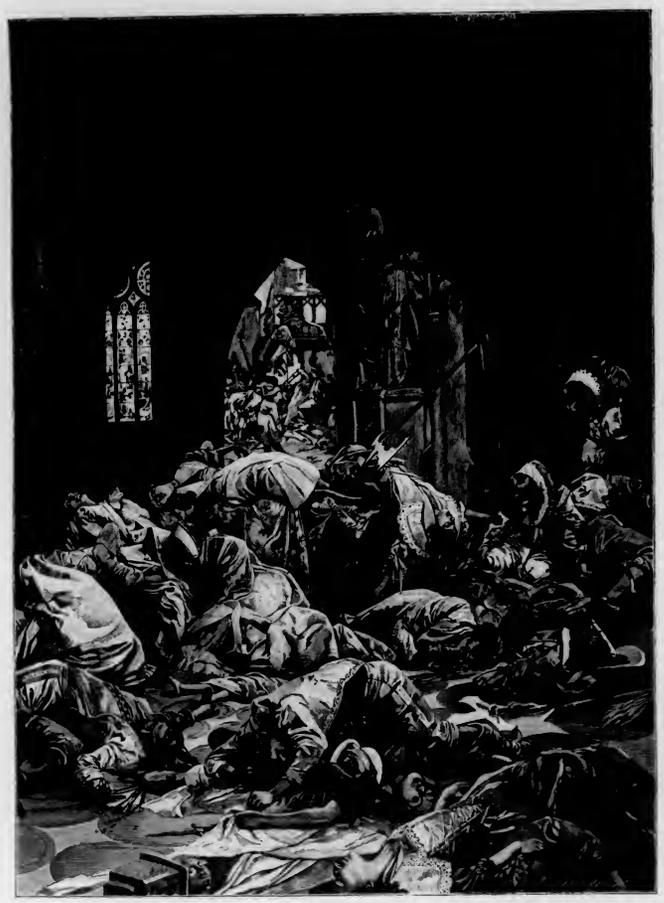
« Chien, donne de l'argent », que j'en fus tout étourdi, et le sang, sortant à gros bouillon de ma plaie, ma femme et ma servante s'évanouirent d'épouvante. »

Bientôt la ville entière brûlait, on ne pouvait sortir de Magdebourg : le feu était aux portes. Les deux côtés des rues brûlaient avec violence : la chaleur devint horrible, les pillards durent se retirer sur les remparts; les vents déchaînés attisaient la flamme et ramenaient l'incendie sur toute la cité.

Magdebourg fut complètement ruiné; il ne restait plus que cendres et décombres à la place de six belles paroisses, fières de leurs clochers couverts d'ardoise, de plomb ou de cuivre. Là où s'élevaient jadis quatre mille maisons, plusieurs d'une richesse princière, il ne restait plus sur la rive de l'Elbe que quelques misérables cabanes de pêcheurs. La cathédrale, un moment menacée des flammes, était la seule église sauvée. Elle servait de refuge à un millier de personnes qui, trois jours durant, y restèrent emprisonnées, sans boire et sans manger.

Le 11, les soldats pénétrèrent une seconde fois dans la ville; la flamme, dans sa marche dévorante, avait tout abattu : des soldats trouvèrent encore à piller dans les caves où, durant le siège, les bourgeois avaient caché les objets les plus précieux. Le 12, le comte Tilly offrit la vie sauve aux malheureux enfermés dans la cathédrale et il leur envoya des vivres. Puis il se fit amener les soldats de la garnison de Magdebourg, leur reprocha la molle défense de la place et promit la vie sauve à ceux qui passeraient dans ses régiments. Dans cette même journée on entreprit de déblayer les rues pour l'entrée solennelle du généralissime, fixée au lendemain. On enleva les cadavres amoncelés et l'on en jeta plus de six mille dans l'Elbe, en une semaine.

Le 13 mai, Tilly fit son entrée : il se rendit à la cathédrale. Un officier, à la porte de l'Église, lui présenta les drapeaux de Magdebourg. Le canon fit une triple salve, la mousquetade retentit et, dans l'Église, les vainqueurs entonnèrent le *Te Deum*. L'office divin fini, Tilly ordonna de cesser le pillage; puis il parcourut la ville à cheval; tant de malheurs paraissaient le toucher, néanmoins il écrivait simplement, sans remords à l'Empereur « que, depuis le sac de Troie et celui de Jérusalem, il n'y avait pas eu de semblable victoire! »



Sac de Magdebourg. — *Composition et dessin de Mucha.*

MORT DE GUSTAVE-ADOLPHE

En 1632, vers la fin de l'automne, Gustave-Adolphe quitta la Bavière pour marcher au secours de son allié le duc de Saxe, menacé par les armées du généralissime des Impériaux, Wallenstein. Le 2 novembre il rallia son lieutenant Bernard de Saxe-Weimar à Arnstadt, puis il passa par Erfurth où la reine de Suède Éléonore, sa femme, avait établi sa résidence. Le 11 novembre, Gustave-Adolphe retranchait ses troupes à Naumbourg, le froid était devenu très vif et Wallenstein put croire que son adversaire prenait ses quartiers d'hiver.

Le roi de Suède ne croyait pas prudent de pousser plus avant la campagne avec une armée très éprouvée; plusieurs de ses régiments étaient rompus, les autres étaient décimés. Il n'avait plus que 6 500 chevaux, et douze mille hommes seulement marchaient sous ses drapeaux. Pour attaquer des ennemis plus nombreux Gustave-Adolphe attendait l'arrivée des troupes de l'Électeur de Saxe Jean-Georges, et le duc de Brunswick, ses alliés.

Brusquement Gustave changea son plan; une lettre interceptée venait de lui apprendre que Pappenheim avait quitté le camp des Impériaux avec dix mille soldats pour joindre l'électorat de Cologne, et que Gallas avait emmené avec lui vers la frontière de Bohême cinq ou six mille hommes encore. Les deux armées, l'impériale et la Suédoise, étaient désormais à peu près égales. Le roi décida de risquer l'attaque. Les Impériaux étaient dispersés dans plusieurs cantonnements autour de Lützen, dans des villages mal gardés : « Je crois vraiment, dit alors le roi, que Dieu m'a livré l'ennemi. » Il se mit en marche.

Sur sa route se trouvait le colonel Colloredo, de l'armée de Wallenstein;

il occupait le château de Weissenfels; il découvrit le mouvement des troupes de Gustave et fit tirer trois fois le canon; c'était un signal convenu.

Wallenstein apprit ainsi que l'ennemi approchait; aussitôt il prend ses dispositions en hâte pour résister au choc des Suédois. Il lance des estafettes pour rappeler Pappenheim et les régiments qu'il venait d'emmener. Colloredo aussi arrive, ayant plié bagage, évacué Weissenfels, sachant qu'on allait au quartier général. Il trouve en arrivant le camp des Impériaux tout en émoi; le canon tonne sans arrêt pour rappeler les troupes dispersées dans les environs. C'est un continuel va-et-vient de courriers et de cavaliers.

Gustave-Adolphe allait droit son chemin; dans Weissenfels, il met en passant une garnison; sur les bords du Rippach, il trouve le colonel impérial Isolani que Wallenstein avait envoyé pour garder les gués. Les Suédois dispersèrent sa cavalerie croate. La nuit tombée ils bivouaquèrent dans la plaine de Lutzen.

Les deux armées ennemies se trouvaient face à face, dans une des plaines les plus unies du Nord de la Saxe; là nul accident de terrain, si ce n'est un tertre au nord de la ville, où se dressait un gibet. Seuls quelques fossés creusés pour l'écoulement des eaux, quelques murs de terre clôturant des jardins et des champs, coupaient de leur zébrure cet admirable champ de bataille. Un canal qui unissait l'Elster et la Saale, le Flossgraben, passait au travers, recueillant les eaux des ruisseaux et des forêts. Sur les bords du canal s'étendaient des prairies humides et marécageuses dans la saison d'automne, partant impraticables.

Au centre de la plaine, à deux milles environ de Leipzig, à un peu plus d'un mille de Weissenfels se trouvait la petite ville de Lutzen, dominée au midi par un château que flanquait une tour, et qu'encerclaient un rempart et un double fossé. On ne parvenait au château que par un pont-levis. Hors des murs de la ville, construits à l'ancienne manière, s'étendaient jadis d'assez vastes faubourgs; mais Lutzen avait été cruellement éprouvée durant de nombreuses guerres; sept fois, de 1596 à 1629, elle avait été détruite par le feu, et se trouvait pour lors fort amoindrie.

Arrivé dans la plaine de Lutzen, Gustave-Adolphe rangea son armée la nuit même, pour l'attaque qu'il espérait faire le lendemain. Il disposa ses troupes au sud de la ville, face aux Impériaux et un peu au nord-ouest d'un bois humide et marécageux, le Skolsig, qui protégeait sa droite. Ses régiments étaient rangés sur deux lignes, les fantassins au centre, les cavaliers sur les

ailes. Les gens de pied présentaient un front de six rangs de profondeur, les cavaliers étaient sur trois rangs, et dans les intervalles compris entre les escadrons, s'intercalaient des pelotons de cinquante ou de cent mousquetaires.

Gustave-Adolphe et Bernard de Saxe-Weimar devaient mener au combat l'avant-garde, le roi, à la tête des gros escadrons de cavalerie suédoise placés à l'aile droite, Bernard à la tête des cavaliers allemands, livoniens et courlandais. Cette cavalerie était composée de cuirassiers aguerris, bien montés, armés de pistolets et de larges sabres recourbés. Le colonel comte Brahé devait conduire au feu les quatre brigades d'infanterie; les brigades que d'après l'uniforme des hommes on appelait brigade noire, brigade jaune, brigade bleue et brigade verte. Cette infanterie en marche suivait à quatre pas son colonel allant la pique en main, groupée sous vingt-six enseignes de différentes couleurs et chargées de devises singulières.

La seconde ligne de l'armée comprenait des troupes allemandes, dans le même ordre que sur le front de bataille, infanterie au centre, cavaliers sur les flancs. Les gros canons couvraient l'infanterie et l'artillerie légère, protégeait les pelotons de mousquetaires encadrés parmi les cavaliers.

La nuit du 5 au 6 novembre fut froide, néanmoins Gustave-Adolphe ne voulut pas quitter le bivouac; il voulait partager les souffrances du soldat et refusa de prendre du repos déclarant qu'il *dédaignait d'avoir ses aises quand il en voyait tant d'autres souffrir*. On alluma un petit feu, Gustave fit appeler ses principaux officiers et tint un conseil de guerre nocturne, en plein air. On discuta : plusieurs officiers redoutaient un brusque retour de Pappenheim, conseillaient d'attendre l'arrivée des troupes auxiliaires; mais Gustave avait pleine confiance, croyait Pappenheim très éloigné et les meilleures troupes de Wallenstein dispersées. D'ailleurs on percevait dans le lointain le tumulte du camp adverse. L'attaque fut définitivement décidée pour le lendemain matin; les officiers généraux se séparèrent, chacun d'eux rejoignit ses enseignes pour ranger ses bataillons et inspirer aux soldats la confiance qui animait le roi.

Au camp de Wallenstein, malgré l'imprévu de l'attaque et le désordre qui provenaient de ces mouvements multiples de troupes, départs et retours hâtifs, l'armée se mettait en ordre de bataille; au milieu de l'obscurité, chaque régiment allait prendre son poste. Le généralissime étendit le front de son armée au nord de la route qui de Leipzig conduit jusqu'à Lutzen. Il plaça au

centre, où il devait commander, son infanterie, sur trois lignes, en échiquier. C'étaient des carrés massifs de piquiers et de mousquetaires, gros de près de cinq mille hommes, sur soixante-dix hommes environ de front. Au quatre coins de ces carrés des paquets de mousquetaires défendaient les angles de cette lourde machine de guerre mal agencée; serrés et gênés dans leurs mouvements, à peine les piquiers pouvaient-ils user de leurs piques et les mousquetaires de leurs mousquets. A la gauche étaient les gros escadrons de cuirassiers de Schaumbourg et la cavalerie croate d'Isolani; à la droite, dragons, croates, cuirassiers et mousquetaires alternaient; Wallenstein, dans l'espoir que Pappenheim arriverait à temps, lui avait destiné cette place pour renforcer en ce point la ligne de combat.

Durant la nuit le généralissime fit creuser les fossés qui bordaient la route, il y logea des mousquetaires chargés de défendre la première ligne; de l'artillerie était massée au-devant de l'infanterie et sur la droite des batteries étaient dressées auprès d'un groupe de mortiers.

Le lendemain matin, lorsque le jour parut, un épais brouillard enveloppait la plaine de Lutzen. Les deux armées, bien que campées à une faible distance l'une de l'autre, ne pouvaient se voir. Le roi de Suède et Wallenstein prenaient leurs dernières dispositions.

Gustave-Adolphe fit appeler ses principaux officiers; il leur donna encore quelques ordres. Puis toute l'armée chanta en chœur un cantique, que le roi avait composé lui-même, et qui commençait par ces mots : « Chère petite « troupe, ne crains point, quoique les ennemis aient juré ta ruine. » Puis le roi monta sur son cheval blanc, qu'il se fit amener et deux fois il parcourut les rangs de ses soldats, pour se faire voir aux hommes : son regard était plein de bonté; de la voix et du geste il animait ses troupes. « Encore une victoire, disait-il, et tout est gagné. » L'armée applaudissait. Des soldats lui criaient : « Sire, ne songez qu'à vous conserver et laissez-nous faire. » Le roi était plein de confiance et de gaîté, il répondit familièrement à ses hommes. « Mes amis, nous avons déjà eu quelques bons plats, voici le meilleur, tombez dessus. »

On allait attaquer; Gustave-Adolphe fit mettre le bagage en sûreté. Sur son ordre les femmes et les enfants qui étaient sur les rangs se retirent; le roi échange son cheval blanc de parade contre un cheval noir de combat, puis il rejoint son poste, entouré seulement de quelques domestiques et portant pour toute armure une simple cuirasse de buffle. Une musique guerrière retentit, les troupes se mettent en marche, les soldats poussant des cris de joie et de confiance.

Durant ces préparatifs Wallenstein appelait de son côté autour de son carrosse où il était couché, souffrant de la goutte, la plupart de ses colonels. Puis il fit dire la messe avant d'attaquer, il se fit enfin mener le long des lignes parlant aux troupes avec dignité, leur inspirant le mépris de la mort, leur faisant espérer aussi des récompenses, des honneurs, des emplois. Quand les ennemis parurent, il monta fièrement à cheval et il dit à son entourage : « Je vais attendre l'ennemi de pied ferme, et si je puis l'arrêter deux heures, Pappenheim arrivera. »

La journée commença par quelques engagements de cavalerie; mais bientôt, de part et d'autre, le canon foudroyait les avant-gardes et l'action devint plus chaude. Déjà les Suédois étaient parvenus sur les bords du fossé, c'est là qu'ils éprouvèrent la première résistance; leurs canons, poussés au premier rang, crachent leurs boulets sur l'ennemi, les fantassins veulent suivre la trouée, passer le fossé; mais les bataillons opposés de Wallenstein s'acharnent à les repousser.

Les Suédois avaient contre eux la grosse artillerie qui les coupait en deux, les mousquetaires qui les tuaient à bout portant, les piquiers qui les culbutaient sur le rebord du fossé; ils commençaient à désespérer, à lâcher pied. Mais alors Gustave-Adolphe apparaît, il descend de cheval, la pique à la main, il rallie ses fantassins : « Soldats, leur dit-il, qu'avez-vous fait de votre valeur? Quoi, vous qui avez passé des rivières, escaladé tant de murailles, triomphé de tant d'obstacles, un malheureux fossé vous arrête? ». A ces mots les soldats s'élancent, passent le fossé, les piques des adversaires se croisent et se brisent, on met l'épée à la main et le carnage commence : enfin le retranchement est aux mains des Suédois.

Cependant la cavalerie de Gustave n'avait pas franchi le fossé et son infanterie, isolée, était rompue, décimée par le canon, chargée et foulée par les cuirassiers. Quand le roi put enfin amener au secours ses cavaliers, il fallut faire passer le retranchement à d'autres fantassins, les premiers avaient succombé en subissant les plus lourdes charges, en essuyant une meurtrière canonnade.

L'infanterie suédoise avançait vers l'ennemi; aux ailes, Gustave et Bernard étaient eux aussi aux prises avec l'adversaire; les cavaliers du roi luttaient contre les cuirassiers de Piccolomini et les croates d'Isolani.

Bernard fonçait sur les mousquetaires embusqués dans les jardins de Lutzen, et tentait de s'emparer de la batterie établie par Wallenstein auprès des moulins. En somme la cavalerie suédoise l'emportait lorsque l'on vint dire au roi que ses troupes de pied faiblissaient. Elles avaient d'abord enfoncé deux carrés d'impériaux et tourné contre l'ennemi sa propre artillerie, quand des troupes fraîches de la réserve de Wallenstein les accablèrent et les firent reculer.

Gustave-Adolphe rallie alors le régiment de cavalerie de Smaland dont le colonel Stenbok, tailladé de blessures, était hors de combat; il vole au secours de ses fantassins, mais son cheval ardent l'emporte trop avant; seuls quelques-uns des siens peuvent le suivre.

De nouveau le brouillard couvre toute la plaine et le roi, ne sachant de quel côté se diriger, se trouve tout d'un coup presque isolé au milieu des cuirassiers ennemis. Son cheval reçoit un coup de pistolet dans le cou; un officier de l'armée impériale lui fracasse le bras gauche d'un coup de pistolet. Gustave-Adolphe demande alors à ses compagnons de l'emmener hors de la bataille. A cet instant, un deuxième coup de feu, tiré par le colonel Salkenberg, l'atteint dans le dos. Le roi perd l'équilibre; il vacille sur sa selle, il est désarçonné, et son cheval qui s'emporte l'entraîne quelques instants les pieds pris aux étriers.

De tous ses serviteurs, seul le page Auguste de Leubelfing, un jeune noble Allemand âgé de dix-huit ans, était resté auprès de son maître; il descend de cheval, lui offre sa monture, le prie de se dérober aux attaques des Impériaux. Mais Gustave-Adolphe gisait à terre, sans forces; il tend ses deux mains au page pour qu'il l'aide à se relever. Le jeune page ne fut pas assez vigoureux pour le remettre en selle; déjà les cuirassiers impériaux les avaient rejoints. Ils demandent qui est le blessé. Le roi se nomma. Aussitôt un cuirassier lui déchargea son pistolet à la tête; les autres lui percèrent le corps de coup de sabres.

Gustave-Adolphe mort fut dépouillé de ses vêtements, et son cadavre nu abandonné sur le champ de bataille tandis que son cheval ensanglanté partait au galop et portait l'alarme au milieu des soldats suédois qui le reconnaissaient.

Le chambellan Truchsess accourut auprès de Bernard de Saxe-Weimar pour lui annoncer la mort du roi de Suède. Bernard venait de balayer les mousquetaires impériaux établis dans les jardins de Lutzen, il avait fait taire

et il avait pris la batterie meurtrière dressée près des moulins à vent et avait mis en fuite les cavaliers croates qu'Isolani conduisait au pillage du bagage.

En apprenant que le roi est mort, Bernard abandonne l'aile gauche dont il confie le commandement au comte Nils Brahé, il informe en passant Knyphausen qui commandait au centre, il passe à l'aile gauche où il sabre le lieutenant-colonel du régiment de Smaland qu'il fait responsable de la mort du roi; puis il rassemble le régiment.

L'armée suédoise entière savait la mort du roi, elle ne songeait plus qu'à le venger. Cavaliers et fantassins se jettent en avant, les deux lignes de l'infanterie suédoise aussitôt, se joignent et s'enchâssent l'une dans l'autre par les intervalles des différents corps; à cet instant les fantassins suédois ne forment plus qu'une ligne serrée et compacte. Alors comme un seul homme cette phalange se jette tête baissée sur l'ennemi dans un ordre admirable et avec d'autant plus de force et de violence.

Les Impériaux déjà très fatigués ne purent résister au poids de ces huit colonnes. Ils furent enfoncés de toutes parts; à droite leur cavalerie était en débandade, les carrés d'infanterie du centre étaient émiettés, les chariots chargés de poudre brûlaient, les cavaliers en fuite se pressaient sur la route de Leipzig.

A ce moment Pappenheim amène sur le champ de bataille sa cavalerie; il charge à la droite des Suédois, mais il tombe bientôt frappé de deux balles. Ce ne fut que tard dans la soirée que parut son infanterie; à ce moment les Impériaux, refoulés dans une troisième attaque, fuyaient les uns vers Leipzig et les autres vers Magdebourg. Les troupes de Pappenheim suivirent les fuyards.

Les Suédois couchèrent sur le champ de bataille, comme il convenait à des vainqueurs. Le lendemain ils se replièrent sur Weissenfels.

Avant la fin de la nuit le baron d'Hoffkirch fut détaché avec une partie de la cavalerie pour rechercher le corps du roi. A la pointe du jour on découvrit le cadavre de Gustave-Adolphe et l'on avait eu beaucoup de peine à le reconnaître dans la foule des morts. Il était nu, meurtri par les pieds des chevaux et couvert de sang.

On le transporta dans un carrosse fermé à travers le camp jusqu'au village de Meuchen et, sur son passage, ce ne fut que cris et gémissements. On déposa le corps dans l'église, près de l'autel, un magister du village et un soldat dirent les prières des morts.

Le lendemain on ensevelit le cadavre et on le coucha dans un mauvais cercueil, puis on le conduisit à Weissenfels; un pharmacien de l'endroit, Gasparus, opéra l'embaumement. De Weissenfels le corps fut rapporté à la chapelle du château de Wittenberg, puis à Wolgart.

Le 21 juin 1634 il fut solennellement déposé à Stockholm, dans l'église des chevaliers, dès longtemps désignée par Gustave comme le lieu de sa sépulture.

Le jeune page mourut quelques jours après son maître des suites de ses blessures.

La cuirasse que Gustave-Adolphe avait pendant la bataille fut apportée sanglante à Vienne, et l'on dit que l'empereur Ferdinand, en la voyant, manifesta une vive émotion.

Mort de Gustave-Adolphe. — *Composition et dessin de G. Rochegrosse.*

MEURTRE DE WALLENSTEIN

Wallenstein portait le titre de général en chef des armées de l'Empereur, mais jamais peut-être en Europe un général ne s'était trouvé dans des rapports aussi étranges avec son souverain.

Wallenstein encore simple gentilhomme de Bohême, s'était fait connaître dans la guerre contre les protestants bohémiens où il fut un des plus brillants officiers du parti de l'empereur Ferdinand; il avait reçu en récompense le titre de duc de Friedland et de prince d'Empire et avait profité de la confiscation des terres des seigneurs bohémiens pour acheter à vil prix une soixantaine de grands domaines.

Il était donc déjà un des personnages les plus riches et les plus titrés de l'Empire lorsqu'il vint offrir à l'Empereur d'enrôler une armée pour faire la guerre au roi de Danemark, allié des princes protestants d'Allemagne. L'opération paraissait difficile, car l'Empereur n'avait pas d'argent pour payer la solde des troupes à son service. Mais Wallenstein comptait faire vivre son armée aux dépens des pays où elle opérerait; il demandait seulement à l'Empereur de lui reconnaître à lui seul le droit de commander les soldats qu'il aurait levés. L'Empereur avait accepté en 1625 et l'avait nommé « chef de toutes les troupes qui se trouvaient pour le moment dans le Saint-Empire romain et les Pays-Bas ou qui pourraient être détachées ou envoyées au dehors. »

Wallenstein ne s'était engagé qu'à lever 20 000 hommes. Mais l'attrait de combattre sous un pareil chef était si grand, il y avait alors tant d'aventuriers prêts à mener la vie de pillage et de débauche des soldats de ce temps que l'armée impériale s'éleva bientôt jusqu'à 60 000 combattants, sans compter les femmes et les valets qui la suivaient. Wallenstein acceptait tous ceux qui

se présentaient, sans différence de nation ni de religion, et même pour calmer les craintes des princes protestants et montrer qu'il ne voulait pas faire une guerre de religion, il prenait une grande partie de ses officiers parmi les protestants. Il entendait que son armée fût au service de l'Empereur seulement et ne fût pas employée à détruire la religion protestante.

Cette politique le mit assez vite en conflit avec les princes catholiques alliés de l'Empereur, surtout le duc de Bavière, chef de la Ligue catholique, qui en faisant la guerre aux princes protestants travaillaient à rétablir le catholicisme dans toute l'Allemagne. Wallenstein chargé d'opérer de concert avec le général en chef de l'armée de la Ligue, le baron de Tilly, s'entendit assez mal avec lui; il s'agissait de chasser l'armée danoise venue au secours des princes protestants de l'Allemagne du Nord. Tilly, catholique fervent, bon capitaine étranger à la politique, ne pensait qu'à combattre l'ennemi. Pour Wallenstein la guerre n'était qu'un moyen de faire vivre son armée. Aussi mena-t-il assez mollement la campagne contre le roi de Danemark. Dès lors il eut pour adversaire le parti de la restauration catholique qui travailla à exciter l'Empereur contre lui.

Ferdinand, quoique très zélé pour l'extermination des hérétiques, resta longtemps attaché à son général. Wallenstein lui avait fait comprendre que l'intérêt de l'Empereur était avant tout de maintenir sur pied une puissante armée qui forçât par la crainte tous les princes allemands, protestants ou catholiques, à reconnaître l'autorité impériale. Et en fait, grâce à l'armée de Wallenstein, l'Empereur fut quelques années le véritable maître dans tout l'Empire, plus puissant que Charles-Quint lui-même ne l'avait jamais été. Il put de sa seule autorité dépouiller de son titre l'Électeur Palatin qui l'avait combattu, confisquer les territoires des ducs de Mecklembourg et les donner à Wallenstein, déclarer enfin par un simple édit que les princes protestants devaient restituer tous les domaines d'Église sécularisés depuis trois quarts de siècle.

Mais les princes allemands catholiques effrayés de cet accroissement du pouvoir impérial, mécontents de voir Wallenstein, devenu duc de Mecklembourg, se conduire comme leur égal, travaillèrent à se débarrasser d'un homme à la fois si dangereux pour leur indépendance, et si odieux par son insolence de parvenu. Ils déclarèrent à l'Empereur qu'ils n'éliraient pas son fils roi des Romains tant qu'il n'aurait pas renvoyé son général; Ferdinand hésita longtemps, et finit par céder à son confesseur, le Pape avait pris parti

contre Wallenstein. Deux amis de Wallenstein furent chargés de lui porter la décision de l'Empereur avec tous les ménagements possibles; on craignait que le général ne refusât de déposer son commandement et n'avait aucun moyen de le contraindre. Ils furent reçus très cordialement; Wallenstein, leur montrant ses instruments d'astrologie, leur dit que la décision impériale ne le surprenait pas, car il avait vu dans les étoiles que l'esprit de l'Empereur obéissait à celui du duc de Bavière. (Comme beaucoup d'hommes instruits de son temps, il croyait à l'astrologie.) En quittant son armée, Wallenstein se retira dans ses domaines de Bohême. Il vivait surtout à Prague ou à Gitchin, en grand seigneur entouré d'une sorte de cour.

L'Empereur avait réuni son armée à celle de la Ligue catholique, sous le commandement de Tilly. A ce moment le roi de Suède, Gustave-Adolphe, avait déjà débarqué en Allemagne et commencé la guerre dans le Nord.

L'Empereur ne tarda pas à se repentir de sa décision. Son armée, mécontente de son nouveau chef, ne put pas résister à l'armée suédoise. Gustave-Adolphe traversa en vainqueur toute l'Allemagne, détruisit l'armée de la Ligue et menaça d'envahir les États de l'Empereur en Autriche. Sachant combien Wallenstein était irrité, il chercha à s'entendre avec lui contre l'Empereur, leur ennemi commun. Un seigneur bohémien proscrit, l'ancien chef des révoltés de 1618, le comte de Thurn, avait envoyé un émissaire au beau-frère de Wallenstein le comte de Terzka. Cet émissaire se rendit au château de Terzka et eut avec lui des conférences qui furent tenues très secrètes. Puis il alla trouver Gustave-Adolphe, fut reçu en audience et retourna chez Terzka. Cette fois il vit Wallenstein en personne qui se déclara prêt à s'entendre avec le roi de Suède quand l'occasion s'en présenterait. Il y eut encore d'autres négociations secrètes. Gustave-Adolphe devait envoyer dix mille hommes à Wallenstein pour envahir les États de l'Empereur et marcher sur Vienne. En négociant avec le roi de Suède, Wallenstein ne commettait pas une trahison, il n'était plus au service de l'Empereur, et en sa qualité de duc de Mecklembourg, il avait le droit, comme tous les autres princes d'Empire, d'entrer en relation avec un souverain étranger. Mais il aurait pu difficilement avouer les offres qu'il s'était laissé faire; aussi eut-il soin de garder le secret le plus complet sur ses négociations.

De son côté l'Empereur, convaincu que Wallenstein seul pouvait le tirer de danger, se décida à le rappeler à tout prix et lui envoya son ami le baron de Questenberg pour lui offrir de reprendre son commandement. Wallens-

tein commença par refuser, il déclara qu'il était malade, qu'il souffrait de la goutte; il accepta seulement de négocier avec l'Électeur de Saxe, allié des Suédois, pour obtenir qu'il retirât l'armée saxonne. Mais il avait désormais renoncé à s'entendre avec Gustave-Adolphe. L'Empereur lui écrivit de sa main, que le danger était pressant et le conjura de ne pas l'abandonner. Enfin Wallenstein accepta de lever une armée de 40 000 hommes pour le compte de l'Empereur dans un délai de trois mois. Les soldats accoururent s'enrôler, en moins de trois mois l'armée était rassemblée en Moravie. Une fois l'armée réunie, Wallenstein se fit de nouveau prier; il consentit enfin, comme par grâce, à en prendre le commandement; mais, pour éviter qu'on pût le lui enlever de nouveau, il fit ses conditions. L'Empereur s'engagea à le laisser diriger son armée comme il l'entendrait, lui promettant qu'en aucun cas il ne serait gêné dans ses opérations ni par le confesseur ni par personne autre. Wallenstein avait le droit de nommer les officiers et les colonels, et de proposer les généraux à la nomination de l'Empereur; il ne devait y avoir dans l'Empire aucun autre général en chef que lui.

L'attente de l'Empereur ne fut pas trompée. Wallenstein arrêta l'armée suédoise et lorsque Gustave-Adolphe eut péri sur le champ de bataille de Lutzen, l'armée impériale établie en Bohême pour y passer l'hiver fut assez forte pour garantir l'Autriche contre toute attaque. Mais aussi l'Empereur sentit plus vivement dans quelle étroite dépendance il s'était mis envers son général victorieux et fut de plus en plus disposé à écouter ceux qui lui conseillaient de s'affranchir. Wallenstein, établi à Prague, y tenait sa cour à la façon des princes, entouré d'un cortège pompeux, recevant les envoyés des souverains étrangers dans son palais splendidement décoré. Il savait que ses ennemis excitaient contre lui l'Empereur et n'était pas homme à se laisser de nouveau dépouiller de son pouvoir sans résister.

La situation se trouvait alors très compliquée. L'Électeur de Saxe, devenu malgré lui l'allié du roi de Suède, désirait faire la paix avec l'Empereur; mais il s'était engagé à ne rien conclure sans l'assentiment des Suédois. Il entra en négociations à la fois avec Wallenstein agissant au nom de l'Empereur et avec des envoyés directs de l'Empereur. Les conditions qu'on lui proposa des deux côtés furent différentes : Wallenstein, qui n'avait jamais fait de la guerre une affaire de religion, proposait de s'entendre entre princes allemands, protestants et catholiques, pour régler les affaires de l'Allemagne et expulser les étrangers, Suédois et Français. La cour impériale, dominée

par le parti catholique, offrait seulement la paix à l'Électeur de Saxe à condition d'abandonner ses alliés protestants.

Les négociations furent interrompues, puis renouées à plusieurs reprises. On était en hiver, et suivant l'usage en ce temps, les armées se reposaient. Le 26 avril 1634, au moment où l'armée impériale allait se remettre en campagne, arriva à Prague l'émissaire du comte de Thurn qui, quatre ans auparavant, avait essayé de négocier avec Wallenstein pour le décider à s'allier avec Gustave-Adolphe. Il trouva le général très irrité contre l'Empereur, qui se préparait à faire entrer en Allemagne une armée espagnole. Dans la conversation, Wallenstein rappela leurs relations antérieures, et fit l'éloge de Gustave-Adolphe; il ajouta que sa mort avait pourtant été un bonheur, car, disait-il, deux coqs ne peuvent s'accorder sur un même tas de fumier; il exprima le désir d'avoir une entrevue avec le général de l'armée suédoise.

Le 3 mai, Wallenstein quitta Prague pour aller rejoindre son armée. Il sortit en grand appareil, avec quatorze carrosses à six chevaux, entouré de quarante cavaliers et des officiers de sa cour, douze laquais et dix trompettes avec des instruments d'argent. Tous ses gens portaient des livrées neuves bleu et rouge. Ses voitures de bagages étaient couvertes de cuir rouge, lui-même portait un manteau rouge. Il emmenait quatre-vingt-dix compagnies de cavaliers et soixante-dix de fantassins.

En passant dans son domaine il eut une entrevue avec le général suédois et lui dit : « Ne sommes-nous pas des sots de nous casser les têtes les uns aux autres quand nous pourrions nous procurer la paix que nous désirons? » Il ajouta qu'il faudrait forcer l'Empereur à accepter la paix, car il se laissait mener et duper par des brutes et de la prêtraille. Il proposait d'établir la liberté de religion. Le général repartit pour aller trouver le chancelier Oxenstierna qui, depuis la mort de Gustave-Adolphe, dirigeait les affaires de Suède. Wallenstein rejoignit son armée et entra de nouveau en négociations avec l'Électeur de Saxe.

L'envoyé suédois revint le 19 juin au camp de Wallenstein, il apportait la réponse écrite d'Oxenstierna. On demandait à Wallenstein s'il voulait traiter comme représentant de l'Empereur ou pour son compte particulier, en s'appuyant sur l'armée; dans le second cas on lui offrait de lui donner le royaume de Bohême. Cette fois Wallenstein avait à se décider nettement pour ou contre l'Empereur. Il hésita, puis refusa de traiter, disant que le

moment favorable ne lui semblait pas arrivé. Puis il rompit les négociations avec les Saxons et se mit en marche.

Mais déjà il était devenu suspect à l'Empereur. Une lettre imprudente du comte de Thurn, interceptée par des officiers impériaux, avait été communiquée à la cour de Vienne. Depuis longtemps le duc de Bavière et le confesseur de l'Empereur travaillaient contre Wallenstein; ils obtinrent qu'on envoyât au camp un haut fonctionnaire pour faire une enquête sur l'état de l'armée et on envoya un ennemi personnel de Wallenstein.

Le général menacé rouvrit les négociations secrètement avec l'Électeur de Saxe et avec les Suédois. Mais Oxenstierna, rendu défiant par la rupture antérieure, voulait avant de s'allier à Wallenstein attendre qu'il eût prouvé sa sincérité en rompant ouvertement avec l'Empereur; il se borna donc à répondre d'une façon vague. Wallenstein essaya encore de s'entendre avec l'Électeur de Saxe pour réunir les princes allemands contre les Suédois. Il entra en campagne, attaqua un corps d'armée suédois de six mille hommes et le fit prisonnier. Mais l'impression produite par ce succès fut détruite par la prise inattendue de Ratisbonne qui capitula et se rendit aux Suédois le 18 novembre; les ennemis de Wallenstein lui reprochèrent de n'avoir rien fait pour empêcher la perte d'une ville si importante. L'hiver arrivait, Wallenstein ne voulut pas exposer son armée et la mit en quartiers d'hiver en Bohême; l'Empereur lui ordonna de se remettre en campagne, il refusa soutenu par l'avis de tous ses officiers et répondit qu'il serait imprudent de faire une campagne d'hiver. La rupture était imminente.

Wallenstein, résolu à ne pas se laisser destituer, commença à prendre ses précautions contre l'Empereur. Il réunit les colonels de son armée à Pilsen où était son quartier général et leur déclara qu'il allait déposer son commandement, car il en avait assez des ennemis que lui faisait la Cour de Vienne et il était malade; les colonels le prièrent de rester. Il refusa d'abord, puis finit par consentir, mais à la condition qu'ils lui promettraient de le secourir contre les affronts qu'on lui préparait à Vienne. A la fin d'un banquet les colonels signèrent une promesse « de le soutenir fidèlement, et de ne se séparer ou laisser séparer de lui en aucune façon ». Le texte présenté par les colonels portait la restriction : sauf le service dû à l'Empereur. Wallenstein effaça cette clause, les officiers consentirent néanmoins à signer. Wallenstein les rassura en disant qu'il ne projetait rien contre le service de l'Empereur ou la religion catholique.

A la cour de Vienne, le confesseur, l'ambassadeur d'Espagne, le duc de Bavière avaient enfin décidé Ferdinand à destituer Wallenstein devenu trop puissant pour un général. Mais comment l'obliger à obéir? Son armée lui appartenait et lui était dévouée. On opéra donc secrètement. L'Empereur s'entendit en cachette avec quelques-uns des généraux sur lesquels Wallenstein croyait pouvoir compter, surtout Gallas et Piccolomini. Puis il signa un ordre secret qui destituait le général en chef, donnait le commandement au fils de l'Empereur et déclarait les généraux déliés de toute obéissance à Wallenstein. Mais il n'osa pas signifier cet ordre à Wallenstein et, même après l'avoir destitué secrètement, il continua à lui écrire en l'appelant son général en chef et son cher cousin.

Wallenstein, à demi informé des mesures prises contre lui, réunit de nouveau ses généraux, le 10 février 1635; il n'en vint que trente; ils signèrent une déclaration pour protester que leur promesse du 12 janvier n'était pas dirigée contre l'Empereur ou la religion et que si Sa Majesté ou la religion étaient menacées, chacun serait dégagé de son obligation. Au même moment, à Vienne, l'Empereur signait un second ordre qui déclarait Wallenstein coupable de trahison et de conspiration, disant qu'il avait reçu la nouvelle certaine que le duc se préparait à s'emparer des États impériaux; un commissaire était nommé pour confisquer ses biens et ceux de Terzka. Cet ordre fut envoyé à un grand nombre de généraux, mais Wallenstein ne fut cité à comparaître devant aucun tribunal, on l'avait condamné sans oser l'entendre.

Alors seulement, l'Empereur s'étant déclaré son ennemi, Wallenstein se décida à s'allier aux ennemis de l'Empereur. Il envoya demander au général en chef de l'armée suédoise, Bernard de Saxe-Weimar, de marcher avec un corps de cavalerie sur Éger, à la frontière de Bohême, pour venir s'unir à lui. Aussitôt il se mit en marche et ordonna aux colonels de se rendre à Éger. « Puisque l'Empereur, dit-il, ne me reconnaît plus pour son général, je ne veux plus le reconnaître pour mon souverain. » Il disait aussi qu'il ne voulait plus de maître, qu'il voulait être son propre maître et avait les moyens de se maintenir.

Ferdinand se sentit très menacé : il décida de se rendre à Budweiss pour assurer, par sa présence, la fidélité du pays à la dynastie de Habsbourg. L'Empereur pouvait compter sur plusieurs officiers dévoués. Le général Gallas devait rester auprès de lui pour diriger les opérations militaires et concentrer dans Budweiss les troupes qui arrivaient de différents côtés.

Piccolomini avait, grâce à son activité, assuré à l'Empereur la possession de Pilsen, après quelques escarmouches avec les régiments restés fidèles à Wallenstein. Colloredo accourait de Silésie, plein de zèle : « Qui n'est pas avec nous, écrivait-il dans une lettre, est contre nous. » Mais les colonels étaient divisés entre les deux partis; dans les deux camps on ne parlait que de la confiscation des biens de l'adversaire. L'Empereur débauchait les officiers de son ancien général, il avait fait colonel un lieutenant-colonel des régiments de Terzka qui avait passé dans son camp. Il faisait des promesses, voulait gagner les officiers des troupes de Terzka. Ce colonel avait levé cinq régiments de cuirassiers, un régiment d'infanterie, deux régiments de dragons.

C'est à la fidélité de ces troupes que Wallenstein se confiait en se rendant à Éger. Car leur colonel, Terzka, avait été élevé par sa mère dans la haine de l'Empereur. Un de ses régiments occupait Éger. Les deux officiers qui commandaient la garnison, Gordon, le lieutenant-colonel, et Lesley étaient écossais, tous deux étaient protestants. La sécurité de Wallenstein était complète. Il espérait gagner le cœur des deux étrangers en leur proposant de tirer l'épée contre l'Espagne et contre les plus zélés des catholiques. Gordon et Lesley, sans doute par dévouement à la cause protestante, ouvrirent les portes de la ville à Wallenstein. Le général fit son entrée le 24 février, dans l'après-midi, en un appareil très simple. Rien ne rappelait plus l'apparat princier qu'il affectait jadis. Il était dans une modeste litière portée par deux chevaux; autour de lui, quelques amis dévoués. Le colonel Butler l'escortait avec deux cents dragons; la nuit, quand on séjournait dans une ville, les cavaliers campaient hors des murs, le colonel et les enseignes seuls suivaient le général. A Éger comme ailleurs, l'escorte abandonna Wallenstein à l'entrée de la ville.

Le colonel Butler était hostile en secret aux projets du généralissime. C'était un Irlandais catholique, soldat de fortune, qui avait été prisonnier des Suédois et qui, libéré après avoir payé rançon, avait repris du service dans les armées impériales. Wallenstein l'avait distingué un jour que l'Irlandais conduisait avec bravoure une charge de cavalerie; mais il n'avait jamais gagné son cœur. Butler avait de la vénération pour le nom et l'autorité de l'Empereur; la concentration des régiments, ordonnée par Wallenstein, lui déplaisait; il le suivait à regret, l'ayant rencontré sur la route de Pilsen, et moins encore pour l'aider que pour l'épier. Aux généraux fidèles à l'Empereur, il annonçait que Dieu l'avait placé sur cette route pour accomplir quelque action d'éclat.

Il assurait Gallas qu'il était décidé à enchaîner ou à tuer Wallenstein, si un danger était imminent.

Depuis que Wallenstein n'était plus sûr aux yeux de l'Empereur, on tramait à la cour des complots contre sa liberté et contre sa vie même. On entretenait même le souverain espagnol de ces projets. Son envoyé, Oñate, écrivait que l'on destituerait Wallenstein ou qu'on le tuerait : « Il faut, ajoutait-il, par un moyen ou par un autre, empêcher cet homme de nuire. » Le vice-chancelier de Bavière, informé qu'on voulait faire prisonnier Wallenstein, déclarait qu'il valait mieux le tuer, que c'était plus facile et plus sûr. Ferdinand céda aux conseils des courtisans les plus déterminés.

Gordon et Lesley, gouverneurs d'Éger, ignoraient les projets de la cour; ils n'avaient pas encore reçu les lettres patentes de l'Empereur. Quand ces lettres arrivèrent, Wallenstein fit appeler Lesley. Au cours de la conférence il crut comprendre que l'Écossais était un homme dévoué. Il lui fit part de ses projets, lui dévoila ses négociations avec Bernard, avec l'Électeur de Saxe, lui annonça sa décision de recevoir dans Ellenbogen et Éger les troupes weymariennes. Lesley sortit très troublé de cette conférence; les choses étaient poussées plus loin qu'il ne l'avait pensé, le danger était imminent. Il se rendit en hâte au château, près de Gordon.

L'embarras des deux officiers était grand. Leurs chefs, Kinsky, Ilow, Terzka, leur donnaient l'ordre de ne point obéir à l'Empereur, de ne tenir nul compte de ses lettres patentes, et ils devaient obéissance à ces chefs qui les avaient placés dans les postes qu'ils occupaient. Mais ils avaient prêté serment de fidélité à l'empereur Ferdinand. Il fallait prendre parti. Fuir à Ellenbogen, c'était perdre Éger.

Le lendemain, 25 février, au matin, Ilow fit appeler Gordon, Lesley et Butler. Terzka était auprès d'Ilow. On réitéra aux Écossais et à l'Irlandais l'ordre de ne recevoir d'instructions que de Wallenstein, de n'obéir que pour son service. Mais Gordon objecta : « J'ai prêté serment à l'Empereur. Qui donc me déliera de mon serment? » Alors Terzka répondit : « Mes seigneurs, vous êtes des étrangers dans l'Empire, que vous importe l'Empereur? Le duc de Friedland peut vous récompenser richement, il le fera. » Ilow rappela l'ingratitude de la maison d'Autriche, Wallenstein en était un exemple vivant. L'Empereur, qui lui devait ses victoires, ne s'était pas fait scrupule de lui enlever son armée, quelques années auparavant. Puis la conversation prit un autre cours. On était au jour du Mardi gras.

Ilow et Terzka s'invitèrent à dîner chez Gordon pour ce soir-là : il fut convenu qu'ils se rendraient chez lui au château. Les deux colonels espéraient gagner les Écossais à leur cause.

Gordon et Lesley étaient des hommes de devoir, peu accessibles aux tentations. On faisait miroiter des récompenses à leurs yeux. C'était en vain. Il fallait cependant prendre une décision. Lesley avait reçu l'ordre de convoquer les bourgeois d'Éger, de leur faire prêter serment de fidélité à Wallenstein et de leur faire consentir une imposition pécuniaire très forte.

Les deux Écossais protestants et l'Irlandais catholique se rapprochèrent. A tous les trois on demandait de trahir leur serment prêté à l'Empereur, de manquer à leur honneur d'officiers. S'ils refusaient, ils risquaient leur vie. On délibéra. Lesley et Gordon voulaient fuir. Butler refusa; c'était perdre la ville, mal servir l'Empereur. On parla d'arrêter Wallenstein, de l'emprisonner. C'était courir un gros risque. Les compagnies des colonels pouvaient n'être pas unanimes dans leur dévouement, il y aurait peut-être des résistances à l'Empereur; à la faveur du désordre la ville serait ouverte à l'ennemi.

Lesley gardait le silence, avec une figure anxieuse; il semblait en proie à de sombres réflexions. Au bout d'un moment il s'écria : « Tuons les traîtres. » C'était la pensée intime de Butler, mais il avait évité jusque-là de s'exprimer. Il restait encore à décider Gordon. Gordon se débattit quelques instants, puis il céda. Tous trois avaient peur de Wallenstein; pour qu'il ne fût plus à craindre, il fallait qu'il fût mort. Si on le tuait, il fallait aussi se débarrasser des officiers qui l'avaient accompagné.

Le meurtre du généralissime et de ses amis une fois décidé, les trois officiers préparèrent le coup. Ilow, Terzka et Kinsky devaient venir le soir dîner à la table de Gordon. Il fut décidé de les massacrer après le repas. Butler fit appeler ses dragons irlandais et leur donna ses instructions. Sur la place du marché, dans le château, c'étaient des capitaines irlandais qui montaient la garde, Butler était sûr de leur dévouement. Lesley se chargea d'assurer l'ordre au dehors.

Le soir, les invités se rendirent au château; Ilow et Terzka avaient amené avec eux Kinsky et Neumann. On s'assit à la table du banquet. Les invités burent à leur général, à ses projets, à son indépendance. Au dessert les domestiques se retirèrent. On les fit entrer dans une salle pour leur donner à manger et on les y enferma. Les invités continuèrent de boire. Le moment

était venu. Lesley fit lever le pont-levis du château de façon que les victimes ne pussent échapper, puis il fit avertir Butler.

Tout d'un coup, six dragons irlandais, cachés dans un appartement voisin, entrèrent par l'autre porte dans la salle en criant : « Vive l'empereur Ferdinand! » Au même moment, d'autres Irlandais entraient et occupaient toutes les issues. Lesley, Butler et Gordon crièrent à leur tour : « Vive l'empereur Ferdinand! » et prenant chacun une lumière, ils s'écartèrent pour faire place aux dragons. Ilow, Terzka, Kinsky et Neumann mettent la main à leur épée, mais ils n'ont pas le temps de se défendre, les Irlandais les massacrent à coups de dagues et de poignards. Deux minutes avaient suffi pour accomplir le crime. Les victimes gisaient à terre dans des flaques de sang, au milieu des tables renversées.

Au château tout était calme. On faisait même si bonne garde, que Butler ayant voulut sortir fut pris pour un fuyard, et essuya le feu de ses propres soldats. A ce bruit, la garde prit l'alarme sur la place du marché. Lesley raconta alors ce qui venait d'être fait pour le service de l'Empereur, les soldats jurèrent d'être fidèles à l'Empereur. Les dragons de Butler, en patrouilles, parcouraient les rues de la ville.

De nouveau Butler, Gordon, Lesley délibérèrent. Devait-on se borner à faire prisonnier Wallenstein et respecter sa vie? L'ennemi était dans les environs, on redoutait un retour de fortune, le second meurtre fut décidé.

Le capitaine irlandais Devereux et quelques soldats se rendirent à la maison où demeurait Wallenstein. C'était la plus belle de la ville. Un escalier extérieur tournant conduisait à la chambre du général. Ce soir-là, Wallenstein avait pris un bain, puis il s'était couché, et comme il avait peine à s'endormir, son échanson lui apportait un narcotique. A ce moment, les Irlandais parurent. L'échanson les supplie de ne pas troubler le repos de son maître. Mais il tombe aussitôt frappé et les meurtriers poussent le cri de « Rebelles! » Wallenstein, entendant ce tumulte, saute à bas de son lit; en chemise, il court à la fenêtre pour appeler la garde, mais la porte de sa chambre cède sous les coups des Irlandais; ils entrent, criant : « Au traître! » Wallenstein se tenait adossé à une table, il remuait les lèvres, sans pouvoir articuler un son, le bras étendu il découvrit sa poitrine. Devereux le frappa d'un coup de hallebarde, ce fut un coup mortel, Wallenstein tomba. Un des dragons saisit le corps et voulut le jeter par la fenêtre; Devereux l'en

empêcha. Le corps fut roulé dans un drap rouge, on le porta au château, à côté des autres cadavres.

Les bourgeois de la ville ne se doutaient de rien. Les dragons de Butler gardaient les portes et parcouraient les rues. Au matin, les officiers de la garnison furent appelés au château. Un cavalier allemand raconta les faits, puis leur demanda s'ils voulaient rester fidèles à l'Empereur. Ils furent unanimes. Un peu plus tard, le conseil de ville et les bourgeois convoqués furent informés à leur tour; ils prêtèrent serment de fidélité à l'Empereur. La veuve de Wallenstein supplia l'Empereur de lui remettre le cadavre de son mari. Elle ne l'obtint qu'au bout de deux ans, et le fit enterrer dans la chartreuse qu'il avait fondée sur son domaine de Gitchin.

Ferdinand fit dire trois mille messes pour le repos de l'âme de Wallenstein. Mais il ne laissa à sa veuve qu'un seul de ses domaines. Il confisqua les autres et en distribua une partie aux officiers qui lui étaient restés fidèles, à Lesley, à Gordon, Butler, Gallas, Colleredo, Piccolomini. Il accorda le titre de comte à Butler et à Lesley et il fit donner vingt mille florins à chacun des dragons qui avaient aidé au meurtre.

MEURTRE DE WALLENSTEIN. — *Composition et dessin de Mucha.*

L'ARMÉE TURQUE DEVANT VIENNE

La Hongrie forme une vaste plaine à peu près circulaire entourée de montagnes. Un gros fleuve, le Danube, la traverse en diagonale du nord-ouest au sud-est; l'entrée et la sortie du pays sont commandées par deux grandes villes situées sur le fleuve : Belgrade, d'où l'on marche sur Constantinople, et Vienne, qui est placée en amont de la Hongrie, entre les Alpes et la Bohême, gardant les routes d'Allemagne et de Pologne. On n'est sûr de posséder solidement toute la plaine que lorsqu'on occupe ces deux forteresses.

Les Turcs Osmanlis, depuis leur établissement à Belgrade, ont, par suite, songé à conquérir Vienne. Ils ont toujours échoué et la Hongrie est restée divisée entre eux et les Autrichiens, suivant les hasards de guerres incessantes.

Pendant deux siècles, cette plaine a été un champ de bataille perpétuel; la vie militaire et féodale y a rendu impossible les progrès intellectuels et moraux qui ont transformé l'Occident. « Le monstrueux bonnet à poil, l'absurde et joli costume du hussard, toutes les comédies furent imaginées contre la terreur turque.... Là, point de solde, point de vivres, une guerre très cruelle, nulle loi, l'infini du pillage, la bonne aventure. » La dernière marche turque sur Vienne a amené, en 1683, un siège mémorable. Elle a en Orient une importance analogue à celle de l'invasion, presque contemporaine, des Français en Hollande. Si ces deux tentatives avaient réussi, la monarchie de Louis XIV et l'autocratie du sultan restaient les seules puissances de premier ordre en Europe, la face du monde était changée.

La cause première du siège de Vienne est la réorganisation de la Turquie commencée en 1661 par le grand vizir Keuprulu.

Le sultan n'était que le chef suprême d'une armée de musulmans campés

au milieu de chrétiens vaincus et entretenue par eux. Ces chrétiens ou raïas payaient l'impôt en argent, en corvées et même en hommes : en vertu de la loi de *devchurmé* ou de cueillette, deux officiers supérieurs, le grand fauconnier et le porte-étendard des janissaires, allaient tous les ans prendre aux chrétiens autant de jeunes gens qu'en demandaient les besoins du sultan. Ces recrues étaient, d'après leur valeur et leurs protections, réparties en trois groupes : les uns allaient combler les vides de la chiourme qui ramait sur les galères; les autres devenaient bostandjis, c'est-à-dire domestiques ou gardiens des palais et des jardins du sultan; les meilleurs conscrits et les prisonniers de guerre qui acceptaient l'islam étaient versés dans l'infanterie des garçons-étrangers ou aspirants janissaires. Ils recevaient dans leurs casernes de Gallipoli et de Constantinople l'instruction militaire en même temps que les enseignements religieux des moines de Saint-Begtach, aumôniers des janissaires. Les aspirants formaient l'armée de ligne. Plus tard, ils pouvaient devenir janissaires, c'est-à-dire entrer dans la garde. Alors ils n'étaient plus justiciables que de leurs chefs et de leurs camarades; ils portaient le haut bonnet de feutre blanc et pouvaient obtenir une pension de retraite. Le sultan vivait ainsi au milieu et à la merci des janissaires. Lorsque ceux-ci se révoltaient et renversaient la marmite de leur compagnie en refusant le riz du gouvernement, le prince n'avait qu'à céder ou même à abdiquer.

Le service féminin de la maison privée, « l'odalik du harem », était aussi en partie recruté par la cueillette des filles chrétiennes. Les plus belles étaient domestiques des sultanes, les autres étaient domestiques des femmes de gouverneurs et officiers turcs.

Ainsi, grâce à l'exploitation des paysans chrétiens, le prince osmanli entretenait une cour extrêmement luxueuse et une forte armée de fantassins et d'artilleurs.

Ces nobles turcs ou chrétiens convertis à l'islam vivaient aussi aux dépens des raïas. Le sultan leur distribuait les domaines féodaux vacants de son empire et choisissait parmi eux ses hauts fonctionnaires. On appelait ces nobles des spahis et ils formaient la grosse cavalerie, convoquée par le prince en temps de guerre. Les plus riches, beys ou pachas, avaient le gouvernement des provinces et les hauts grades de la cour, ils entretenaient à leur service une nombreuse maison civile et militaire dirigée par un intendant, le kiaya. Les cadets et les pauvres formaient la cavalerie légère des akindjis, à la solde du sultan ou des grands.

L'armée turque, le gouvernement turc et la société turque se confondaient. Les généraux étaient gouverneurs. Les serviteurs mêmes du prince étaient soldats; tout comme nos sections d'administration militaire, les bostandjis ou domestiques, les tschaouchs ou employés fournissaient en temps de guerre des corps de combattants; les gens d'un pacha étaient à la fois sa suite et sa troupe.

Le Sultan, qui avait à sa disposition les janissaires et les produits des impôts, avait maintenu son autorité absolue sur les nobles : il les mettait à mort sans jugement, confisquait leurs biens, les chargeait de fonctions à sa guise. Ses ministres ou vizirs agissaient de même; le grand vizir gouvernait en son nom jusqu'à ce qu'il plût au maître de le disgracier. Mais le souverain ne pouvait résister à une mutinerie de ses troupes.

D'autre part, il était khalife sunnite ou pape orthodoxe des musulmans. A ce titre il présidait à la vie religieuse des croyants; mais il ne la dirigeait pas : il avait à compter avec le patriarche ou mufti, avec les dignitaires et docteurs de l'Église, les ulémas, et avec les chefs des ordres religieux. Quand le mufti rendait une fetma ou consultation condamnant la conduite et la personne du sultan, la révolte éclatait.

Telle était cette formidable machine de guerre, faite pour soumettre les infidèles et qui ne demeurait intacte qu'à condition d'agir sans cesse et d'être victorieuse sans cesse. Comme l'armée, elle servait de noyau, même sur le champ de bataille, aux troupes alliées et auxiliaires : les Égyptiens organisés à son image, avec les Mameloucks pour spahis et les Moulazims pour janissaires; les Tartares, conduits par un khan ou prince nommé par le sultan et groupés par tribus, cavaliers admirables mais uniquement occupés de gagner du butin à la pointe du sabre; les volontaires pour la guerre sainte, réunis en corps libres analogues à nos francs-tireurs; enfin les chrétiens qui imploraient le secours des Osmanlis et se déclaraient leurs vassaux, Transylviens, Hongrois révoltés contre l'Autriche, Polonais inquiets des progrès des tsars, clientèle peu sûre et très remuante, toujours prêts à recevoir, jamais prêts à donner.

Pendant la première moitié du dix-septième siècle, la puissance turque était devenue beaucoup moins redoutable que jadis. Les sultans avaient cessé de conduire eux-mêmes les armées. Ils avaient vécu dans les plaisirs de la cour, dépensant sans compter pour leurs chasses, leurs fêtes, leur luxe et leurs favorites. Les intrigues de domestiques et de femmes avaient décidé du choix des ministres : la mère du prince régnant, la sultane validé, sa femme légitime, la

sultane khasseki, avaient souvent joué le premier rôle dans l'État. Certain Sultan était mort d'alcoolisme, un autre des suites de ses débauches.

Aussi toute l'organisation s'était relâchée : les vizirs et pachas volaient le Trésor, les spahis cessaient de venir à l'armée ou payaient pour n'être plus convoqués. La cueillette avait été remplacée par un impôt en argent; l'odjak des janissaires était devenu un corps recruté par engagements volontaires et sans ferveur religieuse ni patriotisme.

A partir de 1661, trois vizirs, les deux Keuprulu, puis Kara Moustafa, rétablirent l'ancien régime à force d'exécutions et de destitutions, et recommencèrent la guerre sainte. Dès lors les expéditions reprirent sur toutes les frontières. Une première attaque sur Vienne, en 1664, échoua : au passage de la Raab, l'armée turque fut surprise, battue et dispersée; une partie de la Hongrie devint autrichienne, et la maison de Habsbourg y établit par la force son pouvoir absolu et héréditaire, ainsi que le catholicisme romain : nombre de magnats protestants se sauvèrent dans l'empire turc : ils s'appelèrent les « Croisés », formèrent une armée et choisirent pour chef un grand seigneur, le comte Tékéli, qui demanda au sultan de l'aider à conquérir la couronne de Hongrie.

Au moment où cette requête arriva à la Porte, la guerre était près de finir sur les frontières orientales de l'empire turc. Les princes Sofis de Perse étaient en paix avec le Sultan; les Vénitiens, renonçant à reprendre l'île de Candie, avaient payé tribut; les Polonais, malgré une victoire de Choczim, les Russes, après une grosse défaite, demandaient à traiter; leurs ambassadeurs étaient à Constantinople. L'armée était victorieuse, les cadres étaient renouvelés; le trésor du Sultan était rempli par les dépouilles des chrétiens. Le khan des Tartares venait d'être remplacé par un bon serviteur de la Porte. Au contraire, à l'occident, deux séries de difficultés avaient surgi. Les corsaires barbaresques, qui formaient l'escadre de l'ouest de l'armée navale turque, avaient été battus par les Français. Louis XIV avait fait bombarber Tunis et Alger, le duc de Beaufort avait contribué à défendre Candie; les chevaliers de Malte n'avaient pas désarmé.

En Hongrie, le danger était plus immédiat. La trêve de vingt ans conclue avec l'Autriche en 1664 allait bientôt expirer. Le prince de Transylvanie, vassal des Turcs, Michel Apafy, se rapprochait de l'Autriche : un parti de ses sujets venait de massacrer vingt-cinq Turcs; sa fidélité était douteuse. Les croisés hongrois formaient sur les limites turques et autrichiennes une troupe

toujours en mouvement que favorisaient, en secret, les pachas et dont les invasions constituaient une perpétuelle violation de frontières. Le roi de France négociait avec eux pour éviter que l'Autriche n'empêchât les conquêtes en pleine paix des chambres de réunion. L'Autriche sommait le Sultan de désarmer les rebelles réfugiés sur son territoire, une intervention militaire s'imposait.

Elle prit une importance capitale à cause des vues personnelles du grand vizir, Moustafa le Noir. C'était un spahi de Mersifoun, resté orphelin dès l'adolescence et qui avait été élevé par le premier des Keuprulu, dont il épousa une fille. Il avait la faveur du Sultan, dont il était devenu gendre. Ses richesses et son luxe étaient immenses. Il avait une intelligence vive et prompte, une volonté énergique, et une réelle habileté d'organisation. Mais son orgueil le rendait peu capable d'apprécier à leur valeur les dangers de ses entreprises, et sa rapacité l'exposait à compromettre le succès de ses tentatives par le désir de s'en réserver à lui seul les avantages.

Le vizir tenait des Keuprulu l'intention de reprendre la guerre vers l'Occident, sans même attendre la fin de la trêve. Il avait, dès son arrivée au pouvoir, fait occuper progressivement les bordures de la plaine hongroise, l'isolant de l'Italie par la possession des pays illyriens jusqu'aux Alpes, et de la Pologne par la conquête de la Hongrie orientale jusqu'à la Moravie. Les deux cornes de ce croissant tendaient à converger sur Vienne. Déjà les Osmanlis avaient pris une des deux villes fortes autrichiennes situées entre les pointes du croissant, Neuhaeusel, sur la Neutra, qui était destinée à barrer le passage de la rive gauche du Danube. S'ils occupaient Raab sur la rive droite, ils étaient à deux jours de marche de Vienne et sans obstacles intermédiaires.

Kara Moustafa donna à la campagne une ampleur toute particulière. Pendant trois années il la prépara par la diplomatie, il fit la paix avec les Russes, négocia avec Sobieski, roi de Pologne, et avec les ambassadeurs d'Autriche sans laisser voir nettement ses intentions. Jusqu'au dernier moment ses adversaires crurent qu'il n'était pas prêt et ignorèrent l'importance de ses préparatifs.

La cour de Vienne resta isolée : les princes allemands, inquiets des menées de Louis XIV, hésitaient; l'Espagne était ruinée et en guerre avec la France. Le pape et le roi de Pologne furent les seuls alliés des Habsbourg. L'intervention pontificale décida quelques nobles italiens et espagnols à partir

contre les Turcs; surtout elle fournit au roi de Pologne, Jean Sobieski, une forte somme d'argent, grâce à laquelle il noua des intelligences avec les alliés de la Porte, Apafy Tékéli et le khan des Tartares, et décida les nobles polonais à refuser la paix à la Porte.

Ces préparatifs de défense étaient à peine entamés que Kara Moustafa entrait en campagne. Éméni Tékéli fut proclamé roi tributaire de Hongrie et trois pachas vinrent avec une armée rejoindre ses troupes sur la rive gauche du Danube. La trêve fut dénoncée avant son expiration et l'ambassadeur autrichien resta prisonnier près du vizir. Enfin l'armée turque, réunie à Andrinople, se dirigea sur Belgrade pour rejoindre les pachas de Hongrie et les Tartares. Le total était de 162 000 combattants et ouvriers militaires, parmi lesquels on comptait environ 25 000 janissaires et moulazims, 12 000 spahis, 5 000 artilleurs; la maison militaire du grand vizir montait à 6 000 hommes, celle du pacha de Brousse à 300. Les mineurs étaient 25 000, les irréguliers, 10 000. Les armées des Tartares, de Tékéli et d'Apafy s'élevaient à 45 000 hommes, un tiers des combattants réels.

Cette expédition n'était pas seulement destinée à faire la guerre. Le vizir qui comptait prendre Vienne, emportait tout ce qui était nécessaire pour installer dans cette ville un gouvernement turc; des draperies, des étendards et des croissants pour transformer les églises en mosquées; tout un arsenal pour mettre la place en état de défense, un mobilier luxueux pour le nouveau gouverneur. Il voulait s'installer solidement à Vienne pour marcher l'année suivante sur Prague et plus tard sur Rome et sur la France. Le Sultan l'aurait nommé vice-roi de la nouvelle conquête.

Aussi les convois et le luxe de cette expédition furent inouïs. Les domestiques et les valets furent presque deux fois plus nombreux que l'armée elle-même; le bagage était énorme. On avait réquisitionné des délégations de toutes les corporations ouvrières de Constantinople pour suivre l'armée, afin qu'on n'y manquât de rien; les bouffons et baladins les accompagnaient. C'était tout un monde en marche, une véritable et dernière invasion barbare : le Sultan la passa en revue à Andrinople et l'accompagna jusqu'à Belgrade. Il est remarquable que malgré la cohue on ne puisse signaler aucun dérangement dans la marche de l'armée.

Les chariots du vizir étaient peints et dorés; l'un d'eux avait les roues garnies d'argent et les harnais des chevaux qui le traînaient étaient doublés de velours. Les meubles précieux, les tapis, les vêtements couverts de pierreries, les armures et selles plaquées de métal précieux étaient confiés au soin de cent cinquante valets de chambre dont chacun n'avait soin que d'une seule espèce de ces objets. On emmenait jusqu'à des animaux rares et des oiseaux de volière pour les futurs jardins du conquérant de Vienne.

Les tentes des pachas étaient montées avec le même luxe. Ces tentes formaient de grands pavillons de coutil gris, peint en dehors et doublé en dedans d'une étoffe de coton ornée de figures et de dessins; ce tissu extérieur couvrait un véritable appartement ambulant où la chambre à coucher, appelée cotar, avait des parois de gros drap, un plancher de bois rapporté et des fenêtres vitrées. Les logements des domestiques, les écuries occupaient les annexes ou le pourtour. La variété des couleurs, la dorure des pommes qui surmontaient les toits, l'éparpillement des banderoles et des pavillons donnaient au camp l'aspect d'une grande ville.

La tente du général était divisée en quatre appartements distincts : le premier, appelé salle de justice, était soutenu par des colonnes à chapiteaux dorés et ornées de peintures; elle était tendue de satin broché à fleurs. Cette chambre, à laquelle ou arrivait par douze marches, était entièrement séparée des trois autres compartiments de la tente qui dépendaient les uns des autres. C'était d'abord la salle du divan, soutenue par huit colonnes disposées en forme de baldaquin; les murs étaient couverts de velours et ornés de vases d'où retombaient des franges d'or et d'argent; partout brillaient en lettres d'or des inscriptions arabes, persanes et turques. La salle d'audience reposait sur trois piliers; dans le milieu on voyait une estrade couverte de riches tapis de Perse où s'élevait le siège du vizir avec ses coussins de soie.

Enfin, la chambre à coucher, qui avait la forme d'une bombe, était tendue à l'intérieur de damas écarlate et extérieurement de drap rouge; le lit, fait avec des fourrures de zibeline, était surmonté d'une coupole en damassé d'or; la couverture et les matelats étaient de velours bleu enrichi de broderies somptueuses; le sol était garni de tapis en poils de chameau. Ces trois appartements et la salle de justice étaient fermés par une cloison de forte toile assez semblable à un vieux mur de forteresse et dont les échancrures imitaient des créneaux. Dans un rayon d'un quart de mille s'élevaient les tentes destinées aux pages ainsi qu'au personnel des cuisines et des écuries.

Le 2 janvier 1683, le sultan fit, suivant l'usage, planter à Andrinople, devant la porte du palais, un mât portant une pomme d'or d'où pendaient sept queues de cheval peintes en rouge : c'était le signe de la déclaration de

guerre contre l'Occident. Mais il fallut trois mois pour rassembler toute l'expédition, préparer les routes et le ravitaillement. On ne partit que le 31 mars, le jour même où était signée définitivement l'alliance de l'empereur et du roi de Pologne.

Peu avant, l'armée régulière, en grande tenue, avait défilé devant le Sultan. En tête marchaient les janissaires, le sabre au côté et le fusil sur l'épaule. Derrière chaque compagnie venait le capitaine à la soupe ou cantinier, suivi d'un cheval de main dont les harnais étaient plaqués de cuillers d'argent. Les officiers à cheval portaient sur leur turban un panache de plumes de héron en forme de croissant. L'aga des janissaires venait le dernier. On portait devant lui quatre drapeaux, un vert, un rouge, un jaune, un blanc, et un bâton surmonté d'une pomme d'or à deux queues de cheval. Il avait près de lui cinquante hommes dont les épaules étaient garnies de peaux de léopards et soixante-dix pages, armés de cottes de mailles et de casques avec des manteaux de soie rouge; les uns avaient des fusils, les autres des carquois décorés de broderies. Trente musiciens à cheval fermaient le cortège.

L'artillerie venait ensuite, non moins richement équipée; puis les principaux fonctionnaires avec leurs maisons, puis des délégations des corps des volontaires. Enfin la cour du grand vizir apparaissait. Elle se composait de deux cents arquebusiers à cheval, précédant quarante agas ou vassaux préférés, vêtus de vestes de soie ornées de fourrures de zibeline et montés sur des chevaux splendides aux brides et aux étriers d'argent. Chacun était escorté de trente écuyers. Les pages du vizir formaient sept compagnies de cavaliers, ayant des uniformes différents : la première portait des habits jaunes, des carquois dorés, des rênes et des étriers argentés. Derrière eux venait la foule des vassaux et enfin le vizir : il avait une armure, des rênes et des éperons de vermeil et sur ses épaules était jetée une fourrure écarlate doublée d'hermine. Aux côtés du vizir marchaient les généraux des janissaires, grand fauconnier et grand veneur, l'un suivi de serviteurs qui portaient les faucons chaperonnés, l'autre accompagné de trente pages, tenant les couvertures en damas brodé d'or des dogues du Sultan, et de quatre cavaliers qui avaient en croupe les onces ou petits léopards dressés pour la chasse.

Les spahis, armés de toutes pièces, avec de grandes lances en bambou, des sabres aux côtés, passèrent derrière le vizir et sa suite.

Tel était le corps principal qui devait, au delà de Belgrade, rejoindre les

contingents alliés et les pachas de Hongrie. Les Égyptiens n'étaient pas encore arrivés. Les irréguliers venaient derrière les troupes du Sultan.

Le 1er avril 1683 on partit. L'avant-garde était sous les ordres d'un pacha à deux queues. Les villages traversés étaient tenus de fournir du foin, de la paille, de l'orge et des pieux pour les tentes. Des gardes empêchaient les habitants de fuir avant le passage du Sultan. Après, on les laissait libres de se sauver pour échapper aux irréguliers. En avant de l'armée marchait un troupeau de moutons dont on abattait chaque soir une partie. L'itinéraire était indiqué par de petites buttes de terre élevées de place en place. La musique et les chanteurs de chaque troupe se faisaient entendre dans la traversée du village. Le soir, les muezzins annonçaient la prière avant la retraite.

A Belgrade, le Sultan remit au grand vizir un sabre, un cheval, une fourrure et un panache de héron, insignes du pouvoir absolu qu'il lui déléguait. Kara Moustafa devenait sérasker ou vice-roi. La campagne allait commencer.

A Essek, on s'arrêta douze jours pour payer les troupes et pour installer Tékéli sur le trône de Hongrie. Tékéli jouait double jeu. Il négociait en ce moment même, avec les commissaires impériaux, l'indépendance de la Hongrie. Il venait de s'engager avec Sobieski à ne point attaquer la Pologne que le départ du roi allait dégarnir de troupes; en échange, les Polonais n'attaqueraient pas la Hongrie supérieure où se tenait le roi des Croisés. Il avait à demeure près de lui un ministre secret de Sobieski.

Le grand vizir, qui ignorait ces trahisons, le reçut avec les honneurs royaux. Le cortège de Tékéli commençait par cent cinquante hussards dont l'étendard bleu portait un bras armé d'une épée d'or; la foule des magnats précédait le nouveau roi. Il portait un manteau de fourrures de lynx fleur de pêcher entouré d'une dentelle d'argent; sa coiffure était ornée d'un panache de héron. Six valets de chambre à pied couverts de peaux de tigres et six heiduques ou gardes-nobles à cheval en habit de soie rouge doublé d'orange l'accompagnaient. Ensuite venait une compagnie de heiduques bleus à gros boutons d'argent, armés de sabres et de lances. On était à la mi-juin.

Le grand vizir envoya par la rive gauche du Danube Tékéli et l'armée des trois pachas. Ils devaient dégager Neuhaeusel que les Autrichiens cherchaient à reprendre et passer ensuite la Morava pour venir en face de Vienne et barrer la route au roi de Pologne. Moustafa, avec toute l'armée, traversa le fleuve et rejoignit près de la Raab les Tartares et le prince de Transylvanie,

Apafy. Il ne se doutait pas que ce dernier, jour par jour, écrivait au roi de Pologne le détail des opérations turques, en des lettres d'un latin fort élégant. Très habilement le vizir résolut de marcher droit sur Vienne, afin de surprendre la ville avant que l'armée autrichienne du duc de Lorraine, occupée à Neuhaeusel, eût le temps d'y revenir. Les Tartares devaient courir rapidement sur Vienne. L'armée devait couper et arrêter les troupes du duc dans leur retraite.

Ce plan, très hardi, mais fort bien conçu, faillit réussir. Pendant sept jours, les Turcs feignirent d'assiéger Raab, au secours de laquelle accourut le duc. Pendant ce temps, on jetait derrière l'armée turque trois ponts sur la Raab. Les Tartares passèrent d'abord, le reste des troupes après eux; les uns couraient sur Vienne, les autres marchaient vers le Danube pour empêcher les Autrichiens de revenir en arrière.

Vingt mille cavaliers sauvages se lancèrent contre les campagnes riches et sans défense de la Basse Autriche. Ils heurtèrent l'arrière-garde du duc de Lorraine, qui se replia sur le Danube; et rien ne les arrêtait. Ce fut une vraie course de fourrageurs. Les Tartares trouvaient dans les champs, à trois lieues de Vienne, les moissonneurs tranquilles, les gentilshommes, les femmes allant par pays, comme si les Turcs étaient à Belgrade. Ce fut une razzia de femmes et d'enfants, une réjouissance d'incendies et de massacres, un festin de pilleries. En trois jours, les Tartares parurent devant Vienne. Ils se lancèrent aussitôt en amont sur les contreforts des Alpes, à la poursuite de la cour d'Autriche. L'Empereur, sa famille et ses courtisans sortaient de Vienne au moment même où les Tartares paraissaient devant la ville. Ils n'avaient pu emporter ni argent, ni pierreries, ni linge. Tous couchèrent la première nuit dans un bois, où l'impératrice, enceinte de six mois, eut à grand'peine un peu de paille pour se reposer. C'est miracle que l'ennemi n'ait pas surpris les fuyards. Le lendemain, ils entraient à Linz juste à temps pour n'être pas sabrés.

Cette course rapide valut 40 000 esclaves aux Turcs. Une ville, Perchtoldsdorf, capitula. Mais les habitants furent tués malgré le traité. Trois abbayes de montagnes d'Autriche résistèrent au coup de main.

La seconde partie du plan réussit beaucoup moins bien. Le vizir marcha très vite : en cinq jours, il arriva devant Vienne. Mais il trouva la ville pourvue d'une garnison par l'armée du duc de Lorraine.

Le général, prévenu des desseins du vizir, ou les ayant pénétrés, avait

fort adroitement échappé au danger. Le Danube, entre la Raab et les environs de Vienne, se divise en deux bras principaux qui encadrent la grande île de Schutt : les Autrichiens se jetèrent dans l'île, coupèrent les ponts, et glissant entre les deux corps ennemis des deux rives, gagnèrent de vitesse le vizir. Le duc de Lorraine jeta par la rive gauche dans la ville une quinzaine de mille hommes, commandés par un bon officier, le comte Stahremberg. Puis il se retira dans l'île de Leopoldstadt, séparée de la ville par un petit bras guéable, repassa de cette île sur la rive gauche par le pont du gros bras auquel il mit le feu. Il était temps : les Tartares venaient de passer le petit bras. Ils essayèrent d'éteindre l'incendie du pont, mais en vain. C'est à ce combat, le second depuis l'arrivée du vizir à Vienne, que fut employée la journée du 16 juillet. Néanmoins, Vienne devait se défendre contre une armée de 140 000 hommes : 20 000 en effet étaient restés en arrière ou à la garde des ponts de la Raab. Tékéli pouvait compléter le blocus et battre le duc de Lorraine. Le roi de Pologne commençait à peine ses préparatifs. La victoire semblait assurée.

Le siège même comprend deux séries de faits : les opérations du duc de Lorraine et les travaux d'approche de la ville. Le duc, opérant sur la rive gauche, réussit à ravitailler les places fortes du Danube, en particulier Presbourg, malgré Tékéli, dont la conduite fut du reste assez louche. Les Turcs restèrent derrière la Morava. Les Autrichiens purent recevoir des princes allemands quelques renforts et rendre impossible, grâce à leur artillerie, la construction d'un pont par les Osmanlis en face de Vienne. La crue du fleuve rendait d'ailleurs ce travail assez difficile. Le vizir tenta alors un dernier effort sur la rive gauche. Un corps de Tartares passa en barques ou à la nage et vint renforcer Tékéli. Le duc de Lorraine livra bataille. Les Turcs enfoncèrent les Autrichiens, mais Tékéli ne les soutint pas et recula : les Tartares furent jetés dans le fleuve. Grâce à cette victoire, la route resta libre pour le roi de Pologne, et le duc de Lorraine put préparer en amont les matériaux d'un pont. Son inaction apparente, l'isolement où il laissa les assiégés firent croire au vizir qu'il était impuissant à entraver le blocus. Aussi Kara Moustafa ne prit-il aucune précaution contre cet ennemi qu'il jugeait négligeable : il ne fut persuadé de l'existence de l'armée de secours que lorsqu'il la vit devant lui.

Cependant le siège avait commencé dès le 14 juillet.

Vienne est située dans un pays d'ondulations, coupées de rideaux, de

chemins creux, de petites buttes, et au milieu desquelles coule un ruisseau, la Vienne, à sec en été. La ville est à gauche de la rivière, à son confluent avec le Danube. Ce fleuve rase la ville, devant laquelle il forme plusieurs îles plates et basses, isolées par des canaux. La plus grande de ces terres, séparée de la ville par le petit bras, était remplie de maisons de campagne et de jardins entourés d'une simple palissade : on appelait ce faubourg Leopoldstadt. Au delà, vers la rive gauche, est une petite île broussailleuse, l'île Tabor, entourée de deux bras plus gros : le grand pont est sur le dernier. Ces îles n'ont plus le même aspect aujourd'hui. Enfin, à l'ouest de la plaine de la Vienne, une chaîne de montagnes, dernier prolongement des Alpes, vient buter au nord contre le Danube et encadrer les ondulations qui avoisinent la ville d'une ligne de coteaux pierreux en partie plantés de vignes, aux ravines profondes et difficiles, semés de villages et de maisons. Ces hauteurs fuient vers le sud-ouest. Quelques mauvaises routes les traversaient; la principale longeait le Danube, passant au pied d'un château ruiné, le Kalhenberg, qui dominait le fleuve.

Dès le début, le vizir occupa la Leopoldstadt, la ravagea et y établit des batteries contre la ville. Le blocus fut si étroit de ce côté que le duc de Lorraine ne put même pas informer la garnison de l'arrivée des secours qu'on lui préparait. A peine cinq personnes purent-elles franchir les lignes des Osmanlis pendant le siège.

Le grand vizir plaça son camp en demi-cercle au pied des hauteurs de l'ouest, depuis Nussdorf, en bas du Kalhenberg, jusqu'au sud du Wieneberg, sur une longueur de sept lieues. Un corps placé dans l'île dirigeait une fausse attaque du côté du petit bras. L'attaque principale formait deux approches poussées contre le front qui touche à la Vienne. Les bagages, le quartier général et la grosse masse des troupes étaient sur la rive droite de la Vienne. Le grand vizir occupait à lui seul un espace grand comme une ville. Il s'était fait tracer un parc contenant des jardins, des canaux, une volière : on y trouva après le siège des lapins, des pigeons et même une autruche que les Turcs avaient tuée avant de se retirer. Il s'y livrait au plaisir tout comme dans un palais.

Les travaux d'approche ne furent pas activement poussés; ceux de défense non plus. Vienne était entourée de faubourgs que les assiégés n'avaient pas eu le temps de raser. Elle possédait une enceinte bastionnée régulière, revêtue de briques et ornée de cordons de pierre de taille. Il y avait

douze bastions, avec des ravelins et des demi-lunes pour défendre les courtines. Mais la contrescarpe était mauvaise et l'enceinte offrait, à l'endroit où elle fut attaquée, un point faible. Le château et un couvent bordaient immédiatement l'enceinte, ce qui rendait impossible toute résistance après la prise du bastion. L'état moral de la population était bon : les étudiants, les négociants, les employés, les officiers de cour formèrent cinq corps convoqués au son de la cloche de l'église Saint-Étienne. Mais on manquait de bras pour les travaux de fortification : l'on se réduisit à faire, derrière l'enceinte, des barricades crénelées à hauteur des maisons. Les contre-mines furent très rares pendant le siège. L'artillerie était médiocre, quoique bien commandée par un Mecklembourgeois, Christophe de Boerner. Mais dès le 15 juillet une poudrière dut être inondée pour éviter une explosion. Les assiégés usèrent plus de la fusillade et du corps à corps que du canon.

On ne s'expliquerait pas comment Vienne échappa aux Turcs, si l'on ne pénétrait les intentions du grand vizir.

Dans la première nuit les Turcs, grâce aux maisons des faubourgs, s'établirent à soixante pas du fossé. Les mineurs creusèrent alors deux séries de parallèles et de tranchées très fortes contre la place. Elles étaient profondes, avec des parapets très hauts; de larges places d'armes y rendaient facile la circulation des troupes. Le travail était si solide que ni les pierres, ni les grenades, ni les pots à feu, ni même en général les bombes ne traversaient les couvertures. Dix batteries furent installées dans ces ouvrages. Des chambres souterraines, pavées de briques, et munies de tapis et de sofas, y furent ménagées pour les pachas.

Mais Kara Moustafa ne voulait pas abîmer sa future capitale; il ne tenait pas non plus à ce que ses soldats y entrassent d'assaut et missent au pillage toutes les richesses qui y restaient accumulées. Il employa donc ses soixante pièces de canon uniquement contre les remparts et ne bombarda pas la ville. Il ne fit jouer dans tout le siège que quarante mines. Il lança continuellement ses soldats à l'assaut des remparts plutôt que d'en ruiner les escarpes à fond par son artillerie; aussi les travaux avancèrent-ils lentement. On mit dix-huit jours pour atteindre la contrescarpe et un mois pour parvenir au rebord du bastion du Lion; on poussa le 3 septembre seulement jusqu'au bastion du Château. Le 6 septembre on allait donner un assaut général, quand il fallut songer à combattre l'armée de secours, qui avait passé le Danube et s'approchait.

Le grand vizir touchait alors à son but. Stahremberg comptait rendre la place sous trois jours.

Cette tactique eut pour résultat d'irriter les janissaires, de mécontenter les Tartares et de permettre au roi de Pologne de tirer profit de ces divisions. Le khan des Tartares, s'il faut en croire les Turcs et un gentilhomme français au service de Sobieski, Daleyrac, n'inquiéta pas la marche de l'armée polonaise, et abandonna la bataille au premier coup de lance. La Porte le destitua du reste. Le pacha d'Ofen fut exécuté comme traître. D'autre part l'énorme matériel accumulé devant Vienne obligeait le vizir à mettre ses bagages en sûreté avant de livrer bataille, et il dut employer à ce convoi la majeure partie de ses janissaires, qu'on ne vit presque point paraître dans le combat.

Cette armée de secours s'était formée lentement de trois corps. L'armée polonaise comprenait comme d'habitude des troupes mercenaires, dites étrangères, formées de fantassins et de dragons mal payés mais excellents, et des troupes nationales. Ces dernières constituaient deux divisions distinctes : celle de Pologne et celle de Lithuanie, ayant chacune deux généraux indépendants du roi, mais toutes deux composées en entier de cavaliers féodaux. L'armée de Lithuanie n'entra en campagne que plus tard et contre Tékéli. Parmi les Polonais, les houssars avaient l'armure plate complète, sauf les jambières, avec une fourrure sur les épaules et parfois une aile d'aigle dans le dos; ils chargaient en masse avec de grandes lances : c'étaient des nobles accompagnés de leurs écuyers ou pacolets. Les pancernes avaient l'armure de mailles, le sabre et le mousqueton : ils escadronnaient en flanc les houssars. Cette gendarmerie féodale brillante mais peu maniable se démoralisait vite après le premier choc. Elle enfonçait l'ennemi mais ne pouvait se retourner ni s'arrêter dans son élan. L'armée autrichienne du duc de Lorraine était beaucoup plus moderne et résistante. Les contingents des princes allemands, médiocres, ne jouèrent pas grand rôle.

Les chrétiens avaient en tout quatre-vingt-dix mille hommes, à peu près sans cohésion ni unité dans l'action. Sobieski, extrêmement vaniteux, très ardent, quoique trop gros et trop lourd pour pouvoir tenir longtemps à cheval, voulait diriger la croisade. Le vizir, mal renseigné sur l'importance du secours, laissa Sobieski traverser lentement la Moravie, puis remonter le Danube vers Linz. Les Tartares, ayant tout ravagé, ne couraient plus au loin en fourrageurs et ne le prévinrent pas assez tôt.

Les alliés purent tranquillement faire un pont, passer le Danube, puis

traverser les rochers de Kalhenberg. Les Allemands étaient si démoralisés que deux fois, dans la nuit qui suivit le passage du Danube, tout le camp prit peur, croyant à l'arrivée des ennemis. Dans les montagnes, les trois corps d'armée se perdirent et restèrent isolés pendant un jour dans des chemins impossibles. Sobieski n'eut que du pain à manger : on ne trouva pas à boire. En vue de l'ennemi, sur le Kalhenberg, on passa la nuit dans le plus grand désordre.

Le vizir, pendant ce temps, évacuait la presque totalité de ses bagages.

Le lendemain, 12 septembre, la bataille s'engagea entre les janissaires et les assiégés, qui repoussèrent ce jour-là plusieurs assauts, et en même temps entre le reste de l'armée turque et les libérateurs.

Les Autrichiens attaquèrent la série des ravins qui du Kalhenberg descendent sur le nord de Vienne. La lutte fut chaude, mais peu à peu les Osmanlis perdirent du terrain. A deux heures du soir ni les Allemands, placés à droite du duc de Lorraine, ni les Polonais, placés à droite des Allemands, n'avaient donné. Le vizir, avec une trentaine de mille de cavaliers et une ligne d'infanterie, les contenait.

A ce moment une panique se produisit dans la cavalerie turque. Les troupes étrangères polonaises ayant forcé l'infanterie à reculer, les houssars chargèrent. Le khan des Tartares lâcha pied sans attendre le choc et découvrit le grand vizir; les spahis résistèrent mais furent entraînés par l'élan de cette masse de lances. Tout se sauva. Il n'y eut presque pas de massacre. On a parlé de 4 000 tués. D'après les témoins oculaires il n'y eut pas par terre plus d'un millier de morts; les Turcs en accusent seulement le double. On ne fit presque pas de prisonniers, sauf quelques valets. Restaient les janissaires dans leurs tranchées. Ils retournèrent leurs pièces contre les Polonais et les arrêtèrent. Jusqu'au soir ils combattirent; dans la nuit ils partirent sans laisser un seul traînard. Seuls vingt-trois janissaires restèrent dans une maison en pierre de la campagne où ils se défendirent si bien qu'on les laissa aller avec les honneurs de la guerre.

Le butin fut relativement médiocre. On trouva des tentes, des ceintures enrichies de diamants, quelques cassettes. Le trésor de l'armée était parti; l'armée turque à douze lieues de Vienne se retirait en bon ordre avec 81 000 prisonniers de tout âge. Elle laissait devant Vienne ses canons et 25 000 morts, dont plus de moitié étaient des mineurs.

Mais l'entreprise était manquée; les Osmanlis, abandonnés par leurs

alliés, se trouvaient obligés de revenir vers Belgrade par une route ruinée pendant leur précédent passage. Là leur armée fondit peu à peu. Kara Moustafa punit les lâches, mais le sultan le disgracia bientôt.

Le lendemain de la victoire, Sobieski parcourut la ville à cheval, précédé d'un grand étendard et des queues de cheval abandonnées par le vizir. Puis il alla entendre un « Te Deum » à l'église des Augustins.

La sanctification du libérateur de Vienne commençait; les légendes qui grossirent sa renommée lui donnèrent bien vite la réputation du « dernier chevalier de la chrétienté » et de massacreur de toute l'armée turque.

VIENNE ASSIÉGÉE PAR LES TURCS. — *Composition et dessin de Mucha.*

LES ÉMIGRÉS PROTESTANTS

A LA COUR DU GRAND ÉLECTEUR

Le Grand Électeur Frédéric-Guillaume avait de tout temps attiré des émigrants dans ses États. Lorsqu'il arriva au pouvoir, en 1640, ses provinces étaient ravagées par les bandes et les armées de la guerre de Trente Ans; il dut songer à les repeupler, à faire revivre l'agriculture, à ranimer l'industrie, et pour cela il fit du Brandebourg la région d'Europe la plus hospitalière aux étrangers.

Alors que Frédéric-Guillaume adoptait cette politique habile, Louis XIV restreignait de jour en jour les droits dont jusque-là les réformés avaient pu jouir en France; l'Édit de Nantes était toujours interprété, dans ses clauses, suivant le sens le plus défavorable aux protestants, et, avant d'en arriver au dernier coup de la révocation, le petit-fils de Henri IV privait de sa faveur les gens de cour, les officiers, les magistrats qui n'abandonnaient pas le protestantisme pour le catholicisme. Aussi, dès les premières années du règne personnel de Louis XIV, voit-on des protestants de France chercher fortune à l'étranger; or nulle cour n'était plus accueillante que celle de Berlin, où la langue que l'on parlait était la française, où le culte était calviniste, où le souverain avait fait de l'hospitalité un principe de sa politique.

Lorsque Louis XIV révoqua l'Édit de Nantes, le Grand Électeur publia l'édit de Potsdam, le 29 octobre 1685, véritable invitation au refuge adressée aux calvinistes français : « Comme les persécutions et les rigoureuses procédures qu'on exerce depuis quelque temps en France contre ceux de la religion réformée ont obligé plusieurs familles de sortir de ce royaume et de chercher à s'établir dans les pays étrangers, nous avons bien voulu, touché de la juste

compassion que nous devons avoir pour ceux qui souffrent pour l'évangile et pour la pureté de la foi que nous confessons avec eux, par le présent édit, signé de notre main, offrir auxdits Français une retraite sûre et libre dans toutes les terres et provinces de notre domination; et leur déclarer en même temps de quels droits, franchises et avantages nous prétendons les y faire jouir pour les soulager et pour subvenir en quelque manière aux calamités avec lesquelles la Providence divine a trouvé bon de frapper une partie si considérable de son Église. »

En conséquence, les protestants de France devaient trouver dans les États du Grand Électeur un sûr asile. On leur fournissait le moyen d'y parvenir sans encombres. Le représentant du souverain brandebourgeois, résidant à Amsterdam, leur procurerait les vivres et les bateaux destinés à les transporter à Hambourg; de là on les aiderait à atteindre les villes qu'ils choisiraient comme résidences.

Le ministre prussien établi à Francfort-sur-le-Mein s'entremettrait pour les mêmes services auprès des protestants venant de France par les provinces du midi, du pays messin, du Sedanais ou de la Bourgogne. Ils se rendraient à Clèves en bateau, par la vallée du Rhin.

D'ailleurs, on faisait aux émigrés français la part belle : exemption de droits et de péages pour les biens qu'ils apportaient, cession en toute propriété des maisons abandonnées et des jardins avoisinants, don gratuit des matériaux nécessaires à la construction de leurs demeures, bois, chaux et briques. Mille précautions étaient prises pour atténuer les rigueurs de l'exil; dans leur nouvelle patrie, les protestants français recevaient en arrivant le droit de bourgeoisie, obtenaient l'admission dans les corps de métiers et licence de créer des manufactures. Les laboureurs trouveraient des champs à mettre en culture, les gentilshommes des honneurs et des charges comme en France, l'égalité des droits et des privilèges avec les nobles du pays. En même temps, le Grand Électeur Frédéric-Guillaume, pour éviter les froissements, laissait aux colonies d'émigrés le droit de choisir des arbitres pour les différends qui naîtraient entre eux, il accordait aux nouveaux venus le privilège de choisir un juge pour assister le magistrat local dans les procès où ses sujets anciens et nouveaux seraient parties adverses, enfin le culte serait célébré en langue française suivant le rite des Églises réformées de France.

Le manifeste de Potsdam se répandit en France malgré l'active surveillance des intendants; les protestants accoururent en foule à Amsterdam et à

Francfort-sur-le-Main; à la frontière du Brandebourg, des commissaires les attendaient; tout devait être mené, au cours de cet exode, avec ordre et méthode. L'accueil était bien fait pour encourager les persécutés; les promesses de la déclaration de Potsdam étaient tenues ponctuellement; l'établissement était réglé sous la présidence de l'Électeur lui-même, par d'illustres Français, établis déjà depuis plusieurs années à la cour de Berlin : c'étaient quatre gentilshommes, dont l'un était pasteur; le comte de Beauvau, seigneur d'Esperses, avait servi dans les armées de Louis XIV comme lieutenant-colonel, mais, comme réformé, il n'avait pu monter en grade; il avait passé à la cour de Brandebourg, où on l'avait fait ambassadeur, lieutenant général des armées de l'Électeur et grand écuyer; Claude du Bellay, seigneur d'Anché, avait été fait chambellan et il avait été chargé de l'éducation des trois jeunes margraves; Henri de Briquemont, seigneur de Saint-Loup, était lieutenant général et gouverneur de Lippstadt; Gauthier de Saint-Blancard, pasteur de Montpellier, quand il vivait en France, était devenu, à Berlin, prédicateur de la cour.

Ces hommes étaient originaires de différentes régions de France; chacun d'eux fut chargé de veiller à l'établissement des protestants venus de sa province; le comte de Beauvau prit soin des réfugiés venus de l'Ile-de-France, du Bellay de ceux de l'Anjou et du Poitou, de Briquemont de ceux de Champagne, Gauthier de Saint-Blancard des Languedociens. Environ vingt-cinq mille protestants arrivèrent dans les États de l'Électeur du jour de la révocation jusqu'aux premières années du XVIIIe siècle; et toujours l'accueil fut également bienveillant. Avec une délicatesse toute féminine, l'Électrice recevait dans sa cour, à leur arrivée, les femmes des réfugiés, vêtues de noir, au mépris de l'étiquette, et, par sa bienveillance, essayait d'atténuer les rigueurs de l'exil.

Frédéric-Guillaume retint auprès de lui, pour le service de sa cour et de son gouvernement, pour les emplois militaires, les gentilshommes et les officiers. Dans sa jeunesse il avait connu dans l'entourage du prince d'Orange des nobles protestants français qui étaient accourus pour servir auprès d'un capitaine de leur religion; c'est en Hollande que s'étaient nouées ces relations qui amenèrent, avant la révocation même, tant de Français à la cour de Berlin. C'est ainsi qu'un d'Hallard était devenu conseiller intime de guerre, major général d'infanterie et, commandant des forteresses sur la Peene, défendait, en 1676, Wolgast contre les Suédois et prenait part, en 1678, à la conquête de l'île de Rügen. L'Électeur avait pu apprécier la valeur militaire des officiers fran-

çais; il était décidé à l'utiliser. Au moment de la révocation, environ 600 officiers de France entrèrent dans son armée.

Les anciens régiments furent grossis de compagnies nouvelles, de nouveaux régiments furent levés, cadres nouveaux créés pour ces officiers, à qui on réservait un accueil plein de courtoisie, qui obtenaient, dans les armées de l'Électeur, un grade supérieur à celui qu'ils avaient dans les armées de Louis XIV. On les réunissait dans les mêmes régiments commandés par des colonels français ou par des colonels allemands qui parlaient leur langue. Les officiers arrivés à l'âge de la retraite ne furent pas abandonnés; ils reçurent des pensions que l'on fit supérieures à celles qu'ils auraient reçues s'ils étaient restés en France. Ainsi s'accroissait le corps des officiers de l'armée électorale. Schomberg faillit s'y attacher, mais il quitta la cour de Berlin pour joindre le prince d'Orange, non sans laisser d'ailleurs une trace de son passage; il avait organisé deux compagnies de gentilshommes; ce corps d'élite prit le nom de *grands mousquetaires*: l'Électeur Frédéric-Guillaume commandait la première compagnie, le maréchal de Schomberg était colonel de la deuxième.

Tous les réfugiés français ne prirent pas exclusivement des emplois militaires; Frédéric-Guillaume réserva à quelques-uns d'entre eux des charges à la cour ou des emplois dans la diplomatie. On trouvait dans le corps diplomatique brandebourgeois un Olivier de Marconnay, seigneur de Blanzai, qui était Poitevin, un Jacques de Maxuel né à Pont-Audemer, un Louis de Montagnac, ancien conseiller du roi au présidial de Béziers, un Henri de Mirmand qui avait été magistrat à Nîmes, un Éléazar de la Primaudaye, fils d'un gouverneur de Tours.

Les Français n'apportèrent pas seulement de la bravoure dans les armées, de la sagesse et de l'habileté dans la diplomatie et les charges civiles; grâce à leur présence la cour devint un centre littéraire; gens de religion, de lettres ou de sciences étaient également attirés à Berlin par Frédéric et par ses ministres Schwerin, Meinders et Dohna. Les églises françaises de Berlin et de Magdebourg furent créées et illustrées par des pasteurs tels qu'Abbadie, auteur d'un *Traité de la vérité de la religion chrétienne*, d'un panégyrique, universellement lu, de l'Électeur, d'un *Traité de la divinité de Jésus-Christ*. Un Français de Béziers, Jean-Baptiste de Rocoules, devenait historiographe des Hohenzollern; un Normand, Isaac de Larrey, publiait les *Annales de la Grande-Bretagne*; un docteur de la faculté de médecine de Montpellier, Jacques de Gaultier, devint le médecin de l'Électeur, et le *collège supérieur de Médecine* fut créé en 1685 grâce au concours des savants français. En même temps, des artistes formés à l'école des artistes français, sculpteurs, architectes et peintres, essayaient de réparer dans les villes les ruines faites par la guerre de Trente Ans.

L'arrivée des réfugiés protestants français eut donc les conséquences les plus heureuses pour la fortune des États soumis aux princes Hohenzollern; c'est cette famille princière, c'est le Brandebourg, qui ont le plus profité des fautes des Bourbons; alors qu'en France la vie économique, si brillante à l'époque de Colbert, s'éteignait presque, au départ des réformés, dans les États de l'Électeur, la médiocre capitale prenait un air de grande ville, les champs en friches, de nouveau cultivés, se couvraient de récoltes, et les premières manufactures actives apparaissaient dans les villes, comme s'ouvraient alors les plus importants marchés commerciaux.

Berlin, qui n'était qu'une pauvre bourgade de six mille âmes à la fin de la guerre de Trente Ans, devint alors une ville de près de trente mille habitants, où l'on commença à connaître le bien-être et le luxe. Les boulangers apprirent à cuire un pain fait de froment et non plus de seigle comme ils le faisaient auparavant; un protestant de Metz ouvrit un hôtel, comme il y en avait à Paris, la cuisine devint savante; des pâtissiers et des rôtisseurs français ouvrirent boutique, on se mit à soigner la fabrication de la bière. En même temps on commençait à voir se répandre les modes et les habits à la française, et c'était comme un reflet de la vie élégante de Paris, dans la capitale de l'Électeur. Berlin voyait se développer les industries de luxe; orfèvres, bijoutiers, lapidaires accouraient, venant de France, et, dans la ville, on substituait la confection des souples gants de peau à celle des grossiers gants de cuir. La ville, trop étroite dans son ancienne enceinte, s'étendit; au commencement du règne de Frédéric-Guillaume il n'y avait que deux quartiers dans la capitale, ceux de Berlin et de Vieux-Cologne; on en construisit deux nouveaux, le Werder et le Nouveau-Cologne, et les premières constructions du faubourg de Dorotheestadt apparurent. C'est dans ce quartier et dans celui de Friederichstadt que les émigrants s'établirent de préférence; là, aujourd'hui encore, on retrouve la *rue Française*; c'est auprès de l'*allée des Tilleuls* que les familles nobles établirent leurs demeures. D'ailleurs la création de ce faubourg de Dorotheestadt était l'œuvre de l'Électrice elle-même, qui avait reçu les réfugiés dans ses propres domaines et leur avait fait construire une église où l'on célébra le service divin à partir du 29 janvier 1688. L'Électrice

Dorothée avait aussi abandonné aux réfugiés quelques bâtisses qu'elle possédait dans les environs de Monbijou et où l'on avait fait un hôpital pour les réfugiés, soignés par des médecins dont l'Électeur payait le traitement. Ainsi une colonie française se formait dans l'ancienne ville, qui s'étendait, devenait élégante et spacieuse, et s'ornait de demeures somptueuses et commodes.

Aux alentours de la capitale, et d'ailleurs aussi dans toutes les provinces du Grand Électeur, l'arrivée des Français faisait naître la richesse, l'activité, entraînait la transformation du pays. Le Grand Électeur faisait mille efforts pour rendre ses États hospitaliers, donnant aux ouvriers pauvres des meubles et quelque argent pour vivre, parfois même un logement gratuitement offert, accordant des privilèges aux manufacturiers. Les agriculteurs reçurent le même accueil favorable que les artisans; on leur abandonna ces vastes terres en friche, qui s'étendaient, immenses, dans le Brandebourg, ces villages ruinés et brûlés pendant la guerre de Trente Ans, les anciennes terres ecclésiastiques des domaines sécularisés. La répartition des terrains fut faite sous la présidence de commissaires; les nouveaux venus, moyennant une redevance annuelle, étaient exemptés de corvées; ils recevaient des matériaux pour construire leurs demeures, et quelques écus pour acheter des instruments de labour. Dans sa prévoyance, le Grand Électeur faisait ces dons non à tel ou tel réfugié dont l'humeur pouvait être changeante, mais à la colonie tout entière.

Ce fut alors une nouvelle vie agricole et industrielle dans tout le pays. Les campagnes peuplées par les réfugiés changeaient rapidement d'aspect; autour des villes, jusque-là isolés au milieu d'une campagne misérable, affluèrent les jardiniers et les maraîchers de France. Dans le Brandebourg, les principales colonies étaient formées de Dauphinois, de Champenois, de Sedanais, de Picards, de Messins, de Flamands qui introduisirent la culture du tabac, de la vigne française, greffèrent les mauvais arbres fruitiers, firent pousser le citronnier et l'oranger en serres chaudes, et transformèrent les déserts qui entouraient Berlin en jardins et en vergers.

Les protestants, qui avaient fait en France l'apprentissage de la vie industrielle et commerciale, apportèrent une grande activité en Allemagne; des villes ruinées et désertes se relevèrent et se peuplèrent. Ce ne fut pas seulement Berlin qui se transforma; Magdebourg, Kœnigsberg, Stettin, Halle, Francfort-sur-l'Oder, Prentzlau, devinrent de grands centres d'industrie et d'importants marchés. Magdebourg, ruinée depuis 1631, recevait les manufacturiers et les industries du Languedoc, on y fabriquait les draps, la serge, les droguets, les chapeaux de laine et de castor, les bas faits à la mécanique. Halle manufacturait les moquettes et les points de Hongrie, Francfort-sur-l'Oder, où s'étaient établis des Normands de Rouen, tissait la laine et la teignait, suivant les procédés des Gobelins. L'industrie textile prenait en Prusse une si grande importance que, pour la protéger contre la concurrence étrangère, Frédéric-Guillaume, par une ordonnance du 30 mars 1687, interdisait l'importation des étoffes étrangères. Les foires de Leipsick, de Naumbourg, de Brunswick et de Francfort-sur-le-Main servaient de débouchés à toutes ces marchandises.

L'industrie de la laine fut peut-être le don le plus précieux que les Languedociens, les Normands, les Sedanais et les Champenois firent à leurs nouveaux compatriotes, ce ne fut pas l'unique. Les Français importèrent ou développèrent des industries qui jusque-là n'avaient été que médiocres. Désormais il y eut dans le Brandebourg des verreries et des manufactures de glaces, des fabriques de tapis et de tapisseries destinés aux demeures princières, des manufactures de papier, des tanneries, des mégisseries; la fabrication des armes se développa et se perfectionna à Potsdam et à Spandau, et l'art de fondre les cloches et les caractères d'imprimerie fut importé en Prusse.

Le commerce devint plus actif; la batellerie de l'Elbe et de l'Oder se multipliait; les routes étaient partout sillonnées de voitures. On introduisait les vins de France, tirés des provinces vinicoles les plus renommées. Berlin connut les *modes* de Paris. La quincaillerie des réfugiés faisait une sérieuse concurrence à celle de Birmingham, et le commerce de la librairie s'organisait grâce à Robert Roger, de Rouen.

On ne saurait estimer tout ce que le sol gagna à l'exploitation par les Français, mais ce que l'on voit plus nettement c'est que l'industrie et le commerce, qui étaient morts, se ranimèrent. Comment s'en étonner? L'expérience de la pratique industrielle faite en France à l'époque de Colbert profitait au Brandebourg. Et l'on ne doit pas oublier en outre l'influence des savants, des pasteurs, des artistes français sur l'État qui leur donnait l'hospitalité. Peu de temps après qu'il eut installé les réfugiés français dans ses provinces, le Grand Électeur fut frappé par la mort, à Potsdam, le 29 avril 1868. Son corps fut exposé, suivant l'usage, sur un lit de parade, dans la chapelle du château que, depuis leur arrivée, des calvinistes français avaient occupée pour célébrer leur culte.

A son lit de mort, le Grand Électeur avait recommandé à son successeur la colonie française. C'était d'une politique habile et chrétienne. Les réfugiés ne songèrent qu'aux secours qu'ils avaient reçus : ils ne pensèrent point aux richesses qu'ils introduisaient avec eux. La mort de l'Électeur fut pleurée de leurs larmes; pour lui ils firent des prières. Le pasteur français Gaultier prononça l'oraison funèbre du prince : « Il avait encore, dit-il, une autre famille, une famille d'adoption, qui lui avait été acquise par son amour et sa bienfaisance et qui ne lui était pas moins chère que celle dont la nature l'avait fait le père. C'était la foule des réfugiés, qu'il avait sauvés du bouleversement de l'Église de France et qu'il avait rassemblés dans ses États comme dans un port sûr, après la chute de cette malheureuse Église. Sa sollicitude s'étendait aussi sur cette nouvelle famille. »

Les réfugiés français ont conservé jusqu'à maintenant un attachement indissoluble à l'État et à la famille du Grand Électeur.

LE GRAND ÉLECTEUR REÇOIT LES ÉMIGRÉS FRANÇAIS. — *Composition et dessin de Mucha*

FRÉDÉRIC-GUILLAUME IER

DANS SON COLLÈGE DE TABAC

Le deuxième roi de Prusse, Frédéric-Guillaume Ier, rompit avec les habitudes de luxe établies par son père, qui avait voulu tenir une cour brillante pour donner du lustre à sa très fraîche royauté. Frédéric-Guillaume était un roi dévot, ami de l'épargne, désireux de faire une belle armée, et comme il était aussi vertueux, il ne voyait pas à quoi pourrait lui servir une cour qui coûte cher à entretenir, qui cause des scandales et détourne le souverain de ses devoirs de chrétien et de chef d'État.

La vie que menait Frédéric-Guillaume fut une vie simple et modeste, mais ce ne fut pas la vie de famille; il restait rarement en tête-à-tête avec la reine, sa femme, ou avec ses enfants. Les affaires de l'État l'absorbaient; chaque jour il s'enfermait quatre ou cinq heures dans son cabinet et on lui lisait les questions des ministres, les rapports; il écrivait les réponses lui-même ou les dessinait : s'il voulait faire pendre quelqu'un, en marge du rapport il dessinait une potence. Il voyageait souvent en simple équipage, avec quelques chaises de poste rapides et bien attelées; il descendait à l'auberge et réglait sur place les affaires de ses sujets.

Frédéric-Guillaume n'a cependant pas connu uniquement le labeur épuisant du pouvoir; il a eu dans sa vie des moments de plaisir; il s'est amusé suivant sa nature grossière, grossièrement. Il a demandé à la table, à la boisson, au tabac la récompense de son travail. Il a fait toute sa vie des excès de nourriture, d'alcool et de tabac qui ont ruiné sa santé, causé ses colères, exaspéré ses douleurs; il a souvent commis des actes de démence, plus souvent encore des actes de violence.

Le roi mangeait beaucoup, mais sa nourriture était simple; en voyage, le

plus souvent, ce qu'il demande à l'auberge, c'est une poule qui a cuit dans la soupe, de la viande salée, des choux, du veau rôti, du beurre et du fromage. Même à Berlin, chez lui, il ne tenait pas à la cuisine savante : on lui servait de l'oie et du porc, qu'il aimait, sous toutes les formes. Par économie il négligeait de faire figurer sur sa table les denrées de luxe, les friandises et les primeurs, mais il était gourmand, et il aimait bien à faire un bon dîner.

Les ambassadeurs étrangers accrédités à sa cour ont trouvé dans la gourmandise du roi un auxiliaire pour leur diplomatie. Si Frédéric-Guillaume aimait le ministre autrichien Seckendorf, son fidèle compagnon de tabagie, il se laissait influencer aussi par les truffes à l'huile du Français La Chétardie. Le roi aimait les huîtres, il les aimait nombreuses et en mangeait beaucoup, quand il dînait en ville, jusqu'à l'indigestion. De temps en temps il allait dîner à l'auberge fameuse « Au roi de Portugal ». A force de faire de larges repas copieux, il était devenu très gros.

Le roi Frédéric-Guillaume a, très souvent bien dîné, en visites; il a toujours soigné sa cave, car il buvait beaucoup, il était fin connaisseur, savait les crus et les années; d'ailleurs peu éclectique; il lui fallait des vins pleins de feu, le vin des raisins qui mûrissent en Hongrie et sur les bords du Rhin. Quand le roi faisait verser à boire, ses convives quittaient la table étourdis. Frédéric-Guillaume aimait voir alors qu'on fût très gai.

En temps ordinaire quand il n'y avait ni fêtes, ni festins, ni voyages, le roi restait deux heures à table, au repas principal, puis le soir à la nuit le roi tenait le *collège de Tabac*. C'est là que quotidiennement le roi s'amusait au milieu de ses généraux et de ses conseillers, de ses bouffons, de ses invités, des familiers et des ambassadeurs étrangers. C'est là que le roi fumait, buvait, raillait et plaisantait; c'est là qu'il jouissait de faire fumer, boire et rire son entourage, c'est là qu'a eu lieu le martyre de quelques souffre-douleurs victimes de farces grossières et de plaisanteries de corps de garde.

La salle des séances était dépourvue de luxe et de confort. C'était une grande pièce, aux murailles nues, éclairée par quelques lampes, chauffée par un feu de tourbe qui brûlait dans des vases de cuivre. On s'asseyait sur des chaises en bois, autour d'une table de bois; chaque habitué avait sa place, le roi aimait l'ordre; à la place de chacun se trouvait un broc de bière et une pipe en terre dans un étui en bois. On puisait un tabac grossier, sans parfum, ni grand goût, dans des corbeilles placées sur la table. Le roi fumait sans relâche; on le vit une fois fumer trente pipes à la suite, et l'on buvait alors

la bière sans discontinuer. Les courtisans fumaient aussi; faire sa cour c'était bien boire et brûler beaucoup de tabac; ceux que le tabac incommodait faisaient semblant et tenaient aux dents une pipe vide.

On mangeait aussi au collège de Tabac. Le roi faisait servir des viandes froides, du veau et du jambon, avec du pain, du fromage et du beurre. Dans les grandes circonstances le roi faisait monter de sa cave quelques vieilles bouteilles de vin de Hongrie, il faisait servir un plat de luxe, salade et poisson; il préparait l'une, découpait l'autre.

Les distractions n'étaient pas d'un genre très relevé. Le roi, qui possédait des oursons et des singes, les exhibait à ses hôtes qu'ils amusaient ou persécutaient, suivant l'humeur du roi. Une fois, le maître de chapelle inventa d'amener devant Frédéric-Guillaume un sextuor de cochons musiciens; le roi faillit mourir de rire, tant il trouvait drôle cette exhibition.

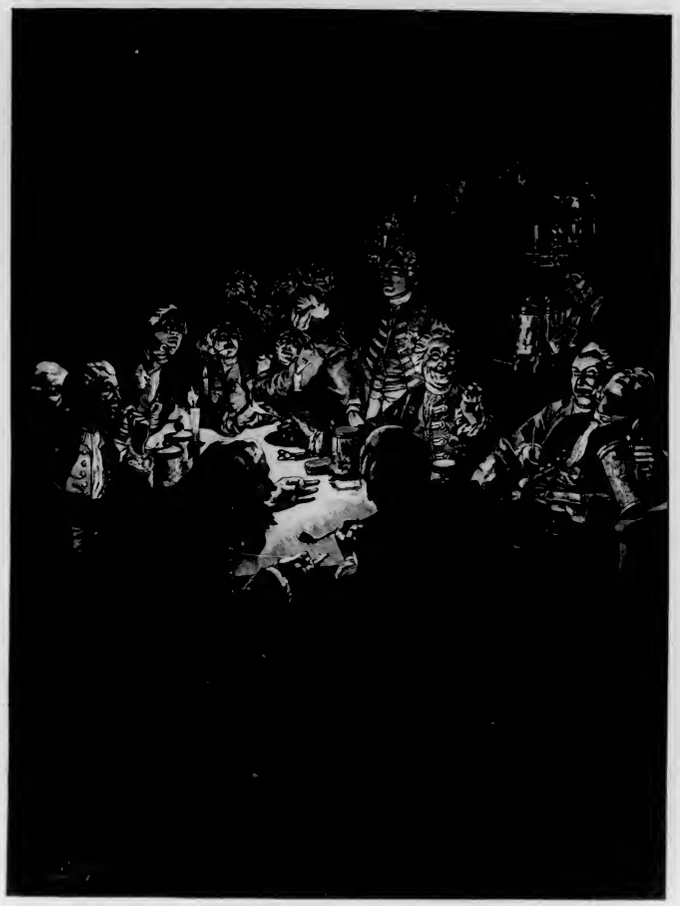
Le roi, qui n'aimait pas la science, a fait du collège de Tabac le calvaire de plusieurs savants. Frédéric-Guillaume utilisait pour ses affaires les connaissances très étendues d'un certain Gundbling. Il avait manifesté au savant sa bienveillance en lui ouvrant sa cave; il jouissait de voir l'homme de science pris de vin, car Gundbling usait de la permission qui lui était donnée. Le roi le traînait alors à la tabagie, il en faisait la victime des plus sales plaisanteries; pour plaire au roi on bafouait le savant ivre. Le roi le fit fou de cour, il le créa baron, composa son écusson et lui donna des armoiries ridicules; puis, l'ayant déshonoré et avili dans les longues séances du collège, il le fit successeur de Leibniz, comme président de la Société des sciences. D'autres après Gundbling ont subi pareils traitements, ont été bafoués, raillés : le docteur Bartholdi, que Frédéric-Guillaume se plaisait à appeler Monsieur des Pandectes, parce qu'il était juriste, et l'astronome Graben Zum Stein, décoré du surnom de monsieur Astralicus. A d'autres, le roi a montré sa bienveillance en les appelant au Collège et en les honorant de son intimité; c'est ainsi que le maître d'école de Wüsterhausen était convié à venir fumer sa pipe auprès du roi quand la cour tenait là sa résidence, parce que Frédéric-Guillaume n'avait jamais pu faire crier aux élèves du magister : « Notre maître est un âne! » et que le respect de ces enfants l'avait beaucoup impressionné.

C'est ainsi que Frédéric-Guillaume passait ses loisirs, riant, raillant, s'amusant à des bouffonneries, ou bien, quand des préoccupations politiques l'obsédaient, racontant ses projets et ses plans, remuant toujours les mêmes idées peu nombreuses qui réapparaissaient implacablement, en une litanie.

Ses généraux lui parlaient soldats, guerre, tactique et stratégie; Frédéric-Guillaume racontait ses campagnes.

Cette existence était peu faite pour élever l'esprit. Mais chez le roi de Prusse, elle ruinait la santé. Il devint si gros que sa taille atteignit quatre aunes, il but et fuma tant, que son esprit en était parfois troublé. Alors, il commettait des actes de folie; ce roi vertueux et chrétien courait de nuit les rues, criait, faisait crier sa suite et réveillait la ville. Il devint violent plus encore qu'il ne l'était; il distribuait les coups à ses sujets avec libéralité, il menaçait même de battre ses ministres, il faisait des scènes terribles à sa femme, puis pleurait et lui demandait pardon; il battait ses enfants, frappait son fils Frédéric, le prince royal. Il menaçait les médecins de la prison, s'ils ne le débarrassaient pas de ses boutons, et donnait des coups à celui qui ne guérissait pas suffisamment vite une de ses filles. Une fois il a obligé ses convives à manger cru un poisson qu'on venait d'écailler tout vif sous leurs yeux!

Les étrangers n'étaient pas à l'abri de ses coups de tête; un jour qu'il recevait l'envoyé de Hollande, il feignit, au milieu de l'audience, un besoin urgent et sortit; l'envoyé attendit longtemps le retour du roi qui était parti pour Spandau, à cheval. Seckendorf, le compagnon assidu du collège de Tabac, trouve la vie insupportable à Berlin : cette cour est privée de distraction, et les caprices du roi sont dangereux. Seckendorf demande à partir. La Chétardie déclare que s'il devait rester à Berlin, il aimerait mieux se faire « chartreux ». Tout le monde voulait fuir, rien n'attirait; les querelles dans la famille royale et les excentricités du roi n'étaient point des agréments suffisants. Et l'on ne soupçonnait pas que le maniaque du collège de Tabac, avec son économie, ses idées médiocres, mais nettes, et desquelles il ne démordait pas, créait une grande force, en constituant un trésor et une armée.



FRÉDÉRIC-GUILLAUME Ier DANS SON COLLÈGE DE TABAC. — *Composition et dessin de Mucha.*

EXÉCUTION DE KATTE

Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier et son fils, le prince royal Frédéric, vivaient en mauvaise intelligence. Dès l'âge de douze ans les goûts et la façon de vivre du prince étaient si opposés à ceux du roi que le père et le fils se haïssaient. Frédéric-Guillaume imposait à son fils de terribles exercices physiques, et l'enfant brisé par les fatigues allait le dos voûté déjà, comme un vieillard. Frédéric aimait l'opulence, la « magnificence », et un jour que son père l'avait surpris mangeant avec une fourchette d'argent à trois dents, il lui avait donné des coups. La brouille était publique. Les instants de réconciliation étaient courts. Frédéric, pour s'attirer la bienveillance paternelle, avait feint un soir l'ivresse; il voulait laisser croire au roi qu'il prenait goût à sa vie grossière de tabagie et de buverie.

Frédéric-Guillaume n'était pas dupe de ces feintes. Il écrivait de son fils : « Il a une tête volontaire et méchante; il n'aime pas son père : un fils « qui aime son père fait la volonté de ce père, non seulement en sa pré- « sence, mais même quand il n'est pas là pour tout voir. Il sait bien que « je ne puis souffrir un gars efféminé, qui n'a pas une seule inclination virile, « qui ne sait pas monter à cheval, ni tirer, qui par-dessus le marché est « malpropre sur son corps, ne se fait pas couper les cheveux et se fait friser « comme un fou. Avec cela, grand seigneur, fiérot, ne parlant à personne « qu'à tel ou à tel, point affable, ni populaire. »

Frédéric, le prince royal, n'aimait pas les officiers; il leur jouait les mauvais tours que son père jouait aux hommes de science. Il recherchait la compagnie des hommes instruits; il n'était pas dévot, il se moquait d'un pasteur qui croyait aux revenants. Le roi jetait au feu les habits somptueux

de son fils, il chassait ses amis; il apprit que le prince royal avait fait des dettes pour s'acheter des livres, de la musique, pour s'amuser. Il continuait à le battre, bien que l'enfant fût devenu un jeune homme. Sa violence passait toutes les bornes : « Un jour, comme le prince entrait dans sa chambre, « il le battit à coups de canne, le prit à la gorge et aux cheveux, le jeta « par terre et l'obligea à lui baiser les pieds et à lui demander pardon. »

Le prince royal avait cru un instant échapper à la tyrannie paternelle par le mariage, mais son père avait fait échouer le mariage. Alors, vers l'année 1728, le prince royal fit le projet de fuir et de se réfugier en France ou en Angleterre.

La fuite était d'ailleurs malaisée, il était épié; ses ressources étaient médiocres; un jour cependant il confia son projet au lieutenant von Spaen, qu'il chargea de commander une voiture à Leipzig. Mais il ne partit pas. A quelque temps de là il reprit espoir, car il avait trouvé un compagnon et un confident suivant son cœur, le lieutenant Katte.

Le lieutenant Katte était le fils d'un général et le petit-fils d'un feld-maréchal de l'armée prussienne. Le prince royal retrouvait en lui ses propres goûts et lui accorda son affection, car Katte était irréligieux, ami des idées nouvelles, élégant et instruit, il savait dessiner et peindre, jouer de la flûte; il consacrait à la lecture de longues heures; il avait une certaine culture scientifique, connaissant les mathématiques et la mécanique. Katte lui aussi aimait le prince royal dont l'amitié favorisait son ambition.

Un jour Frédéric annonça à Katte qu'il ne pouvait plus supporter les mauvais traitements du roi et qu'il voulait s'enfuir; Katte, malgré son désir de complaire au prince, s'opposa à ce projet, il en voyait les dangers, les signalait à son ami; mais Frédéric insistait. On était alors au camp de Mühlberg; Katte trouva une carte de la route entre Leipzig et Francfort-sur-le-Main; il préparait l'évasion, proposant au prince de lui trouver des chevaux, un habit de postillon. A son tour Frédéric était hésitant, anxieux; son gouverneur, le colonel Rochow, qui le surveillait, avait surpris ses desseins; il fallait ajourner le départ. La Cour rentra à Berlin et le prince ne parlait plus de partir.

Frédéric était en effet en négociations avec Guy Dickens, l'envoyé d'Angleterre, qui lui offrait de payer ses dettes, s'il promettait de ne pas s'évader. Frédéric fit appeler Dickens par le fidèle Katte, demanda durant une entrevue nocturne quinze mille thalers, alors qu'il ne devait que sept

mille, promit de rester tranquille, et s'assura ainsi quelques ressources pour l'avenir.

Quelques semaines plus tard le roi alla à Potsdam, il y amena Frédéric. Le père et le fils entrèrent en conflit, le prince royal fut de nouveau malmené, battu; il fit appeler Katte : il lui donna rendez-vous de nuit dans le parc du château. Katte, sans permission, quitta son régiment, courut à Potsdam. Là Frédéric lui confia sa fortune, trois mille thalers, ses bijoux, les insignes de l'ordre de l'Aigle blanc de Pologne, dont on devait vendre les diamants. La fuite fut décidée.

Une fois encore Frédéric ne put partir, ses menées étaient découvertes, on ne le laissait jamais seul. De plus le prince fit une imprudence; il annonça ses projets à un jeune page, le page eut peur, avoua tout au roi. Le prince royal fut contrarié par son père dans ses tournées dans les provinces.

Quand on arriva à Darmstadt le roi dit à son fils : « Cela m'étonne de vous voir ici, je vous croyais à Paris déjà. » Frédéric répliqua avec sang-froid : « Si j'avais voulu je serais certainement en France ». Une lettre de Katte tomba en ce moment entre les mains du roi. Frédéric-Guillaume fit arrêter son fils, il le livra à la justice; des sentinelles le gardaient baïonnettes au canon.

Le 16 août au matin, le lieutenant Katte, seul complice connu de la tentative d'évasion, fut arrêté à Berlin sur l'ordre du roi. Interrogé par Frédéric-Guillaume lui-même, il avoua à son tour, insinuant pour sa défense qu'il avait l'argent et que sans l'argent le prince royal n'aurait pu partir. Cependant il ajoutait : « Si le prince était parti je l'aurais suivi; mais j'ai toujours cru qu'il ne partirait pas. » Katte accordait qu'il aurait déserté; déserteur aussi était, aux yeux du roi, le prince Frédéric, colonel d'un régiment prussien, qui avait voulu fuir en France. L'un et l'autre furent livrés au Conseil de guerre qui se réunit à Leipzig en décembre 1729.

Le Conseil de guerre ne crut pas devoir condamner à mort le lieutenant Katte : il le condamna à la prison perpétuelle dans une forteresse; le prince royal était remis à la très haute grâce de Sa Majesté.

Le roi de Prusse n'était pas satisfait; cet arrêt du Conseil de guerre lui paraissait trop modéré; il ordonna au Conseil de se réunir une deuxième fois, puis, la première sentence étant confirmée, le roi jugea à son tour et déclara : « En ce qui concerne le lieutenant Katte et son crime..., Sa Majesté « veut donc, de par le droit, que Katte, quoiqu'il ait mérité, conformément

« aux lois, à cause du crime commis de lèse-majesté, d'être tenaillé avec des « pinces ardentes et pendu, soit porté de vie à trépas, en considération de « sa famille, par l'épée. En annonçant la sentence à Katte, le Conseil lui « dira que cela fait de la peine à Sa Majesté, mais qu'il vaut mieux qu'il « meure et que la justice ne s'en aille pas du monde. » Quand le Conseil lui lut cette sentence, Katte déclara : « Je me résigne à la volonté de la Provi- « dence et du roi. Je n'ai commis aucune mauvaise action, et, si je meurs, c'est pour une bonne cause ». Il désespérait de sauver sa vie; à son père, qui intercédait auprès du roi, Frédéric-Guillaume répondait : « Ton fils est une canaille; le mien aussi, nous n'y pouvons rien, ni l'un ni l'autre ». Katte cependant écrivit une supplique touchante, qu'il priait son grand-père, le feld-maréchal, vieux serviteur de la monarchie, de faire parvenir à Frédéric-Guillaume : « L'erreur de ma jeunesse, ma faiblesse, mon étour- « derie, mon esprit qui ne songeait pas à mal, mon cœur rempli d'amour et « de pitié, la vaine illusion de ma jeunesse qui ne cachait pas de mauvais « desseins, demandent, en toute humilité, grâce, miséricorde, compassion, « pitié, clémence.... Saül n'a pas tant désobéi, David n'a pas eu tant soif de « mal, qu'ils ont eu ensuite de sincérité dans leur confession.... On épargne « même un arbre desséché, quand il reste l'espoir de le voir reprendre. « Pourquoi mon arbre, qui montre déjà de nouveaux bourgeons de nouvelle « soumission et de fidélité, ne trouverait-il pas grâce devant Votre Majesté? « Pourquoi doit-il tomber encore dans sa fleur? » Le roi, inflexible, répondit au vieux grand-père suppliant : « Cet homme aurait bien mérité d'être « déchiré par les tenailles rougies. Cependant, en considération de M. le feld- « maréchal et de M. le lieutenant général Katte, j'ai adouci la peine, en « ordonnant que, pour l'exemple et l'avertissement des autres, il ait la tête « coupée. Je suis votre bien affectionné roi. »

Il ne restait plus qu'à exécuter la sentence : le roi préparait l'exécution; il voulait à la fois frapper le coupable, et, du spectacle du supplice, faire le châtiment de son fils. Il ordonna de transférer le lieutenant Katte à Küstrin pour être exécuté sous les fenêtres du prince royal prisonnier : « S'il ne se trouve pas là une place suffisante vous en chercherez une autre, de façon, que le prince puisse bien voir. »

Le 3 novembre le condamné fut dirigé sur Küstrin; le voyage fut long, on allait par petites étapes, comme pour rendre plus douloureuse cette marche vers le supplice. Tout le long du trajet Katte eut pour compagnon de route

l'aumônier Müller, du régiment des gendarmes, le commandant Schack et un sous-officier. Le pasteur chantait de pieux cantiques. Katte s'exaltait; sa piété tout à coup devenait ardente; fasciné par la mort, il ne craignait plus de mourir, il se disait prêt et sa foi le soutenait. Quand on fit halte pour coucher, il écrivit à son père, but et mangea, s'entretint pieusement avec l'aumônier, puis s'endormit profondément.

On arriva à Küstrin le surlendemain seulement, après-midi; Katte était toujours fort calme; comme le soleil se mit à luire après de longues pluies continues, il s'écria : « Voilà un bon signe, ici commence à luire pour moi le soleil de la grâce. » Une fois arrivé, Katte fut interné dans la forteresse, tout près du prince royal qui ignorait la sentence royale, le transfert du condamné, sa fin prochaine.

L'exécution était fixée au lendemain matin, pour sept heures. En arrivant le commandant Schack apprit la nouvelle : le malheureux officier, qui par deux fois avait tenté de se soustraire au triste devoir d'assister à l'exécution, fut vivement frappé : il courut au lieutenant : « Votre fin, lui dit-il, est plus proche peut-être que vous ne le croyez. » « Quand? » demanda simplement Katte. Schack dit l'heure : « Tant mieux, plus vite ce sera, plus je serai content », reprit le condamné.

La nuit se passa en chants et en prières; l'aumônier Müller avait fait appeler l'aumônier de la garnison de Küstrin; quelques officiers, Sckack lui-même s'étaient joints à eux. Sur les instances du pasteur Müller à une heure le lieutenant se coucha, il dormit jusqu'à trois heures. Il reçut la communion, dit ses volontés dernières et attendit l'heure de l'exécution.

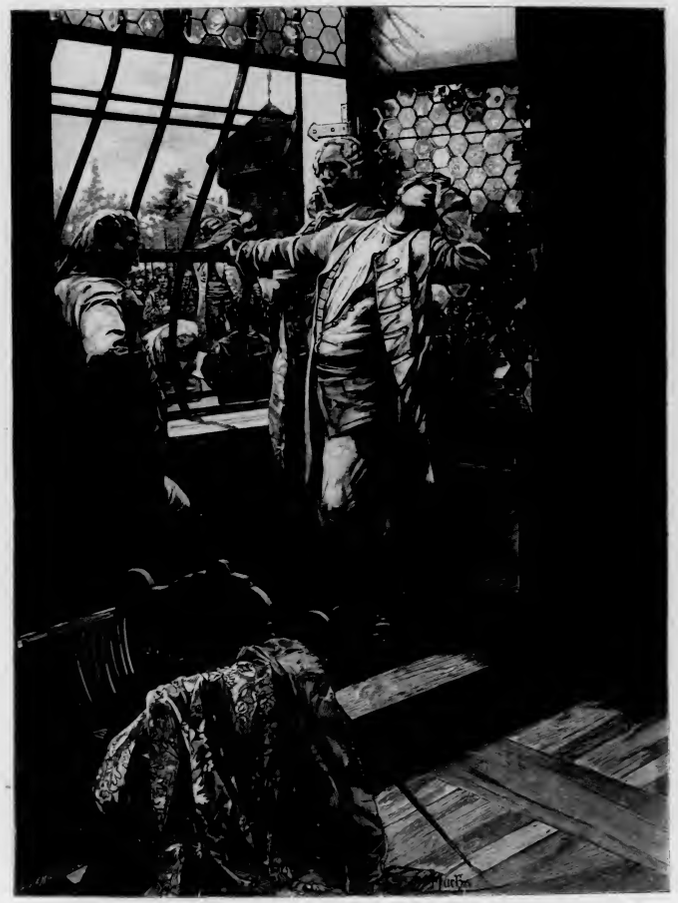
Ainsi se préparait la vengeance du roi Frédéric-Guillaume; dans la même nuit sur ses ordres commençait pour son fils le prince royal la torture qu'il avait imaginée. Vers trois heures un colonel et un capitaine entrèrent dans la chambre du jeune prince, ils l'éveillèrent et lui dirent la condamnation de Katte, son arrivée à Küstrin, sa prochaine exécution. Frédéric ignorait tout; le coup brutal le blessa à vif; durant deux heures il pleura et se tordit les mains. Il fit demander pardon à Katte, il voulait renoncer à la couronne, rester perpétuellement en prison, pour sauver son ami; négocier avec son père, obtenir un sursis à l'exécution. C'était un rêve d'enfant. La ferme volonté du roi était inébranlable, ses officiers le savaient, on le fit dire au prince royal.

A l'heure de l'exécution, deux officiers, par ordre du roi, entraînèrent

Frédéric à la fenêtre de sa chambre : le prince royal vit arriver Katte placé entre deux prêtres en prières, escorté de gendarmes. Il avait une allure grave et calme, il portait son chapeau sous le bras. Le lieutenant leva les yeux et aperçut le prince qui lui envoyait un baiser et qui lui criait : « Mon cher Katte, je vous demande mille pardons! » Katte s'inclina, puis il dit que le prince n'avait pas sujet de demander pardon. Il continua son chemin : les hommes de la garnison étaient rangés autour du lieu du supplice, on lut la sentence d'exécution qu'il écouta avec un ferme courage. Alors il fit ses adieux et le prêtre le bénit. Puis, calme toujours, il fit sa dernière toilette; il se débarrassa de sa perruque, il coiffa un bonnet, enleva son habit et ouvrit largement le col de sa chemise. A genoux sur le tas de sable on voulait lui bander les yeux, il refusa, clama les premiers mots d'une prière « Seigneur Jésus! » L'épée du bourreau s'abattit.

Frédéric avait vu la scène : il ne put supporter l'émotion et s'évanouit.

Le corps du supplicié était resté sur la place : on l'avait couvert d'un drap funèbre. Quand Frédéric revint à lui, il retourna à la fenêtre, fasciné par ce lugubre spectacle. A deux heures, il vit venir des bourgeois de la ville, qui ensevelirent le cadavre dans un cercueil et qui l'emportèrent au cimetière, et son œil ne put se détacher de ce triste convoi.



Exécution de Katte. — *Composition et dessin de Mucha.*

MARIE-THÉRÈSE A PRESBOURG

Marie-Thérèse avait promis aux Hongrois de se rendre à Presbourg, où la Diète avait ouvert ses séances le 18 mai 1741. Presbourg était alors la capitale politique de la Hongrie, la ville où s'assemblait la Diète du royaume et où se célébrait la cérémonie du couronnement. La reine de Bohême et de Hongrie était menacée dans la possession de ses domaines héréditaires d'Autriche par la coalition de l'Électeur de Bavière, des rois de Prusse, de France, d'Espagne, qui prétendaient partager ses dépouilles. Elle désirait obtenir le concours des Hongrois dans sa lutte contre tant d'ennemis.

Elle voulait aussi faire associer son époux, François de Lorraine, à la couronne de saint Étienne en le faisant reconnaître roi de Hongrie; mais la majorité de la Diète était hostile à cette prétention.

Le 19 juin 1741 la reine partit de Vienne, avec l'intention de faire son entrée solennelle à Presbourg le lendemain. Une flottille de barques devait la transporter sur le Danube en territoire hongrois, avec son mari François de Lorraine, leur fille l'archiduchesse Marianne et les gens de sa cour. Marie-Thérèse, pour flatter l'amour-propre national des Hongrois, avait fait orner ses bateaux de drapeaux aux couleurs de la Hongrie, et d'écussons aux armes du royaume de saint Étienne. Les matelots de l'équipage portaient des uniformes aux couleurs nationales de Hongrie : rouge, vert et blanc.

La cour coucha le soir au château du comte d'Apensberg, à Pétronell. Le lendemain la reine déjeuna au château de Wolfsthal, proche de la frontière hongroise; elle y reçut une délégation de la Diète, qui, l'archevêque de Kalocsa en tête, vint lui souhaiter la bienvenue.

A quatre heures de l'après-midi, des salves d'artillerie annoncèrent le

départ pour Presbourg. A la frontière de la Hongrie on avait dressé une tente magnifique pour recevoir la reine. Les évêques dans des carrosses de cérémonie les magnats et leur suite à cheval, s'étaient rendus au-devant de Marie-Thérèse. A cinq heures du soir elle arriva. Le primat lui adressa un discours, elle lui répondit en latin, puis ce fut le tour de l'archiduc-époux : le primat lui souhaita aussi la bienvenue.

La reine fit enfin son entrée solennelle à Presbourg dans une voiture découverte, dont la forme était celle d'un char triomphal; François de Lorraine était à ses côtés. Marie-Thérèse était vêtue, suivant la mode hongroise, d'une robe d'étoffe blanche, tissu précieux brodé d'ornements dorés et de fleurs bleues. Quand la reine traversa le pont sur le Danube, les cris d'allégresse éclatèrent, puis le cortège se dirigea vers le château royal qui dominait la ville, et que depuis un incendie a dévoré.

Marie-Thérèse était décidée à se concilier le dévouement et l'affection des Hongrois par de sages concessions. Le 21, une délégation de la Diète se rendit au château. La reine prononça une harangue en latin, le latin était alors et est resté jusqu'en 1843 la langue politique officielle de la Hongrie; elle promit de maintenir tous les droits et les privilèges des Hongrois, de ne jamais faire sortir du royaume la couronne de saint Étienne, à laquelle les Hongrois tenaient comme au symbole de leur indépendance, et de se conformer aux déclarations de la Pragmatique Sanction.

La Diète cependant demandait de nouveaux privilèges et les séances étaient très agitées. Mais les plus farouches défenseurs des privilèges hongrois se trouvaient comme charmés par la jeune souveraine. « C'était une des plus belles femmes qu'il y eût en Europe, dit un Anglais contemporain des événements. Sa taille était élégante et son maintien majestueux. Ses yeux étaient expressifs et pleins de douceur. Elle relevait de couches, et l'air de langueur qu'elle conservait encore prêtait un nouveau charme à ses attraits. Tout était enchanteur en elle. Ce portrait, qui n'est point flatté, doit toujours être présent à la pensée lorsqu'on se rappelle l'enthousiasme que cette reine a su inspirer aux Hongrois. »

La Diète avait choisi pour Palatin, Palffy grand seigneur tout dévoué à la souveraine. Il fit décider de célébrer la cérémonie du couronnement de Marie-Thérèse avant de discuter des questions irritantes qui risquaient de rompre l'accord entre la reine et la Diète. Il sut gagner les opposants les plus irréductibles et la cérémonie du couronnement fut décidée pour le 25 juin.

Ce jour-là la ville de Presbourg, dès les premières heures du matin, était en fête; les habitants s'étaient groupés en masses compactes sur les places et dans les rues que devait traverser le cortège. On avait quitté les vêtements de deuil; tous les Hongrois avaient revêtu le costume national aux couleurs éclatantes. L'église Saint-Martin devait être le théâtre de la cérémonie. C'est là que s'étaient réunis les hauts dignitaires de l'Église de Hongrie, l'archevêque de Vienne, le cardinal Kollonitz, le nonce du Pape Paollucci et l'ambassadeur vénitien Pierre Andrea Capello. Le Palatin Palffy était avec eux. Son grand âge et ses infirmités l'empêchaient de suivre à cheval le cortège de la reine. Mais les membres de la Diète et les nobles du Royaume s'étaient rendus au château pour escorter leur souveraine jusqu'à l'église. Désireux de rivaliser avec les gentilshommes autrichiens, venus en grand nombre, surtout avec les brillants chevaliers de la Toison d'Or, ils avaient déployé un luxe incroyable, ils montaient des chevaux richement harnachés.

La reine était seule dans un carrosse. Son mari n'avait pas été associé à la fête officielle, malgré le désir de son épouse, et il suivait de loin, en curieux, le cortège royal et la cérémonie. La reine était parée d'un costume à la hongroise, resplendissant par le scintillement de pierres précieuses. Elle était pâle, émue, son visage trahissait une douce tristesse. Mais le peuple délirait d'enthousiasme, l'acclamait avec ferveur. Peu à peu, se voyant accueillie d'une telle façon, la reine prit plus d'assurance, ses joues se colorèrent et ses yeux brillèrent de cette douce flamme qui rendait son regard irrésistible.

A l'église, le Primat, un vieillard courbé par l'âge et les douleurs corporelles, eut à cœur, cependant, d'accomplir les fonctions de son office. Deux prêtres l'assistaient. Il exhorta la reine à bien gouverner le pays, puis il lui tendit la croix à baiser. Marie-Thérèse à genoux, la main sur l'Évangile, jura de respecter les lois du pays et de gouverner le Royaume suivant la justice. Puis le primat la sacra reine; elle fut revêtue du manteau de saint Étienne et elle ceignit l'épée du saint roi, puis la tira du fourreau et faisant le signe de la croix avec cette lame nue, elle bénit le peuple au milieu des acclamations. La couronne fut alors posée sur sa tête, et le sceptre fut mis entre ses mains. Alors elle s'assit sur le trône et reçut le serment de fidélité du Primat et des grands dignitaires. Sur un signe du Palatin Palffy le peuple s'écria : « Vive notre souveraine, notre Roi! »

La cérémonie du sacre était finie. La reine, la couronne sur la tête, suivie

par tous les assistants, se rendit à l'église des Franciscains. Là elle sacra chevaliers un grand nombre de nobles, avec l'épée de saint Étienne. Puis le cortège solennel se dirigea vers l'église des Frères de la Miséricorde. On avait dressé au-devant de l'église un échafaudage couvert de draperies rouges, vertes et blanches. Là sous le libre ciel, devant le peuple assemblé, la reine renouvela le serment qu'elle avait prêté au Primat de maintenir le pays dans ses droits, libertés et privilèges. Le serment prêté, la foule se rendit au pied de la montagne Royale; arrivée en cet endroit, Marie-Thérèse descendit de son carrosse; suivant la coutume hongroise, elle monta sur un cheval richement caparaçonné que le grand écuyer, le comte François Esterhazy, tenait en main. La reine gravit la montagne au galop de son cheval, puis de son épée nue elle fendit l'air aux quatre coins de l'horizon, symbole qui voulait non seulement dire qu'elle défendrait le pays des ennemis d'où qu'ils pussent venir, mais qui disait encore qu'elle était prête à étendre le royaume dans toutes les directions.

La cérémonie était désormais accomplie. Le peuple éprouvait une joie délirante, il était séduit par la beauté de sa souveraine, par la majesté et l'aisance avec lesquelles elle venait de jouer son rôle royal. Marie-Thérèse rentra au château accompagnée de la foule qui l'acclamait encore.

Au lendemain de ce triomphe la reine éprouva de subites désillusions. Rentrés dans la salle des délibérations, les membres de la Diète laissèrent refroidir leur enthousiasme d'une heure pour discuter âprement les questions demeurées en suspens. On refusait à présent les cent mille florins offerts à la reine en don de joyeux avènement. Les séances se succédaient tumultueuses; la moitié des membres de la Diète quitta Presbourg, lasse de ces longues discussions. Mais les plus obstinés restaient et luttaient pied à pied. Marie-Thérèse traversa de douloureux moments. Ses États héréditaires d'Autriche, après avoir été menacés, étaient envahis par les armées bavaroise et française qui marchaient sur sa capitale. Elle était revenue à Vienne, auprès de son nouveau-né, le petit prince royal; mais il lui fallait par moment retourner à Presbourg, auprès de la Diète où elle se heurtait au mauvais vouloir des seigneurs hongrois.

Le 11 septembre 1741, après plusieurs semaines d'angoisses, Marie-Thérèse revenue à Presbourg fit appeler au château les membres de la Diète. Ils s'y rendirent à neuf heures du matin, intrigués, anxieux à leur tour. Quand ils furent assemblés la reine entra dans la salle d'audience. Elle alla jusqu'au

trône à travers les rangs des Hongrois, d'un pas lent, en sombres vêtements, la couronne de saint Étienne sur la tête; son visage était grave et triste. Elle s'assit. Le chancelier de la Cour de Hongrie prit d'abord la parole. Il dit les attaques iniques des princes étrangers, l'invasion des domaines héréditaires de la reine, la capitale menacée, la Hongrie même en danger. Il annonça le dessein de la Souveraine qui voulait se confier, elle, ses enfants, sa couronne, à la garde des Hongrois. Il exprima l'espérance que l'assemblée voudrait dresser d'insurmontables obstacles aux entreprises d'ennemis déloyaux. La reine pensait que c'était pour la nation hongroise l'heure de consacrer l'antique réputation de bravoure du peuple hongrois.

Quand le chancelier eut fini, la reine prit la parole du haut de son trône. « Le triste état de nos affaires, dit-elle d'une voix émue, nous oblige à faire appel aux fidèles États de notre aimé Royaume de Hongrie. Voici que les ennemis envahissent notre héritage d'Autriche et menacent à son tour la Hongrie. Il faut aviser des moyens à employer dans cette triste situation. Il s'agit de notre Royaume de Hongrie, de notre personne, de nos enfants, de notre couronne. Chassés de nos autres domaines, nous cherchons un refuge dans la fidélité des Hongrois, nous avons confiance dans leur antique bravoure. Nous supplions les États, dans ce danger extraordinaire qui nous menace, de prendre un souci efficace de notre personne, de nos enfants, de la couronne et du Royaume, sans ajournements ni délais. Ces événements malheureux seront à l'avenir un bonheur pour la Hongrie et pour son peuple et les fidèles États éprouveront les effets de notre bienveillance. »

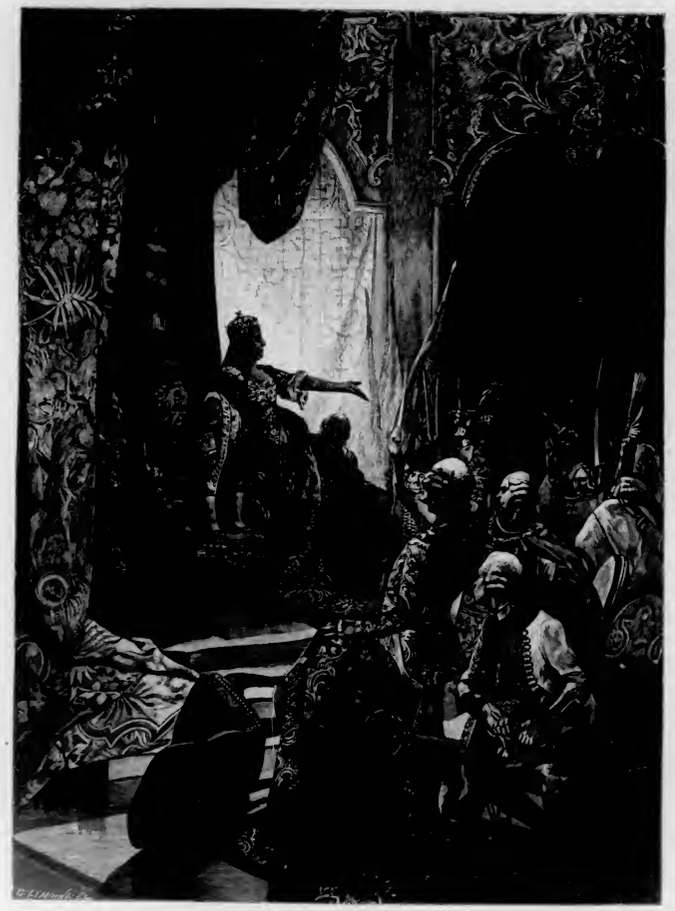
En prononçant ce discours Marie-Thérèse avait été gagnée par une émotion profonde, en parlant de ses enfants, elle éclata en larmes; son mouchoir sur les yeux, elle pleurait. Bientôt, elle se ressaisit et avec un visage mélancolique elle écoute le discours que fait le Primat au nom de l'Assemblée. Il assure la reine que la nation hongroise lui accorde avec enthousiasme le secours demandé, que chacun jure de sacrifier pour elle ses biens et sa vie. Les Hongrois cèdent à un entraînement indescriptible; leur orgueil s'exalte à la pensée que leur pays a semblé à la reine le plus sûr asile, et des centaines de voix clament dans la salle « *Vitam et Sanguinem consecramus!* » (Nous ferons le sacrifice de notre vie, de notre sang!)

Marie-Thérèse était pleine de joie. Mais de vifs incidents troublèrent aussitôt sa sérénité. L'attitude des conseillers autrichiens durant cette scène

émouvante avait excité la fureur des Hongrois. L'un des étrangers avait semblé refuser sa confiance au peuple de Hongrie, quand la reine lui accordait la sienne tout entière. Aussi la présence de la souveraine dans la salle ne put-elle empêcher les paroles et les gestes lourds de menaces. Il fallut l'intervention des membres les plus calmes de l'assemblée pour éviter un fâcheux tumulte. Mais au sortir de la salle, dans l'escalier du château Royal, l'expression de la haine éclate plus passionnée. On imputait à un conseiller autrichien des propos outrageants; on l'accusait d'avoir dit: « La reine ferait mieux de se confier au diable qu'aux Hongrois. » Les Hongrois criaient que le misérable méritait le gibet; ils disaient que ses conseils avaient empêché la reine, dès la première heure, d'appeler les Hongrois à son secours, en armes, contre l'électeur Bavarois, alors que la victoire était facile, presque assurée.

Malgré leur colère, les États accordèrent l'aide qu'ils promettaient. Le 13 septembre la levée de 30 000 hommes d'infanterie à répartir en treize régiments fut décidée. Les nobles devaient servir à cheval, ou fournir pour remplaçant un cavalier équipé. La reine pourrait mettre en campagne 15 000 cavaliers hongrois, 14 000 croates et slavons, 6 000 transylvains, en tout, avec la levée faite dans le Banat de Temeswar, le district des Jagyzes et les Coumans, 100 000 défenseurs fournis par la couronne de Saint-Étienne.

Le 20 septembre l'assemblée accepta le prince-époux pour corégent du royaume. C'était le plus ardent désir de Marie-Thérèse; le 21, l'archiduc de Lorraine prêta serment et jura de consacrer sa vie et son sang à la reine et à la Hongrie. La reine montra alors aux États son jeune fils qui venait d'arriver à Presbourg la veille seulement, fuyant de Vienne devant l'ennemi. Les acclamations furent enthousiastes à ce moment. La légende veut même que les Hongrois aient alors crié d'une voix unanime « *Moriamur pro rege nostro Maria-Theresa !* » (Mourons pour notre roi, Marie-Thérèse !) Mais c'est là une simple légende; jamais les acclamations n'ont été plus vives que le jour où la reine avait gravi la montagne Royale au rapide galop de son cheval.



Marie-Thérèse a Presbourg. — *Composition et dessin de Mucha.*

MASSACRE

DES PLÉNIPOTENTIAIRES FRANCAIS A RASTADT

En 1793 les armées de la coalition avaient menacé la France sur toutes les frontières; en 1794 les armées républicaines avaient dégagé toutes les frontières, pris l'offensive sur tous les points jadis occupés par l'ennemi; en 1795 la Belgique et la Hollande, la rive gauche du Rhin étaient conquises. Il était évident aux yeux des coalisés qu'on ne pouvait plus écraser facilement la France républicaine. Certains songeaient à faire la paix, mais l'Autriche et l'Angleterre ne voulaient pas désarmer.

Les États allemands n'étaient pas unanimes; ils différaient dans la conduite à tenir vis-à-vis de la République française. La Prusse et les États secondaires, sans avoir la moindre inclination pour les idées libérales et révolutionnaires, avaient traité et étaient favorables à une entente. Ils espéraient d'ailleurs gagner à un remaniement territorial que la France ferait dans l'Empire.

Dès 1795 les hommes d'État prussiens, considérant que, suivant la théorie du grand Frédéric, l'ennemi de la maison de Hohenzollern était la maison de Habsbourg, s'étaient rapprochés de la France. Les articles du traité de paix livrés à la publicité déclaraient que les Français, tout en abandonnant la rive droite prussienne du Rhin, conserveraient la rive gauche, que la Prusse serait la puissance médiatrice entre la République et les États de l'Allemagne du Nord. Un traité secret stipulait que la France agirait à son gré, en Hollande, contre l'armée anglaise, que la République ferait obtenir sur la rive droite du Rhin une compensation à la Prusse pour la perte des provinces rhénanes, et qu'enfin, les Hohenzollern occuperaient le Hano-

vre si le souverain de cet État s'obstinait à occasionner des guerres en Allemagne. On devait fixer une ligne de démarcation à l'arrière de laquelle la France ne ferait plus avancer ses armées. L'Allemagne du Sud, soumise à l'influence autrichienne, était seule exposée aux ravages de la guerre.

Lorsque les clauses du traité franco-prussien furent connues, les Autrichiens et les Allemands du Sud poussèrent de grandes clameurs, la Prusse fut maudite : « La Prusse qui s'intitule amie des Français, c'est-à-dire des régicides, des incendiaires, des parjures, des athées.... La Prusse introduit au sein des nombreux États de l'Empire les prêcheurs d'égalité et de liberté, les satellites des illuminés et des propagandistes, les destructeurs du trône et de l'autel, les ennemis des princes et de la noblesse, les adversaires de la sécurité et de la propriété, les sangsues du peuple, les destructeurs des bonnes mœurs. » Et l'état lamentable du Saint-Empire entraînait la triste méditation suivante : « Cette fameuse liberté allemande, c'est l'absence de loi et de gouvernement, dégénérée en mépris des lois et décisions de l'Empire. Bien considérée, elle n'est, comme la liberté polonaise, ni plus ni moins que le triste droit de l'aristocratie et de la haute et basse noblesse d'Empire à traiter ses sujets en esclaves, et dans le plus pressant danger de ne contribuer en rien au salut de la patrie; de la pousser au contraire aux abîmes, par la continuation de l'oppression et des abus. »

Dans le camp politique autrichien, c'était la débandade. Les princes abandonnaient tour à tour la cour de Vienne pour se rapprocher de celle de Berlin et se mettre ainsi à l'abri des armées révolutionnaires. Le 28 août 1795 le prince de Hesse-Cassel fit la paix avec la France. Le Hanovre déclara que sa politique n'avait plus rien de commun avec la politique anglaise. Le duc de Brunswick expliquait sa défection en ces termes : « Il déplorait la nécessité qui ne laissait plus aux États particuliers d'autre alternative que se mettre à la discrétion d'un ennemi irrésistible ou de chercher son salut dans des traités de paix séparés. » Le Palatin du Rhin depuis longtemps avait recherché l'occasion de se rendre les Français bienveillants et quand il eut livré Düsseldorf et Mannheim, on cria, en Allemagne, à la trahison! Comme Jourdan faisait une campagne victorieuse, les petits princes du Sud s'enfuirent de leurs capitales. Le roi de Prusse voulut bien les couvrir de sa protection. Quand Moreau passa le Rhin, le cercle de Souabe s'empressa de dire au général qu'on allait traiter avec les Français; la Franconie fit aussi défection, puis ce furent le margrave de Bade et le duc de Wurtemberg qui

signèrent la paix avec la France, puis l'électeur de Saxe! En Bavière, Moreau vainqueur faisait payer au pays une contribution de 10 millions, prenait 100000 paires de souliers, 33000 chevaux, 20 tableaux, et la cour, désespérée, se réfugiait en Saxe. En un mot le gouvernement autrichien restait seul vis-à-vis des armées françaises.

La campagne de Bonaparte en Italie amena l'Autriche à faire la paix. Mais l'on n'avait pas résolu toutes les difficultés territoriales. L'Autriche voulait un morceau de Bavière, et que la Prusse n'eût rien du tout. Un congrès devait résoudre les affaires d'Allemagne à Rastadt. Naturellement les Français étaient les arbitres de la situation et l'Autriche était la puissance vaincue par avance. L'archiduc Charles ne décolérait pas contre les princes germaniques, traîtres, à ses yeux, à la cause impériale; contre les républicains, toujours vainqueurs. Les petits princes allemands et la Prusse rêvaient d'accroissements territoriaux. Ils caressaient de beaux rêves de sécularisation et les ministres français qu'ils entouraient de leurs hommages devaient être les agents de ces heureuses combinaisons!

Au moment où se réunissait le Congrès de Rastadt, l'opinion publique allemande se manifestait dans une série de brochures dont le ton était parfois ironique et narquois, parfois plus grave et même tragique. Dans le *Testament du Saint-Empire*, la République française, légataire universelle de l'État considéré comme défunt, recevait la rive gauche du Rhin. « A sa Sainteté le Pape, l'Empire léguait la caisse d'opérations et la bulle d'or : la première pour combler le vide de son trésor, la seconde pour qu'il pût dorer ses propres bulles, et par cet éclat extérieur, indispensable dans notre siècle de corruption, retrouver son crédit perdu. » Seront mis aux enchères les titres d'Empire; avec le produit de la vente on paiera un service funèbre. On accordait malignement les revenus de l'Empire à la maison des pauvres de Ratisbonne, mince présent! et l'armée d'Empire au landgrave de Hesse-Cassel, amère ironie! pour qu'il la vendît à quelque souverain étranger. Tout l'attirail décoratif, perruques et manteaux, était envoyé en don à la galerie historique de Londres.

Mais le pamphlet intitulé *la Passion du Congrès de la Paix* était plein d'affliction, il paraphrasait et imitait l'Évangile : « A Rastadt s'étaient assemblés les grands prêtres, les scribes et les pharisiens pour aviser au moyen de surprendre le Saint-Empire par ruse! » Et les soldats de l'Empire qui avaient mal combattu pour le vieux *Reich* « frappaient leur poitrine en revenant! »

Au Congrès de Rastadt la République française fut représentée tout d'abord par Bonaparte, puis par Treillard, enfin par Jean Debry, Bonnier et Roberjot. Bonnier était né en 1750 à Montpellier; en 1789 il était dans sa ville natale président de la Chambre des Comptes. Il fut député à l'Assemblée Législative, où il joua un rôle effacé. A la Convention il vota la mort de Louis XVI. Le Directoire l'employa dans la diplomatie. En 1797 il assistait aux conférences tenues à Lille avec lord Malmesbury, conférences qui n'aboutirent pas. Au mois de novembre 1798, il passa au Congrès de Rastadt, d'abord avec Roberjot et Treillard. Quand Treillard fut directeur au mois de mai, Jean Debry lui succéda et Bonnier se trouva à la tête de l'ambassade. Roberjot était, en 1789, curé de Mâcon, où il était né en 1763. Il avait passé à la Révolution, abandonné le sacerdoce et s'était marié. Il remplaça Carra à la Convention après le 31 mai 1793 et ne se signala qu'après Thermidor. Il devint représentant du peuple auprès de l'armée de Pichegru. Là, dans ses dépêches du 25 avril, il indique les vœux des peuples compris entre Meuse et Rhin pour leur annexion à la République. Il était un partisan très ardent de l'annexion de la Belgique et de la fixation de la frontière à la ligne du Rhin. Roberjot fut du Conseil des Cinq-Cents, mais en 1797 on le déléguait à Hambourg avec un représentant de la République auprès des villes hanséatiques. En mars 1799, le département de Saône-et-Loire l'envoyait comme député aux Cinq-Cents, alors qu'il siégeait déjà à Rastadt.

Le troisième représentant de la République, Jean Debry, était né vers 1760 à Vervins; il était avocat et devint membre de la Législative et de la Convention. En 1791, il avait été chargé de prononcer l'éloge funèbre de Mirabeau. Il ne prit aucune part à la lutte de la Montagne et de la Gironde, mais il poussa toujours aux décisions énergiques. Le 17 mai 1798, il remplaçait Treillard, partait en hâte, oubliant même de donner sa démission de membre du Corps Législatif, qu'il envoya de Rastadt le 15 juin suivant.

Les envoyés de François II étaient : Metternich, qui figurait comme délégué de l'Empereur d'Allemagne; Cobentzel, comme délégué du roi de Bohême, et Lehrbach, comme délégué du souverain d'Autriche. Dix membres représentaient l'Empire, Mayence, Autriche, Saxe, Bavière, Würtzburg, Hanovre, Hesse-Darmstadt, Bade, Augsbourg et Francfort. Il y avait en outre des représentants de toutes les villes et de tous les princes. Tous les petits souverains tournaient autour de la légation française qu'ils assaillaient de leurs demandes.

A ce moment se posait la question des frontières naturelles. Déjà, dans un club de Mayence, Forster, un Allemand, avait dit en novembre 1792 : « Le Rhin, un grand fleuve navigable, est la frontière naturelle d'une grande république qui ne désire pas faire de conquêtes, qui n'accepte que les pays qui s'unissent librement à elles, qui a le droit de demander pour la guerre que lui ont insolemment déclarée ses ennemis une juste indemnité. Le Rhin, si l'on s'en remet à l'équité, doit rester la frontière naturelle de la France. » Mais les hommes d'État français hésitaient. Certains croyaient préférable de rendre les pays conquis et de fixer la frontière à la vallée de la Meuse pour ne point annexer des peuples de race différente, pour ne point trop étendre une République qui, dans les idées de l'époque, ne pouvait, pour prospérer, avoir un grand territoire; on devait garder la ligne des forteresses construites par Vauban, et prendre simplement, en plus, Kaiserslautern, Luxembourg, Mons, Tournay, Nieuport. Barthélemy, à Bâle, affirmait aux négociateurs qu'on se songeait pas, à Paris, à prendre la frontière du Rhin. Mais Sieyès tenait un tout autre langage à l'ambassadeur Gervinus, et Carnot affirmait, au mois d'août 1797, aux ministres prussiens qu'il fallait mettre de l'ordre dans le chaos de la Constitution germanique. En 1798 on avait donné aux plénipotentiaires français à Rastadt des instructions pour négocier en vue de modifier la Constitution de l'Allemagne et de donner à la France la frontière rhénane.

Le 11 mars 1798, les Français obtinrent la rive gauche du Rhin, sauf la partie septentrionale. Mais ils désiraient obtenir cette partie septentrionale aussi. Sur la question des indemnités par sécularisation il était plus facile de s'entendre. Les Bavarois expliquaient que « ce n'est qu'en fortifiant les États en énergie intensive que l'on rendra à l'Empire la force qu'il a perdue par la diminution de son extension ». Les ecclésiastiques seuls faisaient grise mine. « Ils avaient l'air d'excommuniés », raconte un contemporain. L'Empereur était mécontent à son tour; les ecclésiastiques lui fournissaient dans l'Empire un point d'appui qu'il perdait ainsi. Il tenta de s'entendre à part avec la République. Une conférence fut ouverte à Seltz, en Alsace. Mais la France ne voulut accorder à l'Empereur ni la Bavière orientale, ni des territoires en Italie, ni donner cette assurance que la Prusse n'obtiendrait aucune compensation. L'Empereur décida de rompre les conférences. Il rappela le ministre plénipotentiaire qu'il avait envoyé au Congrès de Rastadt. Le ministre quitta la ville le 13 avril 1799. Les autres délégués de l'Empire

signifièrent le 25 avril leur décision de suspendre les séances et en firent part à la légation française. La légation française déclara par sa note du 25 que dans les trois jours elle quitterait également Rastadt.

Déjà les hostilités contre les Français avaient commencé. Les hussards impériaux avaient arrêté, dans la soirée du 25, le courrier de la légation française, bien qu'il fût muni du passeport, entre Rastadt et Plittersdorf. Il avait été entraîné à Gernsbach, quartier général du colonel impérial de Barbaczy, et dépouillé de ses dépêches. A la demande des envoyés français, la Députation de l'Empire et la légation brandebourgeoise s'adressèrent au colonel et réclamèrent de lui : « Qu'en conformité des principes du droit des gens généralement reconnus, le courrier arrêté et ses dépêches fussent rendus, que la correspondance de la légation française fût libre, et que son départ, qui aurait lieu dans trois jours, ne souffrît aucune entrave. » Le colonel Barbaczy répondit « qu'il avait donné connaissance de l'arrestation du courrier à ses chefs, et qu'il ne pourrait déférer à la demande qu'on lui faisait qu'après avoir reçu leurs ordres. » La légation brandebourgeoise insista auprès du colonel; mais Barbaczy, mécontent de cette résistance, se borna à dire, sans dissumuler sa mauvaise humeur : « Qu'il ne pouvait et ne voulait répondre à rien; mais qu'il enverrait simplement la lettre des ministres du roi de Prusse à qui il appartiendrait; qu'il avait également envoyé les dépêches enlevées au courrier français et ne pouvait dire autre chose. »

Les ministres français ne changèrent pas leur projet de départ fixé au 28 au matin, huit heures, par la route de Selz. Tout était prêt et les voitures chargées attendaient dans la cour du Château, résidence des plénipotentiaires de la République. Et cependant on savait les mauvaises dispositions du colonel Barbaczy, on savait que de Rastadt au Rhin les hussards impériaux battaient la campagne, en multiples patrouilles, que des envoyés allemands même avaient été arrêtés par des soldats autrichiens!

Le corps diplomatique allemand fit entendre aux ministres français qu'il était prudent de différer leur départ, d'attendre les réponses que le colonel avait réclamées de ses chefs et qui ne pouvaient tarder d'arriver. Les Français déférèrent aux désirs des ministres germaniques. Dans la soirée, entre sept et huit heures du soir, un officier des hussards autrichiens arriva à Rastadt, déclara au baron d'Albini, délégué de Mayence, que les Français pouvaient partir sans crainte, et remit aux ministres de la République la lettre suivante :

« Ministres,

« Vous concevez vous-mêmes qu'aucuns citoyens français ne sauraient être tolérés dans l'enceinte des positions occupées par les troupes impériales et royales. — Vous ne l'interpréterez donc pas en mal quand je me vois forcé de vous signifier, ministres, de quitter Rastadt dans les 24 heures.

« Gernsbach, le 28 avril 1799.

« *Signé* : Barbaczy, colonel. »

Aussitôt les ministres de la République française décidèrent de partir. On leur fit remarquer qu'il était tard et qu'ils n'atteindraient les rives du Rhin que dans la nuit; que le voyage n'était rien moins que sûr. Ils passèrent outre et une demi-heure après la réception de la lettre de Barbaczy le petit convoi était en marche. Le train des ambassadeurs était composé de huit voitures attelées de chevaux pris dans les écuries du margrave, et de conducteurs allemands.

Il ne fut pas facile aux ministres de sortir de la ville. L'officier qui avait porté la lettre du colonel était entré dans la ville avec cinquante hussards Szeklers qui avaient immédiatement occupé les portes et reçu l'ordre de ne laisser sortir personne. Quand les Français arrivèrent aux murs de Rastadt, on les empêcha de passer. On dut parlementer; enfin l'officier de hussards expliqua que la consigne des hussards ne s'appliquait pas aux Français. On avait oublié de transmettre l'indication de cette exception. Mais l'officier de hussards refusa une escorte militaire aux ministres de la République, n'en ayant pas, disait-il, reçu l'ordre. Le capitaine déclara d'ailleurs qu'on pouvait arriver au Rhin en toute sûreté.

Les ministres donnèrent au cocher l'ordre de partir, malgré les représentations des diplomates étrangers, malgré les craintes de leurs épouses.

Il était près de dix heures du soir; la nuit était noire et les voitures étaient seulement éclairées par la lueur d'un flambeau, que portait un homme. A un quart d'heure de la ville les hussards autrichiens attaquèrent les voitures des ministres français, et cocher et porte-flambeau reçurent des coups de sabre. Bientôt les représentants furent attaqués eux-mêmes, Bonnier fut frappé et laissé pour mort sur le champ. Ses collègues étaient surpris et assaillis en même temps.

Lorsque Roberjot vit que sa voiture était arrêtée, il sauta en bas, fit descendre sa femme et se jeta à travers champs. Quand le bruit eut cessé, il dit à son épouse : « Ce n'est rien, rapprochons-nous de ma voiture, elle sera respectée. » Ils étaient à peine arrivés que des hussards lui crièrent : « Ministre Roberjot? — Oui », répondit le plénipotentiaire. Ils lui firent une deuxième fois la même demande, suivie de la même réponse. Alors sûr de l'homme qu'il avait devant lui, un hussard lui donna un coup de sabre qui l'étendit sur le sol. D'autres hussards s'adressaient au valet de chambre de Roberjot. « Domestique? » lui demanda l'un d'eux. Le valet de chambre répondit : « Oui, domestique. — Domestique reste, point de mal pour toi », dit le hussard, et il lui enleva simplement sa montre. Le valet de chambre prit alors la malheureuse femme de Roberjot, la mit dans la voiture où il monta et qu'il referma derrière lui. Roberjot poussa quelques cris et les hussards achevèrent l'infortuné à coups de sabre sans aucune pitié.

D'autre part, un hussard s'approcha de Jean Debry; il lui demanda en français : « Es-tu Jean Debry? — Oui », répondit le ministre, et il exhiba son passeport. Mais le hussard déchira le papier; le ministre, sa femme et ses filles sont précipités à bas de la voiture. On frappa le plénipotentiaire, on le jeta dans le fossé, sur le bord de la route : Jean Debry fit le mort, on le fouilla, il fut dépouillé. Quand on l'eut abandonné, il se leva et courut se réfugier dans le bois voisin; il pleuvait, il se cacha sur un arbre; bien qu'il eût le bras gauche blessé, il passa la nuit dans cette retraite et ce n'est qu'au jour qu'il regagna la ville. Il eut en arrivant le triste spectacle de ses collègues morts; la foule au milieu de laquelle il s'était réfugié, contemplait les cadavres.

Les hussards ne pillèrent pas les coffres chargés sur la voiture, ni les chariots où s'entassaient les bagages. Mais ils firent main basse sur les bijoux et les petits effets précieux que les plénipotentiaires portaient sur eux et dans les voitures; les domestiques avaient été pillés, les postillons et les cochers seuls avaient été respectés. Les hussards Szeklers prirent à Bonnier trois cents louis et au moins autant aux deux autres ministres. Ils vendirent très ostensiblement à Rastadt les effets précieux qu'ils avaient volés.

Le soir, quand la légation fut partie pour la deuxième fois, on procéda à l'enterrement de Bonnier et de Roberjot. On leur rendit les honneurs militaires et le clergé catholique accomplit les cérémonies de l'Église. Durant que défilait le convoi devant le cabaret de l'Ange, un hussard assis au coin d'une table raconta qu'il avait pris part à l'assassinat. Il avouait tout, en pleurant

et en se tordant les mains. C'était un vieux soldat, qui avait plusieurs campagnes. Il avait été contraint à commettre ce meurtre par son officier, qui l'avait menacé, insulté; au moment de l'action, alors qu'il hésitait à perpétrer l'horrible action qu'on lui demandait, il avait entendu son officier qui le menaçait de lui fendre la tête.

Voici maintenant l'explication de cet attentat que fournissent les récentes recherches faites dans les archives autrichiennes :

L'archiduc Charles, son confident Gassbender, son quartier-maître général Schmidt et les officiers de l'état-major autrichien étaient vivement irrités contre les émissaires français des petites cours allemandes qui ne cessaient d'envoyer au Directoire, à Jourdan et à Moreau, de précieux renseignements militaires. Au mois de mars 1799, à la reprise des hostilités, trois agents de la République, Bacher, Alquier et Trouvé, furent recherchés à Ratisbonne, à Munich, à Stuttgart, et reconduits aux avant-postes français. L'archiduc espérait avoir la preuve de la complicité de deux agents, Strick, hollandais, et Wächter, danois, avec la France, et pour les frapper il voulait saisir cette preuve dans les papiers des plénipotentiaires français.

Au mois d'avril 1799, l'archiduc Charles, qui commandait l'armée autrichienne, était malade. Du 14 au 26 avril ce fut le général major Schmidt qui exerça le commandement en fait. Il écrivit alors une lettre à Mayer de Heldenfeld, chef d'état-major, qui conduisait l'avant-poste, dans laquelle il donnait l'ordre de fouiller les bagages des envoyés français au Congrès, de les arrêter même, et de trouver à tout prix la preuve de la complicité de Strick et de Wächter avec les agents français. Mayer de Heldenfeld était un officier jeune et ardent, il donna des ordres pour exécuter les instructions de son chef, et par son zèle il fut cause de l'assassinat des plénipotentiaires.

D'ailleurs on avait négligé de prendre les précautions, que, dans les circonstances semblables on avait observées. Quand prit fin le Congrès de Rastadt, on oublia de donner aux plénipotentiaires français des officiers autrichiens pour les amener jusqu'aux lignes françaises comme on avait fait pour Alquier, Trouvé et Bacher; de plus on écrivait à Barbaczy, du quartier général, qu'il n'avait pas à s'engager dans des « écritures diplomatiques ». Il se bornera à déclarer que « le retour des ministres français aura lieu sûrement et sans obstacle, mais qu'ils ne peuvent rester plus longtemps dans les lignes autrichiennes; toutefois, en ce qui concerne leur correspondance, il ne don-

nera nullement une assurance tranquillisante; il avisera surtout à s'emparer des paquets et à les envoyer, comme il a déjà fait, au quartier général. »

Mais avant que ces instructions du 28 fussent arrivées, le meurtre était consommé.

Le 18 mai l'archiduc Charles écrivait à l'Empereur : « Je dois en cette affaire, et comme frère, te prier de m'accorder une grâce spéciale pour le général Schmidt. Entraîné par sa haine contre les Français, il a, dans une lettre particulière, fait connaître à Mayer une idée, ou mieux des sentiments; Mayer a donné à cette lettre une interprétation particulière et la chose a dans les degrés inférieurs, reçu plusieurs additions, d'où résulta l'événement. »

On a voulu voir dans l'assassinat des plénipotentiaires français la main des émigrés. C'est en effet en langue française qu'ils avaient été apostrophés, et l'on a pu se demander si des émigrés ne s'étaient point trouvés parmi les hussards Szeklers pour découvrir les victimes et diriger les coups.

La nouvelle de l'assassinat déchaîna en France la colère des patriotes. Des placards affichés partout dénoncèrent le gouvernement de l'Autriche à l'Europe. Les délégués des divers États allemands avaient, avant de quitter Rastadt, essayé de faire la lumière sur cet attentat au droit des gens. Le gouvernement français institua une fête funèbre en l'honneur des représentants assassinés. Plusieurs orateurs exaltèrent les victimes et couvrirent les agresseurs d'opprobre. Joseph-Marie Chénier prononça un discours. Heursaut Lanurville, chargé de prononcer l'éloge de Roberjot et de Bonnier, se tourna vers Jean Debry et lui adressa ces paroles : « Tu vis; c'est à la postérité de te louer; nous nous bornerons à te venger. » Jean Debry lui répondit : « Je jure par la tombe de mes malheureux collègues de partager leur sort plutôt que d'être infidèle à la République, sans laquelle nous n'avons plus qu'à mourir. » On décida que la place de Bonnier et de Roberjot resterait vacante pendant deux ans au Conseil des Anciens et couverte d'un crêpe noir. A chaque appel nominal on faisait entendre leur nom, et le président répondait : « Que le sang des ministres assassinés à Rastadt retombe sur la maison d'Autriche! ».

Massacre des plénipotentiaires français à Rastadt. — *Composition et dessin de G. Rochegrosse.*

ANDRÉ HOFER

ET L'INSURRECTION DU TYROL

Après la campagne d'Austerlitz Napoléon enleva à la maison d'Autriche plusieurs lambeaux de son territoire : il lui prit le Tyrol et donna ce pays au prince bavarois Max Joseph pour le récompenser de son attachement à la France. Les Tyroliens supportèrent mal ce changement de domination.

Depuis longtemps le Tyrol était rattaché à la Maison d'Autriche et la famille de Habsbourg était aimée de ses populations. Dès le XIVe siècle les empereurs avaient travaillé à s'unir étroitement ce pays dont les vallées étaient les avenues de l'Italie; des colons, des artisans, des mineurs venus d'Allemagne, des chevaliers possesseurs de fiefs et de châteaux avaient fait pénétrer les mœurs et la langue de l'Allemagne, avaient répandu le loyalisme envers la dynastie habsbourgeoise, et le Tyrol qui parlait l'italien n'était pas moins fidèle que le Tyrol allemand.

Au moment même où Napoléon réunissait le Tyrol à la Bavière, la Bavière subissait des transformations politiques antipathiques aux traditions et aux mœurs des Tyroliens. Le prince bavarois Max Joseph laissait son ministre Montgelas, un Savoyard d'esprit ouvert et libéral, partisan des idées philosophiques et des innovations françaises, réformer son État transformé en royaume. Montgelas, à la façon de l'empereur d'Autriche, Joseph II, faisait se succéder les ordonnances concernant les impôts, les douanes, l'armée. Il améliorait l'instruction publique et la justice, modérait les rigueurs de la censure, limitait l'influence du clergé; enfin, pour faire face à la situation financière, il sécularisait les couvents.

Montgelas traita le Tyrol comme les autres provinces du royaume. Là,

il supprima les anciens états, introduisit le nouveau code de Bavière; il centralisa le pouvoir entre les mains d'un commissaire général. Il appliquait la conscription militaire sans respect pour l'ancien mode d'armement, d'équipement et de recrutement. Tous ces changements paraissaient d'autant plus odieux aux Tyroliens qu'ils étaient faits en vue d'une guerre prochaine contre l'Autriche.

Les réformes ecclésiastiques indignaient plus encore le Tyrol, passionnément attaché à ses évêques et à ses prêtres : les trois évêques du Tyrol devaient abandonner au roi la collation de tous les bénéfices, soumettre leur clergé aux ordonnances royales concernant la police d'Église, admettre uniquement aux ordres sacrés les clercs examinés et approuvés par les professeurs de l'université d'Innsbruck.

Ces réformes entraînèrent la lutte entre le clergé tyrolien et le gouvernement bavarois; les évêques de Coire et de Trente furent exilés, un curé fut jeté en prison. C'étaient là de graves griefs pour les Tyroliens. Le clergé et la maison de Habsbourg exploitèrent habilement ces griefs contre le gouvernement de Munich.

Au mois de novembre 1808 un fonctionnaire bavarois informait son ministre qu'une agitation clandestine se propageait dans le Tyrol; les montagnards tenaient des réunions secrètes. Les nombreuses auberges qui le long des vallées jalonnent les routes suivies par les voyageurs servaient de lieux de réunion. C'est là que l'on cachait des armes, des munitions, c'est là qu'aux jours de fête on s'assemblait pour les jeux de la cible et du tir. Les hôteliers, les plus influents et les plus écoutés de ces montagnards, étaient les chefs de la sourde conspiration.

Dans le courant de l'été on avait reçu, dans le Tyrol, de mystérieux messages venus de Vienne; puis l'archiduc Jean, l'idole de ces populations parmi lesquelles il avait séjourné avant la sécession, fit appeler l'aubergiste André Hofer. Hofer partit avec quelques Tyroliens. On lui montra, ainsi qu'à ses compagnons, un plan qu'Hormayr, Tyrolien de naissance, historien de sa patrie, fixé à la cour de Vienne, avait préparé pour l'émancipation du pays. Les montagnards adoptèrent le plan et retournèrent dans leurs montagnes.

André Hofer, que l'archiduc venait de désigner ainsi comme le chef de l'insurrection, était alors un homme de quarante et un ans. Il était né en 1767 à Saint-Léonard, dans la vallée de Passeyer, dont les habitants étaient réputés pour la piété, la bienveillance, l'horreur du travail sédentaire et l'amour

des longues chasses à travers monts et rochers. Le père d'André Hofer était hôtelier. On l'appelait Sandwirth (hôtelier du sable) parce que son auberge était dans les environs d'un lieu ravagé par le ruisseau de Passeyer et couvert d'un lit de sable. Sa famille possédait l'auberge depuis le XVIIe siècle et elle était influente dans la vallée.

Hofer fit d'abord dans le Tyrol méridional et la vallée de l'Inn le commerce du vin, de l'eau-de-vie, du bétail et des chevaux. Quand il épousa une fille de paysans, Anna Ladurner, il prit l'auberge de son père. André Hofer avait le type physique de ses concitoyens, mais il était d'une force supérieure. Sa taille était élevée, sa poitrine large, il avait au-dessous d'un visage rouge une longue barbe noire qui tombait sur sa poitrine. C'était un homme bon et honnête, dont les projets étaient souvent confus, mais il était dirigé par deux sentiments très vifs, le dévouement pour la maison de Habsbourg et l'attachement fidèle au clergé de son pays.

Déjà Hofer avait fait preuve de son dévouement à la maison d'Autriche; il avait, avec ses compatriotes de la vallée de Passeyer, pris les armes contre les armées françaises, quand en 1797 on apprit que Joubert marchait sur le Tyrol; et quand en 1805 l'archiduc Jean se retira, Hofer fut de ceux qui le reconduisirent jusqu'à la frontière. En 1808, au retour de son voyage à Vienne, il fut comme investi de la direction du mouvement par la confiance que lui témoignait l'archiduc, bien qu'il n'ait pas été le seul Tyrolien qui eût organisé l'agitation.

Au mois d'avril 1809, le roi de Bavière apprit officiellement aux Tyroliens que la guerre était déclarée à l'empereur d'Autriche par Napoléon et ses alliés. Le seul évêque qui ne fût point exilé, M. de Ladron, exhorta par prudence le peuple du Tyrol à rester calme. Mais au même moment l'archiduc Jean et le baron Hormayr, qui avait de Vienne préparé l'insurrection, appelaient les Tyroliens aux armes.

Le 8 avril, André Hofer convoque ses concitoyens en ces termes : « Demain 9 avril, pour Dieu, l'Empereur et la Patrie, on marchera en avant et chacun est invité à se battre en brave. »

Le capitaine Karl de Bauer, qui fut témoin de l'insurrection, apprécie en ces termes les sentiments qui poussèrent le peuple à la révolte. « Ce n'était pas la religion toute seule qui inspirait aux paysans ce belliqueux acharnement, mais l'esprit de liberté dans tous les sens, aussi bien dans la religion que dans les affaires civiles; de là leur rage contre les juifs et protestants, parce que le

peuple ne peut souffrir que personne pense ou agisse autrement que lui. Le plus maltraité dans cette révolution était l'habitant de la ville; il était persécuté par les Bavarois comme Tyrolien, et par les Tyroliens comme un monsieur, ou, ce qui est même chose pour eux, comme un coquin. Les paysans appelaient Messieurs les Coquins cette classe de bourgeois qui, au milieu du luxe croissant, ne pouvant suffire à ses exigences avec leur revenu peu considérable, sont forcés de s'aider aux dépens du paysan. Le paysan était en outre excité contre le luxe par son sens droit, ses principes sucés avec le lait, ses idées patriarcales, comme contre son ennemi naturel. De là cette rage que lui inspiraient les épaules et les seins nus, les cheveux bouclés des dames et les vêtements à la mode des messieurs. Les femmes elles-mêmes prenaient une part ardente à cette haine et dans certains lieux elles se montraient plus intraitables que les hommes. »

A Hall les femmes voulaient prendre ces libre penseurs, ces jacobins, par la famine, ne plus porter de vivres au marché. La haine des bourgeois faisait la force de Hofer, un homme de la montagne, et Hormayr passait aux yeux du peuple à l'arrière plan, car il portait le frac noir et le chapeau viennois et se refusait à prendre, pour flatter l'amour-propre des insurgés, l'habit des paysans.

Dans la lutte entre les Tyroliens et leurs adversaires, les chances étaient bien inégales; les montagnards connaissaient tous les défilés et tous les sentiers de la région; l'habitude de chasser le chamois, munis du pic et de la carabine, approvisionnés d'une maigre pitance, leur rendait facile une guerre d'embuscade. Contre eux d'ailleurs, un petit nombre d'adversaires. Napoléon ayant donné l'ordre à l'armée bavaroise de se masser sur l'Isar, il ne restait guère au Tyrol que cinq mille hommes éparpillés sur les deux versants du Brenner, de Brixen à Innsbruck, en un grand nombre de petites garnisons.

Les troupes françaises comprenaient deux colonnes; c'étaient des conscrits allant d'Italie en Allemagne combler les vides que la guerre avait faits dans les divisions Molitor et Boudet, n'ayant jamais vu le feu, commandés par des officiers de dépôt manquant de jeunesse et d'énergie. Les Tyroliens, plus nombreux, combattant sur un terrain favorable, étaient commandés par d'anciens militaires ayant jadis servi dans les armées de l'Autriche; parmi ceux-là se trouvait Teimer, qui avait un brevet de major autrichien et qui portait l'uniforme de son grade, Speckbacher, un laboureur qui avait fait campagne en 1797, en 1800 et 1806, et qui se montra un bon capitaine.

Il avait été convenu que les Tyroliens se soulèveraient le 12 ou le 13 avril et

qu'à ce moment même l'armée autrichienne pénétrerait dans le pays. Mais les Bavarois précipitèrent l'insurrection par leur dessein de couper les ponts pour empêcher l'invasion de l'ennemi. Les montagnards ne voulurent pas laisser détruire ces indispensables moyens de communication et ils étaient déjà en armes lorsque le feld-maréchal lieutenant marquis de Chasteler, à la tête de six ou sept mille soldats autrichiens de la ligne, de trois escadrons suivis de dix-sept canons, passa de Carinthie à Luitz au milieu d'une population délirante d'enthousiasme. Les jeunes gens embrassaient les soldats, on leur donnait du pain et du vin, on caressait leurs chevaux.

Les vallées de Puster, de Ziller, du Vintchgau étaient soulevées, les Bavarois attaqués, balayés et vaincus. André Hofer, à la tête des Passeyerois, marcha sur Sterzing. A leur arrivée le major bavarois Speicher, commandant la place, fit sortir ses troupes; il les rangea dans la plaine marécageuse que domine le château de Sprechenstein. L'artillerie fauchait les rangs des Tyroliens; pour faire cesser ce feu meurtrier, Hofer fit avancer des charrettes chargées de paille; à l'abri des charrettes, les meilleurs tireurs de ses troupes démontèrent les canonniers bavarois; désormais la lutte était facile; le major fut tué et la garnison capitula. Le Tyrol méridional était libre jusqu'à Roveredo.

Après l'affaire de Sterzing la guerre devint atroce. Bavarois et Tyroliens massacrèrent leurs prisonniers; dans ces combats entre petites troupes la lutte atteignait à l'exaspération d'un corps à corps. Les montagnards disaient qu'on avait incendié leurs maisons, tué des femmes, des vieillards et des enfants. Les Bavarois prétendaient que, le combat fini, les leurs, faits prisonniers, avaient été lâchement assassinés.

Le 11 avril 1809, une bande de soixante-dix Tyroliens sous la conduite d'un certain Bucher arriva sous les murs d'Innsbruck à la poursuite de quelques Bavarois. Dès qu'ils apparurent sur les hauteurs qui dominent la ville les paysans en armes allèrent se joindre à eux. Le général Kinkel, qui commandait la place, ordonna au colonel Dittfurt d'aller avec un régiment disperser ce rassemblement. Mais c'est en vain que Dittfurt lança contre les montagnards ses dragons et ses fantassins; les troupes s'épuisaient dans cet assaut, avançant et reculant tour à tour, finalement refoulées, précipitées au bas de la montagne.

Le 12 avril, les Tyroliens quittèrent les hauteurs et marchèrent sur Innsbruck : ils enlèvent l'artillerie qui défendait le pont, tuent les canonniers, entraînent les canons; dans un élan irrésistible, ils entrent dans la ville : les

Bavarois lâchent pied et le colonel Dittfurt demeuré seul est entouré, menacé et tué. Les officiers sont faits prisonniers; la garnison dépose les armes. On descend le pavillon bavarois, on le remplace par le drapeau aux couleurs autrichiennes.

Les insurgés devaient remporter encore un brillant succès; les troupes françaises engagées dans le Tyrol avaient été coupées en deux par le soulèvement; les unes se retirèrent à Vérone; les autres plus audacieuses marchèrent sur Innsbruck par le Bremer, espérant joindre le général Kinkel. Mais elles étaient épiées et suivies par André Hofer et ses Passeyerois, par Chasteler et ses soldats autrichiens, qui venaient de concert délivrer le Tyrol allemand.

Quand le général français Bisson arriva devant Innsbruck, la ville était aux mains des insurgés; sa troupe était prise entre deux feux, menacée par le canon d'Innsbruck, par les tirailleurs d'André Hofer. Il fallut capituler. Le major Teimer reçut la capitulation. Le 13 avril, 2 généraux, 17 officiers d'état-major, 115 officiers, 5900 hommes, 3 drapeaux, 5 canons et 800 chevaux étaient livrés.

Le 14 avril arriva Chasteler : la ville était dans la joie du triomphe, on allumait des feux de joie, on embrassait les soldats autrichiens, les cloches sonnaient joyeusement à toute volée. Mais bientôt on reprit la campagne; Chasteler et ses 8000 hommes accompagnés des Tyroliens d'Hofer marchèrent contre Baraguay d'Hilliers qui menaçait l'archiduc Charles.

A la fin du mois d'avril, le Tyrol était délivré de la domination bavaroise et les Tyroliens se mirent pieusement sous le patronage de Saint-Georges. On renoua sans tarder avec un passé peu lointain. L'empereur d'Autriche déclara qu'on ne saurait plus désormais détacher le fidèle Tyrol de ses États. Hormayr rétablit l'administration traditionnelle.

Mais bientôt arrivèrent pour les vainqueurs du Mont Isel de pénibles nouvelles; les armées autrichiennes avaient été successivement battues sur le Danube par les armées de Napoléon. Des troupes françaises et bavaroises approchaient sous les ordres du maréchal français Lefebvre et du général bavarois Wrède.

Lorsque le général Chasteler apprit les défaites des Autrichiens sur le Danube, il passa du Tyrol italien dans le Tyrol allemand, arriva à Innsbruck et avança vers Salzbourg pour joindre un général de l'armée autrichienne, Jellachich.

Chasteler fut suivi dans sa marche par les trois divisions du général bavarois Derroy. Le 13 mai la rencontre des deux corps d'armée ennemis eut

lieu dans les environs de Worgl. Le général autrichien s'était retranché sur des hauteurs; il avait disposé ses troupes à l'abri d'ouvrages rapidement élevés; sur ses flancs, les Tyroliens insurgés étaient déployés en tirailleurs. Le vieux maréchal Lefebvre, qui accompagnait Derroy, tenta d'abord une attaque contre les ailes de l'ennemi. Mais les Tyroliens en embuscade faisaient une fusillade terrible; ils roulaient des rochers sur les flancs de la montagne pour écraser les assaillants. Devant cette résistance Lefebvre changea de tactique; il porta l'effort de l'attaque contre les Autrichiens et, sous le feu de l'ennemi, enleva la position; les tirailleurs tyroliens s'éparpillèrent. Trois mille prisonniers étaient aux mains des Français et des Bavarois.

Après la défaite de Chasteler, le maréchal Lefebvre se dirigea sur Innsbruck. La ville était divisée entre le parti de la capitulation et celui de la résistance. Le 19 mai, il entrait dans la ville sans condition. Les Autrichiens avaient évacué le pays.

Le Tyrol n'était point soumis : André Hofer et le major Teimer s'étaient retirés dans les montagnes, menaçant l'envahisseur dans les vallées allemandes et dans les vallées italiennes. Aux premiers jours de juin André Hofer courut délivrer le comte de Linanges assiégé dans Trente. Mais il désespéra bientôt de résister aux quarante mille soldats, français, bavarois et saxons que commandait le maréchal et alla se réfugier dans une caverne de la vallée de Passeyer.

Les Tyroliens vaincus subirent de cruels traitements. La soldatesque déchaînée se livrait au meurtre, à l'incendie, au pillage. Les églises étaient profanées; les femmes, les enfants, les vieillards étaient brutalisés. Les généraux étaient impuissants à réprimer ces excès. En vain de Wrède essayait d'arrêter la fureur de ses soldats. Dans son ordre du jour du 12 mai, il leur disait. « Hier et aujourd'hui j'ai été témoin de cruautés, de meurtres, de pillages, de dévastations qui m'ont blessé au fond du cœur et qui empoisonnent l'heureuse impression que m'avaient donnée les hauts faits de la division.... Soldats! combien vos sentiments se sont ravalés hier et aujourd'hui au-dessous de l'humanité! Tournez les yeux vers cette route que vous avez poursuivie depuis Lofer! Voyez ces incendies, ces villages pillés, ces hommes désarmés que vous avez égorgés. » A son tour le maréchal Lefebvre disait aux siens : « Napoléon a des hommes dans ses armées, et non des brigands. » Mais la cruauté et les outrages produisirent un prompt effet. Déjà tout le Tyrol était en armes. Speckbacher, lieutenant d'Hofer, guidait les insurgés; le capucin Haspinger marchait à leur tête le crucifix à la main.

André Hofer quitta sa retraite, il prit à nouveau la direction de l'armée du Tyrol. Avec 6000 hommes postés sur le Mont Isel, il tint en échec la garnison bavaroise d'Innsbruck, lui infligea de cruelles pertes. Dans la nuit les Bavarois quittèrent la ville.

Pour la deuxième fois les paysans et les montagnards du Tyrol avaient raison des armées régulières de la Bavière. Pour la deuxième fois le Sandwirth rentrait en vainqueur dans Innsbruck. La victoire était due à la seule valeur des Tyroliens, et dans leur ardeur loyaliste, les insurgés accueillirent avec enthousiasme la déclaration de l'empereur « qu'il ne consentirait à aucune paix qui détacherait le fidèle pays du Tyrol du corps de l'empire d'Autriche ».

Après la nouvelle de Wagram, le comte de Buol, général commandant les troupes régulières autrichiennes, déclara qu'il allait évacuer le Tyrol qu'il livrait à la générosité du maréchal Lefebvre. Les paysans étaient exaspérés; ils n'écoutèrent personne ni Lefebvre, ni Baraguay d'Hilliers, ni Caffarelli qui affirmaient qu'un armistice était conclu, ni les Autrichiens, ni Hormayr qui priait les chefs du mouvement de se mettre à l'abri. André Hofer voulait rester « comte du Tyrol tant que Dieu le permettra ». Les soldats autrichiens, amis des paysans, se mutinèrent : il y en eut qui tirèrent sur leurs chefs.

Le Tyrol allait être attaqué et envahi de divers côtés par 50 000 hommes. Le maréchal Lefebvre était en Bavière et menaçait les insurgés, il commandait les Bavarois; un corps français pénétra dans le Pusterthal; les Badois entraient dans le Vorarlberg; le prince Eugène conduisait ses Italiens par la vallée de l'Adige. D'ailleurs Napoléon ne manifestait pas des sentiments de vengeance et de haine à l'égard des Tyroliens. « Faites-leur connaître, écrivait-il au prince Eugène, que je désire arranger leurs affaires à l'amiable, afin de ne pas être obligé de porter la mort et l'incendie dans leurs montagnes, et que si le but de leur révolte est de rester attachés à l'Autriche je n'ai plus qu'à leur déclarer une guerre éternelle;... que s'ils ont un autre but, s'ils désirent soit des privilèges, soit toute autre chose, je souhaite et je désire leur tranquillité et contribuer à leur bonheur; que s'ils ne veulent pas être Bavarois, je ne trouverai pas d'inconvénient à les réunir à mon royaume d'Italie; qu'enfin ils fassent connaître ce qu'ils désirent, et je verrai si je puis le leur accorder, car je préfère les soumettre plutôt par la conviction que par la force des armes. »

Sur l'ordre de l'archiduc Jean, les officiers autrichiens laissèrent aux

insurgés des armes et des munitions; il disait : « Ils trouveront de meilleurs moyens que nous sans que nous nous en cassions la tête. » Le maréchal Lefebvre entra dans Innsbruck; ses troupes étaient astreintes à la plus rigoureuse discipline; mais les agents bavarois agirent sans habileté; la colère les égarait; ils mirent à prix la tête d'André Hofer : on annonça que quiconque sonnerait les cloches serait considéré comme fauteur de l'insurrection; on favorisait les dénonciations par des primes. Hofer appela ses Tyroliens aux armes contre les « ennemis de la terre et du ciel ».

De nouveau les Français, les Bavarois et les Saxons apparurent dans les montagnes; mais les rebelles étaient toujours debout les armes à la main; Hofer, Speckbacher, Haspinger étaient toujours à leurs postes de combat. Aux menaces des envahisseurs, à leurs brutales exécutions militaires, les Tyroliens répondirent par une sauvage guerre d'embuscade. Établis sur les hauteurs voisines de Brixen et dominant le défilé par où venaient leurs adversaires, ils entassèrent rochers et troncs d'arbres pour les broyer au passage sous ces masses précipitées. Le 4 août 1809, les Saxons de la Confédération du Rhin furent écrasés dans ce défilé et les cris des mourants jetèrent l'épouvante parmi les survivants. Les Saxons capitulèrent. Le 9 août dans un ravin de l'Inn, une division bavaroise succomba ainsi exterminée : les femmes avaient aidé les hommes à pousser les troncs d'arbres, à rouler les rochers.

Les troupes du maréchal Lefebvre étaient anéanties; avec les traînards et une armée débandée, le maréchal quitta Innsbruck, plein d'horreur pour ce pays maudit où la guerre était cruelle comme en Espagne où l'ennemi était insaisissable et perfide comme les guérilleros. Dans Innsbruck délivrée entra pour la troisième fois André Hofer victorieux : il fut décoré par la cour de Vienne du titre de « commandant impérial en Tyrol ». L'empereur François lui envoya une chaîne d'or. Mais le Sandwirth continua à vivre comme par le passé, conservant sa mise modeste de chasseur et de soldat. Il gouvernait suivant les mœurs anciennes. Son gouvernement dura quelques semaines. La paix de Vienne faite, les Bavarois arrivèrent puissamment renforcés; ils vengèrent leurs morts par le fer et les flammes. En octobre Innsbruck tombait encore entre leurs mains.

Désormais pousser plus avant la résistance eût été folie. L'archiduc Jean adressa une proclamation aux Tyroliens : il leur prescrivait de se soumettre; de toutes parts les ennemis envahissaient les vallées du Tyrol. Au mois de novembre André Hofer notifia sa soumission au prince Eugène de Beauharnais

vice-roi d'Italie et au général en chef bavarois. Mais lorsque le bruit courut que l'archiduc Jean était rentré en Tyrol, qu'il avait remporté des victoires, André Hofer quitta sa retraite ; suivi de ces vieilles bandes de l'insurrection qui le connaissaient, il recommença à guerroyer. Cependant les populations ne remuaient plus; elles étaient découragées et fatiguées. Après quelques engagements heureux, les insurgés furent battus par des ennemis trop nombreux.

André Hofer aurait pu fuir, trouver en Autriche un refuge ; il ne voulut pas quitter son pays natal, la vallée où se dressait encore l'auberge du Sandwirth. Durant deux mois il resta caché avec sa famille dans une cabane du Passeyerthal, au milieu des neiges et des glaces. Pour lui point d'amnistie ; bien plus sa tête était mise à prix. Les habitants du pays refusèrent de le livrer. On raconte qu'un prêtre, jadis lié d'amitié avec Hofer, alors plein contre lui de rancune, alla trouver le général français Baraguay d'Hillier, qu'il lui indiqua le nom du paysan qui portait à l'insurgé des vivres dans sa cabane. L'homme fut découvert ; menaces ou promesses agirent sur lui. Il montra aux soldats le chemin de la retraite où Hofer était caché.

Le 20 novembre 1810, André Hofer et sa famille furent arrêtés. Une imposante escorte le conduisit à Mantoue. Là il fut livré à un conseil de guerre que présidait le colonel Bisson; André Hofer encourait la peine de mort; la moitié des voix fut pour la clémence. Mais le vice-roi avait des ordres pour faire passer l'insurgé par les armes. Le télégraphe transmit de Milan un ordre d'exécution immédiate. On voulait éviter que l'Autriche n'intervînt en faveur du condamné. Napoléon, qui par son mariage s'unissait à la maison de Habsbourg, eût-il pu refuser à Marie-Louise la grâce du Sandwirth ?

Quand il fut placé devant le peloton d'exécution, André Hofer refusa de se laisser bander les yeux, puis avec courage il commanda lui-même le feu.

La maison d'Autriche avait contracté une dette de reconnaissance vis-à-vis de l'intrépide Tyrolien ; en 1818 sa famille hérita de ses titres de noblesse. Le professeur Schall de Vienne reçut l'ordre de sculpter dans le marbre la statue d'André Hofer, que l'on plaça en 1834 dans l'église des Franciscains à Innsbruck.

Mais ce qui contribua le plus à sa gloire ce fut la célèbre complainte sur la mort d'André Hofer qui est restée le chant national du Tyrol.

André Hofer marchant au supplice. — *Composition et dessin de Mucha.*

GŒTHE ET SCHILLER

Gœthe et Schiller sont les deux plus grands poètes de l'Allemagne. Ils ont vécu à la même époque, ont été rivaux et cependant sont toujours demeurés unis; leur amitié n'a pris fin qu'à la mort prématurée de Schiller. Cet attachement durable et sincère est peut-être le seul de ce genre dont l'histoire littéraire fasse mention.

Aucune sympathie ne semblait devoir exister entre ces deux hommes de caractère et d'éducation si différents. Gœthe a toujours été heureux, il fut optimiste. Schiller, qui a été malheureux et tyrannisé dans sa jeunesse, fut un révolté mystique. L'un est un bourgeois éclairé, l'autre un fils de paysan qui s'est instruit lui-même.

La famille de Gœthe était originaire de Francfort. Son arrière-grand-père avait été maréchal ferrant; du côté paternel il sort directement du peuple. Sa mère descendait de la famille des Textor, bourgeois de la ville; son aïeul maternel était échevin.

Son père était un homme froid et méthodique, très versé dans la science du droit, qui avait donné à son esprit une tournure positive. Néanmoins il aimait les arts et avait fait un voyage en Italie dont il parlait toujours avec enthousiasme. Il était conseiller impérial et n'avait rien à faire. Il s'était marié à quarante ans et avait eu plusieurs enfants; deux seulement vécurent, Wolfgang, né en 1749, et sa sœur Amélie, plus jeune d'un an. M. Gœthe, pour s'occuper et se distraire, résolut de faire lui-même l'éducation de ses enfants. Les écoles, peu nombreuses alors, étaient mal tenues, par des pédagogues routiniers et ignorants. Wolfgang eut la chance d'échapper à ce système d'enseignement.

Le père de Gœthe donna à l'éducation de son fils une tournure méthodique et positive. Il lui fit enseigner les langues anciennes, quelques langues vivantes, mais surtout les sciences physiques et naturelles. Il faisait observer et apprécier à l'enfant les réalités, lui donnait des narrations latines sur la guerre de Sept Ans et sur l'état actuel de l'Allemagne. Il était sévère avec son fils, s'attachait à troubler ses joies pour lui apprendre la vanité du plaisir, et jamais ne le complimentait de son travail ou de ses succès pour pouvoir exiger de lui davantage.

Heureusement, la raideur du père était tempérée par l'humeur agréable de Mme Gœthe. Elle s'était mariée à dix-sept ans avec un homme plus âgé qu'elle de vingt et un ans. Son caractère expansif et bienveillant ne pouvait guère sympathiser avec la froideur étudiée de son mari. Toute son affection se reporta sur ses enfants. Lorsque leur tâche était finie elle leur racontait de merveilleuses histoires qu'elle excellait à imaginer. Ces contes fantastiques passionnaient Wolfgang qui la dévorait des yeux. « Il était tout feu, tout flamme, et l'on pouvait voir son cœur palpiter sous sa collerette. »

Son père lui enseignait à raisonner droit et à être toujours loyal et juste, sa mère développait en lui une vie sentimentale.

Ces deux natures différentes se sont unies et complétées en Goethe : « De mon père, dit-il, j'ai la haute stature, le sérieux et la réflexion dans ma conduite; ma mère m'a donné sa joyeuse humeur et son tempérament d'artiste. »

Sa première jeunesse se passa dans sa famille; cependant il jouissait d'une très grande liberté. Petit-fils de l'échevin Textor, il avait ses entrées au théâtre; un comédien de la troupe qui venait distraire l'armée du maréchal de Soubise pendant la guerre de Sept Ans lui apprit le français. Il aimait à s'échapper, à parcourir les rues si pittoresques du vieux Francfort, à surprendre par les fenêtres ouvertes la vie intime des habitants. Quelquefois il s'arrêtait devant des ouvriers qui travaillaient et pendant une heure ou deux vivait leur vie. « Il m'était naturel, dit-il, de me mettre dans la situation des autres, de comprendre toute espèce d'individualité humaine et de m'y intéresser. »

Dans une ville comme Francfort, presque tous les habitants se connaissent, les classes sont mêlées. Gœthe, dans son enfance, a bien souvent joué avec des fils d'artisans; plus tard il s'est lié avec une bande de jeunes gens composée d'employés de commerce et de clercs de la basoche qui se

réunissaient certains jours de la semaine. Dans une auberge fréquentée par eux se trouvait une jeune fille dont la situation n'est pas bien déterminée; néanmoins il est probable qu'elle était servante de l'établissement. Elle se nommait Marguerite, avait une physionomie agréable et des manières fort réservées. Gœthe, qui avait alors quinze ans, la remarqua un soir et en tomba amoureux. Il cherchait toutes les occasions de la voir et de lui parler; bientôt la jeune fille s'intéressa à ce jeune garçon aimable et spirituel et lui permit de se promener avec elle. Cet amour fut absolument platonique. La seule faveur que Wolfgang obtint de Marguerite fut un baiser qu'elle lui donna un soir sur le front au retour d'une promenade. La jeune fille jouait un peu pour Gœthe le rôle de sœur aînée, elle lui donnait des conseils et notamment l'engageait vivement à ne plus fréquenter cette bande de jeunes gens qui n'avaient ni sa naissance ni son éducation.

Peu de temps après certains membres de la société qui avaient escroqué de l'argent à des bourgeois de la ville furent arrêtés. Gœthe se trouva compromis. Marguerite prit sa défense et montra qu'il n'avait été en rien complice de ses camarades. Néanmoins Wolfgang reçut l'ordre de garder la chambre; il en sortit pour se rendre à l'Université de Leipzig. Dans l'intervalle Marguerite avait quitté Francfort. Presque tous les biographes de Gœthe placent à cette époque l'idée première de *Faust*. Il serait peut-être plus juste de placer cette conception d'une œuvre quelconque dans la période suivante de la vie du poète. Quoi qu'il en soit, le départ de Marguerite a sûrement inspiré le dénouement de la pièce; il est peu probable en effet que la jeune fille ait volontairement quitté Francfort; mêlée à une affaire d'escroquerie, elle a peut-être reçu l'ordre de partir; il est plus vraisemblable de supposer que cette servante de brasserie, jolie et de bonnes manières, a été enlevée, ce qui expliquerait la chute de Marguerite dans *Faust*.

Le temps était venu pour Gœthe de commencer ses études universitaires. Le 19 octobre 1765 il prenait à Leipzig sa première inscription. Déjà le jeune homme sentait sa vocation poétique se développer, mais connaissant l'obstination de son père qui voulait faire de lui un jurisconsulte, il commença son droit. L'aridité de cette étude, la sécheresse de ses professeurs, le rebutèrent bientôt. Au printemps « ses cahiers fondent avec la neige ». Il faisait acte de présence aux cours, mais ne prenait pas de notes, se contentant de dessiner des caricatures en écoutant distraitement

le professeur Bœhme. A cette époque Gœthe aurait eu besoin d'un guide qui dirigeât son esprit. Il le chercha vainement parmi ses professeurs. Ses études ne l'intéressant plus, il les négligea complètement et mena une véritable vie de bohème avec quelques étudiants de Leipzig. C'est dans leur compagnie, en écoutant des discussions de toutes sortes, que son sens critique se développa et se forma. Ces jeunes gens aimaient tout ce qui était beau et brillant, Gœthe acquit parmi eux le culte de la forme. Chacun des membres de cette société croyait avoir en lui l'étoffe d'un écrivain, chacun d'eux composait son roman ou son poème. Il est probable que c'est à cette époque seulement que Gœthe, désireux de produire lui aussi son œuvre, songea à écrire sous une forme quelconque l'aventure qu'il avait eue à Francfort avec Marguerite. Ses premiers essais soulevèrent quelque critique, on railla des vers qu'il avait fait paraître dans une revue; il se découragea et dans un moment de désespoir brûla tous ses manuscrits. Les œuvres de pure imagination ne lui réussissant pas, il chercha à s'inspirer du spectacle de la Nature. La plaine de Leipzig ne lui donna aucune idée; il résolut alors de ne plus écrire que des choses vécues. Gœthe prenait ses repas dans une pension bourgeoise; la fille du propriétaire Anna Schoenkopf, qui servait à table, le remarqua et l'aima. Le jeune homme, aigri par ses mécomptes littéraires, s'amusa à faire souffrir la jeune fille, en lui témoignant une jalousie qu'elle ne méritait pas et en se montrant dur et violent avec elle. Anna supporta quelque temps cette conduite, puis se détacha de Wolfgang, et ce fut en vain qu'il essaya de la reconquérir. Cet amour dédaigné lui inspira sa première pièce de théâtre : *Le Caprice de l'amant*. A l'avenir Gœthe n'écrira plus que sous l'influence des événements extérieurs.

Pour se consoler et oublier Annette, Wolfgang commit des excès de toutes sortes qui le rendirent malade; il dut rentrer à Francfort pour se reposer et se soigner. Il traversa alors une crise de mysticisme. Attendri par la souffrance il était tout préparé à un retour vers des idées religieuses, qui, pensait-il, lui donneraient les consolations dont il avait besoin. Mlle de Klettenberg contribua à développer en lui ce penchant mystique. Pendant les dix-huit mois que Gœthe resta à Francfort, elle le consola et le calma, elle occupa son esprit en le dirigeant vers l'étude de l'alchimie. Enfin elle le guérit avec l'aide d'un vieux médecin, personnage original et fantasque qui inspira peut-être au poète le portrait du docteur Faust.

Mlle de Klettenberg a exercé sur Gœthe une influence morale et pratique. Il s'est toujours souvenu d'elle avec émotion et a tracé son portrait dans *Wilhelm Meister*. M. Gœthe avait un esprit arbitraire et tyrannique; Wolfgang avait acquis à l'Université des idées philosophiques indépendantes. Des discussions continuelles éclataient entre le père et le fils. Le jeune homme, qui venait de vivre libre pendant trois ans, désirait échapper à la contrainte de la maison paternelle; aussitôt rétabli il partit pour Strasbourg afin de terminer son droit. Il rencontra dans cette ville Herder, déjà célèbre en Allemagne. Bientôt les deux jeunes gens devinrent amis et Gœthe se laissa guider par Herder. C'est en sa compagnie qu'il lut Ossian et les poèmes des vieux bardes bretons. Sur son conseil il étudia Homère, la Bible et surtout Shakespeare. Gœthe abandonna pour un temps Ovide et les latins pour se plonger dans cette poésie que jamais il ne comprit mieux qu'à cette époque.

Sous l'influence de Herder il était devenu original et audacieux. Depuis longtemps il avait en tête le projet d'un drame tiré des vieilles chroniques allemandes; quelques scènes étaient écrites, la pièce restait inachevée. Sur les instances de sa sœur Cornélie et de son ami, il se décida à terminer son ouvrage. Bientôt paraissait *Gœtz de Berlichingen*. Ce drame, présenté au public dans une période révolutionnaire de la littérature allemande, eut un retentissement considérable. Il répondait au besoin de liberté à la mode en ce temps.

Le moment de le représenter était admirablement choisi : Frédéric II, entouré d'ennemis, venait de défendre l'indépendance nationale pendant la guerre de Sept Ans. Le récit des vertus et des hauts faits d'un héros allemand excitait le patriotisme d'une jeunesse ardente à qui les événements presque contemporains faisaient mieux comprendre et apprécier cette œuvre.

Il y avait un an que Gœthe était à Strasbourg, il venait de terminer ses études de droit. Son père l'envoya à Wetzlar, où se tenait la cour de justice de l'empire. L'activité de cette cour se bornait à juger par an soixante affaires et à en laisser vingt mille en suspens. Quelques procès restaient là depuis plus d'un siècle grâce à l'incurie des assesseurs. Gœthe fréquentait à Wetzlar une société de jeunes gens, il se lia avec un secrétaire de légation nommé Kestner, fiancé à Charlotte Buff, seconde fille de l'intendant de l'Ordre teutonique. Les deux amis allaient ensemble voir

la jeune fille, Gœthe devint amoureux de Charlotte. Kestner s'aperçut fort bien du sentiment de Wolfgang pour sa fiancée, mais n'en témoigna ni jalousie ni mauvaise humeur. D'ailleurs la loyauté de Gœthe et son affection pour son ami lui interdisaient de chercher à se faire aimer de Mlle Buff. Cependant ce commerce journalier avec un homme comme Gœthe aurait pu à la longue être dangereux pour la jeune fille. Merck, un ami de Gœthe, lui montra les périls de sa conduite et l'engagea vivement à oublier Charlotte. Wolfgang partit précipitamment de Wetzlar.

Cet épisode de sa vie lui inspira un roman, *les Souffrances du jeune Werther*. Il y peignait son amour pour la fiancée de son ami, mais y ajoutait un dénouement tragique, le suicide du héros Werther, qui lui avait été inspiré par la mort d'un de ses amis de Wetzlar, Jerusalem.

Werther eut un grand succès en Allemagne. Il est le résultat et le symbole des tendances philosophiques sentimentales qui se répandaient partout au dix-huitième siècle avec Rousseau et par la lecture d'œuvres comme les romans de Richardson, *les Nuits* de Young, et certaines pièces de Shakespeare, surtout *Hamlet*. Après *Werther* Gœthe s'éloigna du genre sentimental, il résista à ce courant d'émotion exagérée qui submergea la littérature allemande. Il regretta souvent d'avoir donné à son roman un dénouement aussi tragique en voyant les nombreux suicides qu'inspirait la lecture de son œuvre; il songea même à racheter son livre pour le détruire.

Après avoir quitté Wetzlar et fait un court séjour sur le Rhin, Gœthe retourna à Francfort. Il avait définitivement terminé ses études et cherchait un poste de jurisconsulte. La société de la ville le reçut fort bien; il commençait à être célèbre. Le jeune homme eut l'occasion de rencontrer souvent dans le monde la fille d'un banquier, Lili Schœnemann. Gœthe remarqua la jeune fille et ne tarda pas à s'en faire aimer. Il la courtisa longtemps sans se prononcer ouvertement. Ses assiduités compromirent Lili, il fut mis en demeure de l'épouser. Après s'être interrogé il trouva qu'il ne l'aimait pas assez pour prendre une détermination aussi grave et refusa. Sa situation dans le monde de Francfort devenait difficile. Le duc de Saxe-Weimar lui proposa de venir passer quelque temps dans ses États. Gœthe accepta pour se distraire.

La petite cour de Weimar, grâce à l'influence de la duchesse Amélie et de Wieland, était un des centres de la littérature nationale. Quelques

auteurs célèbres s'y réunissaient. La vie était fort simple et la flatterie n'était pas admise. Les dames d'honneur et les fonctionnaires, peu nombreux, lisaient et discutaient les œuvres nouvelles. Le duc avait fait construire un petit théâtre; on y jouait des opéras français, souvent même des pièces que des membres de la cour composaient et interprétaient eux-mêmes. Le soir on se déguisait et les jeunes gens tramaient quelque mystification. Gœthe, aidé du grand-duc, mura un jour la porte de Mlle de Gœchhausen, si parfaitement qu'elle ne put entrer dans sa chambre.

Charles-Auguste était encore très jeune, il sentait en lui un grand besoin d'activité, il était à un âge où, sous une mauvaise influence, il eût pu se tourner vers le mal. Il rencontra Gœthe qui s'intéressa à lui et qui le forma. D'abord il contenta ce besoin d'activité du grand-duc par une vie physique intense. Dès le matin il était à cheval, toujours au galop, sautant les haies et les fossés au risque de se rompre le cou. Le soir venu, si l'on était trop loin on campait à la belle étoile. La première effervescence passée, Charles-Auguste, sous la direction de Gœthe, s'occupa sérieusement du bien de ses États. Le poète devint son collaborateur, il entra au conseil privé avec un traitement de 1200 thalers.

Cette période de son existence ne fut pas entièrement consacrée aux affaires politiques. Son idéal était de se perfectionner sans cesse; il trouva en Mme de Stein une collaboratrice qui l'aida à travailler ainsi sur lui-même. C'était une femme déjà mûre — elle avait trente-trois ans — lorsque Gœthe arriva à Weimar; elle joua auprès de lui le rôle de Mlle de Klettenberg et de sa sœur Cornélie Gœthe. « Elle remplace pour moi, dit-il, ma mère, ma sœur, toutes les femmes que j'ai aimées. » Mme de Stein a donc été pour le poète une force, un conseil, un appui. Lorsque Gœthe crut pouvoir se passer de son secours, il l'abandonna brusquement pour Christiane Vulpius, qu'il épousa plus tard.

Pendant son séjour à Weimar il y a un ralentissement dans la production poétique de Gœthe. C'est pour lui une période d'étude d'où il sortira formé. Depuis longtemps il a rompu avec la « littérature d'assaut », il a presque honte de ses premières œuvres, *Gœtz de Berlichingen* et *Werther*. Il se plonge dans l'étude des classiques latins et grecs. Il cherche à les pénétrer et à les comprendre. Son ambition n'était pas de créer des pastiches d'après les œuvres des anciens. Le calme et la sérénité antiques lui semblaient froids et peu naturels, il voulait y joindre la sentimentalité moderne.

Lorsqu'il se crut assez préparé, il partit brusquement pour l'Italie sans prévenir personne. Il allait faire sa renaissance.

Il visita l'Italie non en touriste désintéressé, mais en poète et en artiste. Il lui semblait rentrer dans sa vraie patrie après un long exil. Il s'arrêtait partout où l'attachait sa fantaisie, admirant de longues heures un monument ou un site grandiose. Il voulait produire à la façon des anciens et se plaçait dans les mêmes conditions qu'eux, visitant les lieux qui avaient inspiré leurs œuvres. Il lui semblait que son âme s'élevait et que le cercle de sa pensée s'élargissait. Une nouvelle ère s'ouvrait pour lui. Il avait trente-huit ans et était arrivé à la maturité de son génie. « J'ai pris du lest, disait-il, et je ne crains plus les fantômes qui se sont joués de ma jeunesse. »

Après plusieurs mois d'enthousiasme, Gœthe dut quitter l'Italie. Ce fut avec un véritable désespoir qu'il regagna l'Allemagne. Le long de la route il redisait les vers d'Ovide sur son bannissement. Au printemps de 1789, il rentrait à Weimar et y trouvait Schiller, âgé de vingt-huit ans, qui venait d'écrire ses premiers drames et était considéré comme l'un des chefs les plus hardis de la littérature d'assaut.

Schiller était originaire de Marbach, sur le Neckar. Son grand-père maternel, bourgmestre de la ville, tenait auberge au Lion Rouge. Le père du poète, chirurgien militaire, venait rarement, entre deux campagnes, embrasser sa femme et son fils. L'enfant resta longtemps confié aux soins de sa mère, dont il était le vivant portrait au physique comme au moral. Il s'est toujours ressenti de cette influence féminine exercée sur lui pendant son enfance et qui surtout a développé en lui la vie sentimentale et passionnelle.

La famille du poète ignorait le mouvement philosophique du dix-huitième siècle et était restée religieuse. Le dimanche Mme Schiller emmenait ses enfants sur les bords du Neckar ; les petits s'asseyaient sur l'herbe, elle lisait et expliquait l'évangile du jour, leur donnant en même temps quelques principes moraux. Le soir, assis près du feu, on lisait et on commentait la Bible.

Les distractions étaient rares. Lorsque M. Schiller était là il racontait ses campagnes, et Frédéric en l'écoutant gardait un visage calme et sérieux, regardant le conteur avec de grands yeux étonnés. Il avait une véritable « tête d'ange ». Il y a loin de ce calme réfléchi de Schiller à la pétulance et à l'émotion de Gœthe au même âge, lorsque le soir il venait entendre les histoires qu'imaginait sa mère.

Schiller commença ses études avec le pasteur Moser, qui lui apprit le latin. Son éducation fut à la fois puritaine et classique. Sous la direction de cet ecclésiastique ses idées devinrent de plus en plus religieuses. Il étonnait par sa piété, assistait fidèlement à tous les sermons. Rentré chez lui, il s'affublait d'un tablier noir et d'une calotte, montait sur une chaise et prêchait sur le thème qu'on avait développé devant lui. Lorsqu'on ne l'écoutait pas il se fâchait.

M. Schiller fut nommé à Ludwigsburg avec un grade supérieur, sa femme et ses enfants le suivirent dans sa nouvelle garnison. Frédéric continua ses études à l'école latine de la ville. Il avait pour maître un pédagogue bourru qui lui laissa un fort mauvais souvenir. « L'enfant, dit-il dans la *Peinture de la vie humaine*, n'a pas encore usé sa première culotte qu'un pédant est déjà derrière lui, qui l'entreprend avec rudesse et lui inscrit, hélas! toutes les beautés de l'histoire romaine sur le dos.

Le Wurtemberg était alors gouverné par le duc Charles, prince intelligent, instruit, mais ambitieux, qui brûlait du désir de se signaler aux yeux de l'Allemagne. Il se trouvait à l'étroit dans son duché et faisait le bien de ses sujets malgré eux. La comtesse de Hohenheim lui suggéra l'idée de construire un orphelinat militaire que le duc transforma bientôt en une école d'application pour les fils d'officiers et de bourgeois notables. L'école se divisait en section de guerre et section de droit. Lorsque les bâtiments furent construits et les professeurs installés, on ne trouva pas d'élèves. Le duc ordonna à tous les instituteurs de ses États de lui envoyer les enfants intelligents qu'ils instruisaient. Schiller se destinait à l'état ecclésiastique; il fut cependant envoyé à l'école de Charles, et, malgré ses protestations, inscrit comme élève. Pour échapper au métier militaire, il entra dans la section de droit.

Dès l'abord, le régime de l'école le révolta. Tout était minutieusement réglé, même la longueur de la queue terminant la perruque. Les intendants chargés de la surveillance étaient routiniers, méticuleux, hargneux; c'étaient les sous-officiers dans cette caserne d'enfants.

Les élèves ne jouissaient d'aucune liberté. Pour écrire ses lettres Schiller se munissait d'un gros dictionnaire; à l'approche de l'intendant il fourrait vivement sa feuille entre deux pages du livre et ne la reprenait que lorsque le surveillant s'était éloigné. A chaque instant il y avait, comme dans une vraie caserne, des revues en grande et petite tenue.

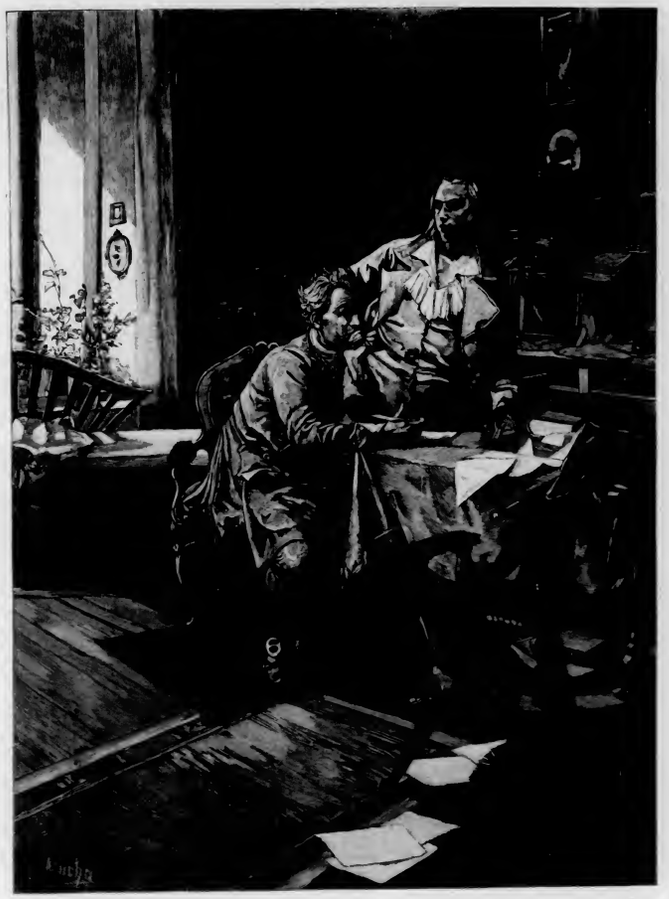
En 1776 on fonda une nouvelle section, celle de chirurgie, et Schiller pour fuir le droit, opta pour la médecine. Il partit pour l'Académie de Charles à Stuttgart. Il y trouva la même discipline et la même rigueur, mais pour la première fois s'intéressa à ses études. Les élèves de l'Académie suivaient la première année un cours de philosophie. Schiller se sentit attiré vers cette science. Malgré le régime sévère de l'école des livres s'introduisaient en fraude. D'ailleurs les idées du dix-huitième siècle étaient trop répandues alors pour ne pas pénétrer même dans ce sanctuaire pédant, bureaucratique et militaire. Les élèves lisaient Rousseau en cachette ; chacun d'eux avait sa doctrine. On parlait de liberté et le soir on s'indignait contre le régime de caserne qu'on subissait.

L'influence de la philosophie sur Schiller eut pour résultat de modifier ses idées religieuses. Il se créa une doctrine à lui. Il ne voulut plus dépendre d'autrui, mais vivre et agir par toutes ses facultés et toutes ses forces. Il devint raisonneur, fier, et osa se révolter tout haut contre le joug de la discipline. Il fit des projets de fuite, puis se résigna à subir jusqu'au bout sa prison. Il était devenu un révolté et un sectaire.

Schiller ne connaissait rien du monde, il l'avait quitté trop tôt pour l'observer avec profit. A l'école il ignorait encore les hommes : « Les quatre cents qui m'entouraient, dit-il, n'étaient qu'une seule et même créature, copie exacte d'un seul et même modèle que la nature plastique répudiait expressément. » Malgré cette ignorance du monde, Schiller fit un drame : *Les Brigands*. Son explosion d'indépendance se traduisait en une pièce révolutionnaire symbolisant et flétrissant la société d'ancien régime. C'est une œuvre de pure imagination et d'apostolat. Schiller s'est peint lui-même dans Charles Moor, son chef de brigands, qui indigné de la corruption de son temps, va vivre libre au milieu des bois, puis fait enfin justice de cette société qui l'opprime.

Après avoir fait à ses frais une édition de son drame, Schiller proposa à de Dalberg, directeur du théâtre de Mannheim, de le représenter. Celui-ci trouva la pièce trop hardie et ne consentit à la jouer qu'avec certaines retouches qu'il indiqua. Schiller dut se soumettre. Le poète désirait vivement assister à la première représentation de son œuvre ; il n'avait pas de permission. Accompagné d'un ami il vint à Mannheim sans autorisation et put voir le succès des *Brigands*.

Cette pièce eut une grande influence de propagande. Elle arrivait à



Gœthe et Schiller. — *Composition et dessin de Mucha.*

une époque où l'on commençait à se lasser de *Werther* et de son pessimisme, et où la chevalerie de *Gœtz de Berlichingen* n'était pas assez moderne et assez vivante. La littérature d'assaut réclamait quelque chose de plus animé et de plus vécu. *Les Brigands* semblaient ouvrir une voie nouvelle, les plagiats qu'ils inspirèrent furent nombreux. Le duc Charles avait vu avec grand déplaisir un de ses chirurgiens écrire pour le théâtre. Il fit appeler le jeune homme, lui fit de vifs reproches et lui interdit formellement « de faire à l'avenir des comédies ». Cependant la pièce se jouait toujours à Mannheim et Schiller s'échappa une seconde fois pour revoir son œuvre. Le poète était parti avec une société assez nombreuse, on s'aperçut de son équipée. Le duc eut vent de l'aventure et infligea à l'aide-chirurgien Schiller une punition de quinze jours d'arrêt pour avoir communiqué sans permission avec l'étranger.

Le jeune homme résolut d'en finir avec cette tutelle gênante et tyrannique. Il déserta. Profitant d'une fête de nuit donnée par le duc, il s'échappa à onze heures du soir avec un compositeur de musique nommé Strincher, et tous deux se dirigèrent à pied vers Francfort. Ils étaient sans ressources, leurs économies s'épuisèrent vite. Schiller écrivit à de Dalberg pour lui demander une avance de fonds sur une pièce qu'il écrivait. Le directeur du théâtre de Mannheim, sachant combien le duc Charles était furieux de voir une de ses victimes lui échapper, refusa l'argent et déclara qu'il ne pouvait jouer la pièce. Schiller traversa alors une période très critique. Un ancien camarade d'école, M. de Wolzogen, vint le tirer d'embarras. Ce jeune homme avait conçu de l'amitié pour le poète. Connaissant la position dans laquelle il se trouvait, il offrit à Schiller l'hospitalité dans son château de Bauerbach, alors inhabité. Le déserteur en était réduit à vivre de la charité d'autrui.

Sa fierté s'accommodait mal de ce régime; il cherchait une situation indépendante. Au bout d'un an le duc Charles était calmé et de Dalberg pouvait sans se nuire employer Schiller. Il lui offrit la direction générale de la scène de Mannheim, aux appointements de 500 florins par an. Dans cette somme étaient compris les droits d'auteur pour une pièce que Schiller préparait. Le poète se donna beaucoup de mal comme directeur de la scène. Il se heurta au mauvais vouloir des acteurs, peu disposés en général à obéir et à écouter les conseils d'un homme qui n'était pas du métier. Il était déjà découragé lorsqu'une fièvre épidémique le fit tomber malade. Il avait à terminer

Don Carlos, sa nouvelle pièce. Son travail se trouva interrompu. Il avait pris Manuheim en aversion et quitta Dalberg. Le grand-duc de Saxe-Weimar, qui l'avait entendu lire *Don Carlos* et lui avait donné le titre de conseiller privé, l'engagea à venir à Weimar. Schiller s'y rendit. Jusque-là il n'appartenait à aucun État allemand, puisqu'il s'était enfui du Wurtemberg; il allait trouver un asile et une patrie à Weimar.

Gœthe et Schiller allaient se rencontrer. Tout d'abord aucune sympathie ne les attira l'un vers l'autre. La première entrevue qu'ils eurent ensemble fut froide. Ils s'estimaient, mais, ne s'aimaient pas.

Gœthe s'étonnait de la hardiesse des *Brigands* et de *Don Carlos*. Sans songer que lui-même avait écrit autrefois *Werther* et *Gœtz de Berlichingen*, il traitait les œuvres de Schiller d'attentat contre les principes de l'art et de réquisitoire contre la société. Il s'indignait surtout de voir faire l'apologie des classes inférieures, tandis que la bourgeoisie comme la noblesse étaient flétries. Gœthe aimait le peuple, mais il était bourgeois et avait été anobli. Le peuple lui semblait intéressant parce qu'il était l'occasion et le but d'une protection morale exercée par les plus hautes classes de la société. Schiller était un philosophe imbu d'idées de progrès qu'il exposait dans ses œuvres; il pressentait un bouleversement social prochain, proclamait la fraternité de tous les hommes et l'affranchissement des peuples. Il engageait les privilégiés à abandonner leur superflu aux déshérités, qui avaient les mêmes droits que tous au bonheur. A son arrivée à Weimar il s'était indigné de voir les « Voigt et les Schmidt s'exténuer, tandis que Gœthe mangeait en Italie un traitement de 1800 thalers à ne rien faire ».

Gœthe ne comprenait pas cette morale de dévouement et d'abnégation. C'était au fond un égoïste. C'est dans cet égoïsme qu'il a puisé la force morale de travailler sans cesse sur lui-même et de perfectionner cet amour de soi qui lui a fait supporter à Strasbourg les critiques et les ironies de Herder. Il sortait souvent de chez son ami nerveux et agacé, mais il y revenait toujours, parce que sa conversation l'instruisait et lui était utile. Mme de Stein lui avait été nécessaire pendant dix ans; au bout de ce temps il s'était brusquement détaché d'elle : cette amitié était devenue gênante, un peu tyrannique, et elle ne lui était plus utile.

Les doctrines philosophiques des deux poètes sont différentes. Pour Gœthe, qui a toujours été heureux, la vie est un simple travail destiné à établir l'harmonie entre les éléments; les facultés humaines doivent être

développées sans cesse dans le sens des instincts les plus élevés. Pour lui l'obligation morale consiste à aimer ce que l'on se commande à soi-même. Nos devoirs les plus importants sont envers nous-mêmes. Ensuite viennent les devoirs envers Dieu et envers les autres hommes. L'idéal moral de Gœthe a pour but la recherche du beau.

Schiller est plus mystique. Le devoir en lui est impératif, on ne le commande pas. Il faut obéir à la loi parce qu'elle est la loi. C'est la doctrine de Kant, à laquelle le poète unit l'idée de beauté et de vertu. Ce rapprochement de la morale et de l'esthétique était le résultat des études philosophiques de Schiller unies à ses tendances poétiques.

Malgré cette diversité d'opinions, les relations des deux poètes demeuraient cordiales. Gœthe estimait Schiller, mais ne l'aimait pas. La situation de son jeune rival l'intéressait, il essaya de l'améliorer en lui faisant obtenir une chaire d'histoire à l'Université d'Iéna. Schiller lui en fut reconnaissant, mais ne lui témoigna pas plus d'affection qu'auparavant. Les deux hommes ne devinrent amis que lorsqu'ils se connurent davantage.

Au sortir d'une séance de la Société d'histoire naturelle à Iéna, les deux poètes se trouvèrent ensemble. Ils entamèrent une discussion scientifique qui se termina chez Schiller. C'était la première fois que Gœthe entrait dans la maison de son rival. Ils eurent tous deux le désir de se revoir, et c'est de cette époque que datent les rapports de plus en plus affectueux qui unirent par la suite Gœthe et Schiller.

Gœthe habitait Weimar, Schiller était retenu à Iéna par ses fonctions. Cet éloignement des deux amis donna naissance à une volumineuse correspondance. Lorsque l'un était libre il allait passer quelque temps chez l'autre. Gœthe surtout prenait plaisir à vivre dans la petite maison de Schiller, il aimait le calme qui y régnait et venait s'y reposer près de son ami. Les deux poètes discutaient alors ensemble, se communiquaient leurs idées sur l'art et la science. C'est pendant un séjour de six semaines chez Schiller que Gœthe écrivit les quatre premiers chants d'*Hermann et Dorothée*.

Cette amitié dura dix ans et ne fut troublée d'aucun nuage, la mort seule de Schiller vint l'interrompre. Depuis 1804 il était malade. Gœthe l'avait visité souvent jusqu'en 1805, à cette époque il tomba lui-même malade. Les deux poètes étaient séparés, mais chaque jour ils s'écrivaient et Henri Voss portait leurs lettres.

L'état de Schiller allait s'aggravant, la crise qui devait l'emporter était

imminente; le 9 mai 1805 au soir tout était fini. Personne n'osait annoncer à Gœthe la fatale nouvelle. Lorsqu'il l'apprit enfin, il inclina la tête comme frappé d'un grand coup et se couvrit le visage de ses mains en répétant : « Mort! mort! »

La perte de son ami était le premier malheur qui frappait Gœthe, il en resta longtemps troublé. Il voulait rendre à Schiller un dernier hommage; il fit représenter *la Cloche*, adaptée au théâtre. Gœthe lui-même, se faisant son interprète, célébrait Schiller en quelques strophes.

Il sentait un grand vide autour de lui et voulait le combler par le travail. Schiller laissait une pièce inachevée, Gœthe rêvait de la terminer et de tromper la mort en vivant encore en communauté d'idées avec son ami. Des obstacles imprévus l'empêchèrent de réaliser ce projet. Il avait un culte pour tout ce qui lui rappelait Schiller et s'intéressa à Henri Voss, le fidèle compagnon des six derniers mois de la vie du poète; c'était pour lui le souvenir vivant et le témoin de l'amitié disparue.

Ainsi se termina par une rupture involontaire cet attachement si profond de deux grands hommes l'un pour l'autre. Schiller, tyrannisé pendant sa jeunesse, réduit pour vivre à la charité de la famille de Wolzogen, s'éteignit précisément à l'instant où il commençait à goûter le bonheur, après une existence malheureuse et souffrante. Gœthe, toujours comblé par la fortune, allait prolonger longtemps encore une vie heureuse et paisible parmi les triomphes de son génie. Jusqu'à la fin la destinée des deux hommes s'accomplissait. Schiller avait toujours eu à lutter, Gœthe devait mourir sans connaître le malheur.

ACHEVÉ D'IMPRIMER

PAR

LAHURE

Le 20 Septembre 1897

COLUMBIA UNIVERSITY
0032027737

943
Se42